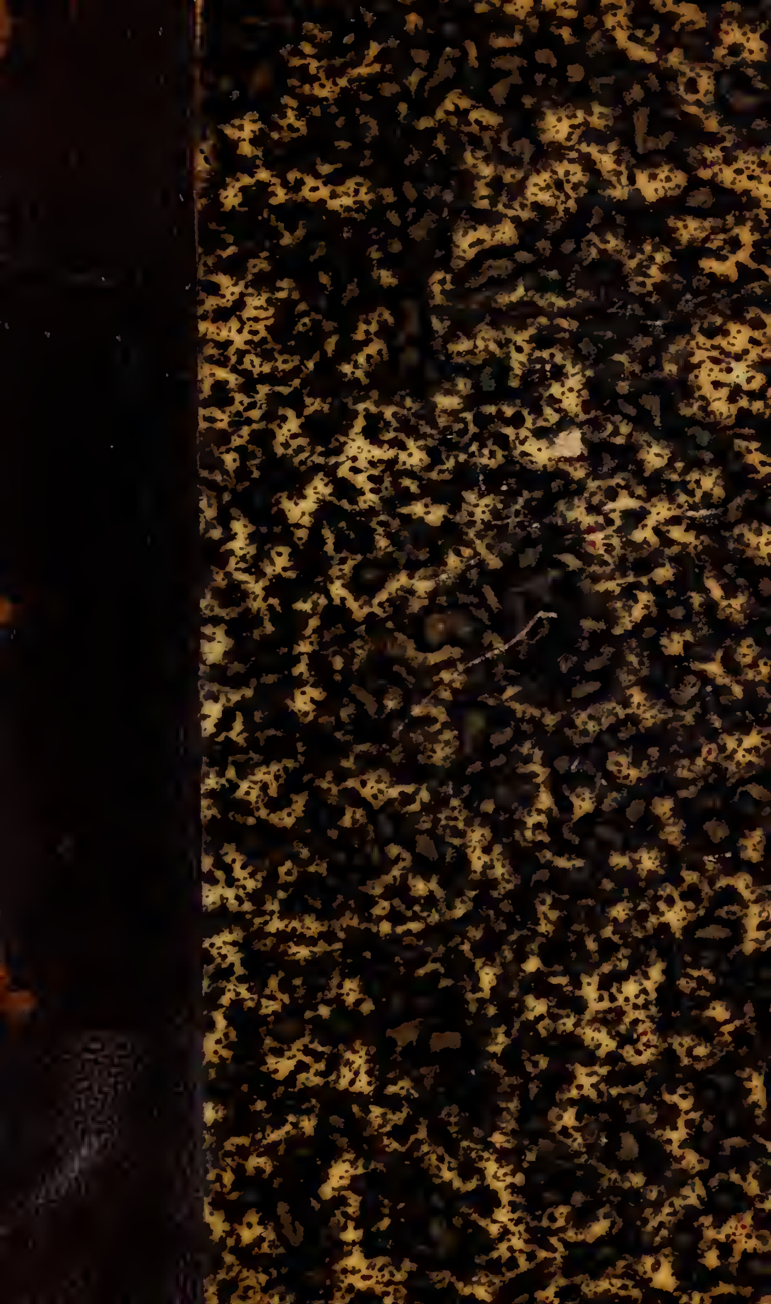
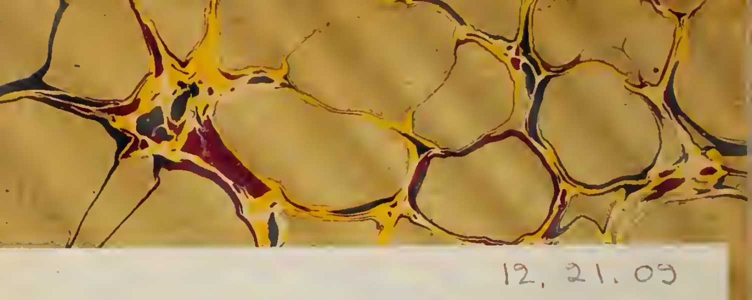






Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique

La " Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique ", inaugurée en 1897, réalise lentement, mais persévéramment, son programme qui était de reprendre, avec les seules ressources de l'initiative privée, le projet confié jadis par Léon XIII aux cardinaux de Luca, Pitra et Hergenrœther, à la suite de la lettre pontificale sur les études historiques, — savoir la composition d'une « Histoire ecclésiastique universelle, mise au point des progrès de la critique de notre temps ».

La matière a été distribuée en une série de sujets capitaux, chacun devant constituer un volume indépendant, chaque volume confié à un savant sous sa propre responsabilité. On n'a pas eu l'intention de faire œuvre pédagogique et de publier des manuels analogues à ceux de l'enseignement secondaire, ni davantage œuvre de vulgarisation au service de ce que l'on est convenu d'appeler le grand public : il y avait une œuvre plus urgente à faire en matière d'histoire ecclésiastique, une œuvre de haut enseignement.

Le succès incontesté des volumes publiés jusqu'ici a prouvé que ce programme répondait au désir de bien des maitres et de bien des étudiants de l'enseignement supérieur français, autant que de bien des membres du clergé et de l'élite des catholiques.

Les origines du catholicisme.

Le christianisme et l'empire romain.

Les églises du monde romain.

Les anciennes littératures chrétiennes.

La théologie ancienne.

Les institutions anciennes de l'Église.

Les églises du monde barbare. — Les églises du monde syrien.

L'église byzantine. — L'État pontifical.

La réforme du XIe siècle. — Le sacerdoce et l'Empire.

Histoire de la formation du droit canonique.

La littérature ecclésiastique du moyen âge.

La théologie du moyen âge. — Les institutions de la chrétienté.

L'Église et l'Orient au moyen âge.

L'Église et le Saint-Siège de Boniface VIII à Martin V.

L'Église à la fin du moyen âge.

La réforme protestante. — Le concile de Trente.

L'Église et l'Orient depuis le XVe siècle.

La théologie catholique depuis le XVIe siècle.

Le protestantisme depuis la Réforme.

L'expansion de l'Église depuis le XVIe siècle.

L'Église et les gouvernements d'ancien régime.

L'Église et les révolutions politiques (1789-1870).

L'Église contemporaine.

VOLUMES PARUS :

Le Christianisme et l'Empire romain, de Néron Théodose, par M. PAUL ALLARD. *Septième édition.*

Histoire des Dogmes : I. La théologie anténicéenne, par M. J. TIXERONT, doyen de la Faculté catholique de théologie de Lyon. *Quatrième édition.*

Anciennes littératures chrétiennes : I. La littérature grecque, par Mgr PIERRE BATIFFOL. *Quatr. édition.*

Anciennes littératures chrétiennes : II. La littérature syriaque, par M. R. DUVAL, professeur au Collège de France. *Troisième édition.*

L'Afrique chrétienne, par DOM H. LECLERCQ, bénédictin de Farnborough. Deux volumes. *Deuxième édition.*

L'Espagne chrétienne, par DOM H. LECLERCQ. *Deuxième édition.*

Le Christianisme dans l'Empire perse, par M. J. LABOURT, docteur en théologie et docteur ès lettres. *Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Deuxième édition.*

L'Église byzantine de 527 à 847, par le R. P. J. PARGOIRE, des Augustins de l'Assomption. *Deuxième édition.*

L'Église et l'Orient au Moyen Age : Les Croisades, par M. LOUIS BRÉHIER, professeur d'histoire à l'Université de Clermont-Ferrand. *Deuxième édition.*

Le grand schisme d'Occident, par M. SALEMBIER, professeur à la Faculté de théologie de Lille. *Quatrième édition.*

L'Église romaine et les Origines de la Renaissance, par M. JEAN GUIRAUD, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Besançon. *Ouvrage couronné par l'Académie française. Troisième édition.*

Les origines du Schisme anglican (1509-1571), par M. J. TRÉSAL.

Chaque volume in-12. Prix : 3 fr. 50.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

Bibliothèque
de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique

L'ANGLETERRE
CHRÉTIENNE
AVANT LES NORMANDS

CUM SUPERIORUM LICENTIA.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 1ª octobris 1908

H. ODELIN
v. g.

Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique

L'ANGLETERRE
CHRÉTIENNE
AVANT LES NORMANDS

PAR

DOM FERNAND CABROL
ABBÉ DE FARNBOROUGH



PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA & Cie
RUE BONAPARTE, 90

1909

J.-B. CAHILL

EPISCOPO PORTUS MUTHENSIS

VITÆ NOSTRÆ TESTI

ADJUTORI

AMICO

DDD

F. CABROL

PRÉFACE

L'introduction du christianisme en Angleterre a été l'événement le plus important de l'histoire de ce grand pays dans la période que nous étudions, du IV[e] au XI[e] siècle. Le christianisme a donné sa marque à cette civilisation, il a façonné ces peuples, il a transformé leur caractère. Par deux fois, l'Église a pris possession des races qui sont le fond de la population anglaise, d'abord la race celtique ou bretonne, puis la race des Anglo-Saxons. Des celtes bretons, elle avait fait un peuple chrétien; elle lui imprima si profondément son sceau, que la marque en est restée indélébile.

Quand les Saxons et les Anglais païens eurent refoulé devant eux cette race bretonne, l'Église convertit encore ces pirates et en fit un peuple civilisé. Ce que les Anglais ont fait de grand durant cette période, ils l'ont fait par l'Eglise et avec l'Église.

Pour mesurer la portée de cette action et en établir exactement les avantages, il faudrait pouvoir dire ce que ces races auraient été sans le christianisme. Cette preuve ne peut se donner; cependant on s'en fera quelque idée en comparant les Saxons chrétiens du VII[e] au IX[e] siècle, à leurs frères, les Saxons de Germanie jusqu'à Charlemagne. D'un côté une civilisation déjà avancée, des mœurs policées, une culture développée, une littérature, un art, des institutions sages, libérales, un ensemble de lois qui assurent dans une certaine mesure la paix publique, et maintiennent l'ordre, enfin et surtout une vitalité religieuse qui se trahit par des manifestations multiples de la piété chrétienne. De l'autre, la barbarie.

L'intérêt de cette page d'histoire ecclésiastique nous paraît donc de tout premier ordre au point de vue philosophique et politique. Les deux races qui se sont combattues dans cette enceinte géographique ont l'une et l'autre leur originalité. Chrétiennes l'une et l'autre, malgré l'opposition de leur tempérament et chrétiennes avec convictions, elles ont l'une et l'autre conçu le christianisme à leur façon.

Ces différences mêmes nous intéressent vivement. Elles prouvent comment l'Église sut s'adapter à des races si diverses, hostiles même et

cruellement ennemies, et se prêter avec une souplesse étonnante à ces conditions différentes.

On sait par ailleurs qu'au XVIe siècle s'opéra dans ce pays une grande révolution religieuse dont les conséquences furent de le séparer de l'unité catholique et de le jeter dans une anarchie religieuse qui s'est traduite par la multiplication des sectes et par des discussions religieuses parfois sanglantes. A ces maux et à ces divisions intestines, la nation anglaise cherche encore sans la trouver une solution, une formule religieuse qui rétablirait la paix et l'unité. Le malaise est plus profond encore en réalité qu'il ne paraît aux étrangers, ou aux observateurs superficiels. Il est une des causes les plus redoutables des progrès du scepticisme dans toutes les classes de la société anglaise, et peut-être, dans l'avenir, aura-t-il pour conséquence de porter gravement atteinte à l'unité nationale de l'Angleterre.

En étudiant les origines lointaines du christianisme dans ces contrées, on verra de quelle manière il s'adapta au génie anglo-saxon, quelles grandes œuvres il opéra, comment il fondit en une grande nation homogène, des éléments étrangers et souvent hostiles, et le passé pourra peut-être ainsi fournir quelques lumières pour l'avenir.

Depuis ces dernières années notre curiosité en France s'est portée sur les choses religieuses d'Angleterre. Mais si l'on s'est occupé surtout de l'histoire contemporaine, nul ne peut nier qu'il n'y ait intérêt à remonter jusqu'aux origines du christianisme dans l'histoire de ce peuple. L'individu, la famille et la nation doivent faire une large part à la tradition; ils ne peuvent sans danger renier leur passé, et tout effort vers le bien doit tenir compte des antécédents. C'est à cette condition qu'existe le vrai progrès.

Au point de vue critique, l'historien de cette période de plus de sept siècles, marche sur un terrain solide. Une fois sorti de la période obscure des origines du christianisme dans cette contrée, il trouve des textes historiques nombreux et de grande valeur. Les vies de saint Wilfrid, de saint Cuthbert, de Benoît Biscop et de plusieurs autres, sont des documents contemporains écrits avec sincérité et qui contiennent d'excellentes pages historiques. Les ouvrages de Bède le Vénérable, la chronique saxonne, des écrits contemporains, ont pour l'historien une importance capitale. Nous nous sommes efforcé de les énumérer en tête de chaque chapitre, et d'en déterminer d'un mot la valeur. Nous citons aussi dans notre Introduction et dans la bibliographie de chaque chapitre les

principaux ouvrages et les dissertations qu'il importe le plus de connaître.

Notre travail a été singulièrement facilité par les admirables collections du *British Museum*. Nous ne saurions oublier de remercier aussi les administrateurs de la *London Library*, qui mettent à la disposition de leurs abonnés une bibliothèque très riche et très bien composée.

F. C.

The Abbey, Farnborough.

25 août 1908.

AVERTISSEMENT

La Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique contiendra un volume sur l'*Église celtique*, qui, je crois pouvoir le dire, verra bientôt le jour; il comprendra l'histoire des Celtes d'Irlande, de ceux d'Armorique, et même de ceux de Grande-Bretagne. C'est donc délibérément que j'ai laissé de côté un certain nombre de questions, celle par exemple de la Liturgie celtique, qui revient à l'auteur de l'*Église celtique;* je n'ai parlé des Celtes que dans la mesure où il était indispensable de le faire pour l'intelligence de l'histoire de l'Église en Angleterre.

INTRODUCTION

LITTÉRATURE DU SUJET

I

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Le meilleur guide pour se diriger dans l'étude des sources et des travaux sur l'histoire d'Angleterre est, sans contredit, l'ouvrage de Charles Gross, un excellent instrument de travail, auquel on ne peut reprocher que l'abus des subdivisions et l'insuffisance de la table des matières. L'ouvrage est épuisé et une seconde édition corrigera facilement ces défauts. C'est le premier essai vraiment sérieux et méthodique d'une bibliographie de l'histoire d'Angleterre. Nous y renverrons souvent. Nous avons pu le compléter cependant sur plus d'un point, notamment en ce qui regarde les ouvrages français.

Charles Gross, *The sources and Literature of English History from the earliest Times to about 1485*, 1 vol. in-8°, xx-618 p., Longmans, Green et C°, London, 1900. La 1re partie est consacrée à la bibliographie générale de cette histoire, aux journaux, revues, dictionnaires, glossaires, ouvrages sur l'archéologie, la topographie, la géographie de la Grande-Bretagne, aux archives, collections de sources, et travaux modernes sur l'histoire générale de cette con-

trée; la 2e partie, aux origines celtiques, romaines et germaniques; la 3e partie, p. 175 à 249, comprend la bibliographie de tous les travaux sur la période anglo-saxonne.

En voici le détail :

Part. I : *General autorities :* ch. I, Histoire des sources, catalogues, bibliographies, journaux, revues, etc.; ch. II, *Auxiliaries to historical study*, philologie, dictionnaires, glossaires, chronologie, paléographie, sphragistique, biographie, généalogie, géographie, topographie, numismatique, archéologie, art; ch. III, Les archives, *public record office, British Museum* et autres; ch. IV, Collection de sources imprimées; ch. V, Auteurs modernes, traités généraux, la Couronne, parlement, forêts, justice, armée et marine, l'Église, p. 104 à 111 (généralités, synodes., droit canon, monachisme, évêques, cathédrales, etc.).

Part. II : *Celtic, Roman, and Germanic origins :* ch. I, Préhistoire et temps celtiques; ch. II, Les Romains en Bretagne; ch. III, Les premiers Germains.

Part. III : *The Anglo-Saxon Period :* ch. I, Sources originales; ch. II, Écrivains modernes, justice et police, la Couronne, l'Église, l'Église celtique, conversion de l'Angleterre, monachisme, biographie, vies des saints.

Part. IV : *Depuis les Normands jusqu'en 1485.* Le ch. II de cette IVe partie sous le titre de *modern writers* contient encore quelques auteurs qui intéressent cette histoire. Les appendices A, B, C, D sont consacrés aux rapports sur les archives, rapports de la commission historique des manuscrits, l'index des titres des *Rolls series,* enfin une table chronologique très utile des sources, chroniques, biographies, etc.

Pour être moins méthodiques et moins bien ordonnés, les articles *Angleterre*, *Anglo-Saxons* et *Celtes* de M. le Chanoine U. Chevalier, n'en sont pas moins utiles pour cette histoire. Ils se trouvent dans l'ouvrage *Répertoire des sources historiques du moyen âge, Topo-Bibliographie.* Une simple référence à cet ouvrage si utile au point de vue bibliographique, ne suffirait pas. Nous devons dire que l'article *Angleterre* ne compte pas moins de 35 colonnes. Nous en citerons les principales divisions, celles qui peuvent être utiles pour notre dessein.

Archéologie : Catalogue de tous les ouvrages ou articles de revues, antiquités profanes ou religieuses, de l'Angleterre.

Bibliographie : Catalogue de tous les ouvrages bibliographiques sur l'Angleterre; *Bibliothèques :* Bibliographie de tous les ouvrages sur les manuscrits et documents d'Angleterre; *Biographies; Conciles; Conquête :* Ouvrages sur la conquête par les Romains, les Saxons, les Normands; *Constitution, Détails :* Sur la marine, l'armée, les batailles, les juifs en Angleterre, les révolutions, etc.; *Droit, Économie; Église* (3 colonnes); contient plusieurs titres d'ouvrages ou d'articles qui ne sont pas relevés dans Gross; *Généralités :* Les diverses histoires générales de l'Angleterre; *Géographie; Hagiographie; Héraldique; Imprimerie :* Ouvrages sur l'hist. de l'Imprimerie en Angleterre; *Littérature; Liturgie; Numismatique; Périodiques; Relations* (avec les autres contrées); *Sigillographie; Sources :* les chroniques, les annales, les histoires, diplômes, actes, cartulaires, lettres et papiers d'état, etc. — Voir aussi du même, les articles : *Anglo-Normands* (une col.); *Anglo-Saxon* (3 col.), avec les divisions : archéologie; conciles; détails; droit; Église; généralités; littérature; sources; *Celtes* (une col.).

Tanner (Thomas), *Bibliotheca Britannico-Hibernica sive de scriptoribus,* etc., éd. David Wilkins, London, 1748 (c'est un Dict. des écrivains, excellent, dépasse et rend inutile (à peu près) Leland, Bale, Pits, Cave, Nicholson). — Hardy T. D., *Descriptive catalogue of materials relating to the History of Great Britain and Ireland* (to 1327), *Rolls series*, 3 vol., Lond., 1862-1871, surtout sur les chroniques. L'appendice du t. Ier contient le catalogue des matériaux imprimés : publication des sociétés, collection de mémoires, etc., et aussi un cat. des mss. — Le *British Museum, Reading Room*, contient des catalogues manuscrits de premier ordre et très complets. Pour se diriger à travers ces collections, voir : *Catalogue of books in the Galleries in the Reading Room,* 1886, Londres; *List of bibliographical works in the Reading Room,* 2e éd., Londres, 1887; cf. aussi Ch. Gross, *loc. cit.,* n. 505 sq.

Watt (Robert), *Bibliotheca Britannica,* 4 vol., Edinburgh 1824. Vol. I, II, auteurs; III-IV, sujets. — Bibliographie des Comtés : *Bibliotheca Cornubiensis* (Cornwall), *Biblio-*

theca Devoniensis (Devon), *Bibliotheca Dorsetiensis* (Dorset), *Bibliotheca Hantoniensis* (Hants), *Bibliotheca Cantiania* (Kent), etc., cf. Ch. Gross, n. 68 sq. — Revues historiques : *English histor. Review,* 1886 sq.

Le dépouillement des principales revues archéologiques anglaises et des travaux des sociétés savantes : *Proceedings of Royal Society of antiquaries* de Londres, et d'Écosse, l'*Archaeologia*, l'*Archaeologia Æliana,* l'*Archaelogia Cambrensis*, l'*Archaeologia Cantiana,* l'*Archaeologia Oxoniensis,* l'*Archaeologia Scotica*, le *Journal of Archaeological Institute*, *British Archaeological, Association Journal, Cymmrodorion Society, Numismatic Journal, Philological Society, Royal historical Society* (Transactions) ; *Essex archaeological Society*, *Folklore Journal, Surrey archaeological Society* (collections), *Sussex archaeological collections*, etc., se trouve dans l'*Index of Archaeological Papers 1665 - 1890*, édité by G. Laurence Gomme, London, 8°, 1907. Malheureusement ce recueil est incomplet et sans index ; il s'arrête comme le titre l'indique en 1890, mais à partir de cette époque la publication faite par le congrès des sociétés archéologiques en Angleterre, peut être considérée, dans une certaine mesure, comme un supplément de cet index. La société des antiquaires (Burlington House) contient la collection à peu près complète de toutes ces revues de province ou annuaires des sociétés, beaucoup moins complets au British Museum. Il est à souhaiter cependant que l'ouvrage de G. L. Gomme soit continué et pourvu de bons index. Il sera à peu près impossible jusqu'alors de tirer parti des recherches dispersées dans une centaine de revues ou de recueils inabordables.

Car. de Smedt, *Introductio generalis ad historiam ecclesiasticam,* Gandavi, 1876, 1 vol. in-8°. P. 337-342 ; *Documenta circa ecclesias Britanniæ generatim et speciatim Angliæ ;* p. 342 : *Documenta circa ecclesias Scotiæ ;* p. 340 à 342 : ouvrages sur les églises particulières d'Angleterre. — Gardiner (S. R.) et Mullinger (J. B.), *Introduction to the study of English History,* London 1881 ; 3e éd., 1894. La 2e partie contient les sources et la bibliogr. de la littérature moderne sur l'hist. d'Angleterre.

Questions diverses.

Paul Vinogradoff, *Villainage in England*, 1892, Oxford, Clarendon Press. Id., *The Growth of the Manor*, 1905, London, Swan Sonnenschein. Id., *English Society in the Eleventh Century*, Oxford, Clarendon Press, 1908.

Sur le village, la commune, le manoir, la ville anglo-saxonne, le borough, les guilds, le witenagemot, etc., cf. Gross, n. 1556 sq. — H. C. Lea, *Superstition and force : essays on the wager of Law, the wager of battle, the ordeae and torture*, Philadelphia, 4e éd., 1892 (a remplacé J. P. Gilchrist, *Brief display of ordeals, trials by Battte*, etc., Lond., 1821, et W. S. Gibson, *Ancient modes of Trials, especiatty the Ordeals*, dans *Archaeologia*, 1847, XXXII). Marine anglaise : La meilleure hist. de la marine avant 1442 est : N. H. Nicolas, *A history of the royal navy*, 2 vol., London, 1847. Guerre : W. C. Oman, *A history of the Art of war, from the fourth to the fourtheenth century*, Lond., 1898.

Sur les paroisses, cathédrales, etc., cf. Gross, n° 799 sq. — Histoire locale des comtés : Gross, n° 816 sq. — Commerce, industrie : Gross, n° 1192 sq. — Numismatique : Hawkins (Edw.), *The Silver Coins of Engtand*, London, 1841, — 3e éd. by R. L. Kenyon, 1887, et cf. aussi Ch. Cross, n° 372 sq. — Henfrey H. W., *A guide to the sludy of Engtish coins*, Lond., 1870, éd., Keary, 1885. — Akerman J. Y., *Roman British Coins*, Lond., 1836 et 1844. — Evans (John), *The Coins of the ancient Brilons*, Lond., 1864 et 1870. — Lindsay (John), *A view of the coinage of the heplarchy*, Cork, 1842.

II

SOURCES GÉNÉRALES ET RECUEILS DE SOURCES

Conciles : Henry Spelman, *Concilia, decrela, leges, conslituliones in re ecclesiarum orbis Brilannici*, 2 vol.,

Lond., 1639-1664 (remplacé par Wilkins, qui est à son tour remplacé par Haddan et Stubbs).

DAVID WILKINS, *Concilia Magnæ Britanniæ et Hiberniæ A. D. 446-1718,* 4 vol., Londres, 1737. Cf. HARDY, *Catal. of Materials,* I, 754-762. La portion ancienne est incomplète et remplacée maintenant jusqu'en 870 par l'excellente édition d'Haddan et Stubbs.

Un résumé de Wilkins dans : RICHARD HART, *Ecclesiastical Records of England, Ireland and Scotland, to the Reformation*, Cambridge, 1836 et 1846.

A. W. HADDAN et STUBBS (W.), *Councils and ecclesiastical documents relating to Great Britain and Ireland,* vol. I-III, Oxford, 1869-1878 : t. I, église de Bretagne de 200 à 681 ; église de Wales jusqu'en 1295 ; t. II, églises de Cambrie et d'Écosse jusqu'en 1188 ; église d'Irlande jusqu'en 665 ; t. III, église anglo-saxonne jusqu'en 870. (C'est une nouvelle et excellente édition de Wilkins, voir ci-dessus.)

Voir aussi les ouvrages sur les conciles d'Angleterre dans GROSS, n. 759 sq. — HUMPHREY HODY, *A History of English councils and convocations, and of the Clergy sitting in parliament,* Lond., 1701.

Les *Acta sanctorum* de la Grande-Bretagne : les grandes collections, Mabillon, Bollandistes, etc., analysées dans : HARDY T. D., *Descriptive catalogue of materials relating to the history of Great Britain and Ireland ; Rolls series,* 3 vol., Lond., 1862-1871, pour le détail, t. I, 750-752, 832-834. — DE SMEDT, *Introd. ad hist. eccl., loc. cit.* CHEVALIER, *Bio-bibliographie,* ci-dessus. — W. J. Rees, *Lives of the Cambro-British saints of the fifth and immediately succeeding centuries,* Llandovery, 1853 ; pour Alban Butler et Baring Gould, cf. GROSS, n° 611.

Archives et chroniques d'Angleterre : Beaucoup a été fait au XVIe et au XVIIe siècle par Parker, Twysden, Savile, Hearne, etc., pour les chroniques et archives ; mais sans beaucoup de méthode. (Cf. Ch. Gross, n°s 457 sq.) En 1823, Henry Petrie reçut la charge d'éditer une nouvelle collection de chroniques et autres matériaux pour l'histoire d'Angleterre ; mais le travail fut arrêté. Le 1er vol. ne fut publié qu'en 1848 : *Monumenta historica Britannica,* ed. by Henry Petrie et John Sharpe, vol. I, Lond., 1848 (extraits des écri-

vains romains, inscriptions romaines, et chroniques) (insuffisant). — En 1855 et 1857, le *master of the rolls*, sir John Romilly, entreprit la publication des *Calendars of state Paper*, et la série des chroniques et mémoires sur un plan différent de Petrie, et excellent. La plupart des chroniqueurs anglais ont été ainsi publiés, et très bien édités. Cette série a donné une nouvelle impulsion à l'étude de l'histoire en Angleterre : *Rerum Britannicarum medii ævi scriptores, or chronicles and memorials of great Britain and Ireland during the middle ages*, Lond., 1858 et suiv., 244 vol. ont été publiés (pour le détail, Ch. Gross, n° 539). — Publication d'archives, chroniques et mémoires par des sociétés particulières comme *Anglia christiana Society* (Londres, 1846-1848), *British Record Society* (Londres, 1890), *Camden Society* (Londres, 1834 sq.), *Caxton Society* (Londres, 1844-1854), *Early English Text Society* (Londres, 1864, etc.), *English Historical Society* (Londres, 1838-1856), *Henry Bradshaw Society* (Londres, 1840), *Surtees Society* (une des principales), Londres, 1835 seq.; cf. Gross, n° 540 seq.

La *Chronique anglo-saxonne*. Cette chronique, le plus ancien ouvrage écrit en *germanic language*, est la base de l'histoire des Anglo-Saxons depuis 732. Sur les éditions et les travaux dont elle a été l'objet, cf. Gross, n. 1349. Elle fut rédigée en partie durant le règne d'Alfred, mais ses sources remontent plus haut, probablement au VIII[e] et VII[e] siècle; elle a été continuée après Alfred jusqu'au XII[e] siècle. La meilleure édition est : Ch. Plummer, *Two of the Saxon chronicles parallel*, 2 vol., Oxford, 1892-1899. — Sur les *Annales Anglosaxonici breves*, *Annales Cambriæ*, *Annales Lindisfarnenses*, *Annales rer. Gestarum Ælfredi d'Asser*, etc., cf Gross, n° 1350 seq. — *Chronicon Rameseiensis*, *Historia Croylandensis*, *Historia Britonum* de Geoffrey de Monmouth, *The Northumbrian chronicle*, la *Vita Eduardi regis*, la *Vita Haroldi*, cf. Gross, ibid.

Willelmus Malmesburiensis, *De Gestis regum Anglorum, libri V*; éd. Stubbs (*Rolls series*), 2 vol., Lond., 1888-1889, et Migne, *P. L.*, t. CLXXIX, col. 1441-1680, Paris, 1855. — Dugdale, *Monasticon Anglicanum*, 3 vol., London, 1655-1673; deux vol. ajoutés par John Stevens, 1722-1723. N[lle] éd. avec additions, par John Caley, Hauy Ellis et Bulkeley Ban-

dinel, 6 vol. in-8°, Lond., 1817-1830; réimpression, 6 vol., 1846. — G. OLIVER, *Monasticon diœcesis Exoniensis*, Exeter, 1846; supplément, 1854; complète Dugdale. — W. J. HARDY et H. GEE, *Documents illustrative of English Church History A. D. 314-1700*, Londres, 1896. (Trad. de documents concernant cette hist.) — HILL GEOFFREY, *English Dioceses : a History of their limits from the earliest times to the present day*, London, 1900.

Pour les différentes collections des historiens anciens de l'Angleterre, *Historiæ anglicanæ scriptores*, cf. : GALE (THOMAS), *Rerum Anglicarum scriptorum veterum*, t. I, *quorum Ingulfus nunc primum integer, ceteri nunc primum prodeunt*, Oxoniæ, 1684; t. II, 1687; t. III, 1691 (Gildas, Nennius, G. de Malmesbury, Alcuin, etc.). — CAMDEN, *Anglica, Normannica, Hibernica Cambrica a veteribus scripta*, in-fol., 1603, Francfort.

SAVILE (HENRY), *Rer. anglicarum scriptores*, Lond., 1596, et Francfort, 1601. Cf. pour le détail, GROSS, n° 595 sq. — J. A. GILES, *Patres ecclesiæ anglicanæ*, 35 vol., Oxford, 1843-1848. Aldhelm, Bède. etc. — J. A. GILES, *Vita quorumdam Anglo-Saxonum, original lives of Anglo-Saxons and others who lived before the conquest*, Caxton Soc., London, 1854, (entre autres deux vies de Bède, Vie de S. Aldhelm, de S. Boniface, de Wilfrid, de Gildas). — *Gildas, Nennius, chronique de Bède*, etc., dans *Monumenta Germaniæ Historica*, édités par Mommsen, t. XIII des *Auctores*. — Les vol. XIII, XXVII, XXVIII contiennent des chroniques anglo-saxonnes; cf. pour le détail, GROSS, n° 594.

Diplômes et chartes : JOHN M. KEMBLE, *Codex diplomaticus ævi saxonici*, 1839, in-8°, London. — BENJ. THORPE, *Diplomatarium Angliæ ævi Saxonici. Collection of English Charters from the reign of king Aethelberht of Kent*, a. d. DCV to that of Will. the Conqueror, with translation, London, 1865, in-8°. — BENJAMIN THORPE, *Ancient Laws and Institutes of England*, etc., 1840, in-fol. — WALTER DE GRAY BIRCH, *Cartularium Saxonicum*, London, 1887. — MASKELL (W.), *Monumenta Ritualia Ecclesiæ Anglicanæ*, 3 vol., Lond., 1846-1847; 2e éd., 3 vol., Oxf., 1882.

Pour les publications d'archéologie locale : *British archaeological Association-Journal*, London, 1846 sq.

Royal archaeological Institute. Archaeological Journal, London, 1845 sq. — *Archaeologia or miscellaneous tracts relating to antiquity* (sur les antiquités celtes, romaines, saxonnes, les monuments, les monnaies, les inscriptions, usages, etc.) (Society of antiquaries of London), London, depuis 1770. Cf. Ch. Gross, n° 106 sq. — *An index to the first fifteen volumes*, London, 1809. — Cf. aussi l'art. de Dom H. Leclercq, *Grande-Bretagne*, dans notre *Dict. d'archéol. chrét. et de Liturgie*, t. II, col. 1158 sq.

III

TRAVAUX D'ENSEMBLE ET TRAVAUX SUR LES SOURCES

Sur l'histoire de l'Église en Angleterre :

Usserius (Zac.), *Britannicarum ecclesiarum antiquitates quibus inserta est pestiferæ adversus Dei gratiam a Pelagio in ecclesiam inductæ hæreseos historia, accedit gravissimæ quæstionis de Christianorum ecclesiarum successione et statu historica explicatio*, Londini, MDCLXXXVII, in-fol.; Id., *Britannicarum Ecclesiarum primordiæ*, 1639; Id., *Veterum epistolarum Hibernicarum sylloge* (*The whole works*, t. IV, p. 382-572; lettres de saint Grégoire, d'Adamnan, de Colomban, etc., sur l'Angleterre). C'est un des historiens les plus célèbres des origines de l'Église bretonne en Angleterre (son ouvrage s'arrête à peu près à l'invasion saxonne). Il a conservé une partie de sa valeur au point de vue des textes réunis et des recherches. Mais naturellement, sur les origines du christianisme en Angleterre, sa critique n'est pas toujours sûre et il est franchement protestant. — Parsons Robert, *Des trois conversions de l'Angleterre*, Saint-Omer, 1703. Jésuite; contre l'origine asiatique de l'église d'Angleterre. — Griffith (alias Alfordus S. J.), *Annales eccles.*

Anglor., ann. 159, 198; 200, 314, 325, 400, 692, surtout 566 (même thèse que Parsons). — *The Church Hist. of Britain from the Birth of J.-C. until 1648*, 3 vol. 8°, Lond., 1837, le t. I va jusqu'au XVe s. (faible). — EDW. STILLINGFLEET, *Origines Britannicæ : or the Antiquities of the British Churches*, Lond., 1837 (examen de la question de saint Paul, de J. d'Arimathie, croit que saint Paul vint en Angleterre; Lucius; Pelage; Liturgie dérivée de celle de Jacques. Les Saxons).

LINGARD (JOHN), *The history and antiquities of the Anglo-Saxon Church*, 2 vol., Lond., 1845 et 1858, c'est un développement de ses *Antiquities of the Anglo-Saxon Church*, 2 vol., Newcastle, 1806 et 1810.

SOAMES (HENRY), *An inquiry into the doctrines of the Anglo-Saxon Church*, Oxford, 1830. — H. SOAMES, *The Anglo-Saxon Church : its History review, and general character*, Lond., 1838, 1 vol. — *The latin church during Anglo-Saxon times*, London, 1848, pour répondre à Lingard (ouvrage précédent) qui avait attaqué ses conclusions.

W. BRIGHT, *Chapters of early English Church History*, Oxford, 1878, 3e éd., 1897. Le meilleur ouvrage sur cette période.

C. GUIL. SCHOELL, *De ecclesiasticæ Britonum Scotorumque Historiæ fontibus*, 1851, Berolini. Contient une étude critique sur la valeur de Gildas, de Beda, de l'*historia Britonum*, sur les Annales, etc. — A. C. JENNINGS, *Ecclesia anglicana*, London, 1882. Manuel pour les étudiants (bon). — PERRY G. G., *A History of the English church*, 3 vol., Lond., 1881-1887, 6e éd., 1891. — FELIX MAKOWER; *Die Verfassung der Kirche von England*, Berlin, 1894, trad. : *The Constitutional history and constitution of the church of England*, Londres, 1895. — (H. OFFLEY) WAKEMAN, *An introd. to the Hist. of the Church of England, from the earliest times to the present day*, 6e éd., Rivingtons, Lond., 1899, in-12, très abrégé, 95 p. pour l'hist. jusqu'à 1066 incl. ID., *The history of Religion in England*, ib., 1885, petit vol. in-18 de 138 p., un résumé de la précédente (2 chap. sur l'Église d'Angl. jusqu'à 1066). — WILLIAM STUBBS, *Lectures on early English History*, ed. by A. HASSALL (Christ church, Oxford), Longman, 1906, 8°. — EM. DE BONNECHOSE, *Les quatre*

conquêtes de l'Angleterre, son histoire et ses institutions sous les Romains, les Anglo-Saxons, les Danois et les Normands, depuis Jules-César jusqu'à la mort de Guillaume le Conquérant, Paris, 1825, 2 vol. 8°. — *L'Angleterre au temps des invasions, les origines de la race et la formation du génie anglais*, dans *R. des Deux-Mondes*, 1892, p. 537-576.

H. Wharton, *Anglia sacra, sive collectio historiarum de archiepiscopis et episcopis angliæ*, Lond., 1691, 2 vol. fol. — Ordericus Vitalis, *Hist. eccl.* ap. Migne, *P. L.*, t. CLXXXVIII. — Barthol. de Cotton, *De archiepiscopis et episcopis Angliæ*, dans *Rer. Brit. medii ævi scriptores*, t. XVI. — M. Parker, *De antiquitate Britannicæ ecclesiæ et privilegiis ecclesiæ Cantuar. cum archiepiscopis ejusdem septuaginta*, London, 1572 (éd. Drake, 1729, fol.). — I. Inett, *Origines anglicanæ, or a Hist. of the English Church*, Lond., 1704, 2 vol. fol., éd. Griffiths, Oxf., 1855, 2 vol. 8°.

Le Neve, *Fasti ecclesiæ anglicanæ*, Lond., 1716 (éd. T. D. Hardy, Oxford, 1854, 3 vol. 8°). — Flanagan, *Ecclesiastical History of England*, 1856, 2 vol. — V. Alet, *L'Église romaine et la Grande-Bretagne avant la Conquête Normande, Études religieuses*, etc., 1861, B. III, 26-59, 575-604. — R. Stanton, *Menology of England and Wales*, 1887. — *The antiquary's books*, collection éditée par J. Ch. Cox, chez Methuen, Londres, a déjà publié : B. C. A. Windle, *Remains of the prehistoric age in England*; J. Romilly Allen, *Celtic art*; J. Charles Wall, *Schrines of British saints*; — Abbot Gasquet, *English monastic Life*; etc.; publiera encore : John Ward, *The Roman Occupation*; — J. Ch. Cox, *Forets and Forestry*; — Nathaniel J. Hone, *Manors and memorial records*; — Alfred Harvey, *Castles and walled towns of England*.

Monachisme : Gross, n° 782 sq. — Dugdale, le meilleur, cf. plus haut, p. xv-xvi. — Fosbroke T. D., *Bristish Monasticism*, 2 vol., London, 1802 ; 3e éd., 1841, souvent fautif, mais le plus complet pour la vie intérieure des monastères. — Mabillon, *Annales* O. S. B., 6 vol., Paris, 1703-1739 ; Lucques, 1739-1745. — Montalembert, *Les moines d'Occident*. 7 vol., Paris, 1860-1877 ; trad. anglaise : *The monks of the west*, 7 vol., Edinburgh, 1861-1879 et 6 vol., London, 1896, avec introd.

par Gasquet; critique de cet ouvrage dans *Remains of A. W. Haddan*, 1876, p. 198-211. — CLÉMENT REYNER, *Apostolatus Benedictinorum in Anglia sive disceptatio historica de antiquitate ordinis monachorum nigrorum S. Benedicti in regno Angliæ*, Douai, 1626. — THOMAS TANNER, *Notitia monastica : an account of all abbeys, etc... in England and Wales*, London, 1744. Réédité par J. Nasmith, Cambridge, 1787 (bon). — E. TAUNTON, *The English black Monks of St Benedict, from the coming of St Augustine to the present day*, 2 vol., Lond., 1897. — Sur l'Histoire des abbayes, prieurés et autres établissements monastiques, cf. Ch. Gross, *loc. cit.*, n° 816 sq. — Voir aussi notre chapitre VIII, Les moines en Angleterre (Bibliographie).

W. DE GRAY BIRCH, *Fasti Monastici ævi Saxonici, or an alphabetical list of the heads of religious houses in England previous to the Norman Conquest*, London, 1872.

R. C. TRENCH, *Lectures on medieval church History*, 2e éd., 1879. — W. HUNT, *The English Church, A. D. 597-1066*, London, 1899; fait partie de la collection R. W. Stephens et Hunt, *A History of English Church*. Ce volume est bien au courant et constitue une des meilleures histoires de l'Église d'Angleterre avant l'invasion normande. — *Anglo-Saxon Church*, dans la nouvelle *Catholic Encyclopaedie*, New-York, Robert Appleton, 1907, article par le P. Thurston. — Pour les autres historiens de l'Église en Angleterre, voir Gross, n° 743 sq.

Écosse : ALPH. BELLESHEIM, *Gesch. der kath. Kirche in Schottland*, 2 vol., Mainz 1883; trad. Blair : *History of the catholic church of Scotland*, 4 vol., Edinburgh, 1887-1890. — J. H. A. EBRARD, *Die iroschottische Missionskirche der sechsten, siebenten. u. achte, Jahr.*, Gütersloh, 1873.

Histoire générale d'Angleterre : ANDRÉ DUCHESNE, *H. d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande*, 3e éd., Paris, 1641, fol. — DAVID HUME, *The History of England from Julius Cæsar's invasion to Henry VII*, London, 1761-1762, 2 vol. 4°. ID., *Histoire d'Angleterre depuis l'invasion de César*, trad. par Me B. (Belot). 18 vol., Paris, 1809-1812. — trad. Campenon, 13 vol. 1839,, Paris. — DE RAPIN THOYRAS, *H. d'Angleterre*, 2e éd., La Haye, 1727, Le tome Ier va des origines jusqu'à Guillaume le Conquérant, en 10 vol., t. X

et dernier de Jacques II à Marie. — G. B. Depping, *L'Angleterre ou description historique et topographique du royaume-uni de la Grande-Bretagne*, 2e éd., Paris, Et. Ledoux, 1828, 6 vol. in-32, avec cartes et gravures. Bien fait, mais complètement ignoré aujourd'hui.

Aug. Thierry, *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, de ses causes et de ses suites jusqu'à nos jours en Angleterre, en Écosse, en Irlande et sur le continent*, éd. 1883, 4 vol. in-12, Paris, Firmin-Didot; la première éd. en 1825; la troisième en 1830 revue et corrigée; en 1852 nouvelle revision qui dura jusqu'à sa mort; le 1er vol. de l'éd. 1883 contient depuis les origines jusqu'en 1066.

Les erreurs d'Augustin Thierry, de Michelet et autres ont été relevées dans un solide ouvrage de Gorini (l'abbé), *Défense de l'Église*, t. II, p. 222 sq., Paris, 1866.

Varin, *Études relatives à l'état politique et religieux des Iles Britanniques au moment de l'invasion saxonne,* dans *Mémoires de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres,* t. V, 1857-1858 (excellent).

John Lingard, *A History of England to 1688*, 8 vol., Lond., 1819-1830. Dernière éd., 1883, 10 vol. Cette histoire, une des meilleures, a conservé sa valeur.

C. H. Pearson, *Hist. of England during the early and middle Ages*, 2 vol., Lond., 1867.

J. H. Ramsay, *The Foundation of England, or twelve centuries of British History B. C. 55-A. D. 1154*, 2 vol., Lond., 1898. (Le meilleur résumé pour la période avant 1154.)

J. M. Lappenberg et Rh. Pauli, *Gesch. von England to 1509,* 5 vol., Hamburg, 1834-1858; traduit par Benj. Thorpe : *History of England under Anglo-Saxons kings* (2 vol., Lond., 1841 et 1881). La suite est sur la période normande. Cf. Gross, n° 633.

J. R. Green, *History of the English People*, 4 vol., Lond., 1877-1880; réimprimé, 8 vol., 1895-1896. Le t. I, l. I, est consacré à l'Angleterre jusqu'à 1071. (La plus importante hist. générale d'Angleterre. Cf. Ch. Gross n° 632.) Abrégé dans : *Short History of the English People*, London, 1874 et 1892-1894.

Yeatman (John P.), *Introduction to the Study of early English history,* London, 1874.

E. KIRCHNER, *Hist. du peuple anglais* (trad. de l'all. par Aug. MONOD), Paris, 1888-1889, 2 vol. 8°.

GUIZOT, *L'histoire d'Angleterre depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'avènement de la Reine Victoria*, racontée à mes petits enfants, Paris, 1877-1878, 2 vol.

FREEMAN, *The History of the Norman Conquest of England, its causes and its results.* Plusieurs éd. La 1re, Oxford, Clarendon Press, 1867. T. I, ch. II, Formation of the kingdom of England, 449-975 ; ch. III, Constitution of England, X-XIe s.; ch. V, Danish conquest of England, 975-1016; ch. VI, Danish kings, 1014-1042 ; t. II, *The Reign of Edw. the Confessor*, 1042-1066 ; t. III, *The Reign of Harold;* t IV, *The Reign of Will. the Conqueror;* t. V, *The effects of the Norm. Conquest;* t. VI, Index volume (un des ouvrages historiques les plus remarquables du siècle dernier).

A. DUMÉRIL, *Conquête de l'Angleterre par les Normands* (examen des doctrines de Freeman et d'Aug. Thierry), *Annales de la Fac. des Lettres de Bordeaux*, 1889. — ID., *Histoire constitutionnelle d'Angleterre*, cf. Gross, n° 638 sq.

La meilleure pour l'histoire constitutionnelle : ED. STUBBS, *The Constitutional History of England* (jusqu'en 1483). Oxford, 1874-1878 ; 5e éd., 1895, Oxford. Le t. I est consacré à l'Angleterre avant la conquête normande.

P. J. MEDLEY, *A student's manual of English constitutional History* (bon résumé), Oxford, 1894 ; 2e éd., 1899.

ERNEST GLASSON, *Hist. du droit et des institutions de l'Angleterre, comparés au droit, etc., de la France*, 6 vol., Paris, 1882-1873. Qualifié un peu sévèrement par Gross de « prétentieux mais de peu de valeur », n° 651.

WRIGHT T., *Biographia Britannica Literaria, Anglo-Saxon Period*, Lond., 1842.

ANDREW KIPPER, *Biographia Britannica*, 4 vol. de A à C incl.

STOPFORD A. BROOKE, *English Literature from the Beginning to the Norman Conquest,* Lond., 1898.

W. SMITH et H. WACE, *Dict. of Christian Biography, Literature, sects and doctrines* (avant 800), 4 vol., Lond., 1877-1887 (excellent). — *Dictionary of National Biography*, ed. by Leslie Stephen et Sidney Lee, 63 vol., London, 1885-1900 (remarquable). Suppl., 3 vol., 1901, éd. par Sidney Lee. Une

réédition commencée en 1908, par les éditeurs Smith, Elder et Cie de Londres, comprend déjà (juillet 1908) 4 volumes (*Abbadie-Craizie*).

Pour les autres ouvrages sur la Bibliographie et l'hist. générale de la Grande-Bretagne, cf. Ch. Gross, *loc. cit.*, p. IX sq.

TAINE, *Histoire de la Littérature anglaise* (la partie relative aux Saxons ne comprend que les soixante-dix premières pages), 6e éd., Hachette, 1885.

Travaux généraux : G. F. BROWNE, *The Conversion of the Heptarchy*, London, 1906, S. P. C. K. — OMAN, *History of England;* le t. I, consacré à l'Angleterre jusqu'en 1066, n'a pas encore paru. — *The Political History of England*, en 12 volumes, Longmans, London, 1906 ; le t. I, *From the earliest times to the Norman Conquest*, a pour auteur TH. HODGKIN.

L'ANGLETERRE CHRÉTIENNE

CHAPITRE PREMIER

LA BRETAGNE CELTIQUE ET LA BRETAGNE ROMAINE.

1. *Aspect physique.* — 2. *Les Celtes.* — 3. *L'invasion de César.* — 4. *La domination romaine ; Agricola.* — 5. *La race celtique et le christianisme.*

1. — Aspect physique.

Le 26 août de l'année 55 avant Jésus-Christ, vers dix heures du matin, César, avec deux légions et un détachement de cavalerie, abordait en face des

BIBLIOGRAPHIE. — Préhistoire en Angleterre : JOHN BEDDOE, *The races of Britain*, Bristol, 1885. — C. I. ELTON, *Origins of the English History*, London, 1882 ; 2e éd., 1890 (Celtes, temps préhistoriques, période romaine, Anglo-Saxons). — *The celtic Druids or an attempt to show that the Druids were the priests of oriental colonies who emigrated from India and were the introducers of the first of Cadmean system of letters and the builders of Stonehenge, of Carnac, and of other Cyclopean works, in Asia and Europe,* by GODFREZ HIGGINS, Lond., 1829. Un fort volume où il y a un peu de tout, et arriéré naturellement (cité à titre de curiosité). — B. C. A. WINDLE, *Remains of the prehistoric age in England,* dans la coll. *The Antiquary's books*, Methuen, London, 1904 (résume bien les tra-

falaises de Douvres pour conquérir la Bretagne[1]. Quelles furent les conséquences de cette expédi-

vaux antérieurs). — *Early-Britain*, by ALF. J. CHURCH, Lond., Fischer, 1889, 1 vol. de la *Story of the nations* (intéressant) comme archéologie). — THOMAS BATEMAN, *Ten years' diggings in Celtic and Saxon Grave-Hills in the counties of Derby*, Stafford and York, from 1848 to 1858. 1 vol., pp. 309. Lond., 1861. — *On the Boundaries that separated the Welsh and English races during the 75 years which followed the capture of Bath a. d. 577; with speculations as to the Welsh Princes, who during that period were reigning over Somersetshire*, by EDWIN GUEST, dans *The Archeological Journal*, June 1859, t. XVI, p. 105-131. — THOMAS INNES, *A critical essay on the ancient inhabitants of the northern parts of Britain or Scotland*, London, 1729. — DAVIES (JOHN), *The Celtic element of the English people*, dans *Cambrian Archaeol. Assoc., Archaeologia Cambrensis*. 4th série, X, 195-221, 252-267; XI, 10-24, 97-105, London, 1879-1880. — GUEST (EDWIN), *Origines Celticae and other contributions to the History of Britain*, 2 vol., London, 1883 (*origines celtiques, Pudens et Claudia, Invasion de la Bretagne par César*), t. II, 331-340. — *Campagne de Plautius*, t. II, 381-408). GROSS, n° 1260 sq. — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. *Introduction à l'étude de la Littérature celtique*, Paris, 1883. — D'A. DE J., *Les Celtes et les langues celtiques* (leçon d'ouverture), dans *Revue archéol.*, 1882, fév.-mars. Paris, 1882. — ID., *Cours de littérature celtique* (surtout ch. II, le cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique), Paris, 1884. — ID., *Les Celtes depuis les temps les plus anciens jusqu'en l'an 100 avant notre ère*, Paris, 1904. — ID., *Les premiers habitants de l'Europe*, Paris. 1877, 2e éd., 2 vol., 1889-1894. — ELTON. *Origins of the English History*, London, 1890. — *Sur la littér. des Celtes insulaires*, cf. *Revue de synthèse historique*, t. III, p. 60-97; t. VI, p. 317-362; t. VIII. p. 78-104. — GAIDOZ, *Esquisse de la Religion des Gaulois*, dans *Encycl. des sciences relig.*, de Lichtenberger, t. V, p. 428-441, et les autres articles du même auteur sur ce sujet, cf. Dottin, *Manuel*, p. III. — J. DÉCHELETTE, *Manuel d'archéol. préhistorique celtique et gallo-romaine*, Paris. 1908. — E. W. B. NICHOLSON, *Keltic Researches*, London, 1904. — On trouvera la bibliographie de l'anthropologie celtique dans W. Z. RIPLEY, *The races of Europe, a sociological Study*, Lond., 1900, p. 140-141. — J. RHYS, *Early Britain: Celtic Britain*, London, 1882. (La Bretagne sous les Romains; Pictes et Scots; ethnologie de la Bretagne). — RENAN, *La poésie des races*

1. Pour les détails de cette campagne, voir l'*Histoire de Jules César*. t. II, p. 157 sq. (Paris, 1866).

tion? Nous dirons plus tard comment la civilisation romaine s'établit dans l'île.

celtiques, dans : *Essais de morale et de critique*, Paris, 1890. — Surtout G. DOTTIN, *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique*. 1 vol., Paris, Champion, 1906. (Le plus complet et le plus méthodique, avec une bibliographie abondante). Voir aussi bibliogr. du ch. II ci-après et bibliogr. générale.

Les textes des Grecs et des Romains sur l'Angleterre, dans les commentaires de César, l'histoire naturelle de Pline, les ouvrages de Tacite, ceux de Dion Cassius, de Suétone, de l'histoire Auguste, d'Ammien Marcellin, Strabon, l'itinéraire d'Antonin, etc., sont réunis dans les collections suivantes : HARDY, *Catalogue of Materials*, vol. I, p. CXVI-CXXXIV, cité ci-dessus, p. VI. — GILES J. A., *History of the ancient Britons*, 2 vol., London, 1847. Le t. II contient les extraits des auteurs grecs et romains, de Gildas et autres auteurs et des inscriptions, etc. — PETRIE, *Monumenta*, cité ci-dessus, p. VI. T .S. CAYZER, *Britannia, a collection of the principal passages in Latin authors that refer to this Island*, London, 1878. — Voir aussi DURUY, *Hist. des Romains*, t. I, et FERRERO, *Grandeur et décadence de Rome*, t. II, *Jules César*, Paris, 1905, p. 90 sq. — G. B. AIRY, *Essays on the invasion of Britain by J. Cæsar; the invasion by Plautius*, etc., London, 1865. — H. C. COOTE, *The Romans of Britain*, London, 1848 (critiqué par Freeman, *Macmillan's Magazine*, juillet 1870). — FRANCIS HAVERFIELD, *Early British Christianity*, dans *English hist. Review*, XI, 417-430, Lond., 1896. — NAPOLÉON III, *Hist. de J. César*, 2 vol., Paris, 1865-1866; trad. WRIGHT, *Hist. of J. Cæsar*, 2 vol., Lond., 1865-1866. —T. RICE HOLMES, *Ancien Britain and the invasions of Julius Cæsar*, 1 vol. in-8°, Oxford, 1907. — FRANCIS THACKERAY, *Researches into the ecclesiastical and political state of ancient Britain under the emperors*, 2 vol., Lond., 1843. Autres : Gross n° 1297 seq. — *The Romanization of Roman Britain*, by F. J. HAVERFIELD, 1905 (from the *Proceedings of the British Academy*, vol. II), London, 1907 (étude au point de vue archéol. sur les sculptures et autres restes romains; montre que la civilisation romaine s'implanta rapidement en Grande-Bretagne, mais de différentes façons suivant les provinces. Sa thèse est que la romanisation a été plus profonde que ne disent quelques-uns). — VINOGRADOFF, *Growth of the Manor*, Londres, 1905 (sur les questions romaines).

Plan des routes romaines : BALDWIN BROWN, *The arts in early England, the Life of Saxon England*, etc., *et autres plans;* Gravure du mur romain, *ibid.*, fig. 6. — *The campaign of Aulus Plautius*, by EDWIN GUEST (*The archaeological Journal*, sept. 1866, t. XXIII, p. 159-180). — *Contributions to the History of Britain under the Romans*.

Au premier aspect, la Grande-Bretagne s'offrait à César comme une sorte de nouveau continent, et les contemporains saluèrent avec enthousiasme le général qui donnait à Rome une terre nouvelle[1].

En réalité ce n'était qu'une île de dimensions restreintes, et qui, comparée à l'Europe (l'Irlande et les autres îles comprises), n'a pas même un trentième de l'étendue de cette masse continentale[2]. Elle n'est séparée de l'Europe que par un étroit bras de mer. Des côtes de France, on aperçoit par un temps clair les hauteurs crayeuses de Douvres. On dirait une péninsule qui, à l'ouest, complète la carte d'Europe et fait contrepoids à la presqu'île scandinave; il paraît démontré en effet que dans les périodes géologiques antérieures, elle se rattachait à la France.

Roman Inscriptions and sepulchral remains at Lincoln by the Rev. Edward Trollope and A. Trollope (*The arch. Journal*, March 1860, vol. XVII, p. 1-21). — Sur les Pictes, cf. J. Loth, *Les Pictes d'après des travaux récents* (*Annales de Bretagne*, t. VI, 1890, p. 111-116).

Inscriptions : John Horsley, *Britannia romana, or the roman antiquities of Britain*, London, 1732, très bon. (Le t. II, *roman inscriptions and sculptures*) Cf. aussi les revues citées ci-dessus. — Em. Hübner, *Inscriptiones Britanniæ Latinæ*, C. I. L., vol. VII, Berlin, 1873. Addenda : *Ephemeris Epigr.*, t. III, 113-155, 311-318; t. IV, 194-212; t. VII, 273-354, Berlin, 1876-1892; et Haverfield, *Archaeological Journal*, XLVII, 229-267; XLIX, 176-233; L, 279-321.

Sur le mur romain : Th. Hodgkin, *The Literary history of the Roman wall*, *Archæologia Æliana*, XVIII, 83-108, Newcastle, 1896. — Autres travaux sur ce mur fameux : Gross, nos 1277 a, 1278, 1279, 1289.

1. Eumène, *Paneg.*, p. 174. Cependant, Cicero, *Epist.*, l. II, ep. 14 et l. III, ep. I.

2. Superficie des îles Britanniques, 314. 951 km. carrés. Cf. Reclus, *Nouvelle Géographie Universelle*, t. IV, l'*Europe du nord-ouest*, p. 343, et Sir A. C. Ramsay, *The physical Geology and Geography of Great Britain*, 6e éd., London, 1894.

Comme ensemble, les proportions de l'île manquent d'équilibre et d'harmonie; elle a l'aspect d'une sorte de pyramide imparfaite dont la base est trop large, le sommet trop éloigné du centre. Il y a plus de six cents milles entre la base et le sommet. Aussi l'unité nationale sera-t-elle très longue, très difficile à établir. Il faudra près de dix siècles pour faire des habitants du nord et de ceux du midi un seul peuple, et encore l'Écosse gardera-t-elle son autonomie morale, longtemps après avoir perdu son indépendance politique. Durant la période que nous avons à étudier, du cinquième au onzième siècle. ces conditions topographiques auront une influence capitale et néfaste sur l'histoire de l'Angleterre. Le nord deviendra le repaire de peuplades pillardes et sauvages qui, défendues par leur éloignement et retranchées dans les montagnes qui hérissent cette partie de l'île, descendront périodiquement sur le midi, pour dépouiller, rançonner et tuer. Les Romains conquérants sentirent les premiers le danger de cette situation, et, pour isoler les Pictes et les Scots, ils tentèrent d'élever en deux endroits un mur fortifié pour garantir la sécurité de leur séjour.

Quant à l'Irlande, sa situation crée pour l'Angleterre un nouveau péril. Le nom d'île sœur est d'une amère ironie, car la nature semble avoir voulu faire de ces sœurs. deux rivales de force inégale, destinées presque fatalement à se combattre. L'Irlande est assez grande et assez étendue pour avoir droit à

posséder son autonomie, et à vivre comme une contrée indépendante ; elle est trop voisine de l'Angleterre pour que cette autonomie même ne constitue pas pour la prospérité et la sécurité de cette dernière un danger redoutable. Ce problème politique, constitué par la configuration physique autant que par la différence de race, n'a pas encore jusqu'au xx[e] siècle reçu de solution satisfaisante.

Au point de vue géologique, même défaut d'homogénéité, qui exercera aussi son action sur le développement historique de ces peuples. Au nord de la Clyde et de la Forth, s'étend une contrée montagneuse, âpre et sauvage, découpée de baies, creusée de lacs profonds, et dont le climat est l'un des plus durs de l'Europe ; c'est une terre de brouillards intenses, de violentes tempêtes, de vents impétueux, où les beaux jours sont rares.

Les monts Cheviots, les monts Grampians et les monts de Ross en sont les principales chaînes et constituent les *highlands* ou hautes terres d'Écosse. Les côtes sont découpées de fiords, semées d'îles et d'îlots d'aspect sauvage, surplombées de falaises, dont les grottes profondes, au jour de tempêtes, retentissent du mugissement des vagues.

Le centre de l'île et le midi, quoique plus homogènes, présentent encore de frappants contrastes. La région montagneuse de l'ouest (pays de Galles et de Cornouailles), composée de soulèvements anciens, présente des croupes chauves, modérément élevées, des plateaux lourds et massifs, semés souvent de

lacs. Les monts de Cornouailles, dans la presqu'île de ce nom, les monts Cambriens, dominés par le Snowdon (1.089 m.), et les monts du Cumberland, dans le pays de Galles, offrirent dans leurs vallées retirées un refuge aux Bretons, reculant devant les flots de l'invasion saxonne.

La large plaine du sud-est, plus fertile que la partie occidentale, présente des mamelons aux ondulations gracieuses; elle est formée de terrains récents, calcaires, craies, sables et argile; aux époques anciennes, la partie la plus méridionale était couverte de vastes forêts dont de beaux restes subsistent encore dans le Hampshire, le Surrey et le Sussex. Les falaises crayeuses du côté de Douvres et de Newhaven, que l'on aperçoit de France, ont fait donner à l'Angleterre le nom d'Albion ou la blanche terre.

Le climat de cette partie de l'île est tempéré, grâce aux courants d'eau tiède qu'amène le *Gulf-stream*, et dont la température en hiver est plus élevée que celle de l'air[1].

Mais, si au point de vue géographique l'Angleterre ressemble à une péninsule détachée de l'Europe par accident, elle est physiquement, politiquement, historiquement, une île dans toute la force du terme. Montesquieu, ayant à disserter sur l'Angleterre, sa constitution, ses lois, son esprit, débute par cette phrase restée célèbre : « L'Angleterre est

1. Cf. Ramsay, *Physical Geology and Geography of Great Britain*, et Reclus, *loc. cit.*, p. 352.

une île ». C'est bien là, en effet, le trait caractéristique et essentiel qui domine l'histoire de l'Angleterre, et qui a déterminé la plupart des autres. Elle eut constamment à travers les âges, son autonomie; elle resta toujours elle-même, conservant jalousement son indépendance, son caractère insulaire ; et quand les étrangers vinrent s'y établir, on peut dire qu'ils furent conquis par elle plus qu'ils ne la conquirent. Ceci est vrai surtout depuis les temps anglo-saxons; car les Celtes, qui leur furent antérieurs, n'ont jamais eu un grand pouvoir d'assimilation.

Au point de vue ecclésiastique, la situation isolée de la Grande-Bretagne faillit de bonne heure aussi lui devenir fatale. Les Bretons convertis, séparés pendant deux siècles de leurs frères du continent, développèrent une originalité qui aurait pu facilement se transformer en schisme. si les missionnaires romains n'étaient venus rattacher fortement l'île à l'unité romaine. Des tendances séparatistes se manifestèrent encore quelquefois dans la suite des siècles, jusqu'au jour où des politiques habiles et sans scrupules surent profiter de ces conditions et de ces tendances pour détacher l'Angleterre de l'unité catholique et la constituer en église nationale.

2. — Les Celtes.

De bonne heure, l'île attira les conquérants. Les Celtes, que nous trouvons en possession de la terre

au moment où commence l'histoire documentaire, sont eux-mêmes des conquérants de race aryenne, descendus, comme la plupart des populations européennes, des grands plateaux de l'Asie centrale, et qui vinrent en Angleterre après un stage plus ou moins long dans les vallées du Danube, dans la Germanie et sur les bords du Rhin.

Les derniers ethnologistes anglais se croient en mesure de démontrer que, contrairement à ce qu'on avait cru jusqu'ici, les Celtes n'anéantirent pas les populations aborigènes de race touranienne qui occupaient la Grande-Bretagne. Ils se contentèrent de les réduire en captivité et de les gouverner, se réservant à eux-mêmes les avantages d'une caste guerrière et aristocratique[1].

Il semble aussi, d'après les derniers travaux sur ce sujet, que les premiers conquérants celtes furent conquis à leur tour et repoussés par un autre flot de conquérants de même race.

Les premiers, appelés par les celtistes, *Gaëls* ou *Goïdels,* auraient pénétré dans les îles Britanniques au moins huit siècles avant notre ère, au cours de l'âge du bronze qui commence en Bretagne vers l'an 1300 et se prolonge jusque vers l'an 300 avant le Christ. Ce long usage du bronze proviendrait de l'abondance des gisements stannifères des îles Cassitérides que Salomon Reinach identifie avec les îles Britanniques[2]. Les Goïdels se cantonnèrent

1. Rolleston, et surtout Greenwel.

2. Cette période de l'âge du bronze en Angleterre a été très bien

dans les régions montagneuses de l'Écosse et sur les rivages de l'Irlande.

Les seconds appartenant au groupe gaulois, et désignés plus spécialement sous le nom de *Brythons* ou *Brittons*, vers le IIe siècle avant Jésus-Christ s'établirent au centre et au midi de la Grande-Bretagne et lui donnèrent son nom [1].

Le fait important à constater, c'est que l'Angleterre, comme l'Allemagne, comme la Gaule, l'Espagne et une partie de l'Italie, fut conquise, habitée et civilisée par cette race celtique dont la domination sur l'Europe, quelques siècles avant Jésus-Christ, a pu être comparée assez justement, au moins pour son étendue, à celle de l'empire romain. C'est à cette couche de civilisation celtique qu'atteignent les fouilles philologiques et préhistoriques.

3. — L'invasion de César.

Ce sont ces populations celtiques, plus spécialement les Brythons, que César venait combattre.

étudiée par J. ROMILLY-ALLEN, dans la collection *The Antiquary books*, *Celtic art in Pagan and Christian Times*, Londres, 1904; les cinq premiers chapitres sont consacrés à l'âge du bronze et du fer. Cf. aussi les ouvrages de BERTRAND, *Archéol. celtique et gauloise;* DÉCHELETTE, *L'Archéologie celtique en Europe;* DOTTIN, *loc. cit.*, p. 34, note.

1. Les Celtes se divisent en deux familles, les Goïdels et les Gallo-brittons. Les Goïdels comprennent deux groupes : 1° Irlandais; 2° Gaëls d'Écosse; les Gallo-brittons comprennent aussi deux groupes : les Gaulois, et les Brittons arrivés en Grande-Bretagne deux siècles avant J.-C., cf. H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *les Celtes depuis les temps les plus anciens jusqu'en l'an 100 avant notre ère*, Paris, 1904, p. VII, 17 et seq.

Il les connaissait par les rapports que lui en avaient faits des marchands gaulois qui allaient en Bretagne pour leur trafic. Les relations entre les tribus gauloises du nord de la France et de la Belgique étaient fréquentes. Les deux races présentaient les mêmes caractères[1]. Nous verrons que le culte était sensiblement le même[2]. César prit prétexte pour les attaquer de l'appui que les Bretons donnaient aux Gaulois dans leurs insurrections contre Rome.

La première expédition, dont avec raison on a relevé la témérité, pouvait se tourner en désastre; grâce au courage et à la discipline des légionnaires, les guerriers bretons furent repoussés, et César put revenir avec ses bateaux sans de trop grandes pertes, dans le port de Boulogne (Port Itius)[3]. Ce n'était qu'un premier essai. L'année suivante, César devait revenir et cette fois il allait soumettre les Bretons. Nous n'avons pas à raconter ici cette histoire. Nous constaterons seulement que ces populations opposèrent une longue et vaillante résistance, et que César ne l'emporta que grâce à son génie militaire, à la merveilleuse discipline des légions, et aussi aux divisions qui, de tout temps, ont affaibli les Celtes devant leurs envahisseurs et ont donné à leurs adversaires leurs plus sûres chances de victoire.

1. Pline, VIII, 48; XXVII, 6, 8; XXXIII, 1. Tacite, *Agricola*, XI, XII; Diod. de Sicile, V, xxi.

2. *De bello Gallico*, VI, xiii; *Vie d'Agricola*, XI.

3. *Guerre des Gaules*; l. IV, xxxvi, xxxvii; sur l'identification des points topographiques, cf. *Hist. de J. César*, t. II, p. 166 seq. Suét. *Cæs.*, 24.

4. — La domination romaine, Agricola.

L'histoire de la domination romaine en Bretagne, depuis César jusqu'au IVe siècle, a d'admirables pages. Tacite a immortalisé l'un de ces généraux romains successeurs de César, Agricola (78 à 86), qui fut un brave soldat, un fonctionnaire honnête et appliqué et dont il a du reste idéalisé les traits. Grâce à ses succès et surtout à une sage administration, grâce aux efforts de ses successeurs, la conquête romaine s'organisa solidement sur le sol britannique. Le pays, comme les Gaules, fut divisé en provinces avec un préfet, un préteur et tous les autres fonctionnaires de Rome[1].

Il faut reconnaître que si les Romains enlevèrent aux Bretons leur indépendance, ils leur rendirent le service de refouler dans leurs montagnes de l'Écosse les envahisseurs pictes et scots qui constituaient pour les Bretons un péril permanent. Ne pouvant ni les atteindre dans ces retraites inaccessibles, ni arrêter par les armes leurs déprédations, les Romains eurent une idée digne de leur génie organisateur et de leur puissance laborieuse, celle de parquer ces sauvages dans leurs repaires en construisant un mur qui avait autant pour but d'arrêter leurs incursions, que de faciliter la répression de

1. Sur cette histoire des Romains en Angleterre, cf. la Bibliographie en tête du chapitre.

tentatives de révolte chez les Bretons soumis à l'empire. Il semble qu'Adrien en fût l'initiateur, lors de son voyage en Bretagne vers l'an 120 de notre ère; il traça donc une ligne de la Solway, à l'ouest, aux bouches de la rivière Tyne, à l'est. Les Pictes étaient ainsi forclos de la Bretagne conquise. Cette frontière artificielle consistait en un mur de pierres, fortifié par un fossé au nord, et à l'intérieur, au sud, par des remblais. Des tours de veille, des forteresses, des fortins reliés par une route militaire, véritable voie romaine, et en même temps chemin de ronde entre le mur et les remblais, fortifiaient ce rempart, qui n'avait pas moins de soixante treize milles et demi de longueur. Ce mur formait comme un cordon sanitaire et isolait des barbares la Bretagne romaine.

Antonin en 139, et plus tard Sévère, portèrent cette limite plus au nord, et construisirent un second mur de même genre entre l'embouchure de la Forth et celle de la Clyde. Des parties de ce formidable ouvrage qui ont résisté à l'usure de dix-huit siècles, étonnent par leurs proportions. Le mur a vingt pieds de hauteur, sur vingt-quatre de largeur à la base. Il était surmonté d'un parapet pour la protection des sentinelles. Le fossé au nord du mur se creuse à vingt pieds de profondeur sur quarante de large[1].

1. Cf. Spartien, *De Hadriano*, 11; David Milne Home, *Trans. Roy. Soc.*, vol. XXVII, part. I, p. 39; W. F. Skene, *Celtic Scotland*, t. I (1876), p. 78; l'ouvrage le plus complet sur ce mur est Collingwood

A l'abri de cette digue, les Bretons purent vivre dans une tranquillité relative, au moins tant que les Romains furent là pour défendre leur mur. La suite de cette histoire prouvera que jamais, depuis le jour où les légions abandonnèrent la Grande-Bretagne, les habitants laissés à eux-mêmes, ne furent capables de combattre efficacement le fléau des invasions étrangères d'où qu'elles vinssent.

Il n'était pas sans intérêt pour notre objet de dessiner en raccourci cette situation politique de la Bretagne, au moment où vont l'aborder les premiers missionnaires chrétiens. La conquête romaine, comme dans la plupart des provinces, servira de véhicule à la prédication de l'Évangile. Elle ouvre des routes, elle établit la paix romaine, elle donne aux provinces une même langue, elle unit les races et fait tomber des barrières que les missionnaires chrétiens n'eussent pas aisément franchies ; bien plus, dans certains cas les soldats romains, ou les fonctionnaires de Rome sont eux-mêmes les premiers pionniers de l'évangile.

Mais en conquérant les peuples, Rome ne détruisait pas les races. La population bretonne vécut assez paisiblement sous ses nouveaux maîtres.

Il faut reconnaître aussi que l'influence exercée par Rome en Bretagne resta superficielle. Les Bretons ne furent pas assimilés ; le conquérant

BRUCE. *The Romal waln, a description of the mural Barrier of the north of England*, 3e éd., 1867.

romain ne parvint pas à infuser l'esprit latin à la race, comme il avait fait en Gaule par exemple, où il créa un type, le gallo-romain, chez lequel l'esprit latin a pris de telles racines qu'il a résisté à toutes les influences contraires, et qu'il est resté l'un des éléments essentiels de la race française. La puissante individualité des Celtes de Bretagne sut résister à l'assimilation; les Celtes s'acclimatent en d'autres terres, mais chez eux ils restent Celtes. La haine de l'étranger, un isolement farouche, est un des traits les plus caractéristiques de ces races.

5. — La race celtique et le christianisme.

Il faut donc connaître aussi ce second élément que devaient rencontrer devant eux les prédicateurs chrétiens, le type celtique.

Sans aller jusqu'à dire avec certains auteurs (Renan) que cette race celtique est naturellement prédisposée au christianisme, il n'est que juste de reconnaître que son esprit présentait une prise aux missionnaires du Christ, et dans ce sol riche la semence évangélique devait jeter de profondes racines.

De toutes les races barbares, la race celtique semble avoir été la plus sérieuse, la plus douce[1].

1. Sous ce titre de race celtique on comprend ici les Celtes de l'Irlande, ceux de la Cambrie, du pays de Galles et de la Cornouailles qui furent refoulés par les Anglo-Saxons, et ceux qui d'Angle-

Si l'on peut juger d'une race par les monuments poétiques qu'elle nous a laissés, il faut dire que le Celte nous y apparaît doué d'une imagination très riche, exaltée, hautement fantaisiste, toujours en quête d'aventures extraordinaires[1]. Il semble tourmenté du désir de pénétrer l'inconnu, il vit au-dessus de la réalité, dans un monde surnaturel qu'il s'est créé, où il habite et où il perd souvent le sens de la vie pratique. Le Celte semble avoir toujours la nostalgie d'une patrie perdue, même quand il habite son pays, c'est pourquoi il en sort si souvent pour chercher mieux. La race paraît avoir peu d'aptitude pour la vie politique. Vivant concentrée, s'isolant volontiers du reste du monde, trop indépendante pour accepter aucune discipline, déchirée, par suite, de rivalités intérieures, et livrée à l'esprit de dispute, elle est incapable de s'unir contre l'ennemi du dehors, et presque toujours au cours de l'histoire, nous la voyons soumise ou persécutée par un ennemi plus uni ou plus habile.

Cette situation a sans doute contribué à développer en elle une sorte de fatalisme qui s'allie au fond naturellement mélancolique du tempérament de la race.

Par certains côtés, la nouvelle religion devait

terre, devant l'invasion, émigrèrent en Armorique et formèrent la Bretagne française.

1. Les monuments poétiques et littéraires de la race celtique ont été recueillis. Cf. RENAN, *Essais de morale et de critique. La poésie des races celtiques*, p. 378 sq., cf. plus loin p. 37.

donc satisfaire des instincts de l'âme celte et peut-être le mot de Tertullien serait-il plus vrai du celte que de toute autre race, *anima naturaliter christiana*. Nous verrons au chapitre suivant que l'on a peu de détails sur la façon dont se fit la prédication chrétienne au milieu des Bretons, mais nous savons au moins qu'elle y rencontra moins d'obstacles que dans la plupart des autres nations; au lieu que le nom chrétien ne fit presque partout ses conquêtes qu'au prix du sang de ses missionnaires, c'est à peine si la prédication chrétienne, parmi les races celtiques, fit deux ou trois martyrs, et il est curieux de voir que ces saints qui voulaient à tout prix du martyre, ne pouvant pas atteindre à cette forme suprême du sacrifice, du martyre de sang ou martyre *rouge*, inventèrent ingénieusement une sorte de dérivé du martyre authentique, le *martyre blanc* (*bánmartra*) ou martyre du renoncement et du sacrifice, et le *martyre vert* (*glas martra*) ou martyre de la mortification et de la pénitence[1].

Cependant il ne faudrait pas avec quelques auteurs exagérer en ce sens[2]. Les vertus chrétiennes trouvaient, comme chez tous les hommes, des obs-

1. Cf. Le célèbre fragment d'homélie irlandaise du VII[e] ou VIII[e] siècle conservé dans un manuscrit de Cambrai; TARDIF, *Fragment d'homélie en langue celtique*, dans *Biblioth. de l'École des Chartes*, 1852, p. 193-202. Toute cette question de la *Conception du martyre chez les Irlandais* a été bien élucidée par le P. L. Gougaud dans un intéressant article paru sous ce titre dans la *Revue Bénédictine*, juillet 1907.

2. RENAN, *loc. cit.*, p. 436 : « cette douce petite race était naturellement chrétienne ».

tacles dans le cœur des Celtes. Il n'est pas facile de dire quel crédit on peut ajouter aux vagues légendes qui représentaient les Celtes comme des anthropophages. Ceux de Grande-Bretagne d'après saint Jérôme se repaissaient avec délices de la chair des jeunes filles et des femmes. D'après Pausanias les Celtes qui envahirent l'Italie buvaient le sang des petits enfants [1].

Ce qui est plus certain, c'est la longue lutte de leurs druides et de leurs bardes contre une religion d'humilité, de paix, de mortification, qui contredisait les instincts d'indépendance, les goûts guerriers de la nation. Cette hostilité entre le christianisme et les vieilles religions celtiques est personnifiée dans les contestations imaginées entre Ossian et saint Patrice, dans la création de types antichrétiens comme celui de Merlin l'Enchanteur, enfin dans les traditions du néo-druidisme et du bardisme qui, dans le cours du moyen âge, se transmit comme une doctrine secrète très opposée au christianisme [2].

La religion celtique, que nous ne connaissons du reste que d'une façon imparfaite [3], à côté de la

1. Jérome, *Adv. Jovin.*, II, 7; Strabon, *Géogr.* IV, 5; Pausanias, *Description de la Grèce*, X, xxii, 3.

2. Cf. en particulier les monuments publiés par de la Villemarqué, *Bardes Bretons du VIe siècle*, Paris et Rennes, 1850; *Chants populaires de la Bretagne*, 1846; *Contes populaires des anciens Bretons*, etc., dont les ouvrages, au point de vue critique, doivent être consultés avec précaution. Cf. Aussi Renan, *loc. cit.*, p. 430, qui avoue cette hostilité.

3. Pour la bibliographie, voir les ouvrages cités dans Chantepie de

croyance à l'immortalité de l'âme, contenait des dogmes en opposition formelle avec ceux du christianisme, comme l'animisme qui donnait une âme aux objets inanimés ou aux animaux, un culte de la nature qui déifiait les arbres, les bois, les forêts, les sources et les rivières; M. Salomon Reinach trouve même chez eux des vestiges de totémisme, sorte de culte des animaux qui créait une parenté ou association entre eux et l'homme, enfin des mythes que la riche imagination des Celtes créait avec facilité. L'organisation puissante d'un corps sacerdotal dans le druidisme, qui se continua dans le néo-druidisme par les bardes, constituait aussi un obstacle que le christianisme ne surmonta que péniblement.

Mais une fois qu'elle fut conquise à l'Évangile, la race celtique lui resta fidèle et c'est peut-être parmi leurs descendants en Irlande et dans la Bretagne française que l'Église a gardé ses meilleurs serviteurs. Du ve au xie siècle, l'Église celtique est demeurée une pépinière de saints. Nulle part, excepté peut-être en Égypte, les institutions monastiques ne se développèrent avec une plus grande rapidité, et ne produisirent des types plus originaux et d'une sainteté plus généreuse et plus éminente. Les noms d'Iona, de Bangor, de Llancarvan, de Saint-Asaph,

La Saussaye, *Manuel d'hist. des religions*, p. 700; celle publiée par J. Déchelette, *Revue de synthèse historique*, t. III, p. 50-53; le *Manuel* de Dottin, *loc. cit.*, ch. v, *La Religion*, p. 218 (publié à part chez Bloud, *La religion des Celtes*, 1903) et Edw. Anwyl, *Celtic Religion in pre-Christian Times*, London, 1906. — A. de Jubainville, *loc. cit.*, les ch. v, vi, vii (p. 37-57) consacrés à la religion celtique.

et tant d'autres, méritent d'être conservés avec honneur, et les chrétiens de tous les âges pourront aller chercher dans ces cloîtres des modèles de vie religieuse et d'amour passionné pour le Christ[1].

1. Il est à peine besoin de rappeler ici l'ouvrage de Montalembert (voir plus loin, p. 183) qui, une fois séduit par les moines celtes, s'est laissé entraîner à leur suite, et leur a donné presque tous les volumes de son histoire. Mais ce qui est plus étonnant et mérite d'être cité, c'est l'appréciation de Renan : « Peu de chrétientés ont offert un idéal de perfection chrétienne aussi pur que l'église celtique aux VIe, VIIe, VIIIe siècles. Nulle part peut-être Dieu n'a été mieux adoré en esprit que dans ces grandes cités monastiques de Hy ou d'Iona, de Bangor, de Clonard, de Lindisfarne... C'est chose vraiment admirable que la moralité fine et vraie, la naïveté, la richesse d'invention qui distinguent les légendes des saints bretons et irlandais. Nulle race ne prit le christianisme avec autant d'originalité, et, en s'assujettissant à la foi commune, ne conserva plus obstinément sa physionomie nationale. » RENAN, *La poésie des races celtiques*, p. 437-438.

CHAPITRE II

LES ORIGINES CHRÉTIENNES ET L'ÉGLISE DE BRETAGNE AU Ve ET AU VIe SIÈCLE.

1. *Les origines; les textes historiques; la Légende; saint Joseph d'Arimathie; Lucius.* — 2. *Palladius, S. Ninian.* — 3. *Pélage, saint Germain d'Auxerre.* — 4. *Le* Ve *et le* VIe *siècle. Invasions des Pictes et des Scots.* — 5. *L'invasion saxonne; Arthur et sa légende.* — 6. *Les chrétientés bretonnes; saint David, saint Cadoc, saints Iltud et Kentigern, S. Colomba, Gildas.*

1. — Les origines; les textes historiques; la légende; saint Joseph d'Arimathie; Lucius.

Vers le commencement du IIIe siècle, nous avons sur le christianisme en Grande-Bretagne un texte célèbre de Tertullien qui, dans son ouvrage *contre les Juifs*, en célébrant la diffusion du christianisme

BIBLIOGRAPHIE. — JAMES USSHER (sur le Pélagianisme en Angleterre), *Gotteschalci et praedestinatianae controversiae ab eo motæ historia,* dans ses œuvres, *The whole works,* t. IV, p. 1 seq., Dublin, 1631. — ID., *A discourse of the religion anciently professed by the Irish and British, ib.,* t. IV, p. 235 à 381 (étude sur les rites et les coutumes liturgiques des Celtes jusqu'au XIIe siècle et même jusqu'à la Réforme; superficielle et partiale). — JOHN PRYCE, *The ancient British Church,* London, 1878. — WILLIAMS (HUGH), *Some aspects of the Christian Church in Wales during the fifth and sixth Centuries, Soc. of Cymmrodorion,* 1893-1894, p. 55-132.

sur la terre, s'écrie : *Quant aux Bretons, des régions inaccessibles aux Romains ont été soumises*

Lond., 1895. — Willis-Bund J. W., *The Celtic Church of Wales*, London, 1897 (fantaisiste). — H. Zimmer, *Ueber die Bedeutung der Irischen Elements für die Mittelalterliche Cultur*, dans *Preussische Iahrb.*, LIX (1887), p. 28-59; traduit par G. E. Edmonds : *The Irish Element in Medieval Culture*, New-York, 1891. — Rev. G. F. Browne, *The Christian Church in these Islands before the coming of Augustine* (populaire), S. F. P. C. K. — Browne, *Lessons of Early English Church History*, S. F. P. C. K. — Voir aussi la bibliographie du chapitre précédent et la bibliographie générale. — G. T. Stokes, *Ireland and the Celtic Church*, 2e éd., London, 1888 (chapitres sur saint Colomba, Iona, la controverse pascale, le grec et l'hébreu dans les monastères celtes). — Loofs, *Antiquæ Britonum Scotorumque Ecclesiæ quales fuerunt Mores*, Leipzig and London. 1882. — E. J. Newell, *History of the Welsh Church*, London. 1895. — F. Haverfield, *Early British Christianity*, dans *English Hist. Review*, t. XI, 1896, p. 427 sq. — Fred. C. Conybeare, *The Character of the Heresy of the Early British Church*, dans *Transactions of the Society of Cymmrodorion*, 1897-1898, p. 84 sq., Lond., 1899. — W. Skene, *Celtic Scotland, a History of ancient Alban*, 2e éd., Edinburgh, 1887, 8°. (Le t. II est sur l'Église et la civilisation.) — Bellesheim, *Gesch. der Kath. Kirche in Schottland*, vol. I, Mainz, 1883. — Mommsen, *Gildae sapientis de Excidio et Conquestu Britanniae ac flebili castigatione in reges principes et sacerdotes* (la meilleure édition). Accedunt : I, *Epistularum Gildae deperditarum fragmenta*; II, *Gildae Liber de poenitentia*; III, *Vita Gildae auctore monacho Ruiensi*; IV, *Vita Gildae auctore Caradoco Lancarbanensi* dans *Monumenta Germaniae historica, Auctorum antiquissimorum*, tome XIII, éd. Mommsen. Pars I, Berlin, 1898. — Le même vol. contient *Historia Brittonum cum additamentis Nennii*. — Sur la valeur de Gildas, etc., voir introd. de Mommsen, *ibid.*, les sources, etc. Pour les autres éditions, cf. Potthast, *Bibliotheca*, I, 525; sur Gildas, *Littérature du sujet*, cf. Gross, *loc. cit.*, n. 1370. — *Columba : Sa vie*, par Adamnan (une des plus importantes pièces d'hagiologie du moyen âge), Gross, p. 217. — *Vita S. Columbæ auct. Adamnano*, ed. W. Reeves, *Irish Archaeol. and Celtic society*. Dublin, 1857 (excellent). — *The life of St Columba, founder of Hy; written by Adamnan ninth abbot of that Monastery* (from a mss of the VIIIth century to which are added copious notes and dissertations illustrative of the early history of the Columbian institutions in Ireland and Scotland) by W. Reeves, Dublin, University press. (Longue note sur Institutio Hyensis.) — *Saint Ninian* : Sti-

au Christ[1]. Au moment où Tertullien écrivait, sous Septime-Sévère, la domination romaine dans l'île de Bretagne s'étendait jusqu'au second mur romain, c'est-à-dire jusqu'à l'Écosse. A prendre à la lettre les paroles de Tertullien, il faudrait donc croire que non seulement des missionnaires avaient répandu le christianisme parmi les villes conquises par les Romains, mais encore qu'il avait dépassé ces limites et que l'Irlande ou les régions montagneuses de l'Écosse avaient reçu les lumières de l'Évangile. Il faut bien dire que d'ordinaire aujourd'hui on n'accorde pas un grand crédit à un texte comme celui-ci qui paraît surtout oratoire. Cependant, pour notre compte, nous serions tenté de lui attribuer plus d'autorité. Les paroles de Tertullien ont quelque chose de précis, qui est plus qu'un simple effet de rhétorique. Le texte auquel elles appartiennent ne contient aucune assertion qui puisse en faire suspecter la véracité. Elles attestent plutôt un témoin bien renseigné.

Saint Irénée qui lui est antérieur de quelques années, parle bien des Celtes parmi ceux qui ont été évangélisés, mais son texte est trop obscur pour

ckerus, *Acta SS.*, sept., V, 318-328. — Forbes, *Lives of S. Ninian and S. Kentigern.* — O'Hanlon, *Lives of the Irish saints*, VII, 364-382 et IX, 385-410. — Margaret Kinloch, *Saint Ninian, a missionary of the fifth Century*, dans *Dublin R.*, t. CXLI (1907), p. 97-114. — W. Bright, *Chapters of Early English Church History*, 3e éd., Oxford, 1897. — Arthur de la Borderie, *Histoire de la Bretagne*, t. I, Rennes, 1896 (un chapitre sur l'invasion de la Bretagne par les Anglo-Saxons).

1. *Adv. Jud.*, c. vii.

qu'on en puisse conclure quelque chose[1]. Origène, contemporain de Tertullien, mentionne à trois reprises l'évangélisation de la Bretagne[2].

Quels furent ces missionnaires de l'Évangile, d'où venaient-ils, comment enfin le christianisme pénétra-t-il dans ce pays? Nous n'avons pas de réponse précise à ces questions, mais il semble bien probable que ces missionnaires vinrent de la Gaule. Peut-être furent-ils des chrétiens fuyant devant la persécution de 177. C'est ce que prétend Warren, mais ses arguments ne sont pas convaincants[3]; Gildas (VIe siècle) nous dit que la persécution de Dioclétien au commencement du IVe siècle, atteignit l'Église bretonne et y fit bien des ruines[4]. Il nomme même parmi les martyrs de cet âge saint Alban dont le culte est attesté dès 429, et les saints Aaron et Julius de Caer-Léon. Le culte de saint Alban a été très populaire en Angleterre au moyen âge et il a donné

1. Καὶ οὔτε αἱ ἐν Γερμανίαις ἱδρυμέναι Ἐκκλήσιαι ἄλλως πεπιστεύκασιν ἢ ἄλλως παραδιδόασιν οὔτε ἐν ταῖς Ἰβηρίαις οὔτε ἐν Κέλτοις. *Adv. Hær.*, l. 1, ch. x, *P. G.*, t. X, col. 552 sq.

2. Voici ces textes : *Quando enim terra Britannia ante adventum Christi in unius Dei consensit religionem ?... Nunc vero propter Ecclesias, quæ mundi limites tenent, universa cum lætitia clamat ad Dominum Israel. Tom. IV in Ezech.*, *P. G.*, t. XIII, col. 695 sq. *Virtus Domini Salvatoris et cum his est qui ab orbe nostro in Britannia dividuntur... et cum universis qui sub sole in nomine Ejus crediderunt. Tom. VI in Luc.*, *P. G.*, t. XIII, col. 1813 sq. *Quid dicamus de Britannis aut Germanis qui sunt circa Oceanum, vel apud Barbaros, Dacos, et Sarmatas et Scythas, quorum plurimi nondum audiverunt Evangelii verbum. In Matth.*, *P. G.*, t. XIII, col. 1655.

3. *Lit. and ritual of the celtic church*, p. 46-60.

4. GILDAS, I pars, c. VII, VIII; dans *Chronica Minora*, III, 31; cf. BÈDE, I. 6, 7.

son nom à la ville de Vérulam dans les environs de Londres. Mais le témoignage de Gildas n'est pas au-dessus de tout soupçon. Si saint Alban est bien un martyr, rien ne prouve qu'il soit un martyr de la persécution de Dioclétien, qui ne semble pas s'être étendue à la Bretagne[1]. Nous savons en effet par Eusèbe, Sozomène et Lactance que Constance Chlore, père de Constantin, qui gouvernait la Bretagne sous Dioclétien, fit tous ses efforts pour empêcher la persécution de pénétrer dans sa province[2].

En 314, au lendemain de cette persécution, se tint le concile d'Arles dans la liste duquel nous voyons figurer trois évêques bretons, ceux d'York, de Londres et de Lincoln; preuve irrécusable cette fois que le christianisme avait fait à cette époque des progrès sérieux et que la hiérarchie ecclésiastique était établie [3]. On remarquera en outre que

1. Sur la date de la mort de saint Alban, 286 ou 287, cf. ALFORD, *Annales Britannorum*, a. 286, § 11; TILLEMONT, *Mémoires*, t. IV, note 1 sur *saint Alban;* ALLARD, *Hist. des Persécutions*, t. IV, p. 40. On remarquera que Gildas qui raconte le fait dit seulement : « *supradicto, ut conjicimus, persecutionis* (*Diocletiani*) *tempore* ». Tous les anciens manuscrits portent *conjicimus;* la variante *cognoscimus* préférée par Stevenson paraît certainement fautive. D'après M. Arthur de la Borderie ces trois martyrs appartiendraient à la persécution de Déce ou à celle de Valérien, *Hist. de la Bretagne*, t. I, p. 273. Quant à l'authenticité du tombeau, remarquer que saint Germain d'Auxerre le visita à Vérulam vers 429. Sur les martyrs de Lichfield, cf. *Acta SS.*, janvier, t. I, p. 82.

2. EUS., *De vita Constant.*, l. I, c. XVI, *P. G.*, t. XX, col. 932; SOZOM., *H. E.*, l. I, c. VI; *P. G.*, t. LXVII, col. 872; LACT., *De morte persec.*, c. XV, XVI; *P. L.*, t. VII, col. 216 sq.

3. Ce sont Eborius d'Eboracum, Restitutus de Londinium, et Adelfius de Colonia Londinensium. Hübner corrige ce dernier nom en *Colonia Lindensium* (Lincoln), cf. *Inscript. Brit. Christ.*, 1876,

ces trois sièges sont des têtes de ligne sur les grandes routes romaines en Angleterre.

Au concile de Rimini en 359, il y a aussi des évêques bretons, et Sulpice-Sévère dit qu'ils refusèrent comme ceux des Gaules, à l'exception de trois, les subsides offerts par Constance. Cette exception de trois évêques bretons, ainsi mentionnée, laisse supposer que le nombre total de ces évêques était huit ou dix [1].

Tels sont les seuls et trop rares témoignages historiques certains que nous ayons sur les origines chrétiennes en Grande-Bretagne. Ils suffisent à nous montrer que cette église est hiérarchiquement constituée, qu'elle a ses sièges dans les centres romains, qu'elle est en union avec l'Église universelle.

Mais ici, comme en bien des pays, si l'histoire se tait, la légende a parlé, et il est nécessaire de connaître ces témoignages qui, pendant longtemps, ont fait corps avec l'histoire, et qui souvent contiennent des notions instructives, alors même qu'elles ne conserveraient pas, sous une couche plus ou moins épaisse, quelques parcelles de vérité.

Je passerai rapidement sur les bruits rapportés par Eusèbe et Théodoret qui attribuent la prédication chrétienne dans l'île à saint Paul ou à saint

p. VII, note ; HADDAN et STUBBS, *Councils*, I, p. 7, proposent *Colonia Legionensium,* qui serait Caer-Léon sur Usk. Mais cette hypothèse est peu vraisemblable, cette dernière ville n'ayant jamais été colonie.

1. SULPIC. SEV., *Hist. sacr.,* l. II, c. LV.

Pierre [1], ou même à Simon le-Zélote, à saint Jacques, à Aristobule et à saint Jean [2].

La légende qui donnait à l'Angleterre comme premier apôtre Joseph d'Arimathie eut plus de vogue. On racontait tous les détails de ce voyage. Le « noble décurion » comme l'appelle saint Marc, fuyant devant les persécutions des juifs, n'aurait emporté avec lui pour tout trésor que quelques gouttes du sang de Jésus. Il aborde avec ses douze compagnons à l'ouest de l'Angleterre. Il s'établit dans une sorte de désert entouré d'eau et y construisit une chapelle dont les murs étaient formés de branches de saule entrelacées; elle était dédiée à la Vierge Marie et ce

1. Eusèbe, *Démonstr. Évang.*, III, 7, *P. G.*, t. XXII, col. 197. — Théodoret, *Therap.*, l. IX, Migne, *P. G.*, LXXXIII, c. 1037. — Cf. aussi Basile Seleuc., *Orat.* XXXIX, *P. G.*, t. LXXXV, col. 425 sq.

2. Théodoret, *In Psalm.* cxvi, 2, *P. G.*, t. LXXX, col. 1808. Le même auteur dit encore : *Ad II Timoth.*, iv, 17, *P. G.*, t. LXXXII, col. 856 : καὶ τὰς Σπανίας κατέλαβε, καὶ ἕτερα ἔθνη δραμὼν, τὴν τῆς διδασκαλίας λαμπάδα προσήνεγκε. — *Rom.*, xv, 24; *Tit.*, i, 5. — Venance Fortunat, *Vita S. Martini*, l. III, vs. 491-494, *P. L.*, t. LXXXVIII, col. 406. — Venance Fortunat, *Epist. ad Martin. Gallic. episc. Poem.*, V, i, 7, *P. L.*, *ib.*, col. 177. — Sophrone gouverna l'église de Jérusalem de 629 à 636. Son témoignage isolé, fût-il retrouvé, est trop tardif pour être admis. — Anonyme, *Comment. de SS. Petro et Paulo*, dans *Acta sanct.*, juin, t. V, col. 416; ouvrage attribué au métaphraste. — *Synopsis Dorothei*, du vi[e] siècle; Nicéphore Calliste, *Hist. eccles.*, l. II, c. xl, *P. G.*, t. CXLV, col. 861 sq. *Ménologes grecs*, Venetiis, 1621, p. 280; Canisius, *Antiq. Lectiones*, édit. Basnage, t. III, p. 429. — Flavius Dexter, *Chronicon*, Lugduni, 1677, p. 77. — Isidore, *De P. P. Utriusque Testamenti*, *P. L.*, t. LXXXIII, col. 152; Guillaume de Malmesbury, dans *Antiq. Glaston.* — Bède, *Hist. eccles.*, l. III, c. xxv, *P. L.*, t. XCV, col. 158 sq. — Roberts, *Chronique of Kings of Britain*, in-8°, London, 1811, app., p. 294. — *Id.*, London, 1815, p. 15. — Cf. Dom Leclercq dans notre *Dict. d'archéol. chrét. et de Liturgie*, t. II, col. 1159, v. *Bretagne*.

fut Jésus lui-même qui en fit la dédicace. Ce lieu, situé sur un affluent du golfe où se jette la Saverne, a pris un nom qui est devenu l'un des plus célèbres de l'histoire religieuse de l'Angleterre, Glastonbury.

Tout ce récit que la critique n'a pas eu de peine à démontrer apocryphe, fut reçu longtemps comme une tradition authentique. Les moines de Glastonbury s'en réclamèrent pour défendre leurs privilèges, et au xve siècle encore, aux conciles de Pise, de Constance et de Bâle, les ambassadeurs d'Angleterre demandaient la préséance sur ceux de France, d'Espagne ou d'Écosse, sous prétexte que saint Denys l'Aréopagite était encore bien postérieur à Joseph d'Arimathie [1]. C'est aussi sur cette relique du sang du Christ porté par le disciple que s'est fondée la légende du saint Graal, ou sang real (royal).

Un fait plus curieux, c'est qu'une illustre dame romaine du premier siècle, sur le christianisme de laquelle il n'y a plus guère de doute aujourd'hui. Pomponia Graecina, était la femme du proconsul Plautius, qui commanda les légions romaines en Bretagne. Une autre femme célèbre, vers la même date, que l'on a soupçonnée aussi d'être chrétienne, Claudia, la femme du sénateur Pudens, était née en

1. Guill. de Malmesb., *De antiq. eccl. Glastonb.* — Dugdale, *Monasticon,* t. I, p. 9, 2e éd. — Usser, *de Primordiis Eccl. Britann.*, p. 22. — Montalembert, *Les Moines d'Occident,* t. III, p. 27, 5e éd. — Cf. sur ce monastère, notre ch. viii. — Dom Lobineau, *Hist. de Bretagne,* t. II.

Bretagne. Mais ces conjectures ingénieuses ne sont pas assez solides pour nous permettre d'en tirer des conclusions au sujet des origines chrétiennes en Bretagne [1].

Une légende dont la célébrité est beaucoup plus grande, c'est celle du roi Lucius. Ce roi breton, dont le nom latin est la traduction du nom celtique *Lever Maur*, la *Grande Lumière,* aurait donc vers l'année 180 envoyé à Rome deux messagers. Fagan et Dervan, qui se firent instruire dans la foi, furent ordonnés par le pape Éleuthère, et revenus en Grande-Bretagne, ils y prêchèrent la foi [2].

De nombreuses hypothèses ont été proposées pour trouver l'origine de cette légende. Zimmer pense qu'elle fut inventée vers la fin du VIIe siècle, pour soutenir les arguments des représentants de l'Église romaine contre les prétentions des Bretons [3]. M. Harnack voit dans Lucius, Abgare IX d'Édesse, transformé par une erreur de lecture en roi breton.

1. Sur cette question cf. Usser, *Britann. eccles. Antiq.*, c. I, 3 (Works, t. V, p. 22 sq., 49 sq.). HALLAM, *Archaeol.*, XXXIII p. 308 sq. TILLEMONT, *Mémoires*, II, p. 615 sq. J. WILLIAMS, *Claudia and Pudens*, LLANDOVERY, 1848, mais surtout Lightfoot, qui est opposé à l'identification de Claudia et Pudens avec les personnages cités par saint Paul, II Tim., IV, 21; *Journal of Classical and sacr. Philol.*, IV, p. 73 sq., 1857, et *The Apost. Fathers*, t. I, p. 76 sq., éd. 1890; cf. aussi Hübner, *Rhein. Mus.*, XIV, 1859, p. 358.

2. *Hic (Eleuther) accepit epistula(m) a Lucio Brittanio rege, ut Christianus efficeretur per ejus mandatum. Lib. Pontif.*. édit. DUCHESNE, t. I, p. CII.

3. HEINRICH ZIMMER, *The Celtic Church in Britain and Scotland* (trad. par Meyer), Londres, 1902 : cf. MOMMSEN, *Chronica Minora*, III, 15.

Ces explications ne sont pas très satisfaisantes [1]. Il est difficile en tout cas qu'un roi breton, au IIe siècle, où il n'y avait pas de rois bretons, ait écrit à Rome et qu'on lui ait envoyé des missionnaires. Gildas ne sait rien de ce fait ; et Bède ne le connaît que par le *Liber Pontificalis* [2].

2. – Saint Ninian, Palladius.

Avec les témoignages du IVe siècle nous sommes, avons-nous dit, sur un terrain plus solide. Nous n'avons pas encore une histoire suivie, mais les quelques faits épars que nous pouvons réunir, viennent jeter une lueur assez vive sur cette église bretonne.

Nous connaissons un apôtre des Pictes et des Scots, saint Ninian, fils d'un chef breton (Bède, III, 4), qui fut sacré à Rome par le pape saint Siricius, vers 390. Cette mission dut présenter bien des dangers, car les Pictes et les Scots du nord étaient un des peuples barbares les plus féroces. Les historiens anciens les accusent même d'anthropophagie.

1. Le Lucius breton serait Lucius Ælius Septimius Megas. et la forme *Brittanio* serait la traduction de la forteresse de *Birtha* qui n'est autre qu'Édesse. HARNACK. *Der Brief der Britischen Königs Lucius an den Papst Eleutherius,* dans *Sitzungsb. der Konigl. preussischen Akademie der Vissensch.,* 1904, p. 909-916.

2. C'est la note du *Liber Pontificalis* qui parait la source de la légende ; du moins ne peut-on remonter plus haut jusqu'ici. On ignore à qui le *Liber Pontificalis* a emprunté ce renseignement. cf. *Liber Pontificalis,* éd. DUCHESNE, t. 1, p. CII. et la note du même auteur : *Eleuthère et le roi breton Lucius,* dans *Revue celtique,* t. VI. 1883-1885, p. 491 à 493.

Cependant il parvint à établir parmi eux une chrétienté († 432); mais ce n'était encore qu'un germe. Il fonda Candida-Casa qui fut un centre de culture et de sainteté.

On voit dès cette époque reculée des Bretons venir à Rome et même en Palestine. Saint Jérôme dans un passage célèbre parle de ces Bretons pèlerins : « Quiconque dans les Gaules est d'une condition élevée, vient ici (à Bethléem). Le Breton, séparé de notre monde par l'Océan, laisse son pays et vient, s'il a fait quelque progrès dans notre religion, visiter ces lieux dont lui parlent la renommée et les Écritures [1]. »

Au milieu du ve siècle, le pape saint Célestin envoie un missionnaire, Palladius, pour convertir les Scots. On ne sait s'il s'agit des Scots d'Irlande ou de leurs frères d'Écosse [2].

L'œuvre et la vie de ce Pallade restent d'ailleurs entourées d'un certain mystère, mais le fait même de sa mission en Grande-Bretagne est solidement attesté.

3. — Pélage; saint Germain d'Auxerre.

Ici se place un épisode assez curieux de l'histoire ecclésiastique de la Bretagne sur laquelle malheu-

1. *Ep.* XLVI, *P. L.*, t. XXII, p. 489.
2. PROSP. AQUIT., *Chron.*, a. 433; *Prosperi contra collat.*, c. 41. USSERIUS. *Britannic. ecclesiar. Antiquitates*, Dublin, 1639. p. 798; TILLEMONT, *Mém. sur l'Hist. eccl.*, t. XIV (1709), p. 154, et note II sur *saint Pallade*, p. 737.

reusement nous avons peu de renseignements. C'est vers le commencement du ve siècle qu'éclate dans ce pays une hérésie qui devait susciter d'ardentes controverses et donner naissance à l'un des développements les plus intéressants du dogme catholique. Pélage est un Celte, venu d'Angleterre, mais qui est resté longtemps à Rome, et semble y avoir construit son système qui consistait à nier l'importance et la nécessité de la grâce de Dieu dans l'œuvre du salut. On nomme même son maître, un certain Rufin de Syrie [1]. C'est en occident, surtout en Gaule et en Afrique, que le pélagianisme va soulever des polémiques, et saint Augustin par ses ouvrages lui donnera la plus grande notoriété. Mais quelques disciples de Pélage revinrent en Angleterre pour y répandre leur hérésie. Elle y fit des progrès rapides [2].

Les évêques bretons un peu désorientés devant ces subtilités eurent recours à Rome et à leurs voisins des Gaules. Le pape Célestin leur envoya Germain d'Auxerre et Loup de Troyes, deux évêques connus pour leur sainteté et leur science, qui restèrent deux ans en Angleterre, 429-431. Un peu plus tard en 447, sur un retour offensif du pélagianisme,

1. Sur Pélage voir surtout les témoignages de saint Augustin, d'Orose, de saint Jérôme, réunis dans le cardinal Noris, *Historia Pelagiana*, Patavi, 1673, et dans Tillemont, *Mémoires*, t. XII, p. 561 sq.

2. Cf. J. B. Bury, *The origin of Pelagius*, dans *Hermathena*, t. XXX, 1904, p. 296 sq., et aussi le R. P. Gougaud, dans *Les noms anciens des îles Britanniques*, *Revue des questions historiques*, oct. 1907, t. LXXXIII, p. 542-543.

saint Germain revint en Angleterre où il passa encore quelques mois[1].

Nous n'avons que peu de détails sur ces missions, mais nous savons que saint Germain ne se borna pas à combattre l'hérésie de Pélage. Il établit chez les Bretons des écoles et des monastères. La plupart des grands monastères bretons Lan-Iltud, Nant-Carban (ou Lancarvan), Ti-Gwen, Bangor-sur-Dee, lui doivent directement ou indirectement leur origine. Il aida même les Bretons dans une circonstance mémorable à repousser une invasion des Pictes et des Scots. C'était au moment de la Pâque de 430; une tribu de Bretons venait d'être baptisée par les évêques gaulois, quand elle fut assaillie par les sauvages. Germain, qui avait été comte avant d'être évêque, rangea en bataille ses néophytes, leur inspira son ardeur, et les jeta sur l'ennemi aux cris d'*Alleluia*, qui était le chant de Pâque et le chant du baptême et qui devint ce jour-là leur cri de guerre. Les barbares furent mis en déroute; c'est ce qu'on appelle la bataille de l'*Alleluia*[2].

Il semble que le Pélagianisme ait été extirpé de Grande-Bretagne à partir de ce moment, car Gildas ne le mentionne pas. Les thèses construites sur un

1. Prosp. Aquit., *Chron.*, ad a. 429; Constance, *Vita S. Germ. Autissiod.*, l. I, c. 5, 6 sq. dans Boll., 31 Julii, t. VII; Bède, *Hist eccl.*, l. I, 17, 20.; Tillemont, *loc. cit.*, t. XV, p. 15. Pélage, *Chronica Minora*, I, 474. J. Turmel, *Pélage et le Pélagianisme dans les églises celtiques*, dans *Annales de Bretagne*, avril 1902.

2. Prosper Aquit., a, 429; Constance, *loc. cit.*, I. 28; Bède, *H. eccl.*, I, 20. Usserius, *Rer. Britannic.*, *loc. cit.*, p. 325 sq.

prétendu pélagianisme latent dans la race celtique sont du roman historique [1].

4. — Le V[e] et le VI[e] siècle; invasion des Pictes et des Scots.

La domination romaine avait été acceptée sans trop de peine en Bretagne, et la résistance que les insulaires lui opposèrent n'est rien en comparaison de celle qu'elle avait rencontrée en d'autres pays, notamment en Gaule. Si Rome avait ravi aux Bretons leur indépendance, elle leur avait donné en échange la sécurité. L'histoire de la domination romaine en Angleterre n'est guère que l'histoire des luttes des légions contre les Pictes et les Scots qui, à tout instant, menaçaient d'envahir les provinces du sud de l'île, et que les Bretons étaient impuissants à dominer. Le mur d'Adrien et celui de Sévère furent

1. Cf. Gorini, *Défense de l'Église*, t. II, p. 225. Ce qui est curieux cependant et mérite d'être noté, c'est la conservation du commentaire de Pélage sur les épîtres de saint Paul, retrouvé en partie dans les manuscrits irlandais de Wurzbourg (Sedulius Scott) et de Vienne (Marianus Scott). Cf. les travaux de A. Souter, *The commentary of Pelagius on the Epistle of Paul* dans les *Proceedings of the British Academy*, 1907. La collection irlandaise des canons (du VIII[e] s.) cite Pélage à côté de Jérôme et d'Augustin. Wasserschleben, *Irishe Kanonensammlung*, 27, 13; 42, 4. Turmel, *Pélage et le Pélagianisme dans les églises celtiques d'après un livre récent* (Zimmer) dans : *Annales de Bretagne*, avril 1902, p. 309-322, donne trop de crédit à la lettre de Dinoot, évêque de Bangor, pour montrer que les églises celtiques sont opposées au pape. Cette lettre est apocryphe, elle a été composée au XVI[e] siècle, comme l'a démontré J. Loth, *La prétendue lettre de Dinoot, évêque de Bangor, à Augustin*, *Annales de Bretagne*, nov. 1902, p. 139-140.

un rempart solide que les barbares du nord osèrent rarement franchir.

Mais lorsque sur tous les points à la fois, les barbares commencèrent à déborder dans l'empire, Honorius, impuissant à les refouler partout, fit la part du feu ; les légions de Bretagne furent rappelées en 410, et les Bretons laissés à eux-mêmes.

Ils ne surent pas profiter de leur liberté. Ils se divisèrent comme avant la conquête en petits groupes ou clans sous la conduite de chefs, réunis en fédération sous les ordres d'un grand-chef, le chef des chefs, désigné par l'élection. Des institutions romaines presque rien ne resta.

5. — L'invasion saxonne ; Arthur et sa légende.

Alors on vit une chose funeste, qui s'est renouvelée presque à chaque page de l'histoire des Celtes quand ils ont pu échapper à la domination étrangère, la guerre civile en permanence de chef à chef, de clan à clan, de tribu à tribu. Les barbares du nord eurent beau jeu pour franchir les murs d'Adrien et de ses successeurs et se livrer à leurs déprédations. Ces razzias, assurées de l'impunité, devinrent périodiques, et les malheureux Bretons, incapables de s'unir contre l'ennemi commun, eurent recours à un remède pire que le mal, et qui, dans l'histoire de l'invasion barbare, a donné toujours les mêmes résultats. Pour se débarrasser des incursions des Pictes

et des Scots, ils appelèrent à eux d'autres barbares, les corsaires germains qu'ils enrôlèrent et employèrent comme des mercenaires. Les premières bandes qui entrèrent à leur service étaient commandées par les deux chefs Hengist et Horsa, et appartenaient à la race saxonne, cantonnée sur les bords de l'Elbe, vers 450. Ces noms et cette date sont à retenir, car c'est l'entrée en scène de cette race anglo-saxonne, qui rapidement va prendre pied en Angleterre, refouler la race celtique, s'établir solidement à sa place et régler souverainement, jusqu'à la venue de Guillaume le Conquérant, c'est-à-dire pendant toute la période que nous avons à étudier, les destinées de l'Angleterre. Et encore, cette forte race, battue en apparence par les conquérants normands, sut-elle se les assimiler, et c'est elle en somme qui, jusqu'à nos jours, a formé l'élément dominant de la population en Grande-Bretagne.

Les barbares saxons remportèrent bien quelques victoires sur les Pictes et les Scots, mais bientôt, forts de ces services, ils se montrèrent exigeants, demandant des terres et de l'or, puis enfin ils tournent leurs armes contre leurs patrons qui se trouvent avoir sur les bras en même temps les sauvages du nord et leurs alliés de la veille. Les Saxons fondent alors leur premier établissement en Angleterre ou royaume de Kent, en 455, dans la partie sud-est de l'Angleterre, près de l'île Thanet où ils avaient abordé d'abord.

En 477, d'autres Saxons sous la conduite d'Aella pas-

sent la mer, chassent les Bretons devant eux et fondent au sud de Kent un nouveau royaume, le royaume des Saxons du sud ou Sussex. Désormais, ils débordent partout comme une invasion de sauterelles devant laquelle il ne restait plus aux malheureux Bretons qu'à se retirer. En moins de vingt ans, deux nouveaux royaumes sont fondés; sous la conduite de Kerdic, en 495, à l'ouest du Sussex s'établit une nouvelle Saxe, la Saxe orientale, West-seaxna-rice, West-sex, dont nous avons fait le Wessex actuel; tandis qu'au sud de la Tamise se fondait un royaume de Saxe orientale, East-seax, ou Essex.

Naturellement toutes ces conquêtes ne se firent pas sans coup férir. La race celtique se révéla devant l'ennemi ce qu'elle fut toujours, vaillante, ardente à la lutte, héroïque même, mais dépourvue de suite, d'esprit politique, surtout incapable d'une association puissante, et conséquemment l'issue de la lutte fut, comme toujours, sa défaite. Il resta de ces combats héroïques plus que des souvenirs. Les bardes celtes prirent leur revanche dans la poésie; ils chantèrent les exploits de leurs héros contre les envahisseurs. Une figure se détacha au milieu des autres, celle d'Arthur, petit chef d'une obscure tribu bretonne un peu avant le milieu du VIe siècle (530-542), qui personnifia la résistance aux envahisseurs et devint le centre d'un cycle de merveilleuses légendes comme celles qui se formèrent autour de notre Roland. Le génie poétique de la race éclate dans ces créations qui n'ont peut-être d'égale pour la richesse et la variété dans

aucun autre pays, qui ont exercé une extraordinaire influence sur la littérature européenne au moyen âge et ont imposé quelques-uns de leurs héros à l'imagination moderne [1].

Cette résistance même des Bretons contre les barbares, est un trait de race qui mérite d'être remarqué. Dans d'autres pays, en Gaule, en Espagne, en Italie, les populations acceptèrent beaucoup plus facilement le joug, et fusionnèrent bientôt avec leurs vainqueurs. La race bretonne vaincue resta irréductible.

Cependant d'autres populations germaniques suivirent bientôt les Saxons. Au delà de l'Elbe, plus près de la mer Baltique, c'est-à-dire au nord-est du pays d'où étaient venus les Saxons, vivait la race des Angles, qui semblent avoir été assez étroitement apparentés aux premiers. Ils choisirent comme proie les pays au nord de ceux où les Saxons s'étaient établis. Sous la conduite d'Idda, ils abordèrent vers les embouchures du Forth et de la Tweed, et s'unissant aux Pictes, après une lutte longue et acharnée, ils chassèrent aussi de ce pays les Bretons, 559. Ils y fondèrent plusieurs royaumes, au nord l'Humber, la Northumbrie (Northan-hymbra) [2], l'Est-Anglie au sud

1. Cf. H. de la Willemarqué, *Les romans de la Table ronde et les contes des anciens Bretons* (Paris, 1859) et : *Bardes bretons du* vi^e^ siècle, Paris et Rennes, 1850; *La légende celtique*, 1859. Les *Mabinogions*, qui contiennent quelques-unes de ces légendes, ont été traduits en anglais par Lady Charlotte Guest, 1877, et plus récemment en français, J. Loth, 1889. Cf. Renan, *loc. cit.*, p. 408 sq. Cf. aussi A. Nutt, *Studies on the legend of the Holy grail* (Folk. Soc., 1888).

2. Divisée en Bernicie et Deirie.

de la Northumbrie, et la Mercie à l'ouest de l'Est-Anglie.

Tous ces royaumes saxons et angles, fondés dans l'espace d'un siècle, constituèrent ce que l'on a appelé les sept royaumes ou *heptarchie*. Le nom de ces derniers barbares fut donné au pays tout entier, qui devint la terre des Angles ou l'Angleterre, sans tenir compte des autres races[1].

Quant aux Bretons fuyant toujours devant l'invasion, ils se retirèrent dans le pays de Galles et la Cornouailles. Quelques-uns même allèrent s'établir dans l'Armorique (450-500) où ils trouvaient des frères de race; ils y fondèrent la Bretagne française qui a conservé, presque sans altération, jusqu'à nos jours les traits principaux de la race celtique, et constitue l'un des éléments les plus originaux et les plus riches de la population française.

Ces détails historiques, qu'il était nécessaire de donner pour l'intelligence des événements qui vont s'accomplir dans les siècles suivants, nous ont fait perdre de vue pour un moment l'Église de Bretagne.

6. — Les chrétientés bretonnes, saint David, saint Cadoc, les saints Iltud et Kentigern; Colomba; Gildas.

Le christianisme dans ce pays avait naturellement suivi les destinées de ces malheureuses

1. Engel-seaxna-Land, Engla Land, England

populations. Les Saxons et les Angles, tous païens, poursuivaient dans la nation vaincue la religion en même temps que la race[1]. Ils se montrèrent même plus féroces que la plupart des barbares et il ne semble pas qu'ils aient laissé subsister aucune trace de l'ancienne religion dans les pays qu'ils occupaient. Le christianisme se réfugia avec les Bretons dans l'ouest de l'île, ou dans l'Armorique avec les émigrants.

Les invasions saxonnes en chassant les Bretons de Londres, de Saint-Albans, de Lincoln et d'York, qui dès le IVe siècle étaient des évêchés et les chefs-lieux de leur église, apportèrent de profondes perturbations dans leur état social et religieux. Il n'en faut pas conclure cependant comme on l'a fait que le christianisme fut anéanti chez eux, que le lien de continuité fut brisé et que le christianisme que nous trouvons chez les Celtes du pays de Galles ou de la Cornouailles du VIe et du VIIe siècle, n'a plus rien de commun avec le christianisme romain de ces Bretons du IVe et du Ve siècle.

C'est la thèse que le professeur Hugh Williams s'est efforcé d'établir. Selon lui, la chrétienté en Angleterre, au IVe et au Ve siècle, c'est-à-dire antérieurement à la conquête saxonne, aurait été recrutée surtout parmi les Romains qui habitaient les villes bretonnes, tandis que la population celtique proprement dite serait restée païenne. Quand les

1. BÈDE, *H. E.*, I, 15 : « Ruebant edificia publica simul et privata, passim sacerdotes inter altaria trucidabantur. »

Romains se retirèrent, ils emportèrent avec eux les traces du christianisme en Grande-Bretagne. L'Église bretonne du VIe siècle serait en quelque sorte une Église nouvelle, une Église néo-celtique ou néo-bretonne, créée sans doute sous l'influence de l'Église des Gaules. Cette théorie qui n'avait aucune chance de succès a été combattue de divers côtés par de fort bons arguments[1].

Ce sont bien les Celtes et non pas, comme on l'a prétendu dans cette hypothèse, à peu près les seuls résidents romains qui avaient été convertis au christianisme et qui composaient l'Église bretonne au IVe et au Ve siècle. On a pu s'en convaincre par l'histoire des origines chrétiennes en Bretagne. Zimmer établissait récemment que, vers l'an 400, la grande majorité des Bretons parlant breton étaient chrétiens.

Le christianisme se conserva chez eux fidèlement, encore que nous n'en puissions suivre l'histoire, faute de documents. L'organisation hiérarchique et régulière avait singulièrement souffert des révolutions que l'invasion avait apportées dans tout l'état social. Les évêques étaient sans siège stable, les diocèses sans délimitation rigoureuse.

1. HUGH WILLIAMS, *Transactions of the Society of Cymmrodorion*, 1893-1894, p. 58 sq. Cf. la réfutation de F. Haverfield, dans *English historical Review*, 1896, p. 428 sq., et aussi celle de ZIMMER, *The Celtic Church*, etc., 1902, p. 57 sq., qui repousse cette théorie comme superficielle et sans base. C'était aussi la thèse de Th. Wright, cf. *The Celt, the Roman, and the Saxon*, p. 300-303, et *Biographia Litteraria*, art. *Gildas*. Cf. PRYCE, *Essay on the ancient British Church*, p. 64.

C'est encore l'élément monastique qui avait le mieux supporté la tempête, et qui sauva les débris de la civilisation chrétienne. Les monastères reformés devenaient un centre stable au milieu des remous de ces guerres et de ces exodes précipités devant l'ennemi ; l'abbé remplissait le rôle d'évêque et parfois même dominait sur plusieurs évêques. Une grande obscurité règne sur l'histoire de cette église du pays de Galles, mais un texte échappé aux ruines générales vient parfois jeter une lumière soudaine sur quelques phases de cette histoire. Ainsi Teilo, évêque de Llandaff, émigre sur le continent avec ses fidèles ; en 596 il revient et, ne trouvant plus que des ruines dans son diocèse, il se met à rebâtir, consacre de nouveaux évêques et réorganise des diocèses[1].

Une autre conséquence de l'invasion saxonne, c'est qu'à partir de ce moment les Bretons ont vécu dans un isolement à peu près complet du reste de la chrétienté. Après avoir lancé sur l'occident Pélage, dont le système a donné à l'Église latine une secousse théologique dont elle s'est ressentie pendant deux siècles, les Celtes d'Angleterre restèrent les demeurants d'un autre âge. Ils n'éprouvèrent pas le contre-coup des grandes luttes ariennes, nestoriennes ou monophysites qui agitèrent au ve siècle et au vi^e^ la chrétienté d'orient et d'occident ; ils furent étrangers au mouvement dogmatique, disci-

1. *Liber Llandavensis*, éd. Evans, *The Book of Llan Dav*, Oxford, 1893.

plinaire et liturgique ; quand tout marchait autour d'eux, ils restèrent stationnaires. Aussi lorsque, deux siècles plus tard, Augustin et les moines romains entrèrent en contact avec ces retardataires, ils les considérèrent un peu comme des étrangers, presque comme des hérétiques.

C'est à cet isolement sans doute qu'il faut attribuer les divergences disciplinaires et les singularités rituelles qui donnèrent naissance plus tard à de vives querelles dont nous aurons à parler[1].

Rien de plus obscur du reste que cette période du ve et du vi^e^ siècle dans l'histoire de l'Église celtique d'Angleterre. On ne peut citer que quelques noms, qu'il faut dégager dans cette forêt de légendes, nées des souvenirs du peuple et de l'imagination des bardes[2].

L'un d'eux, saint David (†544), né au pays de Galles, et neveu du roi Arthur, est le Benoît de la Cambrie. Dans les monastères qu'il fonde, il établit une règle austère qui prescrit aux moines le travail des mains, en même temps que la lecture et l'écriture. Ses moines s'attellent eux-mêmes à la charrue. « Chacun doit être à soi-même son bœuf »,

1. F. C. Conybeare, *Transactions of Soc. of Cymmrodorion*, p. 81-117, s'est efforcé de montrer que l'Église bretonne du pays de Galles avait professé jusqu'au viie siècle, sinon l'arianisme proprement dit, au moins des doctrines singulières sur la Trinité. Mais cette thèse est bien peu appuyée. Cf. Zimmer-Meyer, *loc., cit.*, p. 4-5.

2. Sur les saints du pays de Galles, cf. W. Rees, *Lives of the Cambro-British saints, of the fifth and immediate successive centuries...*, Llandovery 1853, 1 vol., et Rice Rees, *Essay on the welsh saints*, 1836 (très incomplet).

dit le texte. D'un pèlerinage aux lieux saints, il revient avec la dignité d'archevêque qui lui avait été conférée par le patriarche de Jérusalem. Deux conciles du pays de Galles, 519, 526, le reconnaissent métropolitain de tout le pays que les Saxons n'avaient point encore conquis. Il mourut plus que centenaire en 544 et fut enterré au monastère de Menevia qu'il avait construit à l'extrémité méridionale du pays de Galles; son tombeau devint un lieu de pèlerinage, jusqu'après l'invasion normande, et lui-même fut regardé comme le patron de la Cambrie[1].

Saint Cadoc ou Kadok (522-590) n'est guère moins célèbre parmi les Celtes du pays de Galles que saint David dont il fut l'héritier[2]. La légende, qui a tracé autour de sa vie une guirlande poétique, le fait fils d'un chef breton, et d'une jeune princesse enlevée par lui[3]. A la fois prince et abbé, il avait une grande puissance territoriale, et se servait de son influence pour lutter contre la barbarie des chefs voisins, et défendre les faibles contre leurs oppresseurs. Son nom signifie le belliqueux; il le fut en effet; c'est un vrai chef féodal.

Comme la plupart de ces grands moines celtes,

1. Sa vie a été écrite plusieurs fois, cf. dans COLGAN, *Acta sanctorum Hiberniæ*, t. I; REES, *Lives of Cambro-British saints*, *loc. cit.*; WARTON, *Anglia sacra*, t. II; BOLL., *Acta SS.*, martii, t. I, p. 40; MONTALEMBERT, *loc. cit.*, t. III. p. 49-50.

2. *Vita S. Cadoci*, ap. Rees, *loc. cit.*, p. 22-96; H. DE LA VILLEMARQUÉ, *La légende celtique*, p. 127 à 227; MONTALEMBERT, t. III, p. 55 seq.

3. *Myvyrian*, *Archaeology of Wales*, London, 1801-1807, 3 vol. in-8°; cf. LA VILLEMARQUÉ, *La légende celtique*, p. 309.

il offre un curieux mélange du guerrier redresseur de torts, du barde qui chante en des poèmes religieux la gloire de Dieu et l'indépendance de la patrie bretonne, de l'ascète qui le dispute en austérité aux ermites de la Thébaïde. L'invasion des Saxons l'obligea comme tant d'autres moines celtes à aller chercher en Armorique une nouvelle patrie. Il revint plus tard en Bretagne où la lance d'un chef saxon en fit un martyr.

Il fut surnommé le Sage. Il traduisait Virgile à ses moments de loisir, et composa des aphorismes poétiques, dont quelques-uns, qui nous ont été conservés, frappent, par l'élévation du ton et la noblesse :

« Sans science pas de puissance,
« Sans science pas de liberté,
« Sans science pas de beauté,
« Sans science pas d'honneur,
« Sans science pas de Dieu.
« La meilleure des occupations, le travail.
« Le meilleur des sentiments, la pitié.
« Le meilleur des chagrins, le chagrin d'avoir péché, etc. »

Ailleurs, il chante ainsi sa haine : « Je hais le juge qui aime l'argent, et le barde qui aime la guerre, et les chefs qui ne protègent pas leurs sujets, et les nations sans vigueur, et les maisons sans habitants, et les terres non cultivées et les champs sans moisson, et les clans sans patrimoine et les suppôts de l'erreur, et les oppresseurs de la vérité... Je hais les voyages sans sécurité, les familles sans vertu, les

procès sans raison, les embûches et les trahisons, etc.[1] ».

Iltud fondateur de Bangor, Kentigern fondateur de Saint-Asaph, vivent à peu près dans le même temps, et ne méritent pas moins d'être connus. Le dernier parcourut les régions de Strathclyde et de Galles.

Son biographe nous parle des croix de pierre qu'il avait l'habitude de dresser dans les endroits où il prêchait, comme à Glascow et à Crosthwaite, et qui marquaient l'itinéraire de ces missionnaires[2].

Au nord de l'Angleterre, en Calédonie, chez ces races sauvages des Pictes et des Scots dont nous avons dit les déprédations périodiques, un autre apôtre, un frère de race, un Scot d'Irlande, avait reçu la mission de porter l'évangile, c'est Columb-Kill, la colombe de la cellule, plus connu sous le nom de saint Colomba.

Appartenant par sa naissance à une vieille famille de chefs irlandais, il entra dans le célèbre monastère de Clonard vers 550. Au bout de peu de temps

1. La Villemarqué, *loc. cit.*, p. 309.

2. Sa vie par Jocelin de Furness ne date que du XII[e] siècle, mais elle paraît s'appuyer sur des documents anciens et dignes de foi, *Life of Kentigern* dans *Historians of Scotland*, t. V, c. XXIII, XLI. Nous lisons dans la vie de saint Willibald (VIII[e] siècle) : *quia sic mos est saxonicae gentis, quod in nonnullis nobilium bonorumque hominum praediis, non ecclesiam, sed Sanctae Crucis signum Domino dicatum... in alto erectum, ad commodam diurnae orationis sedulitatem, solent habere* (*Acta sanctor.*, jul., t. II, p. 502). Sur ces croix de missionnaires d'un si grand intérêt archéologique, cf. dom Leclercq dans notre *Dict. d'Arch. et de Liturgie*, *Bretagne*, t. II, col. 1172.

il exerça par son zèle, par sa naissance, par le charme de sa personne, une grande influence et fonda plusieurs monastères. On n'en comptait pas moins de trente-sept qui le reconnaissaient pour fondateur. Sa vie, racontée par un moine qui fut presque son contemporain, saint Adamnan, est une des pages les plus curieuses de l'histoire de ces églises celtiques où la vie religieuse était intense, et où les âmes semblent souvent entraînées par les mouvements désordonnés de la passion [1].

La partie de sa vie qui s'écoula en Irlande n'appartient pas à notre récit, mais il faut dire dans quelles circonstances il fut amené à entreprendre l'apostolat de l'Écosse.

Il semble que Colomba, que sa naissance aurait fait chef de clan, fut entraîné, sous son habit monastique, à prendre parti dans ces luttes que se livraient ces petites tribus, et qui furent le grand fléau de l'Irlande pendant des siècles. Accusé d'avoir attisé parmi les chefs des guerres fratricides et d'avoir fait verser le sang chrétien, il fut condamné par un synode à convertir un nombre égal de païens à celui des chrétiens morts dans les guerres qu'il avait suscitées, et banni d'Irlande, sa patrie aimée [2].

En 563, il abordait dans une des îles Hébrides, Iona, où il fonda un monastère qui devint la capitale monastique de l'Écosse, et, pendant des siècles, un

1. Mabillon, *Acta SS. O. S. B.*, et Boll., t. II de juin. Rééditée par Reeves, Dublin, 1857 ; cf. Montalembert, t. III, p. 101 seq.

2. L'authenticité de cette partie du récit a été contestée.

foyer de civilisation chrétienne pour le nord de la Grande-Bretagne. En peu d'années, cinquante-trois monastères furent fondés par les soins de Colomba. Sa parole éloquente, le prestige de sa naissance, en imposèrent à ces barbares et il sema sa route de conversions. Quand il mourut en 597, l'Écosse était en partie convertie. La meilleure preuve que l'on puisse donner de son influence, c'est le singulier privilège dont jouissent ses successeurs, les abbés d'Iona. En mémoire de la sainteté de l'illustre fondateur, ils exercèrent une sorte de juridiction sur les évêques voisins (Bède, III, 4). Cette anomalie paraîtrait inexplicable ailleurs ; mais parmi ces tribus celtiques de la Grande-Bretagne, la hiérarchie ecclésiastique n'était pas constituée suivant les lois ordinaires ; longtemps les évêques n'y eurent pas de circonscriptions territoriales. D'ailleurs ce fait d'une sorte de juridiction sur les évêques exercée par des abbés qui quelquefois n'étaient pas prêtres, se produisit en ces pays pour d'autres monastères qu'Iona. Ces cas prouvent l'extraordinaire influence de l'élément monastique dans ces contrées et déjà donne aux chrétientés celtiques un caractère bien spécial.

A en croire Augustin Thierry, ces Bretons auraient été les plus fervents et les plus purs chrétiens de cet âge. Mais il faut se défier de son esprit de système qui avait besoin de les représenter sous ces couleurs. Un témoin presque contemporain, breton lui-même, Gildas, en fait au contraire une peinture terrible. Si terrible même que l'on a émis l'hypo-

thèse que ce Gildas, dont le personnage est du reste énigmatique, ne serait autre qu'un Anglo-Saxon, adversaire acharné des Bretons, et qui ne se donnerait lui-même comme breton que pour mieux accabler sous ses invectives ce malheureux peuple [1].

Mais encore que cette hypothèse ne soit guère vraisemblable, il faut se défier des exagérations de ce moine. C'est une sorte de Salvien, dont la peinture est poussée au noir, un Jérémie qui accumule contre son peuple les griefs. C'est dans tous les cas un livre curieux que cette *plainte sur la chute de la Bretagne* [2], et qui doit nous arrêter un instant, puisque c'est un témoin presque unique de cette époque, et aussi son unique représentant littéraire. Il n'a du reste pour tout talent qu'une certaine véhémence de ton, mais la langue est pauvre, besoigneuse, c'est un bégayement, et sans cesse pour couvrir son indigence il est obligé d'emprunter aux livres saints, surtout aux prophètes, dont il transcrit des pages entières. Il s'en prend au peuple breton, à ses rois, à ses pasteurs, et en ses trois livres, il fait le procès aux uns et aux autres.

1. Nous avons deux vies de Gildas le Sage. L'une du XI[e], l'autre du XII[e] siècle, aussi peu dignes de foi l'une que l'autre et du reste en contradiction l'une avec l'autre. Cf. la note bibliographique en tête de ce chapitre. C'est Wright qui en a fait un Saxon, *Biographia Britannica*, t. I.

2. *Liber querulus de Excidio Britanniae;* il a été publié pour la première fois à Londres en 1525. Depuis lors il a été réédité plusieurs fois, notamment dans toutes les collections des écrivains anciens de la Bretagne, *Rerum Britannicarun Scriptores* (cf. p. VIII). Il est dans MIGNE, *P. L.*, t. LXIX, col. 327 sq. MOMMSEN l'a édité pour les *Monumenta Germaniae*, cf. plus haut p. 22.

La nation bretonne est aujourd'hui, dit-il, ce qu'elle a été toujours : faible quand il s'agit de repousser l'ennemi, mais forte pour la guerre civile; faible pour la paix et la vérité, forte pour le mensonge et le crime [1]. L'abondance et la richesse ont développé en elle tous les vices, le mensonge, la malice, la débauche; aussi considère-t-il les invasions, la peste et tous les fléaux qui ont fondu sur cette malheureuse nation comme un juste châtiment du ciel.

Quant aux rois bretons, ce sont des tyrans, qui n'usent de leur puissance que pour dépouiller leurs sujets, se livrer à de honteux plaisirs, dont ils ne sortent que pour fomenter des guerres civiles entre eux. Chacun des rois bretons a du reste sa mercuriale. C'est toute la division de ce deuxième livre : invective contre Constantin; invective contre Aurelius-Conan; invective contre Vortiporius; invective contre Cuneglassus; invective enfin contre Maglocunus, le dernier venu, mais le premier pour les vices, « vrai dragon insulaire, libéral pour donner, plus libéral encore pour pécher, loup qui dévore le troupeau du Christ [2] ».

Les pasteurs ne sont pas mieux traités. Le troisième livre leur est consacré. La Bretagne a des prêtres, mais stupides; elle a des ministres, mais imprudents; elle a des clercs, mais menteurs; des pasteurs ! non, mais des loups prêts à tuer les âmes de leurs brebis; ils enseignent les peuples, mais en

1. Migne, t. LXIX, col. 342-343.
2. Migne, *loc. cit.*, col. 352.

leur donnant les pires exemples; ils méprisent les exemples du Christ, mais se laissent entraîner par leurs passions[1]. Ce début nous dispense de pousser plus loin l'analyse de ces accusations qui par leur violence même s'émoussent. Ce n'est plus un témoin que l'on peut écouter, moins encore un historien dont le verdict pour nous doit faire loi.

Aussi bien eût-il été difficile au clergé breton de répondre à des interrogations comme celles-ci : « Quel est celui d'entre vous dont la tête a été tranchée comme celle de Jacques frère de Jean? Quel est celui qui a été lapidé comme Étienne le protomartyr? Quel est celui qui comme Ignace d'Antioche, le saint martyr, a été broyé par la dent des lions? ou comme Polycarpe, le saint pasteur de Smyrne, a été brûlé pour le Christ[2] ? »

On a là un échantillon de ce genre d'éloquence, s'il faut appeler éloquence ce sentiment violent et passionné qui accumule contre l'adversaire toutes les accusations, puise à toutes les sources pour y trouver une condamnation de l'adversaire, ne satisfait sa colère qu'en épuisant toutes les figures, et par son excès même détruit les charges qu'elle a formulées.

1. *Loc. cit.*, col. 367, 373.

2. Il n'est pas question parmi ces reproches d'un abus signalé dans l'église celtique d'Armorique, qui consistait à confier à des femmes une sorte de ministère diaconal, et en particulier la distribution de l'Eucharistie sous l'espèce du vin. Cf. la lettre des évêques de Rennes, de Tours et d'Angers publiée par Mgr Duchesne, dans *La Revue de Bretagne et de Vendée*, janvier 1885, et l'article de J. Loth, *Un ancien usage de l'Église celtique*, *Revue celtique*, t. XV (1894).

Quoi que l'on pense de ce réquisitoire brutal, il n'est que trop vrai que le christianisme, par le fait des invasions saxonnes, se trouvait refoulé dans un coin de l'île, et les Celtes, séparés du reste de l'Église, étaient destinés à périr, ou à laisser leur christianisme s'abâtardir, comme un membre où le sang ne circule plus, s'étiole et meurt. D'autre part l'hostilité et les haines accumulées qui élevaient un mur entre les Celtes chrétiens et les Saxons païens, ne permettaient pas d'espérer, au moins avant de longs siècles, que les victimes devinssent les missionnaires de leurs bourreaux [1].

Il semblait donc que c'en était fait du christianisme en Angleterre. Mais pour elle le salut allait venir d'une autre région de l'occident.

1. Quin inter alia inenarrabilium scelerum facta... et hoc addebat ut nunquam genti saxonum sive anglorum secum Britannici insolenti verbum fidei praedicando committerent. Bède, *H. E.*, l. I, c. 22.

CHAPITRE III

SAINT GRÉGOIRE ET LES ANGLO-SAXONS.

1. *Saint Grégoire I et les esclaves Anglo-Saxons; les Anglo-Saxons, le caractère, la race.* — 2. *Saint Augustin et ses compagnons.* — 3. *Ethelbert, roi de Kent; sa conversion.* — 4. *Lettres de saint Grégoire sur l'Angleterre.* — 5. *Organisation de l'Angleterre chrétienne.*

1. — Saint Grégoire et les Anglo-Saxons.

Une tradition fort ancienne, rapportée par les historiens du temps et dont il n'y a pas lieu de révoquer en doute l'authenticité substantielle, nous rapporte ce singulier récit dans l'histoire du pape saint Grégoire le Grand. Entre les années 586-588,

BIBLIOGRAPHIE. — SHARON TURNER, *History of the Anglo-Saxons*, 4 vol., London, 1799-1805; 7e éd., 3 vol., 1852 (bon). — FRANCIS PALGRAVE, *The rite and progress of the English commonwealth, Anglo-Saxon period*, Lond., 1832. — *History of England, Anglo-Saxon Period*, London, 1831, éd. en 1867, etc. — *Essay on the materials of Anglo-Saxon History* dans *Quart. Review*, 1826, XXXIV, 248-298. — J. M. KEMBLE, *The Saxons in England*, 2 vol., London, 1849; rééd. par de GRAY BIRCH, 1876 (pas toujours exact). — GREEN, J. R., *The Making of England* (de 449 à 829), London, 1881 et 1897 (le meilleur). — WARE (J.), *Anglo-Saxon race*, dans *North Amer. Rev.*, 1851, LXXIII, 34; trad. dans *Rev. britanniq.*, 1852, t. VIII, 257-287 (158e de la coll.). — BRADLEY (Henry), *Anglo-Saxon*, dans

ce jeune patricien romain qui avait abandonné une brillante situation pour revêtir le pauvre habit des

Academy, 1884, XXV, 186. — FREEMAN (Ed. A.), *Academy* 1884, *ib.* 169. — COLAJANNI, *Latins et Anglo-Saxons.* Paris. 1905. — VARIN, *Etudes relatives à l'état politique et religieux des iles Britanniques au moment de l'invasion saxonne* (de 411 à 731), Ac. des I. et B.-L., *Mémoires.* 1re série, t. V, p. 1-270, Paris, 1857. — J. R. HAIGH. *The conquest of Britain by the Saxons*, London. 1861. — A. DE LA BORDERIE, *Les Bretons insulaires et les Anglo-Saxons du Ve au VIIe s.*, Paris, 1873; pour les autres, cf. Gross, n. 1490 sq. — PURLITZ, *König u. Witenagemot bei den Angelsachsen* (bon). — CHADWICK, *Studies on Anglo-Saxon Institutions.* — REV. OSW. REICHEL. *The Rite of the Parochial System* dans *Transaction of the Exeter architectural and archaeological Society*, 1905. — ROBERTSON, *Historical Essays*, 1 vol., Edinburgh, 1872, in-8° (Saxons, au xe s.). — J. R. ALLEN, *The monumental History of the early British Church* (to 1066), London, 1889. — J. DE BAYE, *Études archéol. : industrie anglo-saxonne*, Paris, 1889, traduit : *Industrial arts of the Anglo-Saxons*, Lond., 1893 (par Harbottle). Sur les antiquités romaines, celtiques, anglo-saxonnes, cf. la littér. du sujet. Ch. Gross. n. 393 sq. — WRIGHT (Thomas), *The Celt, the Roman and the Saxon, illustrated by ancient remains*, London, 1852, 4e éd., 1885; — *Leges Anglorum.* Cf. Gross. n. 1391 sq.

Chartes et diplômes, Gross, p. 204, n. 1410 sq.

Origines germaines des Saxons, cf. Ozanam. *Études germaniques*, 2 vol., Paris, 1872, omis par Gross.

Poèmes anglo-saxons. La meilleure collection : GREIN, C. W. M., *Bibliothek der angelsächsischen Poesie*, 4 vol.; Göttingen, 1857-1864; nlle éd., Cassel, 1883-1898. — R. P. WÜLKER, *Grundriss zur Gesch. der Angelsächsischen Literatur*, Leipzig. 1885 (bon). — JOHN EARLE. *Anglo-Saxon Literature*, London. 1884. — S. A. BROOKE, *History of Early English Literature*, 2 vol., London, 1892. — Sur les glossaires anglo-saxons, Gross, n. 1480 sq.

St Augustin de Cantorbéry : — BROWNE G. F., *Augustine and his companions*, London. 1895; 2e éd., 1897. — L. LÉVÊQUE, *St Augustin de Cantorbéry*, *R. des Quest. hist.*, avril 1899, p. 353-423, Paris, 1899. — A.-J. MASON, *The mission of St Augustine to England, according to the original documents*, Cambridge, 1893. — F. HOMES DUDDEN, *Gregory the Great, his place in History and Thought*, Londres, 1905, t. 1, p. 196 sq. — W. E. COLLINS, *The beginnings of English Christianity, with special references to the coming of St Augustine*, London, 1898.

moines, et qui avait transformé sa maison du Mont Cœlius en monastère, vint à passer sur le marché de Rome au forum de Trajan. Au milieu du bétail réuni et des autres marchandises, il aperçut de jeunes hommes que l'on vendait comme esclaves. Grégoire fut frappé de la beauté de ces hommes de haute taille, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, à la peau blanche, dont l'attitude et les traits, au milieu des Italiens, petits et bruns, révélait une race supérieure. Le jeune moine avait déjà été distingué par le pape Benoît I qui en avait fait un des diacres régionnaires de Rome, et l'avait envoyé comme *apocrisiaire* ou ambassadeur à Constantinople.

C'est au retour de cette mission que se passe l'événement qui allait décider du sort de l'Angleterre. Ses fonctions à Rome l'autorisaient à une démarche qui n'eût pas été justifiée de la part d'un simple moine. Il s'arrêta et demanda au trafiquant quelle était la religion de ces esclaves [1].

Quand il apprit qu'ils étaient païens, il eut un soupir. « Hélas, dit-il, que le prince des ténèbres soit le maître de ces visages éclatants! Et quelle est leur race, ajouta-t-il?

— Ce sont des Angles, dit le marchand.

— Fort bien, répond Grégoire, jouant sur le

1. Les témoins de ce fait et du dialogue qui suit, sont Bède, *H. E.*, II, 1; Paul diacre, *Vita S. Gregorii*, 17; Jean diacre, *Vita*, I, 21. Le dernier historien de saint Grégoire, F. Homes Dudden, en admet l'authenticité, *Gregory the Great, his place in History and Thought*, Londres. 1905, t. I. p. 196.

mot, ils ont des visages d'anges, et devraient être les frères des anges du ciel. Et de quelle province viennent-ils ?

— De Deirie.

— Bien, reprend encore le diacre, Deirie, de la colère (*Deira*), de la colère on les appellera à la miséricorde du Christ. Et le nom de leur roi ? »

C'était Œla ou Alle qui servit encore à ce calembour : « Ce peuple du roi *Alle* apprendra à chanter l'*alleluia* pour Dieu son créateur. »

Ces derniers mots nous apprennent que ces Saxons avaient été vaincus dans les luttes entre Berniciens et Deiriens qui avaient rempli d'esclaves les marchés étrangers.

Pour qui est familier avec l'aimable bonhomie et la facilité sans prétention du style, qui est celui de la plupart de ses ouvrages, notamment de ses dialogues et de ses sermons, ces traits d'esprit d'un goût populaire et presque trivial, ne surprendront pas. Ce mélange de simplicité familière et de grandeur est un des traits les plus touchants du génie de ce grand homme qui a fait avec tant de simplicité de si grandes choses. Dans la circonstance, ce dialogue d'une désinvolture plaisante devait avoir pour épilogue la conversion des Anglo-Saxons. En quittant le marché, Grégoire vint demander au pape qui était alors Pélage, la permission d'aller évangéliser l'Angleterre. Il l'obtint, mais le peuple de Rome qui déjà connaissait et aimait son diacre régionnaire, vint se plaindre au Pape, et Grégoire

fut ramené malgré lui. Quelques années après, 590, à la mort de Pélage, il était lui-même élu pape, et son pontifieat est l'un des plus glorieux dans l'histoire de l'Église. La figure de ees jeunes hommes grands et purs, qu'il avait vus sur le marché aux eselaves, l'y poursuivit, et ce fut une des plus grandes œuvres de son pontificat et des plus féeondes de eonvertir les Anglo-Saxons. Dès 596 il prit dans le monastère de Saint-André qu'il avait fondé dans sa maison du Mont Cœlius, une quarantaine de moines et, sous la eonduite d'Augustin qui était le prieur du monastère, il les envoya en Angleterre. L'un des plus réeents historiens anglais de cette période, William Hunt, dit qu'il n'y a pas de plaee au monde qui doive émouvoir davantage le eœur de tout voyageur anglo-saxon que ce monastère du Mont Cœlius d'où l'on domine les monuments de l'ancienne Rome et d'où partirent les missionnaires que Grégoire envoyait à la eonquête de l'Angleterre [1]. On va voir en effet dans les pages qui suivent quelles prodigieuses eonséquenees eut eet événement sur l'histoire d'Angleterre. En réalité ee fut le eommencement d'une ère nouvelle.

Au moment où s'était tenu le dialogue que nous avons rapporté, e'est-à-dire à la fin du vi[e] sieele, les Angles et les Saxons établis à l'est, au sud et au centre de l'Angleterre, pouvaient être considérés eomme les

1. *The English Church from its foundation to the Norman Conquest* (597-1066), 1901, p. 16.

maîtres de l'île. Les Pictes et les Scots du nord qui constituaient un danger pour la tranquillité des nouveaux royaumes aussi bien que pour les anciens habitants, ne pouvaient songer à leur en contester la possession. D'un autre côté les Bretons étaient réduits à un rôle de plus en plus effacé dans cette terre qui avait été leur patrie pendant peut-être plus de treize siècles. L'avenir appartenait donc à cette jeune et forte race germaine qui venait de fonder l'Heptarchie.

Ce nouvel élément jouera dans la période qui nous occupe le premier rôle. C'est cette race dite anglo-saxonne, qui, survivant aux invasions danoises, aussi bien qu'à la conquête normande, a dominé en Angleterre jusqu'à nos jours, et qui, aux yeux de certains ethnologistes, a conquis dans le monde moderne, parmi toutes les autres races, le premier rang. Germaine par ses origines, elle s'est recrutée surtout dans les tribus des Jutes, des Angles et des Saxons cantonnées dans le Jutland, le Sleswig et la Westphalie. La plupart des institutions qui se sont développées plus tard dans le peuple anglais, gardent le caractère de ces origines germaniques, et de l'état social primitif, le village, la tribu, le foyer, la vie de guerre et d'aventure [1].

De même, c'est jusqu'à ces origines lointaines

1. Cf. surtout Green et Stubbs et, dans une certaine mesure, Vinogradoff. Emerson dans un livre resté célèbre a recherché subtilement ces rapprochements entre l'anglais moderne et le saxon primitif, cf. Ralph Waldo Emerson, *English traits*, 1856.

qu'il faut remonter pour retrouver les traits de la race anglo-saxonne. Guerriers, audacieux pirates, vivant de luttes et de rapines, se jouant au milieu des périls de la mer, indépendants, jaloux de leur titre d'hommes libres, pleins de confiance en eux-mêmes et de mépris pour les adversaires qui se laissent vaincre, durs à eux-mêmes et aux autres, capables pourtant de discipline, de dévouement à leurs chefs, de *loyalisme*, mot exclusivement anglais comme le sentiment qu'il exprime, d'attachement entre eux, et pleins du sentiment de la solidarité entre membres d'une tribu, leurs ancêtres ont laissé à leurs descendants civilisés une partie de ces caractères. « De pirates et guerriers, les Anglais sont devenus colonisateurs et commerçants [1]. » L'activité, le besoin de mouvement physique, le goût des aventures et des voyages, l'endurance, le courage, la ténacité, une certaine dureté, des instincts grossiers et violents quand ils s'abandonnent à la nature, restent encore le fond de leur tempérament.

Ils vivaient de la mer et sur la mer. On a retrouvé dans les marais du Sleswig une de leurs barques de soixante-dix pieds de long sur neuf de large, à fond plat, avec cinquante rames. C'est sur ces bateaux qu'ils entreprirent leurs longs et périlleux voyages. Leurs anciens chants célèbrent leur amour de la mer, leur mépris du danger, leur indomp-

1. Montégut, *Revue des Deux-Mondes*, 15 nov. 1856, p. 282. Cf. aussi ses *Essais sur la Littérature anglaise*, Paris, 1883. p. 3 sq.

table énergie, qui s'allie cependant aux vertus de la famille, à l'amour du *home*, au respect de la femme, à la délicatesse des sentiments, à l'amour de la justice.

A ces traits généraux, le caractère national, les conditions climatériques, les nécessités matérielles, la vie d'insulaire, ont ajouté quelques traits particuliers, surtout dans ces trois derniers siècles; déjà au temps où saint Grégoire leur envoyait des missionnaires, ils commençaient à s'assagir. Vainqueurs des Bretons, solidement établis dans une contrée fertile et agréable, ils y prenaient racine, et, avec leur esprit positif et pratique, s'adonnaient aux charmes et aux travaux de la vie sédentaire.

Aux missionnaires romains, la jeune race barbare et païenne offrait donc, pour recevoir la semence chrétienne, une terre riche et féconde, mais qu'il faudrait cultiver à fond, et débarrasser de la végétation parasite. « La religion nouvelle, comme on l'a très bien dit, marchait à contre-courant[1]. »

2. — Saint Augustin et ses compagnons.

Nous ne décrirons pas en détail l'itinéraire de la petite troupe de missionnaires qui allait aborder les Saxons. S'embarquant sur la Méditerranée,

1. JUSSERAND, *Hist. littéraire du peuple anglais*, t. I, p. 62.

ces moines s'arrêtèrent quelque temps à Lérins où ils trouvaient un monastère florissant. Ils n'allèrent pas loin à travers les Gaules. Effrayés des récits qu'on leur faisait de la férocité des habitants des pays qu'ils allaient traverser, ils rebroussèrent chemin et revinrent à Rome. Mais le pape n'était pas homme à s'arrêter devant de pareils obstacles; il obligea les missionnaires à reprendre leur route; ils remontèrent le Rhône, puis suivirent la Loire jusqu'à Nantes, non sans se heurter parfois à l'hostilité des habitants encore sauvages. De Nantes, ils s'embarquèrent et naviguèrent jusqu'à l'embouchure de la Tamise.

Ils touchèrent terre dans la petite île de Thanet où avaient abordé aussi pour la première fois les conquérants romains et les conquérants saxons[1]. Mais ces derniers venus ne rêvaient qu'une conquête pacifique. Augustin envoya des interprètes au roi de Kent, maître du pays dans lequel ils venaient d'aborber. C'était Ethelbert, descendant d'Hengist le pirate, un des premiers envahisseurs de la Bretagne. A son titre de roi de Kent, Ethelbert joignait celui de Bretwalda, c'est-à-dire qu'il était chef de la confédération saxonne. Les missionnaires n'ignoraient pas que sa femme Berthe était fille de Caribert, roi de Paris, et l'un des petits-fils de Clovis; elle était chrétienne et son

1. *The Landing place of St Augustine*, by MCK. HUGHES dans A. J. MASON, *The mission of St Augustine to England*, Cambridge, 1897, p. 209.

mari avait accepté qu'elle suivît sa religion. Elle avait avec elle un chapelain, Luidhard, évêque de Senlis, et pratiquait au milieu de ces païens le culte catholique dans une ancienne église bretonne, délaissée depuis l'arrivée des nouveaux venus, et dédiée à saint Martin. Pour Augustin et ses moines, c'était un appui, et dans l'œuvre de la conversion, elle fut d'un puissant secours.

3. — Ethelbert, roi de Kent; sa conversion.

Le roi, ayant reçu les messagers d'Augustin, ne permit pas aux missionnaires d'avancer plus avant, mais il promit de venir les voir lui-même. Il les considérait un peu comme des sorciers dont il fallait se défier et qu'il était plus sûr d'aborder en plein air[1]. Il fut fidèle au rendez-vous et vint dans l'île de Thanet avec ses guerriers en armes.

Cette première entrevue est assez importante pour que nous la décrivions en détail. Le roi s'assit au pied d'un arbre, entouré de son conseil. Les moines s'avancèrent vers lui en procession, en tête une croix d'argent, puis une large bannière dorée représentant l'image du Sauveur. Ils chantaient les litanies qu'on avait récemment inaugurées à Rome, et qui dans les circonstances solennelles accompagnaient la procession. Nulle part

1. Bède, *H.E.*, I, 25; cf. Homes Dudden, *Gregory the Great*, t. II, p. 111.

dans l'histoire de la prédication chrétienne, des missionnaires ne se sont présentés avec cette solennité. « Dans leurs robes de moines, dit le dernier historien de saint Augustin, les quarante conquérants apportaient bien des choses que ces barbares ne soupçonnaient pas, une civilisation, des arts nouveaux, une littérature, un lien avec l'ancien monde, une vie surnaturelle intense, des germes de sainteté qu'une génération allait faire éclore et dix siècles de gloires religieuses. L'histoire chrétienne de la Grande-Bretagne se renouait et recommençait plus belle[1]. »

Le 2 juin 597, l'abbé Augustin, servi par un interprète, exposa au roi les principales vérités du christianisme. Ethelbert l'écouta attentivement. Il ne semble pas que la reine ou son chapelain lui eussent jusque-là parlé beaucoup du christianisme, car tout cela lui parut nouveau. Il ne pouvait, disait-il, abandonner sa religion pour embrasser celle des nouveaux venus ; mais il promit de les accueillir comme des hôtes, de leur fournir ce dont ils auraient besoin, et de leur laisser liberté complète de prêcher. Rarement missionnaires chrétiens furent accueillis aussi favorablement. Dès ce moment, apparaissent quelques-uns des caractères de la race ; l'attachement aux vieilles coutumes, tempéré par une disposition à accueillir ce qui se présente sous un aspect raisonnable,

1. Le P. Brou, *Saint Augustin de Canterbury*, 1897, p. 55-56. Cf. Bède, I, 25.

esprit de modération et de tolérance jaloux de fournir à une tentative nouvelle des conditions loyales et une chance de succès, ce qu'ils expriment sous les termes intraduisibles de *fair play* (mot à mot *franc jeu*).

Après cette première conférence les moines se dirigèrent vers Cantorbéry, qui était la capitale d'Ethelbert et la plus ancienne des villes saxonnes. Ils s'établirent dans le voisinage, menant leur vie de prière et de prédication. Il semble que leur parole ait été reçue volontiers et que leur vie pauvre, leurs prières, leurs jeûnes, aient frappé l'imagination des Saxons. Plusieurs se convertirent et le roi lui-même demanda le baptême.

Nous n'avons pas de détails sur ces grands événements qui n'avaient pas moins d'importance pour l'avenir religieux de l'Angleterre que le baptême de Clovis n'en eut pour la France. Bède, l'historien de cette période, nous dit en deux lignes : « Lui (le roi) et plusieurs autres, charmés de la vie très pure de ces saints (moines), et de leurs suaves promesses, crurent et furent baptisés ».

C'était la première étape dans la conversion de la race anglo-saxonne qui fut, jusqu'à Henri VIII, un des grands facteurs dans l'histoire du christianisme. Après le baptême du roi, Augustin vint trouver l'évêque d'Arles, Virgile, qui était pour la province des Gaules le délégué et le vicaire du pape. Il reçut de lui l'ordination épiscopale et fixa son siège à Cantorbéry qui, de capitale des rois de Kent, deve-

nait la capitale religieuse de leur royaume, et bientôt le serait de toute l'Angleterre.

4. — Lettres de saint Grégoire sur l'Angleterre.

Le pape Grégoire, qui considérait à juste titre la conversion des Anglo-Saxons comme l'une des œuvres capitales de son pontificat, continua à entretenir avec le nouvel évêque d'étroites relations et lui traça une ligne de conduite sage et modérée. Rien de plus intéressant pour les événements dont nous nous occupons que les lettres du pape à Augustin. Dans cette correspondance de saint Grégoire, qui est l'un des monuments les plus précieux pour l'histoire du haut moyen âge, plusieurs lettres ont pour objet la nouvelle conquête chrétienne. Le pape se réjouit du succès de la mission de Cantorbéry; il s'en félicite dans ses lettres à Brunehaut, à ses correspondants de Constantinople, d'Alexandrie[1]. Il écrit à la reine Berthe pour l'exhorter à soutenir l'œuvre chrétienne.

Avec son représentant, le pape engage de longues conversations pour l'exhorter à la patience, à l'humilité, au zèle. Certaines de ces lettres sont des leçons d'ascétisme qui rappellent le moine et l'auteur des *Pastorales* et des *Morales*. Augustin se trouvait aux prises avec de nombreuses difficultés, en présence de cas de conscience qui se posaient

1. *Ep.* XI, 29 et 62; VIII, 30; cf. HOMES DUDDEN, *loc. cit.*, t. II, p. 122 seq.

pour la première fois à un évêque. Sur tous ces points, Grégoire donne des solutions nettes, éclairées, pratiques, qui témoignent d'un esprit aussi large que simple. « Ces instructions pour l'organisation de la nouvelle Église anglo-saxonne et pour la réforme morale des nouveaux chrétiens de cette Église, reconnaît Augustin Thierry lui-même, sont admirables de sagesse pratique, de haute prudence et de mesure [1]. »

Celle qui concerne les temples d'idoles a été souvent citée; elle est trop caractéristique pour ne l'être pas ici encore.

« Sur l'affaire du peuple anglais, j'ai arrêté dans mon esprit plusieurs points importants : en premier lieu, il faut se garder de détruire les temples des idoles; il faut arroser les temples d'eau bénite, y construire des autels, et y placer des reliques. Si ces temples sont bien bâtis, c'est une chose bonne et utile qu'ils passent du culte des démons au service du vrai Dieu; car tant que la nation verra subsister ses anciens lieux de prière, elle sera plus disposée à s'y rendre, par un penchant d'habitude, pour adorer le vrai Dieu [2].

« Secondement, on dit que les hommes de cette nation ont coutume d'immoler des bœufs en sacrifice; il faut que cet usage soit tourné pour eux en solennité chrétienne, et que le jour de la dédicace des temples changés en églises, ainsi qu'aux fêtes

1. Aug. Thierry, *Hist. de la Conquête*, t. I, p. 79.
2. *Ep*, l. XI, ép. 56; Bède, *H. E.*, I, 30.

des saints dont les reliques y seront placées, on leur laisse construire, comme par le passé, des cabanes de feuillage autour de ces mêmes églises, qu'ils s'y rassemblent, qu'ils y amènent leurs animaux, qui alors seront tués par eux, non plus comme offrandes au diable, mais pour des banquets chrétiens, au nom et en l'honneur de Dieu, à qui ils rendront grâces après s'être rassasiés. C'est en réservant à ces hommes quelque chose pour la joie extérieure, que vous les conduirez plus aisément à goûter les joies intérieures[1]. »

Puis saint Grégoire donnait des règles très sages à l'évêque. Il devait vivre en communauté avec ses prêtres, comme avaient fait les grands évêques du IVe siècle, un Augustin, un Eusèbe de Verceil, comme faisait à Rome saint Grégoire lui-même.

Au sujet de la liturgie, Augustin avait demandé s'il devait suivre le rite romain pur, ou adopter les usages des Gaules. Les décisions de saint Grégoire sont si larges et si libérales, que l'on en a contesté l'authenticité. Ce passage vaut aussi la peine d'être cité : « Votre fraternité, dit le pape, connaît la coutume de l'Église de Rome, où elle se souvient d'avoir été élevée. Mais je veux que parmi les usages de Rome ou des Gaules, ou de toute autre Église, vous choisissiez avec soin ce qui semblera le plus digne du Tout-Puissant ; et vous en ferez la coutume de l'Église des Anglais, encore toute neuve dans la foi.

1. *Ep.* I. 64. BÈDE, *H. E.*, I. 25. trad. d'AUG. THIERRY, *loc. cit.*, t. I. p. 76. 77.

Car il ne faut pas aimer les institutions à cause des lieux, mais les lieux à cause des institutions. Donc, dans toutes les Églises, prenez ce qu'il y a de pieux, de religieux, de raisonnable, et faites-en comme un bouquet qui soit la coutume des Anglais[1]. »

Cette note avait été remise à une seconde escouade de missionnaires que Grégoire envoyait au secours d'Augustin et qu'il chargeait de présents divers, vases et ornements sacrés, reliques, livres de chœur et manuscrits, parmi lesquels deux évangéliaires, conservés encore, croit-on, l'un dans la bibliothèque de Corpus Christi de Cambridge, l'autre dans la Bodléienne à Oxford. Cette mission, qui devait suivre à travers les Gaules le même chemin à peu près que la première, avait à distribuer sur sa route des lettres du pape aux évêques de Marseille, d'Arles, de Toulon, de Gap, de Vienne, de Lyon, de Châlons, de Metz, d'Angers, de Paris, de Rouen. Il y avait aussi des lettres pour Brunehaut et pour le roi Clotaire, et une pour le roi de Kent, Ethelbert[2].

5. — Organisation de l'Angleterre chrétienne.

Ces délégués, à la tête desquels se trouvaient Mel-

1. Cette lettre fait partie des *responsiones* ou réponses aux cas de conscience posés par Augustin. Les objections contre l'authenticité de ce document n'ont pas de valeur. Cf. Hartmann, *Monumenta Germ. histor., Epist. S. Gregorii,* t. II, p. 331 ; Jaffé, *Regesta*, 1885, I, p. 699; Grisar, *Civilta cattol.*, 1892, t. II, p. 46. Voir aussi notre appendice sur la *Liturgie anglo-saxonne*, p. 291.

2. Ces lettres font partie du l. XI dans la correspondance, du n° 54 au n° 62.

litus, Laurentius et Paulinus qui devaient devenir évêques en Angleterre, étaient aussi chargés de remettre à Augustin le *pallium* qui était l'insigne de la juridiction étendue que le pape lui donnait [1]; ils portaient aussi un plan de constitution pour la nouvelle Église d'Angleterre. D'après ce projet qui ne fut jamais complètement appliqué et qui du reste décelait dans son auteur une certaine ignorance des conditions de l'Angleterre à cette époque, Augustin devait ordonner douze évêques pour l'Angleterre du sud, avec la ville de Londres pour métropole. Dès que la cité d'York aurait reçu le christianisme, Augustin devait y instituer un évêque qui aurait aussi le pallium, et deviendrait le métropolitain de douze évêchés nouveaux pour le nord et l'est de l'Angleterre.

Cet archevêque d'York relèverait, comme celui de Londres, directement de Rome. Et entre les deux archevêques, la primatie d'Angleterre devait appartenir à celui qui aurait été ordonné le premier [2].

Ces desseins étaient sages. Ils indiquaient chez le pape le désir de maintenir une sorte d'équilibre d'autorité entre le nord et le midi de l'Angleterre, à contrebalancer les deux influences l'une par l'autre, et à prévenir le danger d'un schisme, par un pouvoir trop considérable donné à un évêque si loin du centre de l'autorité romaine. L'évènement devait montrer bientôt combien prudentes étaient ces dispositions.

1. Sur le *Pallium*, voir l'appendice à ce volume sur la liturgie, p. 313.
2. Bede, *H. E.*, I, 29.

Ces desseins du pape Grégoire ne furent cependant pas exécutés. Quand le Wessex, dont Londres était la capitale, eut été converti, Mellitus en fut nommé évêque. Pour des raisons que nous ne connaissons pas, Augustin resta à Cantorbéry qui a gardé jusqu'à la fin le titre de métropole. Quant à l'église d'York elle devint plus tard métropole, mais pour n'avoir pas suivi la règle donnée par le pape, il y eut entre les deux sièges des conflits sans cesse renaissants et qui troublèrent profondément la paix religieuse.

Dans cette œuvre de la conversion des païens anglo-saxons, saint Grégoire rencontra un sérieux obstacle du côté où il s'attendait le moins à le trouver. Ne connaissant pas plus que son missionnaire la situation respective des Bretons et des Anglo-Saxons, il avait compté sur le concours des premiers pour l'aider dans son œuvre. Mais la haine qui s'amassait depuis deux siècles dans le cœur des Bretons contre leurs vainqueurs, ne pouvait disparaître en un jour. Leur demander d'ouvrir le ciel à leurs ennemis séculaires, c'était exiger un sacrifice héroïque; ils refusèrent. De là l'origine de discussions longues et pénibles entre l'Église bretonne et la nouvelle Église romaine qui venait de se fonder chez les Anglo-Saxons. Elles durèrent près de deux siècles. Il y eut des conférences, des essais de conciliation qui n'aboutirent pas. C'est la question que nous avons maintenant à étudier.

CHAPITRE IV

L'ÉGLISE BRETONNE AU VIIe SIÈCLE ET LA QUESTION DES RITES CELTIQUES.

1. *Les chrétientés celtes en Angleterre au VIe et au VIIe siècle.* — 2. *Les rites celtiques : question de la Pâque, la tonsure, liturgie celtique.* — 3. *Premières discussions au temps d'Augustin. Destinées de l'Église celtique.*

1. — Les chrétientés celtes en Angleterre au VIe et au VIIe siècle

Avant de suivre les successeurs de saint Augustin dans l'œuvre de la conversion de l'Angleterre, il est nécessaire d'étudier la nature et la raison de ces divergences qui firent d'abord des Celtes chrétiens les

BIBLIOGRAPHIE. — ALFORDAS, alias GRIFFITH (Mich.). *Fides regia Britannica (anglosaxonica, anglicana) sive annales Ecclesiæ Britannicæ... ubi potissimum Britannorum... catholica, romana et orthodoxa fides per quinque prima sæcula... e regum et augustorum factis et aliorum sanctorum rebus e virtute gestis, asseritur,* Leodii, 1663, 4 vol. fol. — WATERWORTH (Will.), *England and Rome. or the history of the religious connection between England and the holy See from the year 179 to... 1534,* Hereford-London, 1854. — DOELLINGER, *Origines du Christianisme,* t. II, ch. XIV. — USHER (James), dans le t. IV de ses œuvres (*The whole works,* IV, 336 sq.). — VARIN. *Mémoire sur les causes de dissidence entre l'Église bretonne et l'Église romaine relativement à la célébration de la fête de Pâque* dans : *Mémoires de l'Académie des Inscript. et Belles-Lettres,* 1re série, t. V.

antagonistes des moines romains, jusqu'au moment où, l'union s'étant faite, ils devinrent les plus ardents ouvriers de la conversion.

Les polémiques qui se sont élevées sur ce sujet ne nous permettent pas, malheureusement, de nous en tenir à un simple exposé historique, mais si nous sommes obligé de prendre part à la discussion, nous espérons ne pas nous départir de l'impartialité nécessaire à l'historien et de n'apporter d'autre préoccupation dans cette étude que celle de la vérité.

Nous avons vu (ch. II, p. 36 sq.) que les Celtes chrétiens d'Angleterre avaient reculé pied à pied devant ces tribus angles et saxonnes qui comme une marée montante les repoussaient dans les contrées de l'ouest, le pays de Galles surtout et la Cornouailles. Acculés dans ces régions montagneuses, resserrés entre la mer d'une part et de l'autre les Saxons, ils envoyaient à Rome cette supplique, restée célèbre sous le titre de gémissement des Bretons : « Les barbares nous repoussent vers la mer, et la mer vers les barbares; il ne nous reste que le choix entre les

1858, p. 88 à 243 (le meilleur traité sur cette question, selon nous). — MONTALEMBERT, *Les moines d'Occident* (1878), t. III, p. 398 et sq., et appendice, p. 489 sq. Cf. aussi la bibliographie des deux chapitres précédents et les notes du présent chapitre. — GORINI, *De l'Église celtique dans les îles Britanniques*, dans son ouvrage *Défense de l'Église contre les erreurs historiques*, etc., 4e éd., Paris, 1866, t. I, p. 222 à 347. — DUCHESNE, *Eglises séparées*, Paris, 1896. Sur la question pascale spécialement, cf. BRUNO KRUSCH, *Studien z. christl. mittel. Chronologie. Der 84 Iähr. Ostercyclus, u. seine Quellen*, Leipzig, 1880. — MABILLON, *De Scotorum dissidio per benedictinos sublato ubi de tonsura laicorum clericorum et monachorum, Præfationes ad Acta SS. O. S. B.*, p. 94 sq.

deux genres de mort, ou le fer ou les flots [1] ». Ces malheureuses populations toujours exposées au danger des incursions de leurs ennemis, vivant dans l'insécurité et la misère, avaient cependant conservé précieusement, jalousement, leur religion, comme un dernier trésor que leurs ennemis ne leur arracheraient pas, mais qu'ils ne voulaient à aucun prix partager avec eux. Ils avaient tout perdu, dit un de leurs vieux poètes, hormis leur nom, leur langage et leur Dieu [2].

Par un sentiment peu chrétien, mais qu'explique et qu'excuse trop l'excès de leurs infortunes, ils se réjouissaient de voir que leurs ennemis saxons, vainqueurs sur tous les autres points, et trop favorisés par la fortune, étaient du moins déshérités au point de vue religieux, et croupissaient encore dans les ténèbres du paganisme. Les Celtes auraient donc leur revanche de l'autre côté de la tombe, c'était leur dernière consolation. On prévoit donc déjà de quel œil ils accueilleront les missionnaires romains venus pour porter à leurs ennemis la lumière de l'Évangile et en faire des frères dans le Christ.

Une autre conséquence de l'invasion avait été de couper à peu près complètement les communications entre ces chrétientés bretonnes et le reste du monde chrétien. Les relations avec la Gaule, et par suite avec Rome, étaient suspendues. Ils n'avaient plus

1. GILDAS, *Hist.*, 19, éd. STEVENSON.
2. Cf. TALIÉSIN, *Archaeology of Wales*, vol. I, p. 95.

gardé de rapport, depuis près de deux siècles, qu'avec les Celtes d'Irlande, qui, eux, vivaient aussi dans leur isolement.

Toutefois les Bretons du pays de Galles, après la perturbation que les invasions et l'émigration forcée avaient apportée dans leur état, commençaient à se ressaisir; leur chrétienté se reconstituait sur ses bases hiérarchiques, dans des cadres nouveaux. Llandaff, Bangor, Saint-Asaph, Menevia, centres monastiques florissants, étaient devenus des évêchés. En un mot ils se reprenaient à vivre.

2. — Les rites celtiques.

Quand ces Bretons se trouvèrent en présence des moines romains, ce fut une surprise pour les uns et pour les autres. On ne se reconnut pas, on ne parlait plus la même langue. Sur plusieurs points de discipline ou de liturgie on se trouvait en désaccord. Les moines celtiques portaient les cheveux tondus d'une étrange façon qui dut prêter à rire aux moines romains; ils se rasaient d'une oreille à l'autre sur le devant de la tête; on croyait qu'ils avaient emprunté cette tonsure aux druides. Ce n'était là qu'un détail de costume. Ce qui était plus grave, c'était la question de la Pâque qui avait failli, dès le IIe siècle, jeter une partie de l'Église dans le schisme et qui renaissait ici avec une acuité singulière. De temps immémorial Rome et toutes les Églises qui

relevaient d'elle célébraient la Pâque au dimanche qui suit le quatorze de la lune de mars. Les Bretons restaient attachés à un système que les moines romains croyaient nouveau, mais qui en réalité était beaucoup plus ancien que le leur. Leur liturgie, sur plus d'un point, s'écartait aussi de la liturgie romaine [1].

Enfin leur hiérarchie, par suite des ravages accumulés par les Saxons, présentait quelque chose d'anormal [2]. En somme, il n'y avait rien là qui fût de nature à effrayer ou à faire prévoir un schisme. Si d'une part les Bretons s'étaient montrés un peu plus accommodants, et si de l'autre Augustin et ses moines s'étaient inspirés davantage des idées larges et sages que saint Grégoire leur exposait dans ses lettres, peut-être serait-on arrivé à une entente pour le plus grand bien de l'un et l'autre parti. Malheureusement, il n'en fut pas ainsi et, pendant plus d'un demi-siècle, l'esprit de discorde divisa l'Église celtique et la nouvelle Église romaine.

Au fond ce n'était pas une question de rites, ou de doctrine, mais bien une antipathie de race. Les

1. Varin réduit à six points les différences entre les Celtes et les Romains : la forme de la tonsure; des rites particuliers pour la messe et pour le baptême; le comput pascal; le refus d'évangéliser les Saxons; enfin le célibat. Quelques auteurs, sur ce dernier point, ont prétendu que les prêtres celtes considéraient que le mariage leur était permis. Mais c'est une erreur; les désordres ou les scandales, que Gildas reproche aux Bretons, ne prouvent rien contre la règle; sur ce point voir Varin, *loc. cit.*, p. 98 seq. et 165, et Gorini, p. 272 seq.

2. Cf. Gorini, *loc. cit.*, p. 236 seq.

Bretons ne pouvaient oublier que le Saxon était l'ennemi traditionnel, et même devenu chrétien, ils le considéraient comme ennemi [1].

Mais d'où venaient ces divergences? Cette question a soulevé parmi les récents historiens et les théologiens des discussions non moins vives que celles qui divisaient autrefois Romains et Celtes.

Pour Augustin Thierry, pour Michelet, et dans un autre camp, pour Pusey et les anglicans [2], l'Église celtique est une sorte d'Église autonome, *acéphale*, schismatique, qui vit en dehors de la juridiction de Rome, garde jalousement des usages qu'elle tient de ses origines, son christianisme n'est pas celui de la chrétienté latine. Ce christianisme aurait été porté chez les Celtes par des asiatiques, et il devrait à cette origine aussi bien qu'aux tendances générales de la race celtique, ses caractères principaux.

Voici quelques-uns de ces caractères. Les bardes celtiques auraient enseigné de temps immémorial que l'homme est naturellement bon, et que par ses seules forces il peut s'élever à la plus haute perfec-

1. C'est ce que Zimmer a très bien vu quand il reconnaît que ces divergences étaient sans importance et ne furent envenimées que par la question de race, *loc. cit.*, p. 60.

2. Aug. Thierry, *Hist. de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, t. 1, l. I, p. 53 seq. Il faut remarquer que dans les dernières éditions, Aug. Thierry a modifié quelques-unes de ces idées. — Michelet, *Hist. de France,* t. I, p. 121, 264 etc. Usher et la plupart des historiens protestants depuis les centuriateurs de Magdebourg (Centur. II, c. II, 7, 9), Pusey, dans son *Irenicon*, les liturgistes anglicans eux-mêmes, Forbes, Palmer, Maskell, etc., restent fidèles à cette théorie. Cf. notre appendice sur la liturgie.

tion morale. C'est la formule même du pélagianisme, et Pélage aurait trouvé son système tout fait au milieu de ses compatriotes bretons. L'Église celtique est pélagienne, elle nie l'influence, la nécessité de la grâce et par suite le péché originel ; « le pélagianisme est l'hérésie celtique », dit Michelet [1].

L'esprit d'indépendance et d'isolement, qui est un des caractères du Celte, lui aurait fait rejeter la primauté du saint-siège, et même, dans une certaine mesure, la hiérarchie, la distinction des divers degrés de la cléricature. C'est la démocratie dans le sacerdoce.

A l'origine asiatique de son christianisme, l'Église celtique devrait l'usage de célébrer la Pâque à un autre jour que les Latins, et les autres différences liturgiques et disciplinaires dont nous avons déjà parlé [2].

Pour commencer par le prétendu pélagianisme des églises celtiques, rien de moins fondé que cette assertion. Cette hérésie comme tant d'autres n'est qu'un incident dans leur histoire, une singularité sortie de l'esprit d'un théologien qui ne veut pas

1. *Hist. de France,* t. I, p. 121 et 264. Pour être juste il faut avouer que la thèse ainsi formulée est celle d'Aug. Thierry et de Michelet, qui ont singulièrement exagéré et généralisé celle des anglicans.

2. Varin, dans le Mémoire déjà cité, a très bien étudié ces diverses questions. Il démontre que ces divergences ne portaient que sur des points secondaires ; que ces différences étaient de date relativement récente ; qu'en tout cas leur origine asiatique ne peut être démontrée ; qu'il faut en chercher la raison dans le caractère national des Celtes ; que quelques-unes de ces prétendues divergences n'étaient que d'anciens usages romains.

suivre les chemins battus et bâtit un système. Il est même assez probable que Pélage, comme nous l'avons dit (cf. p. 32), ait puisé ses théories à Rome, auprès de l'oriental Rufin. Il n'est pas prouvé d'ailleurs que ce système se soit acclimaté plus aisément dans l'Église celtique ou qu'il y ait été adopté plus aisément [1]. Le midi des Gaules, par exemple, fut bien plus accessible, et la doctrine des druides n'a rien à voir avec celle de Pélage.

Ce sont les invasions et sa situation politique qui tinrent l'Église bretonne à l'écart et lui firent perdre le contact avec les autres églises du continent.

La divergence sur la date de la Pâque constituait une difficulté plus sérieuse. Pâque est, comme on le sait, le pivot de l'année liturgique; sa date est variable d'après les années lunaires; la plupart des grandes fêtes de l'Église lui font cortège, et leur place sur le cycle ecclésiastique dépend de la sienne. C'est sur la Pâque, en un mot, que repose tout le calendrier ecclésiastique. Aussi, dès les premiers siècles, nous voyons que les chefs de l'Église cherchent une base astronomique sérieuse pour fixer d'une manière scientifique la célébration de cette fête. Mais là gisait précisément la difficulté; il n'était pas facile, dans l'état des connaissances astronomiques de l'époque, de fixer un cycle lunaire parfaitement exact; on n'y est arrivé que dans les temps

1. Voir plus haut chap. II, p. 32.

modernes. Des divergences se produisirent; au IIe siècle et au IIIe, il y eut une question de la pâque qui s'envenima rapidement, dégénéra en querelle entre les orientaux et les occidentaux, et faillit amener un schisme [1]. Au IVe siècle, on finit par arriver à une entente, et sur ce point l'unité fut faite Toute l'Église, à peu d'exceptions près, adopta un cycle astronomique, connu sous le nom de cycle de quatre-vingt-quatre ans, qui était emprunté aux juifs d'Alexandrie. Ce cycle n'était, du reste, pas très exact, car à chaque révolution des quatre-vingt-quatre ans, il se trouvait en avance sur la véritable année lunaire d'un jour et sept heures. On s'en aperçut vite, et Rome en 532 adoptait une réforme pour corriger ce défaut; ce cycle corrigé a régi l'année ecclésiastique et civile pendant tout le moyen âge, jusqu'à la réforme du calendrier grégorien.

C'est ce point-là même qui fut l'origine des difficultés et des discussions.

Les Églises bretonnes séparées de l'Occident latin depuis la fin du IVe siècle par les invasions saxonnes, n'avaient pas été mises au courant de la réforme, et restaient fidèles au cycle non amendé de quatre-vingt-quatre ans; par suite, ils célébraient la Pâque tantôt avant tantôt après les autres églises latines; cette différence était parfois d'une semaine; dans

1. Sur cette question pascale aux origines du christianisme, cf. Mgr Duchesne, *Hist. ancienne de l'Église*, t. I, p. 282 sq., et les *Orignes du culte chrétien*, p. 228 sq.

certains cas même, il y avait un mois de différence entre Celtes et Occidentaux. Les Bretons, pour justifier leur manière de calculer, s'appuyaient sur un prétendu cycle asiatique d'Anatolius de Laodicée. Mais il est prouvé aujourd'hui que ce cycle est l'œuvre d'un Breton faussaire, qui l'inventa pour fournir à ses compatriotes, contre le système romain, une arme d'autant plus redoutable que l'antiquité du cycle et le nom de son auteur lui donnaient une plus grande autorité. C'est donc sur un faux que repose le meilleur argument dont se servirent les Bretons pour soutenir leurs revendications[1].

Cette question qui ne paraît pas capitale au premier aspect, avait cependant une grande importance aux yeux des chrétiens de ce temps, soit par suite

1. Le cycle d'Anatolius a été publié d'abord par Sirmond, puis par Bucherius, *De doctrina temporum*. p. 444; il a été reproduit souvent, cf. en particulier *L'art de vérifier les dates*, t. I. p. XXII. C'est Van der Haegen qui en a prouvé l'inauthenticité, *De pseudo-Anatolii canone pascali*, praef., p. 118, 134 etc. Il a prouvé aussi que ce cycle repose sur la même erreur que le cycle breton, mais c'est le cycle du pseudo-Anatolius qui procède du cycle breton. C'est au VIIe siècle que remonte le faux. Cf. aussi sur cette question, Varin, *Mémoire cité*, p. 210 sq. C'est aussi en partie sur ce faux comput que l'on s'est appuyé pour prétendre que les divergences entre les églises celtes et les églises latines venaient de l'origine asiatique de cette église. Voir aussi sur ce cycle de quatre-vingt-quatre ans dont se servaient les Celtes, Br. Krusch, *Studien zur christlich. mittelalterlichen chronologie. Der 84 Jähr. Ostercyclus u. seine Quellen*' Leipz., 1880. Il adopte en général les conclusions de Haegen sur le *Liber Anatholi de ratione paschali*. et donne une nouvelle éd. de ce traité, p. 311-327, et *Die Einführung des griesch. Paschalritus im Abenlande*, dans *Neues Archiv*, vol. IX, p. 99. Cf. aussi Bucherius, *De doctrina temporum*, p. 451.

des controverses antérieures, soit parce que l'année ecclésiastique et les fêtes de l'Église avaient une signification beaucoup plus grande.

Il suffit du reste de considérer de nos jours où les questions liturgiques excitent beaucoup moins d'intérêt, les difficultés que cause la différence du calendrier entre les Russes et les peuples qui sont en relation avec eux.

La tonsure celtique n'est qu'une singularité sans conséquence; et tout le monde est d'accord sur ce point, son origine est locale.

La liturgie des Celtes donnait prise aussi aux difficultés. Il y avait des rites différents pour le baptême, et pour la façon de célébrer la messe [1]. Les Celtes, en un mot, avaient leur liturgie particulière,

1. En quoi consistaient ces différences? Pour le baptême, on a dit que les Bretons n'employaient peut-être qu'une immersion au lieu de trois, ou qu'ils n'employaient pas le Saint-Chrême, ou encore qu'ils omettaient la confirmation après le baptême.

Ces différentes hypothèses sont savamment discutées dans la dissertation de H. A. Wilson, *Notes on some liturgical questions relating to the mission of St Augustine*, dans le recueil édité par A. J. Mason, *The mission of St Augustine to England*, 1 vol., Cambridge, 1897, p. 249.

Cf. aussi l'art. *Baptême* dans notre *Dict. d'archéol et de liturgie*, t. II, col. 334 sq.

Quelques-uns supposent au contraire (Rock, Warren) qu'il ne s'agissait pas d'une omission dans le rituel, mais d'une addition, à savoir : le rite gallican du lavement des pieds après le baptême. Enfin Wilson émet, avec réserve, l'avis que la formule même du baptême au nom de la trinité, était altérée chez les Celtes (*loc. cit.*, p. 251). Mais cette opinion ne nous paraît pas plus probable que les précédentes, et pour le moment, il faut s'en tenir à des hypothèses. Quant à la messe, les divergences celtiques portaient sur la place du baiser de paix et des diptyques.

comme l'Église milanaise, l'Église des Gaules, l'Église mozarabe.

Quoique les spécialistes ne soient pas encore d'accord pour expliquer l'origine de ces différences, il nous paraît assez vraisemblable qu'elle n'est pas due aux influences orientales, sauf peut-être quelque point particulier, mais que cette liturgie, comme les autres liturgies occidentales, rentre dans une grande famille, la famille latine, qu'elle est par conséquent sœur ou fille de la liturgie romaine[1].

Il est même possible que sur ce point, comme en ce qui concerne le cycle pascal, les Bretons ne parussent aux moines romains des novateurs que parce qu'ils étaient restés fidèles au vieux système liturgique que les Romains eux-mêmes avaient modifié.

Dans tous les cas ces divergences liturgiques portent sur des points si secondaires, qu'avec un peu de bonne volonté et une intelligence plus éclairée, l'entente eût été facile s'il n'y avait pas eu en jeu d'autres intérêts.

En somme, aucune dissidence fondamentale, aucun écart dans les doctrines essentielles, rien qui pût motiver un schisme, ou mériter le nom d'hérésie[2].

On comprendra mieux, grâce à ces explications,

1. Cf. nos *Origines liturgiques*, Paris, 1906, p. 105 sq. et 354 sq. et l'appendice sur la liturgie à la fin du présent volume.

2. Sur les prétendues doctrines ariennes de l'Église bretonne, cf. ch. II, p. 43, note 1.

et l'on déplorera davantage, le long conflit que nous allons raconter, fondé sur de si futiles prétextes.

3. — Premières discussions.

Quand Augustin, à son grand étonnement, se fut aperçu que des difficultés sérieuses existaient entre lui et les chrétiens bretons, il résolut de les aplanir et de faire les premières avances. Les instructions qu'il avait reçues de Rome, lui donnaient la mission, pour les évêques bretons, « d'enseigner les ignorants, de raffermir les faibles, de châtier les mauvais[1] ». En l'année 602 ou 603, il vint dans l'ouest, au pays de Galles qu'habitaient les Bretons, et s'approcha jusqu'à l'embouchure de la Severn. Là il invita les évêques et les docteurs de l'Église bretonne à venir assister à une conférence. Des prêtres seuls se présentèrent, soit que les évêques n'eussent pas reçu la lettre d'Augustin, soit que l'état troublé de cette Église ne le leur permît pas. N'oublions pas qu'Augustin venait de recevoir le titre de primat sur toutes les Églises d'Angleterre, sans égard pour les droits plus anciens des évêques bretons, et qu'une considération d'amour-propre froissé ne fut peut-être pas étrangère à leur abstention.

La réunion se tint en pleine campagne. Augustin,

1. Britanniae autem omnes episcopos tuae fraternitati committimus, ut indocti doceantur, infirmi persuasione roborentur perversi auctoritate corrigantur. Bède, *H. E.*, I, 4.

selon l'expression du vénérable Bède (l. II, c. 2.), « commença à leur persuader dans une fraternelle admonition de vivre avec lui dans la paix catholique et d'entreprendre avec lui, pour le Seigneur, l'évangélisation des Gentils ». Il s'agissait, on le comprend, de la conversion des Saxons. C'était trop demander aux Bretons. Il ne faut pas oublier qu'à cette heure même, les chefs bretons refoulés jusqu'au delà de la Severn, resserrés entre la mer d'un côté et les Saxons de l'autre, luttaient encore courageusement pour leur indépendance, et l'un d'entre eux, Aedhan, venait d'essuyer une défaite dans laquelle il avait trouvé la mort. Pour le Breton, le Saxon était donc l'ennemi, et la charité chrétienne n'était pas assez vigoureuse en ces âmes simples et frustes de Celtes, pour prendre le dessus sur les haines de race et la passion d'indépendance. Ce n'est pas la première fois, ni la dernière, que l'on voit dans l'histoire le sentiment national dominer le sens chrétien qui devrait enseigner l'amour de la paix et la charité universelle.

A l'invitation d'Augustin, les Bretons opposèrent leurs usages celtiques qu'ils ne voulaient pas abandonner. On discuta, peut-être trop vivement, et naturellement sans succès. Augustin recourut à l'argument du miracle, le seul qui eût quelque chance de succès sur ces esprits obstinés et étroits. Il guérit un aveugle que les prières et les adjurations des prêtres bretons avaient laissé infirme. Incapables de répondre sur ce terrain, ils prétendirent, à tort

ou à raison, qu'ils ne pouvaient rien décider avant d'avoir consulté leurs compatriotes. La première conférence se sépara ainsi; on s'était mesuré, on avait discuté, on s'était quitté sans conclure. Il était à craindre, étant données les dispositions des deux parties, que les assemblées futures n'eussent pas une meilleure issue.

Le second synode qui eut lieu peu après, eut une importance plus considérable. Les délégués y étaient beaucoup plus nombreux. On y comptait sept évêques bretons ; dans l'état de désorganisation où se trouvait cette pauvre Église celtique déracinée, qui cherchait péniblement à ressouder ses tronçons, c'était probablement la majorité de l'épiscopat. Il y avait aussi un grand nombre de clercs et de moines venus du célèbre monastère de Bangor, avec leur abbé Dinooth.

On raconte qu'avant de se rendre au synode, les évêques bretons allèrent consulter un ermite qui vivait retiré, comme c'était une coutume assez fréquente chez les Celtes à cette époque, sur une montagne du pays de Galles [1]. Ils lui demandèrent s'ils devaient abandonner leurs usages pour suivre ceux d'Augustin. Le solitaire répondit : « Si c'est un homme de Dieu, suivez-le. » Et à quel signe reconnaîtrons-nous s'il est un homme de Dieu? dirent les

1. Si le récit est authentique, le témoin, séparé des événements par plus d'un siècle, rapporte ce qu'on lui a dit, *ut fertur*, et quelques traits du récit invitent à une certaine défiance ; le fond est certainement vrai, et en somme la narration rend bien l'impression de la réalité.

évêques. Le signe donné fut celui-ci : Si Augustin se levait pour aller au-devant des prélats, il était un serviteur de Dieu. S'il restait assis, c'était un manque d'égards et il fallait rendre mépris pour mépris.

L'histoire a été révoquée en doute[1]. Nous n'y voyons rien pour notre part qui dépasse les limites de la vraisemblance, ou qui ne corresponde aux caractères des personnages et de l'époque.

Augustin ne reconnut peut-être pas les évêques; peut-être crut-il de sa dignité de primat et de président du synode de les recevoir assis; toujours est-il qu'il ne se leva pas. Les évêques considérèrent cette attitude comme un affront, et, selon l'oracle du solitaire, ne reconnurent pas dans le primat un homme de Dieu.

Il est certain cependant que dès le début de la conférence, Augustin montra des dispositions conciliantes. Il constata que sur nombre de points les Celtes avaient des usages particuliers qui n'étaient pas ceux de l'Église universelle, du moins il le croyait ainsi, faute sans doute d'une culture assez étendue qui lui aurait appris que de pareilles divergences existaient en d'autres Églises et ne compromettaient pas l'unité essentielle de la foi. Toutefois il ne voulait pas les inquiéter sur ces coutumes. Il leur demandait seulement d'accepter pour la célébration de la Pâque le cycle en usage et d'admi-

1. Le P. Brou, *Saint Augustin de Canterbury*, p. 124, 125.

nistrer le baptême selon le même rite que l'Église de Rome. Puis il les conviait à prêcher avec lui la foi aux Anglais païens.

Ces conditions étaient relativement modérées et l'on s'étonnerait qu'elles n'aient pas été acceptées, si l'on ne se rappelait que l'isolement et des plaies encore saignantes avaient rendu plus ombrageux encore et plus défiant le caractère celte, déjà naturellement susceptible et presque farouche.

L'Abbé de Bangor, prenant la parole au nom de tous, s'écria : « Non, nous ne prêcherons pas la foi à cette race cruelle d'étrangers, qui traîtreusement ont dépouillé nos ancêtres de leur terre natale, et nous ont privé, nous, de notre héritage [1]. »

Une fois de plus le sentiment national, la haine du Saxon, l'emportait sur le sentiment chrétien. A ces provocations, Augustin répondit par ces paroles : « Vous ne voulez pas accepter la paix que vous offrent des frères ; vous aurez la guerre que vous feront des ennemis ; vous ne voulez pas prêcher le

1. Il aurait même, suivant une autre tradition, ajouté ces paroles : « Sachez bien que tous ici, nous sommes soumis et obéissants à l'Église de Dieu, au pape de Rome, à tout vrai et pieux chrétien, s'il s'agit d'aimer chacun selon son degré, d'une charité parfaite, et de l'aider de paroles et d'actes, à devenir enfants de Dieu. Mais d'autre obéissance que celle-là je ne sache pas que j'en doive aucune à celui que vous nommez le pape, ni qu'il y ait un Père des Pères... De plus, nous sommes sous le commandement de l'évêque de Caerléon sur l'Usk, qui est chargé, au nom de Dieu, de veiller sur nous, et de nous faire suivre la voie de l'esprit. » — Mais cette lettre est apocryphe. Cf. J. Loth, *La prétendue lettre de Dinooth, évêque de Bangor, à Augustin*, *Annales de Bretagne*, Nov. 1902, p. 139-140.

chemin de la vie aux Anglais, vous l'expierez en mourant de leur main. » Ce n'était pas une menace, comme on l'a reproché amèrement au primat de Cantorbéry, mais c'était une prophétie qui ne se réalisa que trop et dont l'accomplissement était, on peut le dire, dans la logique des choses. Convertis au christianisme par les Bretons, les Saxons auraient perdu en partie leur férocité native et des liens d'amitié se seraient établis entre les missionnaires et leurs néophytes. La différence de religion entre Saxons païens et Bretons chrétiens ne pouvait qu'attiser les haines. Quelques années après, Ethelfrid à la tête de bandes saxonnes livrait bataille aux Bretons près de Caerléon (le Caerléon sur la Dée près de Bangor). Un grand nombre de moines de Bangor avaient suivi l'armée et, retirés à l'écart, priaient pour le succès des armes bretonnes. Le roi païen remarqua ces hommes étranges et s'enquit de leurs intentions. Quand il sut que c'étaient des prêtres qui priaient contre eux, « s'ils crient contre nous vers leur Dieu, dit-il, ils nous attaquent donc, quoique sans armes, et nous poursuivent de leurs prières hostiles. » Il marcha donc d'abord contre eux et les massacra sans merci ; il en périt ainsi douze cents. Le reste de l'armée fut aussi taillé en pièces.

Ainsi s'accomplit la terrible prophétie d'Augustin contre l'abbé Dinooth et les moines de Bangor[1].

1. Bède, *H. E.*, II, 2.

De telles barbaries n'étaient pas faites pour rapprocher les Bretons des Saxons. Les sentiments d'antipathie ne firent que s'accentuer. Un siècle après, un Saxon converti par les successeurs de saint Augustin pouvait écrire dans sa lettre à Gérontius : « L'opiniâtreté des prêtres bretons va si loin par delà le cours de la Severn (pays de Galles), ils ont une telle horreur de communiquer avec les Romains, qu'ils refusent de prier avec ceux-ci dans les églises et de s'asseoir à la même table; bien plus, ce que les Romains laissent de leurs repas est jeté aux chiens et aux pourceaux, la vaisselle et les bouteilles dont ils se sont servis sont enterrées ou purifiées par les flammes. Les Bretons ne leur rendent ni le salut ni le baiser... et si quelqu'un d'entre eux vient dans le pays pour l'habiter, les indigènes ne communiquent avec lui qu'après une pénitence de quarante jours [1]. » Tels sont les excès auxquels peuvent conduire les préjugés et la passion.

Pauvre Église celtique, ne la jugeons pas trop sévèrement. Elle avait eu tant à souffrir de ses ennemis! Regardons d'un autre côté. En Irlande, dans notre Bretagne armoricaine, en Écosse où elle se développait plus librement, elle produisait d'admirables fruits de sainteté. Ses cloîtres ont abrité pendant des siècles des âmes d'élite dont la vertu peut soutenir la comparaison avec ce que les annales de

1. *Biblioth. Patrum*, t. XIII, p. 87.

la charité et de l'héroïsme chrétien ont produit de plus sublime.

Bien plus, dans le pays de Galles lui-même, au centre de cette Église bretonne, le prosélytisme chrétien et la charité finirent par l'emporter sur les préjugés. Non seulement les missionnaires celtes consentiront plus tard à aider leurs frères de Rome, mais encore ces ouvriers de la onzième heure réussiront là où les Romains échouaient, et rapporteront des gerbes plus abondantes que ceux de la première.

Sur la question même des rites celtiques, nous aurons un peu plus tard à raconter la conférence de Whitby où la discussion fut reprise et où l'on vit quel terrain avaient déjà perdu les partisans de ces usages. Le mouvement commencé alla s'accentuant ; les préjugés tombèrent peu à peu ; une région après l'autre abandonna ces usages périmés pour embrasser ceux de Rome. Victoire bien futile que celle-là et achetée trop cher, aux yeux de certains, si elle n'avait eu d'autre effet que d'amener l'uniformité extérieure des rites. Mais elle témoignait chez les Celtes d'une soumission entière à l'Église de Rome ; l'esprit catholique avait pris le dessus sur l'esprit national et les conséquences de cette victoire ne tardèrent pas à s'affirmer. Les Celtes transmirent aux Saxons, avec la foi, le flambeau de la science. Passionnés comme leurs frères d'Irlande, pour la culture, pour la transcription des manuscrits, pour l'étude de l'antiquité classique et de la Bible, ils

furent les maîtres des Anglo-Saxons. Ce fut une belle page de leur histoire que nous aurons aussi à raconter[1].

En dehors de cette influence d'ordre tout externe, il n'est pas facile de dire quelle trace le génie celtique a laissée dans le caractère saxon.

Les eaux du fleuve celtique en Angleterre se perdent bientôt et se confondent dans les eaux des courants saxon et normand, et les survivances que l'on a cherchées de l'esprit celtique dans le génie anglais, ne reposent, je le crains, que sur des mirages historiques[2].

1. Cf. notre chapitre VII.

2. Zimmer a soutenu cette thèse; Reclus, après Huxley, proposait de substituer aux termes d'Anglo-Saxon, ceux de Celtes-Saxons, pour désigner la race anglaise. Mais il semble plus probable que l'élément celte a été submergé en dehors de l'Écosse, du pays de Galles et de la Cornouailles. La langue anglaise est saxonne et normande; quelques noms géographiques ont seuls surnagé; il est difficile de retrouver dans la littérature et la poésie anglaise la veine celtique qui s'affirme si fortement en Irlande et dans la Bretagne française. Du moins, l'essai, que je sache, n'a pas encore été tenté.

CHAPITRE V

L'ŒUVRE DE LA CONVERSION APRÈS SAINT AUGUSTIN (605-655).

1. *Les ouvriers romains; travaux des moines romains, 605-633; missions en Estanglie; conversion de la Northumbrie. — Hostilité de Penda. — 2. Les ouvriers celtes; travaux des moines celtes 633-655; missions en Northumbrie, saint Aidan et saint Oswald. Conversion du Wessex et de l'Estanglie. Conversion de la Mercie.*

1. — Les ouvriers romains.

Saint Augustin était mort en 604 ou 605. Les historiens anglicans sont d'ordinaire assez sévères pour lui. Ils le trouvent étroit, d'un zèle peu éclairé, trop jaloux de défendre ses privilèges et d'imposer son

BIBLIOGRAPHIE. — Rev. G. F. BROWNE, *The conversion of the Heptarchy, Lectures*, 1906 (SPCK); il ne parle que des 6 royaumes (laisse Kent de côté) de 633 à 668. — FABER, *Life of st Edwin*, 1844 (*Lives of English saints*). — G. F. MACLEAR and Ch. MERIVALE, *Conversion of the West*, 5 vol., Lond., 1878-1879. — P. F. MORAN, *Irish saints in Great Britain*, Dublin, 1879. — REES (Rice), *An essay on the Welsh saints* (to the end of the seventh century), London, 1836. — *Lives of the Cambro-British saints*, ed. by W. G. REES, Llandovery, 1853. — *Liber Landavensis*, ed. by W. G. REES, Llandovery, 1840; The Book of Llan-Dâv, ed. by G. Gwenogvryn Evans, Oxford, 1893. — *Acta Sanctorum Hiberniae ex cod. Salmanticensi*, éd. de SMEDT et de Backer, Edinburgh, 1888. — *Lives of saints from the Book of Lismore*, ed. by WHITLEY STOKES, Oxford, 1890.

autorité. Mais ce jugement est partial ; il ne faut pas oublier les grands travaux d'Augustin, son austérité de moine, sa sainteté, son zèle de missionnaire, les grands services qu'il a rendus à l'Angleterre en y portant courageusement la foi. S'il n'a pas trouvé la solution du problème posé par la question celtique, la responsabilité n'en doit pas reposer uniquement sur sa tête, si tant est même que la solution fût possible à cette date. Nous avons vu les démarches qu'il fit auprès des Bretons et qui restèrent sans résultats.

Sa vraie gloire est d'avoir établi le christianisme au cœur de l'heptarchie saxonne. A sa mort, le plus important de ces royaumes était chrétien ; le roi d'Essex, neveu du roi de Kent, s'était aussi converti sous l'influence de son oncle et d'Augustin, qui avait établi un évêque à Londres capitale de l'Essex. Londres, la vieille capitale du temps des Romains, l'ancien siège d'un évêché breton, était à peu près réduit en ruines à cette date ; l'évêque fut Mellitus, moine venu de Rome après Augustin. Le roi avait même jeté les fondations d'un monastère à l'ouest de la forteresse, occupée par les Saxons, au milieu des marais formés par la Tamise, 610. C'était l'Abbaye de l'Ouest ou Westminster qui devait dans la suite devenir si célèbre dans l'histoire chrétienne de l'Angleterre.

Toutefois un large champ restait ouvert aux successeurs d'Augustin. Sur les sept royaumes, cinq n'avaient pas encore reçu de missionnaires. La

moitié du VIIe siècle fut consacrée à cette œuvre.

Cette histoire peut se diviser en deux périodes : la première, de la mort de saint Augustin (604) jusqu'en 633, pendant laquelle les missionnaires romains travaillèrent seuls à la prédication évangélique ; après 633 et jusqu'en 655, les moines celtiques consentirent enfin à unir leurs efforts à ceux de leurs frères pour la conquête pacifique de leurs vainqueurs, et remportèrent dans cette mission des succès qui laissèrent bien loin derrière eux ceux des compagnons de saint Augustin.

Mais pour le moment, l'appel nouveau que leur fit Laurent, le successeur de saint Augustin, resta sans écho. Ils refusèrent toute assistance et se cantonnèrent dans leur égoïsme farouche.

C'est donc aux moines romains, disciples de saint Benoît, et venus tous à peu près du monastère de Saint-André de Rome, que revenait la lourde charge d'étendre le christianisme au delà du royaume de Kent. C'est à peine si certains textes permettent de supposer l'existence de quelques collaborateurs pris parmi des prêtres séculiers et quelques moines sortis de la race même des Anglo-Saxons.

Aussi le caractère de ces églises fut-il surtout monastique. L'alliance entre la vie monastique et la vie ecclésiastique était si étroite, que l'on peut à peine distinguer l'une de l'autre ; l'abbé était évêque, tous ses prêtres étaient recrutés parmi ses moines et restaient dépendants du monastère, la paroisse ne faisait qu'un avec le monastère.

Laurent (605-619), successeur d'Augustin, et ses moines se tournèrent d'abord du côté de l'Estanglie. Son roi Redwald fut converti, mais il retourna à ses dieux avec autant de facilité qu'il en avait mis à les abandonner [1]. Dans le royaume d'Essex, la conversion ne fut guère plus solide, et l'évêque de Londres Mellitus dut se réfugier dans le royaume de Kent. Enfin, le royaume de Kent lui-même, où le christianisme s'était d'abord établi, tomba après la mort de Berthe (613) et celle de son mari, Ethelbert (616), sous l'influence du roi d'Estanglie, et le fils d'Ethelbert, Eadbald, entraîné par ses passions et par l'exemple de ses voisins, revint, avec ses sujets, au culte des idoles.

Ainsi en quelques années tout le travail des missionnaires semblait à recommencer. La conversion n'avait été qu'une œuvre éphémère.

Aussi le successeur d'Augustin, découragé de ces insuccès, était-il sur le point d'abandonner son poste et de revenir à Rome avec ses missionnaires. Une vision dans laquelle il aperçut saint Pierre qui lui reprochait sa lâcheté et le flagellait jusqu'au sang, le ramena. Le roi de Kent Eadbald, fils d'Ethelbert, se convertit, et Laurent put continuer son œuvre [2].

Une conversion dont les conséquences devaient être beaucoup plus importantes, fut celle d'Edwin [3].

1. Bède, II, 15.
2. *Ibid.*, II, 4 sq.
3. La forme saxonne est Eadwine. Une forteresse qu'il avait fondée

roi de Northumbrie, qui, par sa bravoure, sa sagesse et son habileté, exerçait une grande influence sur ses voisins. Le titre de Bretwalda, ou chef de la confédération, lui avait été donné. Son royaume qui, comme son nom l'indique, s'étendait au nord du fleuve Humber, était le plus grand de ceux de l'heptarchie. La Northumbrie répondait à peu près au comté de Yorkshire actuel.

York ou Eboracum, sa capitale, avait été la colonie la plus importante de toute la Bretagne romaine. La situation et l'étendue de cette province qui lui donna plus d'une fois l'hégémonie dans l'heptarchie anglo-saxonne, devait, au point de vue ecclésiastique, lui valoir aussi une grande situation. Saint Grégoire, dès l'arrivée des missionnaires romains, faisait d'York, on s'en souvient, une métropole ecclésiastique avec des pouvoirs aussi étendus que ceux de Cantorbéry; Bède, Egbert, Alcuin, tous Northumbriens, contribuèrent eux aussi à jeter sur leur pays un grand éclat, le premier surtout qui, dans sa célèbre histoire d'Angleterre, a donné à sa province une place d'honneur.

La conversion au christianisme de ce royaume barbare est donc l'un des événements les plus importants de la période que nous étudions.

Edwin voulut épouser la fille de l'ancien roi de Kent, qui était catholique comme son père, et dont le frère, actuellement roi de Kent, venait, lui aussi,

au nord de son royaume pour se défendre contre les Pictes, a gardé son nom *Burg d'Eadwine*, d'où Edimbourg, la capitale de l'Ecosse.

d'embrasser la foi chrétienne. Il fallut qu'Edwin promît de laisser à sa femme toute liberté de pratiquer sa religion. Ethelburge, c'était son nom, obtint même d'amener avec elle un évêque, et selon l'expression originale de Bède, qui connaît en détail l'histoire de son pays, Edwin dut épouser en même temps la princesse et son évêque (625).

Cet évêque du nom de Paulin, un autre compagnon d'Augustin, s'efforça de convertir Edwin, mais ce ne fut pas chose facile. Celui-ci, doué d'un esprit réfléchi et naturellement temporisateur, ne se pressait pas. Il voulait étudier la question sous toutes ses faces. Il passait, dit le Vénérable Bède (II, 9), de longues heures dans la solitude et le silence, méditant sur cette religion et se demandant ce qu'il lui fallait faire. La naissance d'un fils, une protection providentielle qui, le même jour où il devenait père, le fit échapper au fer d'un assassin, une victoire contre ses ennemis, ne suffirent même pas à le convaincre.

Il y fallut un événement plus singulier que Bède nous raconte en ces termes : Edwin dans sa jeunesse et avant d'être roi, avait fui loin de son pays devant ses ennemis. Au moment où il allait tomber entre leurs mains, un étranger lui apparut, lui promit qu'il échapperait à ce danger, et qu'il deviendrait un jour le roi le plus puissant de l'Heptarchie. Il lui donna d'autres conseils, lui posa la main sur la tête, comme une sorte de signe secret pour lui

rappeler cette entrevue, et disparut ensuite (Bède, II, 12).

Edwin, qui n'avait révélé ce secret à personne, fut troublé jusqu'au fond de l'âme quand l'évêque Paulin, entrant un jour chez lui, lui posa la main sur la tête en lui demandant de reconnaître ce signe[1]. Le roi réunit alors le Witenagemot ou conseil des sages et leur demanda leur avis. Il est peu de pages plus touchantes dans l'histoire de la conversion des peuples européens.

L'assemblée fut réunie aux portes d'York. Chacun fut interrogé et put dire ce qu'il pensait de la nouvelle religion qu'on leur proposait. Un prêtre des idoles, interrogé le premier, fit assez bon marché du culte dont il était le représentant officiel. Il prétendit avoir toujours servi les dieux avec une fidélité exemplaire, et pourtant il n'en avait jamais rien reçu en échange. Il était donc prêt à embrasser une autre religion. Tous les avis ne furent pas d'un caractère aussi sceptique ou aussi intéressé. Un autre chef tint à peu près ce langage au roi :

« Tu te souviens peut-être de ce qui arrive quelquefois dans nos soirées d'hiver. Tandis que tu es à souper avec tes comtes et tes fidèles, auprès d'un bon feu, et qu'il pleut, neige et vente au dehors.

1. Selon Hunt, p. 54, cet étranger qui, dans la nuit, avait posé la main sur sa tête, n'était autre que Paulin lui-même. Mais pourquoi eût-il attendu si longtemps alors pour faire le signe qui devait sûrement amener la conversion du roi ?

un passereau entre par une porte et sort à tire d'aile par l'autre; pendant ce rapide trajet. il est à l'abri de la pluie et des frimas; mais après ce court et doux instant il disparaît, et de l'hiver il retourne à l'hiver. Telle me semble la vie de l'homme et son cours d'un moment, entre ce qui la précède et ce qui la suit, et dont nous ne savons rien ; si donc la nouvelle doctrine peut nous en apprendre quelque chose de certain, elle mérite d'être suivie[1]. »

Ainsi de suite, chacun à son tour dit son sentiment. L'évêque Paulin fut, après tous, invité à parler. Il le fit avec tant de persuasion, que le même prêtre païen, Coïffi, qui avait le premier pris la parole, résuma ses impressions en disant qu'il avait senti depuis longtemps la vanité de l'ancien culte, et qu'il se ralliait au nouveau.

Puis, avec l'assentiment du roi, enfourchant un étalon, à la vue du peuple, il chevaucha vers le temple, jeta sa lance contre les murailles, afin de braver ses anciens dieux. Ceux-ci restant impuissants et muets, le peuple, sur l'ordre de son prêtre, se jeta sur l'édifice qu'il démolit et brûla.

Le roi se fit baptiser avec sa noblesse et une partie du peuple, le jour de Pâques, 627, à York sa capitale. Edwin en voulut faire aussi une capitale ecclésiastique; elle devint le siège de Paulin, la métropole du Nord de l'Angleterre; de ce jour et pour de longs siècles, York au point de vue hiérar-

1. Bèd., II, 18. Trad. de Montalembert, t. III, p. 462-463, éd. 1878; Taine donne aussi la traduction de cette charmante parabole.

chique devint la rivale de Cantorbéry, et le plan de saint Grégoire se trouvait ainsi accompli; plus d'une fois dans la suite des siècles, entre les deux sièges métropolitains s'engagèrent delongs conflits. Le pape Honorius envoya le pallium à Paulin, en même temps qu'il écrivait à Edwin pour le féliciter.

La Northumbrie devint une terre féconde pour le christianisme; plusieurs foyers de civilisation chrétienne et de vie monastique s'y allumèrent. Lindisfarne, Hartlepool, Ripon, Whitby, Peterborough, Yarrow, Wearmouth, avec York, prirent la tête du mouvement religieux pendant le VIII[e] siècle, et assurèrent à cette contrée la prépondérance intellectuelle.

Grâce à son titre de Bretwalda et à ses qualités personnelles, Edwin fit même pénétrer la religion nouvelle dans le royaume de Mercie et dans l'Est-Anglie. Mais cette prospérité n'eut qu'un temps.

Jusqu'ici le christianisme s'est établi chez les Anglo-Saxons avec une rapidité et une facilité presque unique. Il allait enfin recevoir le baptême du sang. Pendant que la Northumbrie devenait un centre de propagande chrétienne, dans un royaume voisin, celui de Mercie, couvait un incendie. Le roi de ce pays, Penda, païen convaincu et fanatique, et peut-être secrètement jaloux d'Edwin, lui déclara subitement la guerre.

Une circonstance singulière et qui éclaire d'un nouveau jour cette guerre de race entre Bretons et Saxons, c'est que Penda, ce tenant d'Odin, s'était

uni à Ceadwallon et à d'autres chefs bretons. Si bien que cette lutte entre le christianisme et le paganisme saxon est aussi un dernier épisode de la guerre entre Saxons et Bretons.

Penda infligea aux Northumbriens une terrible défaite[1]. Edwin fut tué, la Northumbrie dévastée, Paulin avec Ethelburge durent s'enfuir, et les habitants retournaient à l'idolâtrie. Peu après l'Estanglie suivait cet exemple. Pour le christianisme, c'était un désastre; après quarante ans environ de travaux, des chrétientés fondées par les moines romains, il ne restait plus guère de fidèle que le royaume de Kent.

2. — Les ouvriers celtes, 633 à 655.

C'est à cette heure critique dans l'histoire de la conversion de l'Angleterre que les Celtes chrétiens, sortant de l'isolement rancunier dans lequel ils s'étaient cantonnés, entrent en scène, et ils apporteront dans cette œuvre un zèle, une ferveur, un dévouement, une habileté même, qui feront presque oublier l'œuvre de leurs aînés.

Pendant une période d'une vingtaine d'années environ, le christianisme va conquérir les royaumes de l'heptarchie qui ne l'avaient pas encore reçu, sauf la seule exception du royaume de Sussex, reconquérir ceux qui, après l'avoir reçu, l'avaient

1. Béd., II, 20.

rejeté. Si bien que vers le milieu du VIIe siècle, l'Angleterre pourra être considérée comme à peu près chrétienne.

Pendant qu'Edwin régnait sur la Northumbrie, son neveu Oswald avait été obligé, par suite de rivalités de famille, de s'exiler chez les Scots d'Irlande qui étaient catholiques. Il embrassa leur foi et y fut baptisé (Bède, III, 1).

Après la mort d'Edwin, Oswald put revenir en Northumbrie [1]; il parvint après une longue lutte à repousser le farouche chef breton Ceadwallon qui, à la suite de Penda, s'était jeté sur ce pays et qui fut tué. Il reconquit même assez d'influence pour recevoir le titre de Bretwalda qui lui donnait le premier rang parmi les chefs angles ou saxons. Oswald était un chrétien convaincu. Quand il voulut travailler à répandre le christianisme parmi ses sujets, il s'adressa aux moines irlandais de la grande abbaye d'Iona qui l'avaient converti lui-même, et qui cette fois ne refusèrent pas leur concours; un courant d'émigration monastique s'établit entre la grande abbaye celtique et la Northumbrie.

Parmi ces missionnaires était Aidan, qui fut nommé évêque (635) et s'établit dans l'île de Lindisfarne, toute voisine de Bamborough, sorte de forteresse et de place retranchée où s'était campé Oswald. Lindisfarne devint, pour un temps, jusqu'à

1. Nous ne parlons pas de Osric et Eanfrid qui ne firent que passer.

ce qu'York eut repris sa place, la capitale religieuse de la Northumbrie.

Le roi traita en ami le nouvel évêque et se fit son collaborateur. Aidan était un Celte qui ignorait l'anglo-saxon; Oswald fut son professeur, et parfois il traduisait à son peuple ses sermons. Souvent aussi le roi l'invitait à sa table, et la plus grande intimité régnait entre eux.

Sous cette double impulsion, le christianisme fit de rapides progrès en Northumbrie. Nous verrons aussi, tout à l'heure, que c'est par l'influence d'Oswald qu'un autre royaume, le Wessex, reçut la foi.

Oswald fut tué en 643, en combattant contre le roi païen de Mercie, Penda, qui vengeait ainsi son allié, Ceadwallon. Il n'avait que 38 ans; l'Église le vénère comme un saint, et les Saxons durant tout le moyen âge honorèrent glorieusement sa mémoire.

Sa mort et les ravages qui suivirent n'arrêtèrent pas les progrès du christianisme en Northumbrie. Oswin, son fils et son successeur, encouragea les travaux d'Aidan qui continua le cours de ses prédications. Sa vie d'austérité, de désintéressement, de charité édifiait le peuple plus encore que sa parole [1]. A côté des églises et des monastères qu'il fondait,

1. On a même pu dire, non sans quelque exagération : « ce n'est pas Augustin, mais Aidan qui a été le vrai apôtre de l'Angleterre ». J. B. Lightfoot, *Leaders in the Northern Church*, London, 1890, p. 9.

il élevait des écoles pour l'éducation des jeunes gens.

Aidan avait gardé les usages de sa race, notamment pour la célébration de la pâque. En suivant son grand apôtre, la Northumbrie adopta avec lui ces usages qu'elle dut abandonner plus tard sous l'influence d'autres missionnaires. Aidan, qui mourut en 651, laissa la mémoire d'un des plus grands saints et d'un des fondateurs du christianisme en Angleterre [1].

Le Wessex, qui était après la Northumbrie le royaume le plus puissant de l'Heptarchie, n'avait pas encore reçu de missionnaires. C'est à Oswald, nous l'avons dit, qu'il dut la foi. Le jeune roi de Northumbrie demanda, en effet, en mariage la fille de Cynegils, roi païen de cette province. Par cette alliance le christianisme entra dans ce royaume ; Cynegils se convertit en 634 avec une partie de sa nation.

Peu après ce fut le tour de l'Estanglie, qui était retombée dans le paganisme. Sigebert, frère de l'ancien roi, avait été exilé en Gaules ; il en fut rappelé et rétablit le christianisme avec un évêque bourguignon, Félix, qu'il avait ramené avec lui. En même temps, des relations étroites s'établirent avec la Northumbrie, et les moines celtes vinrent en Estanglie prêcher l'évangile.

Un péril menaçait toutes ces chrétientés naissantes, c'était Penda, le roi de Mercie, le descen-

1. Bède a écrit sa vie ; cf. Boll., *Acta SS.*, aug., t. VI, p. 688 sq. Cf. A. C. Fryer, *Aidan, the apostle of the North*, London, 1884.

dant d'Odin, le représentant du vieux culte national, toujours prêt à la lutte. Il envahit l'Estanglie. Le roi Sigebert, après s'être fait l'auxiliaire des missionnaires, était entré lui-même dans un monastère. Ses sujets le forcèrent d'en sortir. Mais il trouva la mort dans la bataille et Penda resta vainqueur, 635. Quelques années plus tard, une seconde fois Penda envahit le pays, détruisit et tua le successeur de Sigebert, Anna, qui lui aussi s'était montré favorable au christianisme.

On a vu plus haut comment Oswald fut défait et tué par lui, et la Northumbrie ravagée, comme elle l'avait été après la mort d'Edwin.

Aux maux de l'invasion se joignirent dans ce malheureux pays les querelles intestines. Le nord et le sud, sous le nom de Bernicie ct de Deirie, obéissaient à des tendances hostiles depuis de longues années; ils entrèrent de nouveau en lutte.

Malgré tous ces malheurs, le christianisme subsista et prit même des accroissements inconnus jusqu'alors. De nouveaux monastères se fondèrent. Les noms d'Hartlepool et de Whitby sont célèbres dans l'histoire monastique. Hilda, la grande abbesse de Whitby, gouvernait en même temps un monastère d'hommes et un monastère de femmes, comme le cas se présentait quelquefois à cette époque, chez les Celtes.

Le royaume d'Essex qui, l'un des premiers, avait reçu l'évangile, ne s'était pas montré fidèle, et Mellitus, premier évêque romain de Londres, avait

été chassé. Les habitants montraient du reste une déplorable facilité à changer de religion. En 653, un roi d'Essex fut converti sous l'influence d'un roi de Northumbrie. La population revint à ses dieux en 664, puis enfin retourna au christianisme.

Le royaume de Mercie restait la dernière forteresse du paganisme chez les Anglo-Saxons. Ce fut encore sous l'influence de la Northumbrie et par un mariage que le christianisme vint s'installer au foyer même du terrible Penda. Son fils Peada demanda la main d'une fille d'Oswy, roi de Northumbrie, et consentit à embrasser la foi chrétienne. Il fut baptisé en 653 et reçut dans son royaume des missionnaires de Lindisfarne.

Ce qui est de nature à étonner c'est que Penda se montra plein de tolérance pour ses sujets qui embrassèrent la foi nouvelle.

Cette alliance et cette conversion qui semblaient devoir assurer la paix entre la Northumbrie et la Mercie, n'empêchèrent pas le vieux roi Penda, alors octogénaire, d'entreprendre une nouvelle campagne contre Oswy. Mais cette fois la victoire se déclara contre lui, et ce vieux bandit qui avait si souvent tenté la fortune des armes, fut enfin trahi par elle. Il trouva la mort dans la mêlée, 655.

Ainsi à cette date, tous les royaumes de l'Heptarchie, sauf celui de Sussex, étaient convertis. Ce dernier devait recevoir la foi en 681-685 par les soins de saint Wilfrid, l'un des hommes les plus remarquables de la période suivante.

CHAPITRE VI

ORGANISATION DE LA CONQUÊTE CHRÉTIENNE (655-735).

1. *Saint Wilfrid; conférence de Whitby.* — 2. *La dédicace de Peterborough; travaux de Wilfrid.* — 3. *Dernières luttes, démêlés avec Théodore.* — 4. *Le moine Théodore, philosophe et archevêque de Cantorbéry; ses travaux.* — 5. *Cuthbert, l'ascète, le missionnaire, l'ermite.* — 6. *Benoît Biscop, le moine érudit et voyageur.*

1. — Wilfrid. Conférence de Whitby.

On peut dire qu'au milieu du VIIe siècle, l'œuvre de la conversion des Anglo-Saxons était achevée; dans tous les royaumes de l'Heptarchie, un seul

BIBLIOGRAPHIE. — S. WILFRID. On possède une vie très complète de Wilfrid écrite par un de ses compagnons, Eddius, qui a été éditée par Mabillon, *Acta SS. O. S. B.*, t. V, et avec des additions au tome dernier; par GALE, *Scriptores historiae Britanniae*, t. XV (Oxonii, 1691). Il y a une autre vie écrite par le vénérable Bède, une au IXe siècle par Fridegod, et une quatrième au XIIe par Eadmer et par Guillaume de Malmesbury. La meilleure vie en français nous semble celle de Montalembert dans le tome IV de ses *Moines d'Occident*, l. XIV, *saint Wilfrid* (634-709). Mais il suit trop aveuglément le texte d'Eddius, qui est partial pour son héros. Cf. B. W. WELLS, *Eddi's Life of Wilfrid*, dans *English historical Review*, 1891, t. VI, p. 535-550. (Eddi n'est pas consciencieux historien). Toutes ces vies éditées par RAINE, *Historians of the Church of York*, t. I, 1-103,

excepté, les missionnaires chrétiens avaient pénétré et s'étaient établis. Mais on a vu par cette histoire même que ce travail était loin d'être solide. Il suffisait d'un reflux de paganisme pour emporter ces frêles ouvrages et remettre en vigueur le culte des ancêtres. Les Saxons, sous le vernis du christianisme, restaient barbares. et même païens dans le

Rolls series, London. 1879. (La meilleure édition). — Théodore. Sur les réordinations de Théodore, cf. Louis Saltet, *Les Réordinations,* Paris, 1907, p. 85 sq. *L'introduction de la théologie grecque dans l'église anglo-saxonne.* — G. F. Browne, *Theodore* (of Tarsus) *and Wilfrith,* London. 1897 (populaire). — Sur l'ensemble : Savage, *Northumbria in the VIII Century,* dans *Archæol. Æliana,* t. XXI, p. 259 sq.

Pénitentiaux attribués à Théodore et à Bède dans : Friedrich Kunstmann, *Die Lateinischen Pönitential Bücher der Angelsachsen,* Mainz, 1844. — L'éd. de Thorpe, *Ancient Laws and institutes of England,* n'est pas parfaite. — Wasserschleben, *Die Bussordnungen der abendländischen Kirche,* Halle, 1851, est mieux. — Voir aussi à propos de ces pénitentiels. H. J. Schmitz, *Die Bussbücher,* 2 vol., surtout t. II, p. 510 sq., et les articles de M. Paul Fournier, *R. d'hist. et de Littérat.*, t. VI (1901), p. 289-317 ; t. VII (1902), p. 59-70, et 121-127 ; t. VIII (1903), p. 528 sq. ; t. IX (1904), p. 97-103, et Saltet, *Les Réordinations,* p. 93 sq. — Saint Cuthbert. Sa vie écrite par Bède est une des meilleures biographies du moyen âge. Elle s'appuie sur une vie anonyme, sur la tradition de Lindisfarne et les souvenirs des amis du saint. — Bède édité dans *Acta SS. Boll.*, 20 mars ; Surius, *Vitae SS.*, p. 214 sq. — Mabillon, *Acta SS. O. S. B.*, Venise, t. II, p. 841-878 ; Beda, éd. Smith. p. 227-224. *Bedae Opp. Minora,* éd. Stevenson. p. 45-137 ; une *Historia de sancto Cuthberto,* etc. dans Tuysden, *Decem Script.*, col. 67-76, ou mieux dans *Opp. Symeonis Dunelm.*, *Surtees Soc.*, t. I. p. 138-152. Autres sources de moindre importance sur les translations de ses reliques, etc., ou des vies d'époque postérieure qui n'ajoutent rien aux précédentes que pour sa vie posthume. Travaux : surtout Raine, *North Durham,* sa vie de saint Cuthbert, plus loin p. 139, et son art. sur saint Cuthbert. dans le *Dict. of Christian Biography.* Autres vies sur Cuthbert citées dans Gross, p. 217-218. — Benoît Biscop. Très bonne vie écrite par Bède, dans *Acta ss. Boll.*, 12 janv., t. I. p. 745-746 ; Mabillon, *Acta SS. O. S. B.*, sæc. II, p. 1000-1012. L'art. dans *Dict. of national Biography* (écourté).

fond, jouets de prompts entraînements, aussi capables d'abandonner leurs dieux par coups de tête, ou dans un accès de mauvaise humeur, comme le prêtre païen Coïffi, et de céder à un bon mouvement, que de revenir à leur vieille religion sous la poussée de leurs passions. Une grande œuvre restait donc à accomplir; il fallait établir plus fortement les institutions chrétiennes, créer un lien entre toutes ces chrétientés séparées, donner une organisation plus résistante aux Églises, enfin il fallait faire sortir l'Angleterre de son isolement qui, à la longue, deviendrait fatal, la rattacher plus étroitement au centre du Christianisme, abolir définitivement les singularités celtiques qui n'avaient plus de raison d'être, unir ces deux tronçons de chrétienté, Saxons et Celtes, dans l'unité catholique.

Ce fut le travail de la génération suivante qui compte quelques hommes d'église de premier ordre, saint Wilfrid, saint Théodore de Tarse, saint Cuthbert, Benoît Biscop; l'histoire de ces grands évêques résume celle de leur temps.

La vie de Wilfrid est l'une des existences les plus mouvementées et les mieux remplies que l'on puisse imaginer. D'abord moine à Lindisfarne, il entreprit, le premier des Anglo-Saxons, le voyage de Rome, et refit ensuite jusqu'à quatre fois ce pèlerinage qui alors présentait plus de dangers et de difficultés que ne ferait aujourd'hui un voyage autour du monde; devenu archevêque d'York, et l'homme le plus influent de son époque, il est persécuté, exilé

deux fois, convertit entre temps le royaume de Sussex, tour à tour admis dans la confiance des rois de Northumbrie, puis banni de nouveau, il termine en 709 une longue vie qui a été consacrée tout entière au service de son pays et de l'Église, et après avoir laissé une œuvre qui vivra jusqu'au XVIe siècle. Il avait été l'un des ouvriers principaux, le plus actif et le plus ardent, de l'unité religieuse en Angleterre.

Il faut suivre plus en détail cette vie si étrange et si intéressante pour notre histoire.

Wilfrid naquit en 634 d'une famille Northumbrienne. A treize ans, pour fuir les persécutions d'une belle-mère, il revêt une armure de guerrier, et entouré d'une escorte de cavaliers et de serviteurs, il s'en vient trouver la reine de Northumbrie, et obtient d'elle la permission d'entrer dans un monastère. C'était cette Eanfleda, fille du roi martyr Edwin et petite-fille, par Ethelburge, du roi de Kent. Wilfrid est tout entier dans cette démarche, ardent, noble, généreux, capable de grands sacrifices, et de ces actes décisifs qui orientent une vie, en même temps conscient de sa valeur et de son rang, et pas toujours ennemi d'une certaine ostentation [1].

Le monastère qu'il choisit était Lindisfarne, le plus célèbre de toute la Northumbrie, où il se fit remarquer bientôt par son ardeur au travail et par sa piété. Lindisfarne était encore à cette époque le

1. Sur les sources de cette histoire, voir la bibliographie en tête du chapitre.

foyer des traditions celtiques dans ce pays. Le jeune Saxon ne les accepta pas les yeux fermés, et se résolut à faire le voyage de Rome. Il n'était encore qu'un jeune disciple et cette initiative révèle à la fois sa hardiesse et la sagacité de ses vues. On peut dire que ce voyage eut une importance capitale dans l'histoire religieuse de l'Angleterre, car il allait orienter vers d'autres horizons l'esprit du jeune moine qui, avec son éloquence et l'attraction qu'il exerçait naturellement, allait créer de nouveaux courants d'idées. Il était le premier Anglo-Saxon à ouvrir cette route vers Rome qui depuis fut suivie par tant de milliers d'Anglo-Saxons, qui furent, avec les Celtes, les voyageurs et les pèlerins les plus entreprenants et les plus hardis du moyen âge.

Il passa par Cantorbéry, où le roi Ercombert, à qui il était recommandé, voulut le garder un an près de lui. Il put déjà y étudier les usages de Rome. On lui adjoignit pour compagnon un autre jeune northumbrien, Biscop Baduging, qui, lui aussi, se rendra célèbre dans l'histoire religieuse de l'Angleterre, sous le nom de Benoît Biscop. Leurs caractères différaient trop pour qu'ils pussent longtemp cheminer de compagnie. A Lyon, Benoît prit les devants et laissa son compagnon auprès de l'archevêque Delphin qui ne parlait de rien moins que de lui donner sa nièce en mariage avec une province à gouverner. Wilfrid ne se laissa pas séduire. Sa vocation l'appelait ailleurs. Il continua sa route vers Rome, non en simple pèlerin, mais avec un

nombreux cortège[1]. A Rome, il redevint pèlerin et visita tous les sanctuaires de la ville sainte, sans oublier le monastère de Saint-André d'où étaient partis saint Augustin et ses compagnons. Il y étudia aussi les usages romains, fut présenté au pape, probablement Eugène Ier, et s'en revint par Lyon. Ce n'était qu'un début. Mais, dès ce moment, il paraît avoir trouvé à Rome ce centre, vers lequel il devait ramener son Église, et un appui pour l'œuvre qu'il méditait. Il resta trois ans à Lyon, complétant son éducation ecclésiastique dans un milieu déjà renommé pour sa science des vieilles traditions et de la liturgie antique et qui deviendra bientôt une école célèbre. C'est là qu'il reçut des mains de l'archevêque la tonsure ; première démarche fort significative, car la tonsure qu'il reçut n'était pas celle des Celtes sur le devant de la tête, mais la tonsure romaine qui nimbait le front d'une couronne de cheveux. C'était l'époque où Ebroïn faisait peser sur la Gaule une lourde tyrannie. Delphin, l'archevèque de Lyon, fut une de ses premières victimes. Wilfrid qui l'avait suivi voulait partager son sort, mais les bourreaux, frappés de sa beauté et sans doute à cause de sa nationalité anglo-saxonne, l'épargnèrent. Il revint en Angleterre, et fut bientôt appelé auprès du jeune Alchfrid, fils d'Oswy, roi de Northumbrie, et associé lui-même à son père. Alchfrid subit l'ascendant que Wilfrid exerçait presque

1. MONTALEMBERT, *loc. cit.*, p. 148.

sur tous et se lia avec lui d'une étroite intimité. Appuyé sur cette amitié royale, l'influence de Wilfrid devint prépondérante. Le jeune roi venait de fonder le monastère de Ripon, destiné à une grande célébrité. Il y avait fait venir des religieux scots adonnés aux usages celtiques. Wilfrid persuada au roi d'imposer aux nouveaux venus l'obligation d'abandonner leurs usages, en particulier pour la célébration de la Pâque. Ceux-ci préférèrent retourner à l'abbaye de Melrose, d'où ils venaient, et Wilfrid, resté maître du champ de bataille, devint abbé de Ripon qu'il gouverna selon ses principes. Peu après il reçut le sacerdoce à Ripon des mains d'un évêque franc, Agilbert, qui avait résilié son siège.

De nouveau la question des rites celtiques allait se poser. Nous avons dit, au chapitre précédent, la grande œuvre de conversion que les moines celtes avaient accomplie dans l'Heptarchie, notamment dans ce pays de Northumbrie, qui plus qu'aucun autre avait subi leur influence. Le roi actuel, Oswy, à qui sa victoire sur Penda le mercien, son titre de Bretwalda et ses autres qualités donnaient une situation privilégiée, avait été élevé dans la pratique des rites celtiques et n'en voulait pas d'autre. Wilfrid venait jeter une note discordante et déjà le fils d'Oswy et la reine Eanfleda étaient gagnés à la cause des rites romains. Le roi Oswy résolut d'en finir avec ces dissidences qui jetaient la division dans les esprits, au sein même de sa famille, et en 664, il réunissait, pour trancher cette question,

une conférence qui est restée célèbre dans cette histoire. Le lieu choisi, Whitby, était ce fameux monastère, une des gloires de la Northumbrie, alors sous la direction de la célèbre abbesse Hilda, la fille spirituelle de saint Aidan qui gouvernait, avec une admirable maîtrise, une communauté de moines et une communauté de religieuses, réunies sous sa juridiction, comme on en rencontra beaucoup chez les Saxons[1]. L'assemblée était composé de tous les hommes qui avaient le droit de siéger dans les assemblées nationales, ou witenagemot, de plus, de tous les principaux personnages ecclésiastiques ou laïques du pays.

La discussion commença entre le parti des Celtes représenté par l'évêque de Northumbrie, Colman, et par quelques autres ecclésiastiques, et les tenants des usages latins, dont l'anglo-saxon Wilfrid était l'âme. Actuellement la question semblait circonscrite à l'observance de la Pâque; les autres usages étaient tombés en désuétude ou du moins relégués au second plan. Elle avait bien son importance, comme nous l'avons déjà fait observer, car Pâque est le pivot de l'année liturgique. et une différence sur sa date entraîne toute une série de changements qui affectent le caractère même du culte divin, mais en somme question de pure discipline qui aurait pu, semble-t-il, se régler à l'amiable.

1. Voir le chapitre VIII. p. 206.

Bien des préjugés de race étaient tombés depuis que les Celtes étaient devenus les missionnaires des Saxons, les anciennes luttes étaient assoupies. Mais deux familles d'esprit se trouvaient encore aux prises. Les partisans des usages anciens, d'esprit indépendant, séparatiste, indiscipliné, c'est-à-dire les Celtes, qui avaient imposé leur manière de voir à beaucoup d'Anglo-Saxons ; de l'autre côté, l'esprit de discipline, d'autorité, de règle, représenté par Wilfrid et les partisans de Rome.

Après de longues discussions, la question fut tranchée par voie d'autorité, et avec un rare bon sens, par le roi Oswy qui présidait l'assemblée. « Est-il vrai, demanda-t-il aux dissidents, que Notre-Seigneur a dit à Pierre : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle, et je te donnerai les clefs du royaume des cieux ? » Colman, l'évêque de Lindisfarne, qui avait juridiction sur ce vaste royaume, et défendait les usages celtiques, n'eut garde de le nier. « Pouvez-vous, reprit le roi, me prouver que Notre-Seigneur ait dit les mêmes paroles à votre Columba ? » C'était de lui que se réclamait surtout Colman ; il n'osa cependant le mettre sur le même rang que Pierre. « Vous êtes donc d'accord sur ce point que les clefs du ciel ont été données à Pierre ? » reprit le roi. « Eh bien donc, continua-t-il, s'il est le portier du ciel, je ne veux pas le contredire, mais au contraire lui obéir en tout, de peur qu'en arrivant aux portes du royaume céleste, il n'y

ait personne pour me les ouvrir, si je suis l'adversaire de celui qui en tient les clefs. De ma vie je ne ferai ni n'approuverai rien, ni personne qui lui soit contraire [1]. »

La réponse était concluante ; l'avis du roi fut adopté par l'assemblée, mais Colman ne se rendit pas ; il abandonna son évêché et se retira avec les moines scots de Lindisfarne à Iona, cette dernière citadelle des Celtes. Mais le coup de grâce venait d'être porté dans cette assemblée de Whitby aux usages celtiques et aux tendances séparatistes.

2. — La dédicace de Peterborough.

L'année 664 vit une autre assemblée nationale de même genre, où la question des usages, désormais réglée, ne fut pas abordée, mais où se réunirent les principaux personnages de l'Heptarchie, ce fut la dédicace de la célèbre abbaye de Peterborough que les rois de Mercie, successeurs du païen Penda, fondaient dans leur royaume, et dont ils voulaient faire un centre de vie monastique, en même temps qu'un domaine de saint Pierre, comme l'indiquait son nom. Aucune preuve ne pourrait mieux démontrer les progrès rapides du christianisme que la fondation de ce vaste monastère par deux successeurs de ce Penda de Mercie,

1. Béd., *H. E.*, III 25.

qui si longtemps avait été considéré comme le représentant du paganisme.

La charte de fondation, un des diplômes les plus anciens de l'histoire d'Angleterre, est en même temps un document de piété envers Rome [1]. Wilfrid assista à cette dédicace, avec les évêques et les principaux représentants de l'aristocratie anglo-saxonne, et signa le document en ces termes; *Ego Wilfridus presbyter, famulus ecclesiarum et bajulus evangelii Dei in gente, affectavi.* Désormais il allait pouvoir ajouter à ces titres celui d'évêque. L'évêché de Northumbrie était en effet vacant, depuis le départ de Colman.

Le witenagemot fut réuni pour l'élection, et les thanes de Northumbrie, d'accord avec les deux rois, choisirent Wilfrid. C'était une nouvelle victoire et qui paraissait décisive, pour les usages romains dont Wilfrid était l'infatigable champion. Mais cette victoire lui coûta cher. L'assemblée de Whitby avait pu établir une règle générale pour la célébration de la Pâque, elle avait laissé subsister dans les cœurs les germes de division entre les deux partis. Comme il arrive souvent en ces matières, la question de principe étant réglée d'autorité, se transforma en une question de personnes, et Wilfrid devint le bouc émissaire sur lequel allaient peser toutes les rancunes celtiques; désormais il ne connaîtra plus guère le repos.

1. Sur l'authenticité de ce diplôme qui a été contestée, cf. Kemble, *Codex diplomaticus*, n° 984; Dugdale, *Monasticon*, t. I, p. 63.

Il faut avouer que de son côté il ne songea guère à ménager les susceptibilités de ses adversaires. Marquant, de son autorité privée, tout ce clergé breton de la note de schismatique, il ne voulut être ordonné évêque que par des évêques des Gaules, en relation directe avec Rome. Entouré d'un fastueux cortège, il s'en vint à Compiègne se faire sacrer par l'anglo-saxon Agilbert, devenu évêque de Paris. Cette cérémonie fut entourée d'une pompe orientale. L'élu fut sacré avec le concours de douze évêques, et porté ensuite à travers l'église sur une sorte de *sedia gestatoria*, un trône d'or soutenu sur les épaules des évêques, au chant des hymnes. Du même coup, de Lindisfarne qui avait été le siège épiscopal de ses quatre prédécesseurs, il décida de transporter sa résidence épiscopale à York, qui était l'ancienne capitale ecclésiastique. En revenant de France et avant d'aborder en Angleterre, il fit naufrage sur la Manche et s'échoua avec ses compagnons sur les côtes du Sussex. Les Saxons du sud étaient justement les seuls qui fussent encore païens. Ils prétendaient bien exercer les droits d'épave sur le navire que le reflux avait laissé à sec. Ils se lancèrent à l'assaut. Les compagnons de Wilfrid se défendirent comme dans une forteresse. Ils auraient sans doute succombé dans la lutte, si le flux en remontant n'avait chassé les assaillants et remis le navire à flot[1]. Wilfrid et ses compagnons purent aborder

1. Eddius, 13.

sur la côte de Kent. Mais sa patrie ne lui fut guère plus hospitalière que ne l'avait été celle des Saxons du sud. Pendant son absence qui s'était prolongée, le parti celtique avait relevé la tête en Northumbrie. Oswy lui-même, revenu à d'autres sentiments, lui avait ravi son siège d'York, en y nommant évêque Ceadda (saint Chad). Il y avait ici un révoltant abus de pouvoir. Ce qui étonne, c'est que Ceadda dont le zèle et les vertus épiscopales sont incontestables[1] ait pu accepter le siège d'York dans ces conditions, et que sa prise de possession n'ait soulevé aucune protestation. Bien plus, la victime même de cette usurpation, dont le tempérament combattif ne nous faisait pas attendre une telle mansuétude, l'accepta sans mot dire et se retira dans son monastère de Ripon où il vécut dans l'étude et dans la retraite, comme un simple moine. Il n'avait alors que trente ans (665).

Quatre ans après, le roi de Mercie, Wulphère, l'appelait dans son royaume où il n'y avait pas d'évêque, et cette vaste province devint son diocèse. Appuyé sur le concours du roi, et de la reine Ermenilda, il fonda plusieurs monastères, et travailla activement à consolider en Mercie l'œuvre de la conversion. Le monastère, qui était en même temps paroisse, devenait le centre d'une chrétienté; ainsi les évêques et les moines faisaient une Angleterre chrétienne, comme les abeilles leur ruche.

1. Bède, III, 28.

Le siège de Cantorbéry étant venu à vaquer, le roi de Kent y appela Wilfrid, qui exerça les pouvoirs de métropolitain pendant trois ans. On voit que la hiérarchie était encore un peu flottante et que les évêques passaient facilement d'un siège à un autre.

Wilfrid n'oubliait pas pour cela son monastère de Ripon, où il introduisit la pratique du chant grégorien, d'après la méthode qui se pratiquait à Cantorbéry ; il y envoyait aussi des maçons et des architectes, car il avait en vue de vastes constructions selon le système romain, enfin il y établit la règle bénédictine non encore connue dans les monastères de Northumbrie [1]. Partout il allait propager cette règle, l'opposer aux coutumes monastiques des Celtes, et une rivalité pacifique, qui devait se terminer par le triomphe de la règle de saint Benoît, s'établit entre les deux usages ; c'était le renouvellement de la même lutte qui s'était livrée dans les Gaules entre les règles de saint Colomban et d'autres législateurs monastiques, et celle de saint Benoît qui, dans tous les pays d'Europe, par une conquête non sanglante, supplantera les autres règles.

Ici, par le fait même que le christianisme avait été importé en Angleterre par des moines bénédictins, et que la première fondation bénédictine dans l'île était une fondation romaine, la règle bénédictine représentait ce qu'on peut déjà appeler l'esprit latin et l'union avec Rome.

1. MABILLON, *Acta SS. O. S. B.*, t. V, p. 633, et *Annales Benedictini*, l. XV, n. 64.

Wilfrid ne garda le siège de Cantorbéry que jusqu'en mai 669, et laissa cette place à un nouveau venu, le moine grec Théodore, qui avec lui fut un des grands ouvriers de l'œuvre d'organisation. Quant à Wilfrid, il fut rétabli, à la demande de Théodore même, sur le siège d'York dont il avait été injustement dépossédé. Ceadda, de son côté, abandonna le siège usurpé dès que le droit de Wilfrid lui fut démontré, et se retira pacifiquement dans le monastère de Lastingham d'où il sortait. Toute cette histoire nous démontre à tout le moins que dans le cœur de ces évêques l'ambition n'avait pas de place, pas plus du reste que la rancune, car Wilfrid une fois rétabli n'eut rien de plus pressé que de faire nommer Ceadda à l'évêché de Mercie, et de lui donner une de ses terres [1]. L'évêque d'York continua son œuvre, appuyé jusqu'à la fin par le roi Oswy qui mourut en 670. Son successeur Egfrid fut d'abord aussi un protecteur pour Wilfrid; l'évêque et le roi travaillèrent d'accord à la prospérité de la Northumbrie. Des paroisses furent établies, des prêtres et des diacres furent créés pour enseigner et baptiser; on ouvrit des écoles dans les monastères; l'enseignement du chant grégorien avait le premier pas et la Northumbrie devint célèbre dans cet art. L'architecture prit un grand développement. Wilfrid avait le goût des vastes constructions. « Il fut, dit Montalembert, le véri-

1. Ceadda mourut en 672, après avoir donné l'exemple d'une vie humble, pauvre, laborieuse et sainte. Bede, VI, 3.

table initiateur de l'art chrétien et de l'architecture ecclésiastique dans le nord de l'Angleterre. » Les églises d'York, de Lindisfarne, de Ripon, furent réparées ou reconstruites. Celle de Ripon, dédiée à saint Pierre, excita l'admiration universelle. Le grand monastère d'Hexam, sur la Tyne, lui doit encore sa fondation, et sa basilique dépassa en étendue et en hauteur celle de Ripon. Ce monastère d'Hexham paraît être devenu le lieu de prédilection de Wilfrid ; il s'y retirait souvent et c'est là qu'il terminera sa carrière tourmentée[1].

3. — Dernières luttes et derniers travaux de Wilfrid ; démêlés avec Théodore.

Mais la confiance que lui témoignait le jeune roi de Northumbrie devait être éphémère. Elle fut compromise tout d'abord par l'influence qu'exerça Wilfrid dans des affaires d'un caractère privé et tout intime. Le roi avait épousé Etheldreda, veuve d'un prince qui l'avait laissée vivre à sa guise et avait respecté sa virginité. Comme elle était d'une éclatante beauté, Egfrid en devint amoureux et résolut de l'épouser; Etheldreda contrainte par sa famille fut obligée de consentir, tout en se promettant bien de garder la virginité dans le mariage. C'était un peu la situation délicate et compliquée qui s'était présentée un siècle auparavant pour Clotaire et sainte Radegonde. Les

1. *The Priory of Hexham, its chroniclers, endowments and annals* (by James Rayme), Durham, 1864, dans *Surtees Society*.

sages lois de l'Église qui, de bonne heure, rendirent impossibles de pareils compromis et des complications aussi redoutables, n'existaient pas alors, ou du moins étaient peu connues, puisque nous voyons Wilfrid prendre fait et cause pour Etheldreda contre son mari, et aider celle-ci à l'abandonner pour se retirer sur ses domaines, dans l'île d'Ely, où elle fonda un monastère qui est devenu célèbre dans l'histoire d'Angleterre, 673. Wilfrid resta le conseil et l'ami de la royale abbesse, mais le roi ne lui pardonna pas son intervention [1].

Une autre cause, si celle-là n'eût pas suffi, contribua à le perdre dans l'esprit du roi. Egfrid avait pris une seconde femme qui conçut contre Wilfrid une de ces haines féminines qui ne pardonnent jamais. Wilfrid, tout en menant dans son particulier une vie pauvre et mortifiée, aimait à s'entourer d'un luxe presque royal. Ses richesses, ses constructions, son cortège de clients et de vassaux, le faste qu'il aimait à déployer dans certaines circonstances, l'influence qu'il exerçait au loin, et le charme de sa personne qui paraît avoir été puissant, auraient pu donner ombrage à un roi moins prévenu qu'Egfrid. Il jura sa perte. On fit entrer dans le complot Théodore, archevêque de Cantorbéry, dont nous aurons bientôt à parler [2].

Celui-ci vint à York pendant une des absences de

1. Etheldreda mourut quelques années plus tard, quand Wilfrid était à Rome.

2. Le biographe de Wilfrid, Eddi, l'accuse de s'être laissé gagner à prix d'argent, EDDIUS, c. 24. Cependant cf. MONTALEMBERT, p. 262, 263.

Wilfrid, et usant d'un pouvoir discrétionnaire, il le déposa et divisa le grand diocèse de Northumbrie en trois tronçons, à la tête desquels il mit des moines celtiques ralliés aux usages romains, mais hostiles à Wilfrid[1]. Wilfrid, lésé dans tous ses droits, refusa d'accepter la sentence et en appela à Rome. Il partit lui-même pour y défendre sa cause. En Gaule, Ebroïn, suborné par ses ennemis, l'attendait au passage et lui réservait sans doute un sort semblable à celui de toutes les victimes qui tombaient dans ses mains féroces, mais la tempête poussa Wilfrid sur les côtes de la Frise. Il s'arrêta au milieu de ces populations encore sauvages, redevint missionnaire et pendant tout l'hiver de 678-679, il prêcha tous les jours avec le succès qui avait couronné autrefois ses prédications au milieu des Saxons d'Angleterre. Au printemps, il reprit sa route par l'Austrasie, où le roi Dagobert II voulait lui faire accepter l'évêché de Strasbourg. La haine de ses ennemis qui l'avait poursuivi en Frise, lui dressa de nouvelles embûches en Lombardie. Mais Wilfrid à travers tous ces obstacles put arriver à Rome en 679. Le pape Agathon confia sa cause à une assemblée de cinquante évêques et prêtres, qu'il présida lui-même.

La cause était claire. Au point de vue du droit. Wilfrid avait été dépossédé injustement de son siège

1. Eddi, le biographe de Wilfrid et son ami, présente les faits sous le jour le plus favorable à son héros, il est par suite très hostile à Théodore. Mais nous verrons en parlant de ce dernier qu'il s'était attribué la tâche de constituer des diocèses, et que celui de Northumbrie pouvait paraître beaucoup trop vaste pour un seul évêque.

sans jugement canonique, sans avoir été convaincu d'aucune faute, et si quelque chose pouvait expliquer ou excuser la précipitation de Théodore, c'est l'ignorance des règles canoniques où semblait plongée l'Angleterre à ce moment de son histoire.

Wilfrid fut rétabli sur son siège d'York, mais on lui prescrivait de choisir des coadjuteurs, et par suite la division du diocèse de Northumbrie, faite par Théodore et qui était une sage mesure, était maintenue. Du reste l'œuvre d'organisation entreprise par ce dernier était trop importante et trop légitime, comme nous le verrons bientôt, pour ne pas mériter les éloges du Pape ; ils ne lui furent pas ménagés dans cette assemblée qui annulait la déposition de Wilfrid [1].

Wilfrid, après être resté quelque temps à Rome et avoir traité plusieurs autres affaires, revint en Angleterre. L'Austrasie qu'il traversait ne lui fut pas aussi clémente qu'à son premier passage. Une troupe armée, soudoyée par Ebroïn, le guetta, et s'empara de sa personne, de ses compagnons et de ses biens ; mais il fut relâché et put atteindre l'Angleterre. Il s'arrêta en Mercie dans sa grande abbaye de Peterborough pour laquelle il venait d'obtenir le singulier privilège de l'*exemption*, en vertu duquel l'abbaye relevait directement du pape, et était exempte de la juridiction de l'évêque [2].

1. Sur cette assemblée, cf. Bollandistes, *Acta SS.*, t. IV, sept., p. 69 Eddius, 28, 30, et Montalembert, *loc. cit.*, p. 583.

2. Cf. le diplôme dans Dugdale, I, 67, dans lequel les bollandistes trouvent des interpolations.

Arrivé à la cour d'Egfrid, il présenta les pièces qui lui restituaient son siège, dans une assemblée du clergé et des grands. Mais on l'accusa d'avoir obtenu ce décret à prix d'argent, il fut condamné à la prison, séparé de ses amis, dépouillé de tout ce qu'il avait, et jeté dans un cachot. Dans ces extrémités tragiques qui se rencontrent si souvent dans sa vie, le saint et le moine héroïque se retrouvaient toujours. Wilfrid supporta patiemment et vaillamment sa prison; à ceux qui lui offraient de la part du roi de le restituer dans ses charges et sa liberté, s'il voulait reconnaître la fausseté du décret pontifical, il répondit avec indignation qu'il préférait la mort, à laquelle il s'exposait en effet. Il consolait sa captivité par le chant des psaumes. Comme son gardien paraissait encore trop humain, on l'envoya dans la citadelle de Dunbar, perdue sur les bords de la mer d'Écosse, où il devait vivre dans un isolement complet et chargé de fers. La reine Ermenburga, qui était la cause principale de ses malheurs, étant tombée malade au monastère de Coldingham, non loin de Dunbar, prit peur et vit dans cet événement la punition de ses injustices; Wilfrid recouvra sa liberté. Mais il vécut en fugitif pourchassé par ses ennemis jusqu'en Mercie et en Wessex, et ne trouva un abri que parmi les païens du Sussex (681) où quelques années auparavant il avait failli périr. Les Saxons du Sussex, isolés de l'Heptarchie, étaient restés obstinément païens. Une fois encore Wilfrid dans son exil redevint missionnaire et convertit ce royaume, le seul des royaumes

saxons qui n'eût pas reçu l'Évangile. Selon sa coutume, il fonda un monastère pour conserver la foi au milieu de ces populations. Ce monastère de Selsey devint plus tard le chef-lieu d'un diocèse (transféré à Chichester en 1085). Il y resta de 681 à 686. On peut compter parmi ses conquêtes les plus extraordinaires de missionnaire, celle d'un fougueux et féroce prince saxon de l'ouest, Ceadwalla. Celui-ci, exilé comme Wilfrid et secouru par lui, conquiert le Wessex et le Sussex, ravage le royaume de Kent, s'empare de l'île de Wight, qu'il dévaste, et où il fait égorger douze cents familles. Il se convertit enfin à la prédication de Wilfrid, vint à Rome en pénitence de ses crimes et s'y fit baptiser par le pape.

Quant à Wilfrid, la réparation n'allait pas tarder à venir, éclatante et complète. Le roi Egfrid, qui ne lui avait jamais pardonné, périt en l'an 685 dans une guerre contre les Celtes du nord, qui détruisirent en même temps son armée, et portèrent à la puissance de la Northumbrie un coup dont elle ne se releva pas. La reine Ermenburga, enveloppée dans le même désastre, se retira dans un monastère, et comme dit le biographe de Wilfrid, la louve fut changée en brebis (Eddius, c. 23). Quant à l'archevêque Théodore, nous verrons, en étudiant sa vie, qu'il reconnut franchement ses torts et se réconcilia avant de mourir avec Wilfrid.

Grâce à son intervention, les monastères et les domaines qui avaient appartenu à Wilfrid, en Mercie, lui furent restitués. Le successeur d'Egfrid,

Aldfrid, élevé à l'école monastique d'Iona, rappela Wilfrid (686), lui rendit le monastère d'Hexham, l'évêché d'York, enfin Ripon ; même les quatre diocèses qui avaient été formés du démembrement d'York furent réunis sous sa juridiction.

Mais il était écrit que Wilfrid ne devait pas finir ses jours dans la paix, et peut-être son caractère passionné et excessif ne fut-il pas étranger à ces déboires. Nous pouvons résumer ces derniers événements en quelques lignes. Un premier orage éclata au monastère de Lindisfarne, par suite des mesures peut-être peu prudentes adoptées par Wilfrid. Cet orage fut bientôt apaisé.

Mais en 691, le roi Aldfrid, jaloux de son influence et mécontent sans doute de son zèle contre les usages celtiques, l'exila de nouveau.

Il se réfugia dans son monastère de Peterborough en Mercie et fut appelé bientôt par le roi au siège de Lichfield. Il y resta en paix. Mais ce repos ne fut pas de longue durée. En cette année 703, les évêques d'Angleterre furent convoqués par le roi de Northumbrie à Nesterfield. Wilfrid dut comparaître en accusé, il fut condamné, et obligé de se réfugier en Mercie où la haine de ses ennemis le poursuivait encore ; les moines de son abbaye de Ripon qui lui restaient fidèles furent frappés d'excommunication. Pour lui, il résolut de nouveau d'aller implorer le pape à Rome pour faire réparer les injustices dont il était la victime.

Il avait alors soixante-dix ans et dut faire à pied

ce long voyage à travers la Frise, la Neustrie, l'Austrasie, la Lombardie, faisant tête à tous les orages avec son courage indomptable.

Jean VI, qui était alors pape, réunit de nouveau un concile pour juger sa cause. Elle fut examinée à fond, en soixante-dix séances (703-704). Ses adversaires y présentèrent leurs griefs, mais le vieil athlète y répondit avec une éloquence, une précision, une présence d'esprit qui étonna les Romains eux-mêmes. Les juges du concile lui rendirent pleinement justice et le pape écrivit aux rois de Northumbrie et de Mercie pour leur demander d'examiner à nouveau la cause et de rendre justice à Wilfrid. L'archevêque de Cantorbéry [1] se réconcilia sincèrement avec lui. Mais le roi de Northumbrie résista et n'accepta la sentence du pape que sur son lit de mort, 705. Son successeur ne montra pas de meilleures dispositions, et Wilfrid dut attendre encore pour que justice lui fût rendue. Il fut même obligé de faire quelques nouveaux sacrifices à la paix, mais enfin elle fut conclue entre le roi, les évêques et Wilfrid.

Ce fut la fin de ses tribulations. Les dernières années de ce champion héroïque (705-709) s'écoulèrent dans le calme. Il resta debout jusqu'au dernier jour, donnant la veille même de sa mort des signes de son inlassable activité. Il s'éteignit doucement, presque sans maladie, dans une de ses

1. C'était Berchtwald, successeur de Théodore.

fondations, près de Northampton, le 23 juin 709.

Nous nous sommes étendu avec plus de détail sur cette vie, parce que d'abord elle résume à peu près l'histoire d'Angleterre au VIIe siècle, puis elle touche à tant de questions importantes dans cette histoire qu'il fallait lui laisser sa place. Au point de vue des rites celtiques, l'attitude de Wilfrid fut nettement hostile. Nous avons même pu remarquer que ce zèle à les combattre fut parfois excessif. Il n'était pas juste de considérer les Celtes comme des schismatiques ou des hérétiques. Il s'agissait au fond de pures questions disciplinaires que l'on pouvait régler à l'amiable.

Mais si, dans le détail, Wilfrid et ses partisans ont pu dépasser la mesure, il faut reconnaître le grand service qu'ils ont rendu à l'Église d'Angleterre en la faisant rentrer dans l'unité latine. Il est clair, d'après l'histoire même de Wilfrid, que l'isolement avait été fatal à cette Église, et qu'il le serait devenu davantage encore avec le temps. La hiérarchie était à peine constituée, les lois canoniques paraissent inconnues; les évêques sont institués ou destitués sans jugement, ils sont livrés aux fantaisies de ces roitelets saxons. Des abus s'étaient glissés dans cette Église qui demandaient un prompt remède; les singularités celtiques elles-mêmes, quoique ne touchant pas à la substance du dogme, auraient pu être le point de départ d'un schisme ou d'une hérésie, comme pour les quartodécimants du IIIe et du IVe siècle. En montrant au-dessus des par-

tis politiques qui divisaient l'Heptarchie, et des intérêts de clocher qui troublaient la paix intérieure, cette juridiction supérieure qui, à Rome, jugeait en dernier appel, il rendit à son Église le plus signalé service et la fit échapper pour des siècles à l'érastianisme et à l'esprit national qui déjà menaçait de faire d'une Église universelle et catholique par essence, l'Église des Anglais.

N'eût-il accompli que cette tâche, Wilfrid devrait être honoré déjà comme un des plus grands hommes de l'Église d'Angleterre. Il fut en outre par son activité religieuse, par son zèle à porter la parole au milieu des infidèles, par sa constance invincible au milieu des plus grandes épreuves, par sa sainteté aussi, un des apôtres de ce grand pays.

4. — Le moine grec Théodore, philosophe et archevêque de Cantorbéry.

Nous pourrons résumer plus rapidement la carrière de ses grands contemporains, Théodore, Cuthbert et Benoît Biscop, qui travaillèrent à ses côtés à la même œuvre.

Elle est bien extraordinaire aussi la carrière de ce moine grec qui devint sur ses vieux jours archevêque de Cantorbéry et fut avec Wilfrid un des grands ouvriers de la réorganisation des églises d'Angleterre. Lorsqu'en 667 le siège épiscopal de Kent vint à vaquer, Oswy, roi de Northumbrie en

même temps que Bretwalda de l'Heptarchie, d'accord avec Egbert, roi de Kent, déféra au pape Vitalien le choix du primat d'Angleterre. Ce choix n'était pas facile. Vitalien désigna d'abord un certain Adrien, abbé d'un monastère des environs de Naples, qui ne se jugea pas digne de la tâche. Un autre moine, André, élu ensuite, ne put accepter à cause de ses infirmités. Les yeux du pape tombèrent alors sur un moine grec, Théodore, à qui sa science avait fait donner le surnom de philosophe, et qui n'avait pas moins de soixante-dix ans ; il était né avant la mort de saint Grégoire le Grand. Il fut sacré le 26 mars 668 et se mit en route pour l'Angleterre. Théodore, né à Tarse, avait fait une partie de son éducation à Athènes, et possédait une culture grecque et latine qui devait le mettre bien au-dessus de ses contemporains anglo-saxons. Comme nous l'avons vu par l'histoire de Wilfrid, la hiérarchie d'Angleterre était dans un grand état de confusion, sans parler des divisions que jetait dans les églises la question des rites celtiques ; la tâche qu'il avait à accomplir était des plus compliquées. Il commença par une sorte d'inspection de l'Angleterre, puis son premier soin fut d'établir des diocèses réguliers. Quand, en 673, il réunit un synode, il se trouva à la tête d'une réunion d'évêques déjà imposante, avec une juridiction bien délimitée. Ce concile se tint à Hertford (Bède, *H. E.*, IV, 5). Les évêques de Rochester, d'Estanglie, d'York et Lindisfarne, de Lastingham, de Lich-

field, de Londres, de Winchester, de Cantorbéry y furent présents ou représentés. Théodore y fit promulguer un livre de canons, probablement ceux de Denys le Petit, adaptés à l'Angleterre. Les questions de la Pâque, de la juridiction des évêques, de l'exemption des monastères y furent examinées; on y donna les règles de vie ecclésiastique, des prescriptions sur le mariage. On a attribué avec raison une grande importance à ce concile, le premier monument chronologiquement, qui consacre la législation des églises anglaises.

Après le concile, Théodore continua son œuvre et nous avons vu par la vie de Wilfrid, que, pendant un exil de ce dernier, il divisa en trois le vaste diocèse de Northumbrie. La sentence de Théodore fut discutée à Rome, 679, dans un concile[1]. La division du diocèse fut maintenue, mais Wilfrid fut rétabli sur son siège, sans pouvoir cependant, comme nous l'avons dit, obtenir l'effet de cette sentence. Cependant, sans se laisser arrêter par aucun incident, et avec une activité étonnante de la part d'un vieillard, Théodore continuait son œuvre, créait et délimitait des diocèses au nord et au sud, déposait des évêques ou en établissait de nouveaux.

En 680, il tint un nouveau concile à Hatfield, dont malheureusement les actes ne nous ont pas été conservés[2]. On y consacra probablement la

1. Béd., IV, 12; Wilkins, *Councils*, I, 41-43; Spelman, I, 158; Haddan et Stubbs, t. III, 118-122.

2. *Anglia sacra*, I, 143; Stubbs dans son article sur Théodore de

nouvelle organisation des diocèses, on approuva contre les monothélites les décisions de l'Église romaine, on y prit quelques nouvelles mesures concernant la délimitation des diocèses.

Avant de mourir il se réconcilia, comme nous l'avons vu. avec Wilfrid, qu'il avait injustement dépossédé. Mais quelque jugement que l'on porte sur sa conduite dans cette affaire, il faut reconnaître que l'œuvre de ce vieux moine grec en Angleterre fut considérable. Soit par suite des directions diverses qui s'étaient exercées dans ce pays, missionnaires romains, francs, burgondes, italiens, celtes, soit par suite de la différence des races qui se partageaient alors cette contrée, soit même en vertu de la division en petits royaumes rivaux, souvent hostiles au sein même de l'Heptarchie anglo-saxonne, l'Église d'Angleterre manquait essentiellement d'unité et d'homogénéité ; elle était tiraillée en sens divers par des influences contraires ; c'était presque l'anarchie. Théodore lui donna une organisation plus solide, et s'il ne put faire l'unité complète, il travailla avec succès à sa réalisation partielle. Et par suite, comme les historiens d'Angleterre l'ont reconnu, il a aidé aussi à faire l'unité de la race anglaise.

Sur la théologie et sur la discipline il a exercé la plus grande influence par les règles qu'il a établies. Si le pénitentiel qui lui est attribué n'est

Tarse dans *Dict. of Christian Biography*, p. 929 ; Haddan et Stubbs, *loc. cit.*

pas de lui, dans son intégrité, il s'inspire incontestablement de son esprit, et il peut en être considéré au moins moralement comme l'auteur. Il y établit des règles et fixe les peines encourues par les délits dans une sorte de catalogue tarifé des péchés[1].

On lui a aussi attribué le mérite d'avoir établi en Angleterre le système de la paroisse. Mais il lui est postérieur. A l'époque de Théodore la paroisse n'est pas encore constituée. Il y a des monastères, il y a des missionnaires, il y a des chapelains attachés à des églises fondées par des patrons, il n'y a pas encore un système parochial proprement dit. Cependant le pénitential pouvait fournir les éléments pour cette organisation future. En somme au VIIe siècle l'élément monastique est encore dominant; le ministère de la prédication et de l'évangélisation, on a dû déjà s'en rendre compte par cette histoire, est accompli par les moines ou dans des églises qui dépendent des monastères.

Sur les écoles et sur l'enseignement, l'influence de Théodore fut aussi considérable. Lui-même était un vrai *scholar* qui, à la connaissance du grec, sa langue maternelle, et du latin, de la théologie, de la philosophie et du droit, joignait quelques notions de médecine.

1. Sur cette question des pénitentiels de Théodore cf. FOURNIER, *loc. cit.;* SALTET, *loc. cit.;* ci-dessus, p. 110, note. Contrairement à Schmitz, M. Fournier établit que l'origine de ces pénitentiels est celtique, et que l'Église saxonne les adopta de bonne heure.

Il fonda ou organisa des écoles, et quelques-uns de ses disciples, comme Aldhelm, dont nous parlerons bientôt, lui font honneur. Ce moine grec fut l'anneau qui renoua pour l'Angleterre la chaîne des traditions avec l'orient et le monde grec. Quant à son caractère, sa conduite à l'égard de Wilfrid a pu paraître dure, injuste même, et le biographe de Wilfrid, Eddius, va jusqu'à l'accuser d'avoir obéi au roi Egfrid par intérêt. Mais Eddius est passionné et partial, et rien dans la vie de Théodore ne paraît justifier un pareil reproche. Sans parler de son activité qui fut extraordinaire, de son intelligence qui paraît avoir été lucide, et au-dessus de l'ordinaire, de son érudition étendue, de son expérience, il eut la force et la ténacité dans le caractère qui lui permirent de mener à bien l'entreprise ardue de la réorganisation des diocèses. Il mourut le 19 septembre 690, à quatre-vingt-huit ans.

Cependant c'est moins par la sainteté que par l'activité que brilla Théodore. Si l'on veut, durant le VIIe siècle, trouver des exemples d'une vie sainte, c'est celle de Cuthbert qu'il faut étudier.

5. — Cuthbert, l'ascète, le missionnaire, l'ermite.

Cuthbert est né dans la première partie du VIIe siècle, en Northumbrie. Il fut d'abord berger. C'est en

651 qu'il entre dans la vie monastique[1]. Il alla au monastère de Melrose (old melrose) sur la Tweed, fondation de Lindisfarne. Après quelques années de vie religieuse où éclata sa piété, il vint avec son abbé à Ripon pour fonder un nouveau monastère. Quand Alchfrith, le fils du roi de Deirie, patron de ce monastère, voulut y faire adopter les pratiques romaines, Cuthbert, qui suivait celles des columbites, revint à Melrose. Il y occupa la charge de prieur, et fut un actif missionnaire au dehors ; il parcourait ainsi les campagnes et faisait des conversions au sein des populations rurales. Il fut ensuite envoyé comme prieur à Lindisfarne, qui était encore attaché aux coutumes celtiques. Il semble que Cuthbert ait dès lors adopté la pâque romaine et il s'efforça même de ramener les moines de Lindisfarne à ses vues. Après douze ans de vie commune, il se retira pour vivre en solitaire à Howburne[2]. Un peu plus tard il choisit comme séjour une des petites îles de Farne au sud de Lindisfarne ; c'était un îlot de quelques acres couvert de gazon et entouré de roches basaltiques sur cette côte sauvage de la mer du Nord. Il se construisit une chaumière et y vécut en ermite ou plutôt en reclus, car les murs sans fenêtres s'élevaient assez haut pour l'empêcher de voir la mer ou la terre. Il y passa neuf ans.

1. Sur saint Cuthbert voir les documents cités en tête de ce chapitre.

2. RAINE, *St Cuthbert*, p. 21.

Il fut tiré de sa solitude en 684 par le synode de Twyford, tenu par Théodore, sous la protection d'Egfrid, roi de Northumbrie, pour occuper le siège d'Hexham. Il ne se laissa pas convaincre facilement. Il fallut que son ancien ami Eata lui offrît avec beaucoup d'instances le siège que lui-même avait occupé jusque-là à Lindisfarne. Cuthbert s'y sentait plus chez lui ; il accepta, mais au bout de deux ans, il revint à son ermitage. Il n'y vécut plus que quelques mois, et mourut en 687 dans l'exercice de la pénitence dont sa vie avait été un long exemple. A peine eut-il rendu le dernier soupir vers minuit, qu'un de ses compagnons, Herefrith, qui l'avait aidé dans son dernier combat, agita dans la nuit deux torches qu'il avait en main. C'était le signal attendu par ceux de Lindisfarne. Le moine veilleur sur la tour du monastère aperçut la lumière sur la mer, avertit les frères qui s'en vinrent au matin chercher le cadavre. Ils l'enterrèrent près de l'autel, et il devint le vrai patron du grand monastère, et comme le palladium que les moines emportaient avec eux quand ils fuyaient devant l'invasion danoise.

6. — Benoît Biscop, le moine voyageur et érudit.

Dans cette période de l'histoire ecclésiastique d'Angleterre au VIIe siècle si féconde en saints et en grands hommes d'église, Benoît Biscop

nous fournit un autre type, celui du moine érudit, du voyageur et du curieux, ami des lettres et des arts, soucieux de recueillir les traditions du passé et de les faire revivre, passionné pour les manuscrits et les objets d'art, organisateur habile, en même temps qu'un maître de la vie spirituelle, l'un de ces hommes à l'existence modeste dont la postérité oublie trop vite le nom, mais qui fut plus utile à son siècle et à l'Angleterre que ne l'eût été un grand conquérant. Né vers 628, il appartenait probablement à une famille saxonne de race royale; il fut lui-même thane d'Oswy, roi de Northumbrie. A vingt-cinq ans il renonçait au monde et nous avons vu qu'il accompagnait Wilfrid dans son voyage de Rome en 653. Il fit en 665 un second voyage à Rome, mais s'arrêta en route à Lérins où il resta plusieurs mois, pour étudier la discipline et la vie. Ainsi le monachisme saxon se rattachait par de nouveaux liens à la Gaule et à Rome. A Rome, il fut adjoint comme compagnon au vieux moine Théodore que le pape Vitalien nommait archevêque de Cantorbéry.

Il visita Rome une troisième fois, mais cette fois surtout en érudit, pour acheter des livres. Il s'en revint chargé de savantes dépouilles en Northumbrie, où le roi Egfrid lui donna de vastes propriétés pour construire un monastère. Ce domaine, situé vers l'embouchure de la Wear au nord, devint le monastère de saint Pierre de Wearmouth (bouche de la Wear), l'un des plus célèbres de cette période,

un foyer de science et de civilisation que les Anglais devraient vénérer comme les Italiens le Mont Cassin, ou les Allemands, Fulda. Désireux comme Wilfrid de doter son pays d'une architecture nouvelle, il avait amené des ouvriers pris en Gaule, et fit imiter les procédés de construction usités à Rome. Il vint dans cette ville une quatrième fois pour compléter la décoration de son église; il en rapporta un trésor de livres, de reliques, d'objets précieux. Soucieux de mettre son monastère au premier rang, il ramenait aussi de Rome un chantre pour instruire ses moines dans la musique et les cérémonies romaines.

Le roi Egfrid fut si frappé de l'œuvre accomplie à Wearmouth qu'il chargea Benoît de construire une abbaye sœur sur l'autre rive de la rivière à Yarrow, 682. Ce pèlerin infatigable, dès qu'il eut envoyé une petite colonie dans la nouvelle fondation, repartit pour Rome, afin de procurer au nouveau monastère livres et peintures. Ce fut son dernier pèlerinage; il fallut la paralysie pour l'attacher à son monastère. Il y mourut le 12 janvier 690.

Il avait dans ses voyages visité dix-sept monastères différents, et avait choisi comme règle celle de saint Benoît qu'il fit adopter par ses moines.

Il est supérieur comme promoteur de la culture à Wilfrid, avec lequel il eut du reste quelques différends. Il avait beaucoup plus de sympathie pour Théodore dont il fut l'ami, et dont il partageait les vues. L'Angleterre, dit l'historien Stubbs, n'a ja-

mais assez reconnu ce qu'elle lui doit [1], car la civilisation et la science du VIIIe siècle furent conservées dans ce monastère de Yarrow qu'il avait fondé, où fut élevé Bède ; de Yarrow et de Wearmouth sortit l'école d'York, où étudia Alcuin qui communiqua à son tour les traditions de culture à l'école carolingienne.

Il avait créé pour l'Angleterre le type du monastère, foyer de science et d'art, un peu différent du monastère d'Iona et des autres monastères celtes d'Angleterre qui étaient surtout des centres de vie spirituelle et des écoles de missionnaires.

1. Dans la vie de Benoît Biscop, *Dict. of Christ. Biography*, p. 309.

CHAPITRE VII

CIVILISATION ET LITTÉRATURE CHRÉTIENNE AU VIIe ET AU VIIIe SIÈCLE.

1 *Littérature chrétienne.* 2 *Cœdmon et Cynewulf;* 3 *Aldhelm;* 4 *saint Boniface;* 5 *Nennius;* 6 *Bède,* 7 *Egbert;* 8 *Alcuin.* — 9 *Les écoles celtes et saxonnes;* 10 *copie des manuscrits; bibliothèques; la calligraphie celte et saxonne.* — 11 *Architecture, peinture et autres arts.*

1. — Littérature et civilisation chrétienne.

L'histoire nous prouve que l'élément chrétien, chez certains peuples, a conservé, propagé, développé, ou même créé une civilisation, c'est-à-dire

BIBLIOGRAPHIE. — SAVAGE, *Northumbria in the VIII^h Century* (*Archæol. Æliana*, t. XXI, p. 259 sq.). — ALDELM, EADHELM ou ALDHELM ; sa vie par Faricius dans BOLLAND, *Acta SS.*, maii, t. IV, p. 84 sq., et par Guill. de Malmesbury (elle forme le t. V de ses *Gesta Pontificum*). Cf. sa biographie dans WRIGHT, *Biograph. Britt. litt.*, et l'article de STUBBS, *Dict. of Christ. Biogr.*, t. I, p. 78. Ses ouvrages de *Laudibus virginitatis, de Laudibus virginum, Epistola ad Acircium sive Liber de septenario et de metris, ænigmatibus ac pedum regulis,* une lettre à Gerontius sur le cycle pascal, qui eut de l'influence en son temps, quelques lettres et des inscriptions en vers, ont été éditées soigneusement par Giles, Oxford, 1844, *Sancti Aldhelmi opera*, dans *Patres ecclesiae Anglicanae* et dans *M. G. H.*, *Poetae latini aevi Carolini*, et reproduits dans Migne, *P. L.*, t. LXXXIX. Il composa aussi, dit-on, quelques chants en langue saxonne, mais on n'en a rien conservé. — R. EHWALD, *Aldhelm von Malmesbury*,

un art, une littérature, une science chrétienne. C'est le cas des Anglo-Saxons.

Iahrb. der könig. Akad. z. Erfurt, 1907. — S. BONIFACE. *S. Bonifatii et Lulli*, éd. DÜMMLER, dans PERTZ : *Monumenta Germaniae Histor., Epistolae*, Berlin, 1892, t. III, 215-433. (La meilleure.) — *Monumenta Moguntina*, dans JAFFÉ, *Bibliotheca Rer. Germ.*, vol. III, Berlin, 1866 *Sancti Bonifatii opera omnia*, éd. J. A. GILES, *Patres eccl. Anglicanae*, 2 vol., Lond., 1844. La bibliographie dans POTTHAST, *Bibliotheca*, II, 1217-1220. Cf. aussi GROSS, *l. c.*, n°s 1639-1648. — NENNIUS, *Historia Britonum*. Cf. GROSS, n° 1375. Litt. du sujet. La meilleure éd. : TH. MOMMSEN, *Monum. Germ. Hist., Auct. antiq.*, t. XIII, p. 111-1983, Berlin, 1899. — Citons seulement : H. ZIMMER. *Nennius vindicatus*, Berlin, 1893 ; A. DE LA BORDERIE, *Études historiq. bretonnes : L'Historia Britonum* attribuée à Nennius, Paris, 1883 ; DUCHESNE, *Nennius retractatus*, *R. Celtiq.*, XV, 174-197. Paris, 1894. Duchesne pense que plusieurs thèses de Zimmer dans son *Nennius vindicatus* laissent prise à l'objection ; il publie en son entier un manuscrit, *De origine et genealogia britonum*, etc., signalé par MOMMSEN, *Neues Archiv*, t. XIX, p. 285 sq. Selon lui l'*Historia Britonum* primitive peut être bien plus ancienne que le IXe siècle ; sa date flotte entre la fin du VIe et la fin du VIIIe siècle. Le nom de Nennius n'a du reste rien à voir avec elle. — BÈDE. Liste des éditions, traductions, travaux, dans GROSS, 1255. — AD. EBERT, *Gesch. der Literatur des Mittelalter*, t. I, p. 634-650, Leipz., 1889 ; trad. en anglais dans MAYER et LUMLY, *Historia eccles.*, de Bède ; KARL WERNER, *Beda u. seine Zeit*, Vienne, 1875 ; 2e éd., 1881. — BÈDE, *Opera*, éd. J. A. Giles, *Patres ecclesiae Anglicanae*, Oxford, 6 vol., 1842-1844. — C. PLUMMER, *Venerabilis Bedæ Opera historica*, 2 vol., Oxford, 1896 ; excellente édition avec notes et excursus sur Bède ; art. BÈDE par dom QUENTIN dans notre *Dict. d'arch. et de liturgie*, t. II, col. 632-648. — ALCUIN. Œuvres historiques, dernière éd., Pertz, *Monumenta Germ. Hist., Poetae Latini*, Berlin, 1881, I, 169-206. *Monumenta Alcuiniana*, éd. W. WATTENBACH et DÜMMLER, dans Jaffé, *Biblioth. rer. German.*, t. VI. Berlin, 1873. — ALCUIN. Cf. n. 1624-1630 de Gross. Le plus complet : Karl Werner, *Alcuin u. sein Iahr.*, Paderborn, 1876 ; n^{lle} éd., Vienne, 1881. — A. F. West, *Alcuin and the rise of the Christian schools*, New-York, 1892. Cf. aussi notre art. ALCUIN, dans *Dict. d'archéol. et de Liturgie*. — C. J. B. GASKOIN, *Alcuin, his life and his work*, in-18, London, 1904. — *Irish Teachers in the Carolingian revival of letters*, by Rev. William Turner, dans *Catholic Univ. Bulletin*, vol. VIII, n. 4 à part, Baltimore, 1907. 8° — EDMONDS, *The Irish element in Medieval Culture*, New-York, 1891 (trad. de l'étude de Zimmer, dans *Preussische Iahrb.*, janv. 1887). — J. PAR-

Nous connaissons ces peuplades germaines avant leur conversion au christianisme. Elles étaient barbares; toutes les qualités que l'on reconnaîtra en elles, n'empêcheront pas ce fait d'éclater, à savoir

MENTIER. *Les écoles en Angleterre et en Irlande avant la conquête des Normands, Bull. de la fac. des lettres de Poitiers*. 1891, t. IX, p. 155-168, réimprimé dans la 2e Partie de son *Histoire de l'éducation en Angleterre*, Paris, 1896 (trop sommaire). *Greek and Hebrew learning in Irish Monasteries*, c'est le titre de la XIe lect. dans G. T. STOKES, *Ireland and the Celtic Church*, 1888, London.

Sur les mss celtes et anglo-saxons : — Dr. SCHERER, *Die codices Bonifatiani*. — WATTENBACH, *Das Schriftwesen in Mittelalter*. — *Facsimiles of ancient charters in the British Museum (Anglo-Saxon period)*, éd. E. A. BOND, London, 1873-1878. — *Facsimiles of Anglo-Saxon Manuscripts*, ed. W. B. SANDERS, Southampton, 1878-1884. — SKEAT W. W., *Twelve facsimiles of old English manuscripts*, Oxf., 1892. — J. O. WESTWOOD, *Facsimiles of the miniatures and ornaments of Anglo-Saxon and Irish Manuscripts*, London, 1868. — J. ANDERSON *Scotland in early christian times*, Edinburgh, 1891, t. I, ch. IV (sur les manuscrits). — MERRYWEATHER, *Bibliomania in the Middle Ages, with anecdotes illustrating the history of the monastic libraries of Great Britain*, Lond., 1849. — F. A. GASQUET, *The old English Bible and others essays*, Lond., 1887 (un chap. sur les biblioth. et le scriptorium). Architecture : — W. WILKINS, *History of architecture of Anglo-Saxons and Normand*, dans *Archaeol.*, 1796, XII, 132. — C. R. PEERS, *On Saxon Churches of the Saint-Pancras type*, dans *The archaeol. Journal*, 1901, t. LXIII, p. 434. — SCOTT G. G. (senior), *Lectures on the rise and development of medieval archit.*, 2. vol., London, 1878-1879. — SCOTT G. G. (junior), *Essay on the history of English church architecture*, London, 1887. — Cf. Ch. GROSS, n° 422 sq. — ANDERSON, I, *Scotland in early christian times*, 2 vol., Edinb., 1881 (sur l'archit., les manuscrits, les cloches, les métaux, la sculpture, etc.). — G. BALDWIN BROWN, *The arts in early England. Ecclesiastical architecture in England from the conversion of the Saxons to the Norman conquest*, London, 1903. (Sur l'architecture celtique et anglo-saxonne, les types d'église encore existantes, un essai de chronologie de ces monuments, avec des plans et des gravures). — Le même : *The arts in early England. The Life of Saxon-England in its relation to the arts*, London, 1903. (Sur l'église et le monastère anglo-saxon, la culture des arts, la vie populaire, etc. Moins neuf que le précédent.) — ENLART, *L'archit. chrét. en Occident*, dans A. Michel, *Hist. de l'art*, Paris, 1905, 119 sq.

que leur culture était inférieure, et que livrées à elles-mêmes, elles auraient longtemps encore sans doute vécu d'une vie purement matérielle, grossière, animale, ce que l'on appelle enfin la vie barbare, dans laquelle l'art, la littérature, la poésie, la science, la culture sous toutes ses formes, ou ne sont pas représentées, ou sont encore arrêtées à un stage très inférieur, en même temps que les conditions de l'individu et de la société dont il fait partie, sont celles de l'état sauvage.

Du jour où les races germaines furent converties, un principe de régénération fut jeté dans la pâte barbare. Nous n'avons à parler ici que des Anglo-Saxons. Les moines romains qui débarquèrent avec saint Augustin dans la petite île de Thanet, apportaient avec l'évangile dans les plis de leurs robes brunes, une civilisation, une littérature, des arts inconnus aux barbares, les éléments de la littérature latine et de la littérature chrétienne, ils seraient le lien entre l'ancien monde et le monde nouveau, ils apprendraient à ces barbares ce qu'eux-mêmes connaissaient de l'antiquité, de la littérature grecque et latine, de son architecture, de ses arts, ils lui apportaient l'esprit d'autorité, de discipline, les traditions sociales sur lesquelles reposait ce qui restait de la société antique, et celles de l'Église romaine, héritière du génie politique de l'ancienne Rome.

Les missionnaires celtes, quand ils consentirent à se mettre à l'œuvre, apportèrent eux aussi leur appoint et communiquèrent aux races anglo-saxon-

nes ce goût pour la science, la connaissance de l'Écriture, le zèle pour la copie des manuscrits qui est une de leurs gloires et que d'autres missionnaires chrétiens leur avaient déjà appris. Les écoles des *Scots* étaient célèbres. On y cultivait les lettres latines et grecques, même l'hébreu, et il y a une page à écrire sur l'influence de ces écoles monastiques qui envoyèrent des maîtres sur le continent [1].

L'histoire de la littérature religieuse en Angleterre, comme celle de toutes les autres contrées européennes jusqu'au XIIe siècle, est presque uniquement latine : Aldhelm, Bède, Egbert, Alcuin semblent dédaigner leur langue maternelle, pour parler le latin qui était la *langue* universelle, seule comprise des lettrés de ce temps, et en particulier de tous ceux qui s'intéressaient à la théologie, ou en général aux études ecclésiastiques [2].

2. — Cœdmon et Cynewulf.

Cependant le moine bouvier Cœdmon fait exception à la règle. Il est le premier poète en langue anglo-saxonne, de cette lignée des grands poètes qui compte Shakespeare, Milton, Byron, Shelley, Browning, Tennyson.

1. Elle le sera bientôt dans l'un des volumes de cette collection. Voir l'*Avertissement*.

2. On verra cependant tout à l'heure qu'Aldhelm et même Bède ne négligèrent pas complètement leur langue. Mais notre remarque reste vraie pour l'ensemble.

Les événements de sa vie sont mêlés de légendes gracieuses. Ce berger déjà vieux ne savait pas chanter; une nuit, dormant dans son écurie au milieu de ses bœufs, il rêva qu'il improvisait un chant sur la puissance de Dieu créateur et Père qui a envoyé son fils pour sauver le monde. L'illustre abbesse Hilda, ayant appris le fait, fit venir Cœdmon et l'admit à Whitby, où une nombreuse famille monastique composée de vierges, de moines et de vassaux obéissait à ses lois. Il se mit à traduire la Bible en anglo-saxon. Il ruminait ces récits, nous dit Bède, et comme un animal très pur, il les transformait en chants si doux, que tous ses auditeurs en demeuraient ravis [1].

Il mit ainsi en vers la Genèse, l'Exode, d'autres parties de l'Ancien Testament, puis la vie de Notre-Seigneur, et les Actes des Apôtres [2].

Le récit de Caïn et Abel, l'histoire des patriarches, du déluge, d'Abraham, sont racontés presque littéralement et sans ornements. La paraphrase, par une abrupte transition, passe d'Abraham à Moïse, de Moïse à Daniel. Une partie, qui peut être considérée comme plus originale, est consacrée à décrire les scènes, si populaires au moyen âge, de la descente du Christ aux enfers, de la délivrance des justes, de la résurrection, de l'Ascension, du dernier jugement [3].

1. Bède, *H. E.*, IV, 24.

2. Jusserand, *Hist. litt. du peuple anglais*, 1894, pense que cette traduction serait de plusieurs auteurs, p. 73.

3. Le manuscrit du xe siècle comporte une série de dessins qui

Il a écrit aussi un poème de la croix plus récemment découvert dans un manuscrit de Verceil, et qui s'est retrouvé en partie sculpté sur une vieille croix de pierre, dans un cimetière d'Écosse [1].

L'inspiration de ces poèmes barbares est sincère, l'expression vigoureuse, la poésie jaillit par éclairs au milieu de vers durs, informes et rudimentaires. Il est un précurseur de Milton, et la ressemblance est si frappante parfois, à mille ans de distance, que ce dernier semble le traduire encore qu'il en ait ignoré l'existence [2].

Il faut reconnaître en lui, avec Taine, un vrai poète [3]. Ce qui est intéressant c'est de retrouver chez lui, comme dans Beowulf, à l'état fruste, le lyrisme, la fougue, ce mélange de mélancolie et de

ont été reproduits dans l'*Archaeologia* (t. XXIV, p. 330 sq.). *Account of Coedmon's Metrical Paraphrase of Scripture History; an illuminated mss of the Xth century preserved in the Bodleian Library at Oxford.*

Cf. LINGARD, *Antiq. of the Anglo-Saxon Church*, discussions sur le pseudo-Cœdmon ; Francis PALGRAVE, *Observations on the History of Cædmon* (sur le nom et la réalité de Cœdmon), *Archaeologia, loc. cit.*, p. 341-343. Les dessins sont d'un art primitif et barbare, et semblent tracés par la main inexpérimentée d'un enfant, sans proportion, ni perspective. Ils conviennent bien à la poésie de Cœdmon.

1. Cette vision est d'une inspiration touchante, digne de ce vrai poète qui fut en même temps un vrai moine et sous la conduite d'Hilda s'éleva jusqu'à la sainteté (BOLLAND., t. II, febr. p. 552, *de Cedmone, cantore theodidacto*). Il mourut en 680.

John KEMBLE, *Archaeologia*, t. XXVIII, p. 327 ; STUART, *Sculptured stones of Scotland*, p. 12. Cf. MONTALEMBERT, *loc. cit.*, t. IV, p. 76. Ce poème est quelquefois attribué à Cynewulf, voyez plus loin.

2. C'est du moins l'opinion régnante, mais il a pu connaître l'édition de Junius, à Amsterdam, 1655.

3. *Hist. de la Littér. anglaise*, t. I (éd. 1885), p. 54 sq.

joie bruyante, qui seront les caractères des grands poètes anglais.

Sur un autre poète saxon, Cynewulf, on n'a presque aucun renseignement. Les critiques hésitent sur son temps et le mettent du VIII[e] au XI[e] siècle. Il est en tout cas de la même famille que Cœdmon, et comme lui, chante les sujets bibliques avec l'inspiration et dans la langue des vieilles poésies germaines. Jusserand l'appelle « le plus grand de tous les poètes de cette époque [1] ».

La poésie religieuse des Anglo-Saxons compte encore des traductions de psaumes, des vies de saints, des poèmes moraux, des énigmes, des poèmes symboliques [2].

3. — Aldhelm.

Aldhelm est du sang saxon le plus pur; il appartient à la famille royale du Wessex; né au milieu du VII[e] siècle, il doit sa première éducation à un

1. Cf. *The Poetry of the Codex Vercellensis*, éd. J. M. KEMBLE, Londres, *Ælfric Society*, 1847-1856, 8°; COLLANCZ, *Cynewulf's Christ*, Londres, 1892; JUSSERAND, *Hist. litt. du peuple anglais*, Paris, 1894, p. 72 sq.

Le poème sur la croix *The holy Rood*, gravé en caractères runiques sur la croix de Ruthwell, lui est parfois attribué. Cf. G. STEPHEN, *The old Northern runic monuments of Scandinavia and England*, 1866-1868, t. I, p. 405 sq. et JUSSERAND, p. 75.

2. Cf. THORPE, *Libri Psalmorum cum paraphrasi anglo-saxonica*, Londres, 1835; *The earliest English prose Psalter, with eleven canticles*, éd. K. D. BÜLHRING, Londres, *Early English Text Society*, 1891; Eadwine's *Canterbury Psalter*, éd. F. HARSLEY, Londres (ETS), 1889.

maître irlandais, Maidulf, qui a donné son nom à Malmesbury (*Maidulphi Burgus*). Ainsi le premier Anglo-Saxon qui cultiva avec quelques succès la littérature latine classique fut formé à l'école celtique. Mais il vint de bonne heure à Cantorbéry, dans une des écoles fondées par Théodore de Tarse, où il apprit non seulement le grec, mais l'hébreu. Il fut ensuite abbé de Malmesbury, fonda ou restaura plusieurs monastères, entre autres le fameux monastère de Glastonbury [1]. Il est vraisemblable qu'il fit le voyage de Rome vers 692. Plus tard il fut évêque de Sherborne dans le Wessex et mourut en 709.

Si ses ouvrages sont fort intéressants au point de vue historique pour nous fixer sur le degré de culture classique d'un *scholar* du VIIe siècle, ils ont une bien mince valeur littéraire.

C'est un barbare de beaucoup de latin et de grec. S'il se forma patiemment à l'école des classiques, il n'apprit pas d'eux la règle, la mesure, la proportion. Comme tant de barbares et de novices en l'art d'écrire, il ne sut pas goûter le naturel des maîtres, qui est la forme de l'art la plus élevée ; son admiration alla naturellement aux décadents, à l'emphase, à l'extraordinaire, aux jeux de mots, à l'acrostiche, au logogryphe. Dans une de ses épîtres, quinze mots de suite commencent par la même syllabe. Le compliqué, le tour de force littéraire, lui parurent le comble de l'art. Mais parmi tous ces tours de

1. Cf. ch. VIII, p. 191.

force où se révèlent l'ingéniosité, la souplesse et la subtilité de son esprit, il n'atteint pas le suprême, qui est la simplicité. Il resta un barbare lettré et prétentieux; son style pompeux et pédantesque a pu être comparé, par anticipation, au dialecte « Johnsonien[1] ».

L'emploi de termes grecs en latin, les constructions étranges de poèmes à figures géométriques, en forme de vases ou de bouteilles, toutes ces bizarreries qui se retrouveront aussi dans son élève, saint Boniface, sont rachetées par les préoccupations d'ordre moral qui reparaissent au milieu de leurs jeux d'esprit pour les ennoblir[2]. Son *Éloge de la virginité* et ses autres ouvrages sont d'une inspiration élevée et vraiment chrétienne. Il faut du reste, reconnaître sa grande influence comme éducateur et comme maître, qui s'exerça même en dehors de l'Angleterre, en Gaule et dans les autres pays d'Europe. Il fut un des grands abbés et des évêques civilisateurs de ce siècle.

4. — Saint Boniface.

Nous ne saurions omettre tout à fait ici son plus illustre élève, saint Boniface (Winfrid); quoiqu'il

1. Drane, *Christian schools and scholars*, 2e éd., 1881, p. 70. Cf. Ebert, *Literatur d. Mittelalt.*, 2e éd., I, p. 623. Gaskoin, *loc. cit.* Hahn (Hauck, *Realencycl.*), s. v. *Aldhelm*.
2. Cf. G. Kurth, *Saint Boniface*, p. 8.

appartienne par sa carrière de missionnaire à l'Allemagne, il est anglo-saxon par sa naissance et par son éducation; de nombreux liens le rattachent encore à sa patrie, et sa correspondance est en grande partie adressée à des moniales ou à des prélats anglo-saxons. C'est même lui qui a transporté en Germanie les traditions de cette éducation littéraire qu'il avait reçue dans sa patrie. A ce titre, il doit être au moins mentionné dans ce chapitre.

Il naquit en Wessex, probablement dans une petite ville du Devonshire, Crediton, vers l'an 680. Élevé tout enfant dans l'abbaye d'Exeter, il dut à son origine « ce triple amour des lettres, des missions, et de la chaire romaine, qui, dit G. Kurth, est commune à cette époque à la race anglo-saxonne ».

Il vint ensuite dans la ville de Nursling, au diocèse de Winchester, pour y achever son éducation. Aldhelm lui apprit la poésie latine, et lui transmit malheureusement aussi sa prédilection pour l'allégorie, son goût pour les rébus, l'allitération, les acrostiches et autres tours de force où se combine la barbarie saxonne avec la décadence latine. Cet engouement puéril est racheté aussi en Boniface par des côtés plus sérieux; il devint un maître en exégèse, et cite dans ses lettres la Bible avec une aisance qui révèle un commerce assidu. La grammaire latine qu'il composa et que nous avons encore est une œuvre utile [1].

1. Elle a été découverte par le Cal Mai dans un palimpseste (*Classici auctores*, t. VII, p. 475-548; cf. Durieu, *Schedæ vaticanæ*, et Bu-

Déjà chez les Saxons son nom s'imposait, et il avait été appelé dans plusieurs conciles provinciaux quand il partit comme missionnaire pour la Germanie en 716. A partir de ce moment son histoire appartient à celle de l'Allemagne.

5. — Nennius.

Tout est obscur dans l'existence de ce personnage; la date et le lieu de sa naissance, la paternité de ses ouvrages, leur portée, leur autorité et leur chronologie [1]. Son existence même est mise en doute; il ne serait qu'un nom, attaché on ne sait trop pourquoi à une *Histoire des Bretons*, qui nous décrit les destinées de cette race avant l'arrivée des Saxons. On le met d'ordinaire au IXe siècle, mais il est pour quelques-uns du Xe, d'autres au contraire en font un contemporain de Gildas au VIIe siècle (commencement). Il n'a du reste guère plus de valeur, comme historien; crédule, acceptant toutes les fables et les traditions sans discernement, il ne nous fournit que bien peu de données certaines.

SIAN, *Die Grammatik des Winfried-Bonifacius*, *Sitzungsb. der Bayerischen Akad. der vissensch.*, Munich, 1873). Les œuvres de saint Boniface dans Giles, *S. Bonifacii opera*, 1844; JAFFÉ, *Biblioth. Rer. Germ.*, t. III, Berlin, 1866. Cf. Bibliogr. critique de saint Boniface dans God. KURTH, *Saint Boniface*, Paris, 1902, p. 183-195. POTTHAST, *Biblioth.*, 2e éd., 1896, t. II, p. 1216-1220.

1. Voir la bibliographie en tête de ce chapitre.

6. — Bède.

Tout autre est l'importanee de Bède. A première vue l'ensemble de ses ouvrages décèle une aetivité littéraire étonnante. Ils ne forment pas moins de six volumes dans la grande eolleetion des auteurs latins de Migne (t. XC à XCV). La variété de ses ouvrages n'est pas moins extraordinaire que leur nombre. Commentaires sur l'Aneien Testament, eommentaires sur le Nouveau, homélies et sermons, livres aseétiques, lettres sur les six âges du monde, sur les raisons du bissextile, sur l'équinoxe, ouvrages sur la nature des ehoses, sur les temps, sur l'orthographe, la métrique, les figures, sur le eomput, sur la Pâque, sur les tonnerres, des hymnes et des épigrammes, des histoires de saints, notamment eelle de saint Félix, et de saint Cuthbert, des abbés de Wearmouth et de Yarrow, un martyrologe, une histoire de l'Église d'Angleterre, des lettres, un livre sur les saints lieux de Jérusalem, un pénitentiel, un martyrologe.

Cet ensemble vraiment eneyelopédique ne saurait être eomparé pour l'époque qu'aux ouvrages de saint Isidore d'Espagne, que Bède rappelle par plusieurs traits de son earaetère. Comme lui il fut un laborieux. Ce moine, né en Northumbrie, vers 673, fut remis à l'âge de sept ans aux soins de Benoît Biscop, un des grands saints de eette période, et

des organisateurs de l'Église d'Angleterre. Il fut élevé dans les monastères étroitement affiliés de Wearmouth et Yarrow. Sa vie peut être résumée en deux mots : il étudia et pria. En effet il ne sortit plus de son monastère de Wearmouth jusqu'à sa mort, et se fit une règle de consacrer son temps, sans en perdre la plus légère parcelle, à l'étude et à la prière. Ce fut sa seule règle, à laquelle il fut fidèle pendant les 45 ans qu'il vécut dans son monastère. Ses connaissances étaient étendues ; il savait le grec, et possédait au moins les éléments de l'hébreu ; il connaît Virgile, Ovide, Lucain, Pline, Lucrèce, Térence et les petits poètes, sans parler des Pères de l'Église, qu'il résume dans ses travaux, et de la sainte Écriture qu'il commenta d'un bout à l'autre. Il compare le texte de la Vulgate aux autres versions de la Bible latine, corrige la Vulgate par le texte grec, traduit du latin en anglo-saxon pour l'usage de ses compatriotes, montre en tout, en un mot, la largeur de son esprit et la variété de sa culture.

Toutefois il n'est qu'un compilateur intelligent et appliqué ; il y a dans ses ouvrages absence presque complète d'originalité. Son œuvre théologique ou exégétique n'a donc pas grande valeur, et dans l'ensemble des Pères, il occuperait une place très secondaire. Cet homme trop modeste, pensa qu'il était plus utile de compiler, de sauver la pensée des autres à une époque où toutes les traditions classiques et littéraires étaient menacées de périr. Il ne voulut pas être original, penser par lui-même.

Et ce qui prouve son humilité, c'est qu'il l'aurait pu. Il fut comme une sorte de réservoir de toutes les connaissances antérieures. Il transmit la science des anciens à l'école d'York dont il fut le fondateur, alors que la science s'éclipsait en Gaule et en Irlande. Dans cette école se ralluma le flambeau presque éteint, et Alcuin, élève de l'école d'York, vint porter sur le continent la lumière puisée à l'école de Bède.

Mais nonobstant, et sur un autre terrain, il s'est placé à la tête des écrivains ecclésiastiques. Par son histoire de l'Angleterre et par ses biographies, il tient le premier rang parmi les historiens et annalistes du moyen âge. Il a sauvé l'histoire de l'Angleterre. Sans ce moine, sans son long et assidu labeur dans sa cellule et dans le scriptorium du monastère, sans ces longues journées employées à recueillir les matériaux de son histoire et à l'écrire, l'histoire si intéressante des Anglo-Saxons et des origines chrétiennes dans ce pays serait plongée dans un brouillard aussi intense que celui qui couvre le sol de l'Angleterre en certains jours.

Le défaut d'initiative et d'invention qui lui fit tort comme exégète et théologien, le servit ici à souhait. Il sut s'oublier pour ne voir que les faits et les hommes tels qu'ils étaient. Il n'inventa pas, il raconta.

Mais il raconta en vrai historien. Sa probité en fit un critique. Presque seul au moyen âge, il comprit que l'honnêteté exigeait de l'historien qu'il dît les faits, tels qu'ils étaient : il fut impartial. Tandis

que la plupart des écrivains au moyen âge traitèrent l'histoire comme matière à roman, lui se renseigna scrupuleusement, vérifia les sources, et se garda d'y ajouter des fables. On a pu louer sa scrupuleuse exactitude dans la composition de son martyrologe [1].

Il fut narrateur excellent, parce qu'il était un homme excellent. Il y a dans son récit de la bonhomie, de la finesse, de l'à-propos, parfois une pointe d'ironie, surtout un accent de sincérité que personne ne saurait feindre et qui rend son style inimitable.

On ne louera jamais assez le caractère de ce moine tout à sa vie de prière et d'étude.

Nous n'avons presque aucun détail sur sa vie, mais son caractère se trahit dans ses ouvrages. Il fut aimé pour sa bonté, honoré pour sa vertu, pour sa droiture; ses disciples l'appelaient le maître bien-aimé. Ce fut un vrai moine, un bénédictin de la bonne école, ne quittant la prière que pour l'étude. Il mourut la plume en main; il traduisait le verset 9 du VIe chapitre de saint Jean, le jour de sa mort.

Il honora cet ordre bénédictin, il honora la race anglo-saxonne, qui n'avait produit encore aucun type de ce genre, on doit dire qu'il honora l'humanité et l'Église.

1. Dom Quentin, art. *Bède*, loc. cit., t. II, p. 638 sq. et du même : *Martyrologes historiques du moyen âge*, Paris, 1907, ch. II et III.

7. — Egbert.

Parmi les disciples de Bède, il faut nommer en première ligne Egbert (Ecgbert), l'archevèque d'York, de 735 à 766, qui était de race royale, étant le frère d'Eadbert plus tard roi de Northumbrie. En 735 il reçut le Pallium qui consacrait en Angleterre les droits du métropolitain. De concert avec le roi son frère, il travailla à rétablir la discipline ecclésiastique en Northumbrie. Des monnaies de ce temps portent le symbole de cette entente; elles ont la légende du roi et de l'archevêque.

Dès le commencement de son épiscopat, il reçut de son maître Bède cette lettre fameuse sur laquelle nous reviendrons au chapitre suivant, qui est un document de première importance pour l'histoire de l'Église d'Angleterre à cette époque, et pour la réforme des mœurs ecclésiastiques. Egbert semble avoir tenu grand compte de ces avis, qui témoignaient de la sagesse et du zèle de Bède, et pendant plus de vingt ans d'épiscopat, il exerça sur cette église d'York et sur tout le nord de l'Angleterre la plus salutaire influence. On lui doit la création de plusieurs utiles institutions et en premier lieu, de cette célèbre école d'York, qui fut au IX[e] siècle un des grands foyers de la science ecclésiastique en Europe. Egbert, élevé à Yarrow, transporta à York les traditions qu'il y avait puisées, et cette nouvelle

école par son organisation et le caractère plus large de son enseignement éclipsa bientôt celle où Bède avait enseigné. On a pu dire qu'York devint le centre de l'Europe intellectuelle pour un demi-siècle [1].

Egbert lui-même en fut longtemps le président effectif. Dès qu'il avait un moment de loisir, il envoyait chercher l'un ou l'autre des clercs, pour les instruire ; il leur faisait discuter devant lui des questions littéraires pendant ses repas, et, même au lit, il leur donnait des leçons [2].

Il a laissé quelques ouvrages restés fameux.

Son *Pontifical*, qui est un des documents liturgiques les plus précieux du moyen âge, contient les formules dont se servait un évêque du IXe siècle pour ordonner les prêtres et les autres ministres, consacrer et dédier les églises, et d'une façon générale toutes les bénédictions réservées à l'évêque [3].

Il est aussi l'auteur d'un *Dialogue sur l'institution catholique* composé de demandes et de réponses. où sont exposés et résolus des cas de conscience selon l'esprit du temps [4].

Son *Pénitentiel* est un autre ouvrage intéressant

1. Cf. Gaskoin, *Alcuin, his life and his works*, p. 34; Stopford Brocke, *English Literatur*, p. 120 sq.

2. *Vita B. Aluini*, Jaffé, 10-11 ; Alcuin a écrit sa vie, *De SS. Eborac. eccl.*

3. Ce précieux manuscrit a été édité pour la première fois par la *Surtees Society* (vol. XXVII), en 1853, par M. Greenwell. Voyez à l'appendice sur la liturgie la description de cet ouvrage, p. 298.

4. Édité d'abord par J. Ware. Dublin, 1664; puis par Labbe, *Concilia*, t. VI. col. 1604-1611 ; par Mansi, t. XII, 482-483; par Haddan et Stubbs. t. III, p. 403-413. Migne, t. LXXXIX, col. 435-442.

pour le droit canon, où l'on énumère les péchés, et les pénitences que l'on imposait suivant leur gravité[1]. Il donne une idée assez exacte de la législation canonique de cette époque.

8. — Alcuin.

Avec Bède, les écoles de Yarrow et Wearmouth avaient perdu la primauté intellectuelle passée à la jeune école d'York, qui, par Egbert et son disciple Ælbert, autre grand *scholar*, éclipsait déjà ses rivales. La suprématie de cette dernière s'affirma d'une façon plus éclatante, quand, des rangs des étudiants réunis autour de leurs chaires, sortit Alcuin qui le cède à peine à Bède lui-même comme érudition, zèle pour la science et étendue du savoir.

Il était, lui aussi, d'origine Northumbrienne. Egbert le distingua aussitôt au milieu de tous ses disciples et lui donna tous les moyens de s'instruire. Il l'envoya avec le savant Ælbert sur le continent, en Gaules et à Rome, à la chasse aux manuscrits. Il devint expert en la matière, refit plusieurs fois des voyages dans le même but, et fut l'un des pour-

1. Édité dans dom Martène et Durand, *Ampl. Coll.*, t. VII, col. 40 48; Wasserschlebe, *Bussordnungen*, p. 231-247; et Haddan Stubbs, *Concilia*, t. III, p. 415-431, etc. Migne, *P. L.*, t. LXXXIX, col. 401 432. Une autre collection canonique qu'on lui attribue quelquefois serait postérieure d'après Wasserschleben. Bale. *Script. Brit.*, cent. II, 109, lui attribue quelques autres ouvrages, cf. Dixon et Raine, *Lives of archbishops of York*, I. 94-100 et *Dict. of Chr. Biogr.*

voyeurs de la bibliothèque d'York. En 766 Egbert mourut; Ælbert lui succéda comme archevêque d'York, et Alcuin qui n'avait guère que trente et un ans devint le chef de la célèbre école[1]. On ne doit pas juger des hommes de cette époque d'après notre culture. Quand on l'a appelé l' « Erasme de son temps », il ne faut pas oublier que ce temps était une époque presque barbare, et que la distance est grande de l'humaniste raffiné de Rotterdam au modeste et, en somme, médiocre écolâtre d'York. Il ne savait que très peu de grec et si son recours au texte original du Nouveau Testament prouve que cette langue ne lui était pas tout à fait étrangère, ses erreurs d'interprétation montrent qu'il était loin d'être un helléniste[2]. Sa connaissance de l'hébreu était plus rudimentaire encore. Son latin n'est pas désagréable à lire, et la simplicité de son style contraste agréablement avec la pompe ridicule et l'affectation ou la grossièreté de ses contemporains.

Mais les fautes et les incorrections y sont encore assez nombreuses, et quand il parle de sa « rusticité », il ne faut pas prendre le terme comme une expression d'humilité excessive, mais comme celle de la réalité. Il cite Virgile, Ovide, Horace, Térence. Il fait des vers latins parfois d'une certaine grâce

1. On ne sait exactement ni la date ni le lieu de sa naissance. Cf. Gaskoin, p. 41 et Duemmler, *M. G. H.*, *Epp.*, IV, p. 1.

2. Hauck, *Kircheng. Deutschlands*, t. II (*die Karolingerzeit*), p. 134, n. 4.

et faciles, souvent chevillés et avec des fautes de prosodie, du reste sans poésie.

Mais avec tout cela il faut reconnaître que par son enthousiasme pour la science, par son zèle persévérant et par sa patience, il a fait beaucoup pour le progrès ou du moins la conservation des connaissances, pour l'éducation des races barbares, et en somme il est l'anneau qui, à un moment donné, a retenu la chaîne des traditions classiques prête à se rompre.

Sous sa direction, l'école d'York prit un nouvel éclat. Les écoliers accouraient de toutes parts, même de la Frise et de l'Irlande, suivre sous sa direction le *trivium* et le *quadrivium*. Et n'est-ce pas la meilleure preuve de son influence et de la supériorité de son enseignement que le jour où il fut enlevé à cette école fut la date de sa décadence, et le flambeau de la science se transporta avec lui sous d'autres cieux.

On sait que Charlemagne avait la prétention de tenir le premier rang en Europe aussi bien par la science que par les armes. Tous ses efforts tendaient à faire de ses États un royaume policé, et à tenir sous sa main puissante les hommes les plus distingués par le savoir, par l'éloquence ou par le talent. Il jeta les yeux sur Alcuin et à force d'instances parvint à l'arracher à l'Angleterre, pour en faire son directeur intellectuel. Le rôle d'Alcuin, sous cette nouvelle et vigoureuse impulsion, ne fit que grandir, peut-être même n'en a-t-on pas encore

mesuré toute l'importance. Mais à partir de ce moment il nous échappe. Avant de l'abandonner, il est de notre devoir de constater que par lui la tradition des études classiques, de la culture et de l'éducation religieuse et littéraire se transmet à la cour de l'empereur franc. Il était intéressant pour nous de constater que l'âme de cette grande restauration carolingienne, c'est un anglo-saxon, un disciple d'Egbert et de Bède, un héritier de la culture celtique et saxonne.

9. — Les écoles celtes et saxonnes.

C'est aux écoles que l'on doit en grande partie la conservation de la culture en Angleterre. Écoles celtes et écoles anglo-saxonnes rivalisèrent de zèle pour cette grande œuvre d'éducation nationale.

Je ne puis que rappeler ici le grand rôle des Celtes dans la question de l'enseignement et de la conservation des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Nous en avons vu déjà plusieurs exemples. Passionnés pour l'étude, pour la connaissance du latin et du grec, pour la copie des manuscrits, ils rendirent à la science et à la civilisation d'incomparables services. Ils copièrent les manuscrits et conservèrent par là le patrimoine de l'antiquité classique.

Je n'ai pas à parler de la grande action qu'ils exercèrent sur le continent. Possédés de la passion des voyages, et d'un esprit de prosélytisme qui fut à cette

époque un des traits du caractère celte, ils parcoururent l'Europe, et l'on retrouve leur trace un peu partout. Dans les plus vieilles bibliothèques d'Allemagne, de Suisse, d'Italie, les manuscrits des *scoti* qui comptent parmi les plus précieux, attestent l'activité et l'habileté de ces copistes cosmopolites[1].

En Angleterre, ils ne furent pas moins zélés pour l'enseignement. Llancarvan, aux jours de Cadoc, est peuplée d'étudiants irlandais; il y a des écoles celtiques à Bangor, à Saint-Asaph, à Llantwit, à Candida Casa (monastère de S. Ninian); à Whitherne, à Rosina, dans tout le pays de Galles.

Gildas qui reproche si amèrement aux Bretons leur ignorance, Gildas, comme saint David et Finnian de Clonard, a été élevé aux écoles de Llancarvan et à Menevia.

Il semble même que ce sont les Celtes bretons d'Angleterre, surtout du pays de Galles, qui ont porté en Irlande les traditions des écoles, où elles s'épanouirent avec un prodigieux éclat, et d'où elles rayonnèrent ensuite de nouveau sur l'Angleterre et sur les autres pays d'Europe. Il y eut ainsi un échange continu entre l'Angleterre et l'Irlande[2].

Les étudiants saxons sont si nombreux dans les écoles d'Irlande qu'Aldhelm les décrit comme des essaims d'abeilles et il s'en plaint, car il croit qu'ils

1. Ce rôle sera décrit par dom Gougaud; je ne puis ici qu'y faire allusion; voir l'avertissement, p. 1.

2. Cf. HYDE, *Literary hist. of Ireland*, p. 134, 204. — FOWLER, *Vita s. Colomb.*, 3. Cf. GASKOIN, *loc. cit.*, p. 2 sq.

trouveraient d'aussi bons maîtres en Angleterre. Un tiers de la sainte cité d'Armagh, si renommée par ses écoles, était appelé le quartier des anglo-saxons [1].

La plupart des monastères celtes dont nous aurons à parler au chapitre suivant, Bangor, Saint-Asaph, Iona, Lindisfarne, sont des écoles où accourent les disciples.

Les moines romains furent aussi pour les Anglo-Saxons des éducateurs. On peut croire qu'Augustin fonda une école à Cantorbéry, car on dit d'un de ses compagnons, Félix, qu'il en établit une « sur le modèle de celle de Kent ».

Mais ce fut surtout le moine grec Théodore, déjà connu de nous, qui développa parmi les Anglo-Saxons le goût de la culture. Il prit des mesures pour que l'éducation se répandît parmi eux et l'un de ses grands soucis fut la fondation des écoles. Un de ses compagnons, qui l'avait suivi d'Italie, reçut la mission d'en établir une à Cantorbéry, où l'on apprenait le latin et le grec, la musique, l'astronomie, la poésie, l'arithmétique, même la médecine. De cette école où Théodore et Hadrien enseignèrent sortirent plusieurs évêques. Et Bède affirme que les étudiants pouvaient parler le grec et le latin comme leur langue maternelle.

Cette école de Cantorbéry devint plus tard le modèle sur lequel se forma la fameuse école d'York, d'où l'instruction se répandit sur le continent. Les

1. Bright. *Early English church history*, 3e édit., Oxford, 1897.

Saxons ne voulurent pas rester en retard; Cuthbert fonde une école à Carlisle. La même activité intellectuelle avait été inspirée aux deux monastères jumeaux de Wearmouth et de Yarrow, par Benoît Biscop, et Bède ne fit que développer ces goûts. L'évêque Daniel, son contemporain, a dû aussi avec lui répandre l'éducation en Wessex.

Aldhelm, dont nous avons parlé souvent, avait créé à Malmesbury une école et démontrait à qui voulait l'entendre qu'il n'était plus nécessaire à ses compatriotes d'aller en Irlande pour apprendre, puisque dans leur propre patrie ils pouvaient avoir une meilleure éducation.

L'école de Dunwich, dans la première partie du VIIe siècle, est due à un bourguignon, Félix, qui se rattache probablement à la mission de saint Colomban; il vint en Angleterre, et installa à Dunwich une école sur le modèle de celles qu'il avait connues en Gaule.

Ces écoles assurent à l'Angleterre, pour le VIIe et le VIIIe siècle, une prépondérance intellectuelle que Charlemagne, jaloux de toutes les gloires, parvint à lui enlever pour la transporter dans son royaume.

Nous verrons, au chapitre suivant, que les monas tères de femmes rivalisèrent sur ce point avec ceux des moines et leurs cloîtres furent souvent des écoles remarquables, en même temps qu'ils étaient des ateliers de peinture, d'enluminure, de broderie.

10. — Copie des manuscrits.

Nous avons eu plus d'une fois dans les chapitres précédents l'occasion de signaler la passion des maîtres celtes et anglo-saxons pour les manuscrits. Théodore, ce grand *scholar* que nous trouvons à la tête de toutes les initiatives heureuses, s'était procuré un grand nombre de manuscrits parmi lesquels on compte un Homère, Josèphe, et saint Jean Chrysostome dans l'original grec [1].

Nous n'avons qu'à rappeler les noms de Benoît Biscop, d'Aldhelm, intrépides collectionneurs de manuscrits, qui courent le monde à leur recherche. Ceolfrid, ami et disciple de Benoît Biscop, devenu abbé de Wearmouth, fait écrire trois magnifiques copies de la Vulgate. L'une d'elles est le fameux *Codex Amiatinus* qu'il voulut offrir au pape, que Wilfrid porta à Rome, qui est maintenant une des principales richesses de Florence, et que les amateurs considèrent comme l'un des plus importants manuscrits de la Bible [2].

1. Cf. Drane, *Christian schools and scholars*, London, 1881, p. 64, et la discussion sur les manuscrits grecs qu'on lui attribue. James, *The sources of archbishop Parker's MSS in C. C. C. Cambridge*, Cambridge, 1899, et aussi les articles intéressants du *Times* par J. Gennadius et autres sur l'œuvre de Théodore, septembre 1-16 1896.

2. C'est au commandeur de Rossi que l'on doit cette identification, *De origine, historia, indicibus scrinii et bibliothecæ sedis apost.*, Romæ, 1886, t. I, p. LXXIV-LXXVI. Cf. *The Codex Amiatinus* dans White, *Studia biblica*, II, p. 273-308, Oxford, 1890; Scrivener, *Introduction to the criticism of the N. Testam.*, éd. 1894; cf. Berger, *Hist. de la Vulgate*, p. 37 sq.

Ælbert, parent et successeur d'Egbert, comme directeur de l'école d'York, n'est ni moins zélé, ni moins curieux de savoir que Benoît Biscop. Comme lui, il court en Gaule et à Rome en quête de livres rares. Comme il n'avait dans la bibliothèque d'York qu'un exemplaire incomplet ou mal copié des « Cosmographes », il envoie un moine sur le continent à la recherche d'un exemplaire plus complet [1].

Sa bibliothèque contient d'importants ouvrages dont Alcuin nous a conservé le catalogue, le plus ancien catalogue d'une bibliothèque d'Angleterre. On y trouve, parmi les anciens, les noms de Pline, d'Aristote, de Cicéron, d'Arator, de Virgile, Stace, Lucain, Probus, Priscien, Boëce etc.; parmi les Pères de l'Église, Jérôme, Hilaire, Ambroise, Augustin, Athanase, Orose, Grégoire, Léon, Basile, Fulgence, Cassiodore, Chrysostome, Aldhelm, Bède, Sedulius, Juvencus, Paulin [2].

La bibliothèque de l'église d'Hexham, montée par Acca, ami de Wilfrid, est citée aussi parmi les plus riches.

On voit par les ouvrages de Bède combien était heureusement composée la bibliothèque dans laquelle il puisait à pleines mains, ouvrages des auteurs classiques grecs et latins, ouvrages des

1. Les travaux d'Ælbert décrits dans Alcuin, *De SS. Eborac. eccl.*, II-1453-1463.

2. *Versus de SS. Ebor. eccles.*, 1535-1561. Encore Hauck remarque-t-il que ce catalogue est incomplet et qu'il devait compter Ovide, Térence et Horace entre autres. GASKOIN, *Alcuin, his Life and his Work*, p. 39.

Pères de l'Église, livres de liturgie, bibles, dans les traductions ou l'original. Il serait intéressant de dresser d'après ses écrits le catalogue de la bibliothèque de Wearmouth.

Le roi Aldfrith donne une terre pour la transcription des *Cosmographes;* Adamnan, l'écrivain irlandais de la vie de Colomba, fit présent à ce royal amateur de son ouvrage des *Lieux saints*, relation d'un pèlerinage en Palestine. Le roi en fut si content, qu'il en fit faire des copies pour les distribuer dans toutes les bibliothèques de son royaume.

Ces moines celtes et anglo-saxons furent mieux que de simples amateurs et collectionneurs de livres rares. Eux-mêmes se mirent à la tâche; de leurs mains patientes, laborieuses et habiles, ils copièrent des manuscrits dont quelques-uns sont considérés comme les chefs-d'œuvre de l'art calligraphique. Tel ce fameux évangéliaire de Wilfrid, composé à Ripon, écrit en lettres d'or sur fond de pourpre, qui peut rivaliser de richesse avec les plus beaux manuscrits byzantins ou carolingiens; tel le codex Laudianus de Bède maintenant à la Bodléienne d'Oxford [1]. Tel encore le fameux évangéliaire écrit par Eadfrith, le plus ancien manus-

1. Sir E. M. Thompson, *Greek and Latin Palaeography*, Londres, 1493, n. 73 et passim; et son article *Palaeography* dans l'*Encycl. Britannica*, 9e éd. Sur les deux écoles de calligraphie de Canterbury et de Lindisfarne cf. Hunt, *The English Church*, loc. cit., p. 202. Sur les écoles irlandaises cf. aussi Hauréau, *Singularités histor. et litt.*, Paris 1894.

crit à enluminures de style hiberno-saxon que nous possédions, l'un des meilleurs types de l'art calligraphique, au commencement du VIIIe siècle. Il fut composé dans ce monastère de Lindisfarne où les influences irlandaises et saxonnes se sont longtemps combinées [1].

L'enluminure des manuscrits constitue en Angleterre un art dont on a recherché les origines jusque dans les civilisations barbares de l'âge du bronze et de l'âge du fer; on a cru retrouver dans ce lointain passé les tout premiers linéaments de cet art compliqué, et comme les premiers bégayements de cette langue calligraphique [2].

Mais c'est au VIIe siècle de notre ère que cet art acquiert une physionomie déjà caractéristique, et c'est au siècle suivant qu'il s'épanouit en une merveilleuse efflorescence. En même temps, la grammaire ornementale des Celtes s'enrichit d'éléments nouveaux et étrangers [3]. Les moines voyageurs ré-

1. Dom G. Morin a démontré que cet évangéliaire a été copié sur un texte des évangiles apporté en 668 de Naples en Angleterre par le moine Adrien compagnon de Théodore. Sur ce précieux manuscrit cf. encore WESTWOOD, *Archaeol. Journal,* vol. X, p. 278; ANDERSON, *loc. cit.*, p. 152 sq.; sur la copie des manuscrits dans les monastères de femmes, voir le chap. suivant, p. 212.

2. Cf. surtout J. ROMILLY ALLEN, *The Antiquary's Book : Celtic art in pagan and christian times,* London, 1904. Certains motifs d'ornementation, notamment les lignes de points, les chevrons, la spirale, qui sont la caractéristique de l'art celtique, remonteraient aux plus lointaines origines de l'art celtique, à l'âge du bronze, qui dans les îles Britanniques dura de 1300 à 300 avant J.-C.

3. Sur les origines chrétiennes de cet art, les critiques ne sont pas tout à fait d'accord. M. ROMILLY ALLEN, *loc. cit.*, les cherche en Italie, où les moines celtiques et anglo-saxons faisaient de si fré-

pandent bientôt dans toute l'Europe la calligraphie scotique, *scriptura scottica;* on en trouve des vestiges dans les plus anciennes bibliothèques et l'histoire de la calligraphie et de la miniature des moines celtes est une des pages les plus curieuses de la science paléographique du moyen âge. La plume de ces copistes s'ingénie à enchevêtrer à l'infini sur le parchemin les enroulements en spirales. Les combinaisons géométriques, legs peut-être de l'âge du bronze, les représentations zoomorphiques, les entrelacs, les enroulements de feuillages, la plupart des représentations fabuleuses seraient empruntées au style lombardo-byzantin [1].

quents voyages. Westwood affirme que du ve siècle à la fin du viiie un style particulier se développa et fleurit dans les îles Britanniques, que cet art d'enluminure est celte d'origine, *Fac-similes of the miniatures and ornaments of anglo-saxon and Irish manuscripts*, Londres, 1868, p. 5. Miss M. Stokes le croit aussi, *Six months in the Apennines;* ainsi que Todd, *Descriptive remarks on illumination in certain ancient Irish manuscripts* Londres 1869, dans *Vetusta Monumenta*, t. VI, tout en donnant la priorité aux Irlandais. D'autres savants recherchent l'origine de cet art en Orient, en Égypte et jusqu'en Chine. Müntz, qui combat les prétentions des savants d'outre-Manche, dit que l'origine de cet art n'est ni celtique ni germanique, mais romaine, plus que cela, indo-européenne. Cf. *Etudes iconographiques et archéologiques du moyen âge, La miniature irlandaise et anglo-saxonne au XIe siècle*, Paris, 1887, p. 135-164; et son article, *R. archéol.*, 1876-1877, reproduit dans la *Rev. celtique*, 1887, p. 243. Cf. aussi FERD. KELLER, *Bilder u. Schriftzüge in den Irischen manuscripten der Schweizerischen Bibliotheken*, Zurich, 1851 (*Mittheil. der antiquar. Gesellsch. in Zurich*, t. VIII). Müntz n'a du reste pas convaincu tout le monde à sa thèse, cf. L. GOUGAUD, *Bulletin critique*, 1905 (t. XI), p. 443 sq.

1. Cf. L. GOUGAUD, *art. cité*, et encore WESTWOOD, *On the distinctive character of the various styles of ornementation employed by the early British, Anglo-Saxon and Irish artists*, dans: *The ar-*

Les moines celtes avaient ouvert la voie, mais les Anglo-Saxons furent des écoliers dociles et intelligents qui s'initièrent rapidement à l'art de leurs maîtres, et bientôt volèrent de leurs propres ailes. Ils modifièrent la semi-onciale des copistes irlandais pour en faire une écriture à eux, avec son caractère national qui, sous le nom d'hiberno-saxon, réunit le génie des deux races. Un bon juge, l'homme qui peut-être a le plus travaillé pour faire connaître cet art à ses compatriotes, Westwood, dit à propos d'un de ces admirables manuscrits saxons, que sur un espace de trois quarts d'un pouce de longueur sur un demi-pouce de largeur, il n'a pas compté moins de 158 lignes d'entrelacs ou d'arabesques. Il a étudié ces manuscrits à la loupe pendant des heures sans pouvoir découvrir une fausse ligne, une erreur de plume au milieu de ces spirales minuscules[1].

11. — Architecture.

Il ne nous reste guère de l'époque celtique en Angleterre que quelques vestiges archéologiques. les pierres levées avec le monogramme XP, peut être des traces archéologiques du passage de saint Ninian, l'apôtre des Pictes, le puits de saint Ninian,

chaeological Journal, t. X (1853), p. 275-301, et surtout : *The miniatures and ornaments of Anglo-Saxon and Irish mss.*

1. *Archaeol. Journal*, t. X, p. 278.

l'Église de saint Ninian, le chêne de saint Martin[1] ; des souvenirs des missions d'un autre apôtre, saint Kentigern, au pays de Galles, marquées par des croix de pierre[2]. La petite église de Silchester (Hants), découverte en 1891 dans les fouilles de cette cité, dont le plan se rapproche de celui des églises de Reculver, Brixworth et Hexham, rappelle la basilique romaine[3]. Elle remonte à l'époque romano-bretonne. Les fondations seules de l'église subsistent encore, avec la mosaïque qui servait de pavement et quelques débris des murs[4]. Ces faibles restes ne nous permettraient pas de nous faire une idée exacte de l'architecture celtique ; pour l'étudier il faudrait aller en Irlande où elle a laissé des traces beaucoup plus importantes, et où l'on peut suivre son histoire. On semble porté du reste aujourd'hui à attribuer à cet élément celtique moins d'influence sur l'architecture saxonne. C'est plutôt du côté de la Germanie et de l'Austrasie que les Saxons auraient cherché leurs modèles[5]. Sans doute les Saxons employèrent

1. *Transactions of the Cumberland and Westmoreland antiquarian and archaeological Society*, t. X, p. 169, et dans LECLERCQ, art. *Bretagne (Grande-)*, loc. cit., col. 1170.

2. J. T. IRVINE. *Journal of Archaeological Association*, t. XLII, p. 372 ; voyez plus haut, p. 46.

3. G. E. FOX. *Excavations on the site of the Roman city of Silchester, Hants*, in 1891, dans *The Archaeologia*, 1892, t. LIII. p. 363-288 et 539-579, pl. XXI-XXV, etc.

4. Pour la description de la basilique, cf. aussi DOM LECLERCQ, *Bretagne*, col. 1176 sq.

5. Cf. cette thèse développée dans BALDWIN-BROWNE, *loc cit.*, p. 45-48, 69, 293.

d'abord le bois dans la construction de leurs églises, comme les Celtes, et le *more Scotorum* de Bède (*H. E.*, III, 25; *P. L.*, XCV, col. 158) désignerait ces constructions de bois faites de madriers juxtaposés dont l'église de Greenstead fournit encore un témoignage[1]. Mais Baldwin Brown fait remarquer que rien ne prouve que ce système de charpentes employé par les Celtes fût différent des procédés connus et pratiqués un peu dans toutes les nations à l'époque primitive[2]. L'influence romaine est bien plus accentuée; non seulement les Saxons trouvaient autour d'eux en Angleterre des constructions des architectes romains dont forcément ils durent subir l'influence, mais encore de bonne heure un courant s'établit entre l'Angleterre et l'Italie. Par des motifs de dévotion, par amour pour les arts et pour les livres, par simple curiosité et par goût, les Anglo-Saxons vinrent fréquemment à Rome; Wilfrid, Benoît Biscop, Aldhelm, qui furent de grands bâtisseurs, étaient des hôtes ordinaires de la ville éternelle, et ramènent avec eux dans leur patrie des architectes et des maçons italiens pour construire ces grandes églises de Ripon, de Peterborough, d'Hexham, qui firent l'admiration de leurs contemporains.

Toutefois sur ce terrain les Saxons ne furent pas esclaves de leurs modèles et ils mirent tant du leur dans ce style *roman* que, d'après certains spécia-

1. Michel, *Hist. de l'art.*, t. I, p. 118-120.
2. Baldwin Brown, *loc. cit.*, p. 37.

listes, on pourrait l'appeler le *roman saxon*[1]. L'influence romaine s'y fait certainement sentir, mais certains procédés nous font penser à une origine nationale[2].

En tout cas, il est peu de pays où l'architecture religieuse, dans cette période qui précède le IXe siècle, ait atteint de si heureux développements. Avant les invasions danoises, de l'an 600 à l'an 800 environ, l'art de la construction tâtonne encore, il

1. MICKLETHWAITE. *Something about saxon church building*, dans *Archaeological Journal*, 1896, t. LIII, dont la dissertation a fait époque; SCOTT. *Lectures on mediæval architecture*, London. 1889; FREEMAN. *Hist. of Archit.*, London, 1849.

2. Micklethwaite a établi une classification pour ces églises saxonnes, et propose de distinguer deux influences : une première classe, selon lui, serait *basilicale*, imitant le plan des basiliques romaines, une large nef, avec ailes, terminée par une abside, l'autel élevé sur la corde de l'arc, le chœur au-devant de l'autel ou au fond opposé à l'abside, un porche conduisant à l'atrium ou cour d'entrée, avec quelques modifications, par exemple, au lieu du grand arc romain, trois arches ou arcades, comme si les architectes saxons n'avaient pas osé appuyer sur les piliers le grand arc romain (comme exemples Christ-Church à York, les monastères de Wilfrid à Ripon et Hexham, l'église de Reculver, Saint-Pancras de Cantorbéry, Brixworth, Wing). La seconde classe a pour caractéristique le chevet rectangulaire remplaçant l'abside (ancienne église de Glastonbury, l'église de Worth, Sussex, etc.). Ce type d'architecture serait imité des maisons privées avec les mêmes procédés de construction. Le chevet rectangulaire serait en quelque sorte le caractère national de l'architecture saxonne, qui résista même à l'influence normande. Cette théorie a été adoptée par plusieurs auteurs, notamment HUNT, *The English Church to the Norman conquest*, p. 192. Mais Baldwin Brown ne paraît pas admettre complètement ce système, *loc. cit.*, p. 280. Sa classification s'appuie sur d'autres données; il attache moins d'importance au chevet rectangulaire, qu'il ne croit pas exclusivement saxon (sur ce point voir aussi ENLART, *Manuel d'archéol. du moyen âge*, p. 223), et où il voit moins une tradition celtique, qu'une preuve de l'inhabileté des architectes anglais pour la construction des arcs et des voûtes.

cherche ses modèles, il lutte péniblement contre les difficultés, mais déjà il s'affirme par des procédés habiles, par un heureux mélange de force et de grâce [1]. Le VIIIe siècle qui est pour les royaumes anglo-saxons, au point de vue religieux, le grand siècle, est aussi celui des grandes églises et des grands monastères. La période des invasions danoises, si désastreuse pour l'Angleterre chrétienne (de 800 à 950 environ), arrêta cet élan, sans cependant faire rétrograder l'art architectural, qui maintint ses positions et sut même perfectionner sa technique. La période qui suivit l'invasion danoise et précéda celle des Normands (950 à 1066) fut un nouveau réveil. Le roi Edgar, Canut aussi bien qu'Édouard le Confesseur, favorisent ce mouvement [2]. Les églises se multiplient sur le sol anglais. Et ces grands efforts des architectes saxons pour progresser toujours, et donner à leurs églises des proportions plus grandioses, une ornementation plus magnifique, font déjà prévoir les merveilleux développements de l'âge des grandes cathédrales gothiques en Angleterre, de ces églises de Winchester de Salisbury, d'Exeter, de Durham, de Westminster, de Cantorbéry surtout, de tant d'autres, qui semblent atteindre aux dernières limites de l'art. Là encore, sans doute, les Normands ont

1. Baldwin Brown, *loc. cit.*, p. 35.

2. Cf. Thorpe, *Ancient Laws*, p. 191, qui prouve la multiplication des églises sous Édouard le Confesseur, et Guill. de Malmesbury *Gesta Pontif.*, *Rolls series*, n. 52, ad a. 1017.

apporté leurs procédés, leur puissance, leur esprit de suite, mais c'est parce qu'ils ont trouvé en Angleterre de fortes traditions architecturales et un glorieux passé, qu'ils ont pu édifier leurs chefs-d'œuvre [1].

On voit quelle part revient à chacun des éléments qui concoururent à l'éducation des Anglo-Saxons.

Les Celtes, qui eux-mêmes avaient puisé leur éducation en Gaule ou en Italie, furent leurs principaux éducateurs comme ils le furent d'une partie de l'Europe. Ces éternels émigrants qu'un fond d'inquiétude, une humeur voyageuse, l'attrait de l'inconnu, un certain esprit d'aventure, poussent sur toutes les routes de l'Europe, étaient, pour ce temps, de grands *scholars*. Personne, au moyen âge, ne cultive comme eux le grec [2].

Les Saxons leurs élèves y mirent une ardeur plus tranquille, plus de persévérance aussi. Ils y apportèrent leur esprit de méthode, un sens plus rassis; l'imagination, la fantaisie, la poésie sont à peu près absentes de leur œuvre, mais en somme ils dépas-

1. Pour les autres arts, peinture, sculpture, peinture sur verre, orfévrerie, métallurgie, cf. Baldwin Brown. *The arts in early England*, *loc. cit.*, et Anderson (J.), *Scotland in early Christian Times*, Edinburgh, 1881; cf. aussi Gross, n. 268 et sq.

2. G. T. Stokes, *The Knoweldge of greek in Ireland*, dans les *Proceedings of the Royal Acad.*, III serie, vol. II, p. 187 sq. Zimmer, *Ueber die Bedeutung des irischen Elements für die mittelalterliche Cultur*, dans *Preussische Iahrbücher*, t. LIX, transl. by L. Edmonds, sous ce titre : *The Irish Element in Mediæval cultur*, New-York, 1881.

sèrent leurs maîtres. Les Celtes ne laissèrent presque rien que de grands souvenirs. Les grandes œuvres qui demeurent, celles qui exercèrent une influence profonde sur le moyen âge, eurent pour auteurs Bède, Egbert, Alcuin.

Il ne faut pas oublier non plus les maître romains, Augustin, Hadrien, Théodore, qui eurent leur large part dans la formation de l'esprit anglo-saxon.

Mais au fond les uns et les autres sont redevables à la culture romaine. La poésie des races germaines, le génie des barbares Anglo-Saxons, n'eurent guère d'autre représentant que le bouvier-poète de Lindisfarne. Tous les autres s'inspirèrent de l'esprit classique; ils voulurent parler latin et même penser en latin. Sous ce vernis classique, le génie saxon manqua d'étouffer, et ce n'est que de longs siècles après, et grâce à son intense vitalité, qu'il se réveilla et secoua ses habits d'emprunt pour être lui-même.

CHAPITRE VIII

LES MOINES.

1. *Moines celtes et moines romains.* — 2. *Les grands monastères celtes : Glastonbury, Meneria, Llancarvan, St-Cadoc, Llandaff, Bangor, Saint-Asaph, Iona.* — 3. *Les monastères anglo-saxons : Cantorbéry, Westminster, Malmesbury, York, Lindisfarne, Ripon et Peterborough, Yarrow et Wearmouth, Croyland.* — 4. *Succès de la vie monastique* — 5. *Abus dans les monastères, faux moines, faux pèlerins.* — 6. *Importance des femmes dans le monachisme : monastères féminins : Lyminge, Folkestone, Wimbourne, Barking, Oxford. Monastères doubles : Whitby, Coldingham, Tynemouth, Harttepool.* — 7. *Les culdées.*

1. — Moines celtes et moines romains.

On ne peut faire l'histoire de l'Église en Angleterre durant cette première période sans donner une

BIBLIOGRAPHIE. — Moines : Voir la Bibliographie générale ci-dessus, p. XIX. — REYNERUS (Clem.), *Apostolatus Benedictinorum in Anglia, sive disceptatio historica de antiquitate ordinis, congregationisque monachorum nigrorum S. Benedicti in regno Angliae*, Duaci, 1826. — GRAY (de Birch), *Fasti monastici Ævi saxonici*, London, 1872. — M. E. C. WALCOTT, *Church work and Life in English Minsters*, 2 vol., Lond., 1879. — *On early religious houses in Staffordshire, Journal of the British Archaeol. Assoc.*, vol XXIX, p. 329. — Deux exemplaires d'une première édition (s. l. n. d.) des *Moines d'Occident*, par Montalembert, existent à l'abbaye de Solesmes (cf. POLYBIBLION, t. V, p. 219). Il y a un chapitre sur les moines anglais, et un autre sur la rénovation monastique en An-

place considérable à l'élément monastique, car on a pu voir par les chapitres précédents quel rôle y ont joué les moines; missionnaires, ils ont porté la foi aux Saxons; la plupart des monastères sont devenus des centres de missions; le chef du monastère ou abbé est souvent évêque; l'évêque est entouré de moines comme collaborateurs. Les écoles sont toutes rattachées à des monastères et ont pour maîtres des moines; l'architecture, la peinture, les autres arts, la transcription des manuscrits, sont aux mains des moines. « Ils ont fait l'Angleterre chrétienne, » a dit Montalembert [1].

Il faut donc étudier, sous peine de n'avoir qu'une

gleterre au xe siécle, qui ne se retrouvent pas dans l'ouvrage postérieur. Ce premier essai a été mis au pilon.

Anglo-Saxons : Bulteau, *Abrégé de l'hist. de l'Ordre de S. Benoist*, Paris, 1684, t. II, p. 269 sq. sur Wimbourne, Evesham, Ripon, Lindisfarne, cf. p. 855 sq. sur les monastères détruits par les Danois, Croyland, etc. — *Monastères bretons du Ve au VIIIe siècle* (ch. XI de *l'Hist. de la Bretagne*, par A. de la Borderie, p. 306-330).

Pour les monastères de femmes, surtout Montalembert, *Les moines d'Occident*, l. XVII; *Les religieuses anglo-saxonnes* (t. V, p. 236-293), 4e éd., Paris, 1878. — Miss Lina Eckenstein, *Woman under monasticism*, Cambridge, 1896. Peut se résumer en cette phrase de la p. 478 : « Jamais la femme en Europe n'a eu une plus large carrière ouverte devant elle (que ces abbesses et ces moniales) ». — Arvède Barine, *Couvents du temps jadis*, dans *Revue de Paris*, 1er juin 1898, p. 553-590, d'apres Lina Eckenstein.

Doubles monastères : Cf. note de Plummer, *Bède*, t. II, p. 130. — Varin, Mémoire cité; de la p. 165 à 205 une dissertation sur les doubles monastères (c'est sans doute celle à laquelle il est fait allusion dans le t. XVI, p. 1 et 115, des *Mémoires de l'Ac. des Insc. et Belles-Lettres*). — Mary Bateson, *Origin and early history of double monasteries*, *Transactions of the Royal histor. Society*, Nouvelle série, t. XIII, Londres, 1899, p. 137-198, conteste la théorie de Varin sur l'origine de ces monastères; voir le corps du présent chapitre.

1. *Moines d'Occident*, t. III, p. 9.

incomplète idée de cette histoire, les caractères de cette institution en Angleterre. Car ici le monachisme a sa physionomie particulière qui ne ressemble plus tout à fait à celle du monachisme oriental tel qu'il s'est développé sur les bords du Nil ou en Palestine, ni même à celle des moines des Gaules ou autres pays latins, encore que l'on y reconnaisse les mêmes traits généraux.

Il faut distinguer tout d'abord entre le moine celte et le moine romain. Le type du premier est en quelque sorte résumé dans deux hommes, Columb Kill ou Colomba, et Colomban, qui tous deux ont écrit une règle ou corps de lois pour les moines qui s'enrôlaient sous leur bannière, de telle sorte qu'il est assez facile de connaître leur esprit.

Nous avons déjà tracé le portrait (ch. II, p. 46 sq.) de ce barde poète et guerrier, hardi marin, sous la robe de moine, prophète aussi et apôtre, que le remords exile loin de l'Irlande et qui s'en vient en Calédonie convertir des barbares pictes et scots ; l'un des types les plus complets du moine celte, ardent, impétueux, emporté par l'enthousiasme poétique et mystique au delà des régions terrestres, aussi tendre, doux, délicat, et humble de cœur à certaines heures, qu'il était violent à d'autres. Il faut dire ici un mot de sa règle, ou du moins de ses traditions, car de règle proprement dite, Columba ne semble pas en avoir écrit[1]. Mais il a laissé un esprit, des traditions

1. La règle attribuée à Columba est faite pour des anachorètes, non pour des cénobites, elle ne paraît pas authentique, cf. COLGAN,

qui s'inspirent surtout des grands souvenirs des Pères du désert. Son ascétisme est réglé par les principes les plus rigoureux. Jeûnes prolongés, pénitences sévères, récitation de longues prières, surtout des psaumes. Mais du reste rien qui révèle, comme quelques-uns l'ont cru, une spiritualité d'un genre particulier, étrangère au christianisme latin ou au catholicisme romain ; rien qui ne puisse s'accorder avec l'orthodoxie la plus stricte ; confession auriculaire, invocation des saints, célébration de leurs fêtes, messe pour les morts, etc. [1]. Et cependant quelque chose de très original, de très personnel perce dans ce monachisme. Le monastère forme une sorte de clan ; sans doute il ne peut être question d'une succession par hérédité à la charge d'abbé, le célibat étant la loi absolue des moines ; mais le successeur est presque régulièrement choisi dans la même famille ; le neveu ou le cousin semblent les candidats désignés. Ainsi les onze premiers abbés d'Iona, sauf un, sont élus dans la famille de Columba [2]. L'abbé dans son monastère exerce une grande autorité ; on peut dire qu'il y est tout-puissant ; la disci-

Trias Thaumat., p. 471, et Hoeften, *Disquisitiones monasticae*, l. I, tr. 8, p. 84 ; elle a été éditée par Reeves en 1850. Ce dernier a aussi démontré que l'*ordo monasticus* attribué à Columba est très postérieur. Voir aussi sur cette question, L. Gougaud, *Inventaire des règles monastiques irlandaises, Revue Bénéd.*, 1908, p. 179-180 et 321-333.

1. Cf. Reeves, appendice N, *Institutio Hyensis* (résumé des coutumes d'Iona), dans *The Life of Columba*, Dublin, 1857.

2. Cf. Reeves, *On the ancient abbatial succession in Ireland*, dans *Proceedings of the royal Irish Academy*, 1857, t. VII ; et Montalembert, t. III, p. 303 sq.

pline y est forte, souvent dure, et pourtant elle laisse parfois au disciple une grande liberté; les longs voyages de circumnavigation, les pèlerinages aux pays lointains qui, des siècles avant Colomb, ont fait découvrir à ces moines celtes les terres de l'Amérique, semblent entrer dans les mœurs monastiques [1].

Saint Colomban n'appartient pas à l'histoire ecclésiastique d'Angleterre; sa carrière s'est passée tout entière en Gaule ou en Italie. Cependant il a exercé une action en Grande-Bretagne. Il est un des types les plus expressifs de ces moines celtes qui peuplèrent l'Écosse, le pays de Galles et une partie de l'Angleterre, et eurent sur les chrétientés anglo-saxonnes et même sur le tempérament anglo-saxon une si puissante influence. C'est pourquoi il méritait d'être nommé dans ce chapitre, et il faudrait étudier sa vie si mouvementée, sa règle, marquée du cachet celtique, si l'on voulait connaître en détail le caractère du monachisme anglais. Du reste son influence attira en Gaule un grand nombre de disciples anglo-saxons des deux sexes, qui

1. Cf. sur ce sujet curieux et peu connu, les travaux de E. Beauvois : *La découverte du Nouveau Monde par les Irlandais et les premières traces du christianisme en Amérique avant l'an mille*, *Mémoire* lu au congrès des Américanistes, Nancy, 1875, Paris, Maisonneuve; *Le christianisme au Mexique dans les temps précolombiens et ses propagateurs, les missionnaires Gaels de saint Colomba*, compte rendu du Ve congrès américaniste, 1883, à Copenhague. Les articles du même sur *les premiers chrétiens des îles nord-atlantiques, les chrétiens d'Islande au* IXe *siècle, etc.*, *Muséon*, t. VII, p. 315 et 409; t. VIII, p. 340 et 430.

voulurent vivre sous sa direction et que les Gaules rendirent plus tard à leur patrie.

On voit déjà dans ces deux hommes s'affirmer le caractère du monachisme celtique, une personnalité très accentuée que la règle oriente vers Dieu sans la comprimer, une vigueur extraordinaire de tempérament qui se traduit par des mortifications effrayantes, bains glacés prolongés pendant des heures, récitation d'interminables psautiers, prières à genoux ou les bras en croix, génuflexions répétées [1]; par une extraordinaire activité prédicante, par de longs voyages. Une grande tendresse, une poésie sauvage règnent dans ces cloîtres celtiques, qui s'allie parfois à une énergie farouche. L'étude y est aussi en vigueur; ils apportent à la lecture de l'Écriture sainte, des Pères, même des auteurs païens, à la copie des manuscrits, à l'apprentissage de la calligraphie, de la miniature et des autres arts l'ardeur qu'ils mettaient à l'évangélisation des païens, ou aux rigueurs de l'ascétisme.

Page unique dans l'histoire du Christianisme que celle de ces grands moines, de ces mystiques emportés par la passion, qui cherchent Dieu avec enthousiasme à travers les aventures, inquiets, turbulents parfois, mais qui pratiquent la pénitence comme les anachorètes de la Thébaïde, aussi pas-

1. Ces différents sujets ont été traités d'une manière très intéressante par le R. P. Gougaud. *loc. cit.;* pour les bains glacés voir dans notre *Dictionnaire d'archéol. et de liturgie.* art. *Bains,* par Dom Dumaine, le § *Immersion celtique.*

sionnés pour la science et la poésie que pour l'étude des psaumes ou de l'Écriture sainte, âmes orageuses comme la mer qui bat leurs récifs, et au fond mélancoliques, mais qui ont laissé au monde de grands exemples de vertu.

Quand les Anglo-Saxons eurent refoulé les Celtes, ceux-ci emportèrent avec eux leurs institutions et les établirent dans le pays de Galles, en Cornouailles, en Armorique. Les missionnaires romains étaient moines aussi, mais ils suivaient un idéal de vie monastique fort différent de celui des moines celtes. Ils étaient bénédictins.

La règle qu'ils apportaient en Angleterre et qui peu à peu devait supplanter toutes les autres règles, comme elle l'avait fait en Italie, en France, en Espagne, en Germanie, se distingue par sa simplicité, sa discrétion, par la sagesse de ses prescriptions. Ses prétentions sont plus modestes, elle n'a pas ces envolées gigantesques, elle n'exige pas de la nature ces efforts démesurés, ces *magni passus extra viam*, elle est plus pondérée, plus viable, d'un mot, plus humaine.

La règle bénédictine est basée sur le principe de la vie cénobitique, c'est-à-dire de la vie en commun. Prières, repos, travaux, études, offices, tous les exercices sont communs. La journée est partagée entre la prière et l'étude ou le travail manuel. Le monastère est en petit l'image de la cité antique. Les moines doivent se suffire à eux-mêmes, et trouver dans l'exercice de l'agriculture et des autres arts

ou métiers, tout ce qui est nécessaire à leur vie. Pour l'étude, le scriptorium du monastère est devenu une officine où l'on copiait et enluminait les manuscrits, où on lisait les œuvres des Pères ou des auteurs de l'antiquité. On a pu dire de quelques monastères celtes qu'ils étaient comme des camps volants qui se transportaient, suivant les besoins, d'une place à l'autre et suivaient les missionnaires jusqu'au cœur des races barbares à conquérir[1]. Le monastère bénédictin est au contraire l'image de la stabilité; il prend racine en terre comme le chêne, pour des siècles, et on le comparerait plutôt à la colonie romaine qui s'établissait solidement à la suite des armées, dans un pays, s'y fortifiait, s'y retranchait, et posait les fondations de ces villes qui vivent encore après quinze siècles. L'unité de gouvernement est maintenue aussi dans le monastère par l'abbé, mais il est élu par la communauté, et son autorité est tempérée par le conseil des anciens et par les prescriptions de la règle[2].

Quant au moine anglo-saxon, il n'eut pas, à proprement parler, de caractère particulier; il oscilla entre le type romain et le type celtique, appartint tantôt à l'une, tantôt à l'autre des deux influences qui s'exercèrent sur lui, les combina parfois, mais finalement l'influence romaine et bénédictine l'emporta. Il y avait sans doute de secrètes affinités

1. Brown, *The Christian Church in these Islands before Augustine*, p. 124.
2. Cf. notre art. *Bénédictins* dans *Dict. d'arch. et de liturgie.*

entre le génie romain qui s'est si fortement empreint sur la règle bénédictine et la race saxonne qui, malgré son amour de l'indépendance, est amie de l'ordre et de la discipline.

2. — Les grands monastères Celtes.

Nous avons déjà signalé au cours de cette histoire la fondation de quelques grands monastères. Ils forment dans l'Heptarchie une sorte de géographie monastique d'autant plus importante que les points de repère y sont fixés par des noms qui sont synonymes de travail, de civilisation en même temps que de vie mortifiée et de sanctification. Il importe de réunir maintenant toutes ces pièces sur ce vaste échiquier monastique, afin de se rendre mieux compte de la lutte des influences, et de connaître les éléments qui ont concouru si puissamment à fonder la civilisation en Angleterre.

Si l'on voulait commencer dans l'ordre chronologique en s'inspirant de la légende, le monastère de Glastonbury dans le Somersetschire obtiendrait sans doute le premier rang. La légende attribue sa fondation à saint Joseph d'Arimathie[1]. On croyait qu'il contenait le corps de ce roi Arthur, qui personnifia la lutte des Bretons contre l'envahisseur saxon, et autour duquel évolue la légende sur le saint Graal et les contes de la Table ronde.

1. Cf. chap. II, p. 27.

Ce monastère, une des merveilles de l'Angleterre, et l'un des plus sacrés souvenirs de son histoire, illustré par tant de grands hommes et tant de saints, vécut jusqu'au jour où Henri VIII fit prendre et écarteler le dernier abbé de Glastonbury aux portes de son église, 15 novembre 1539, pour s'emparer des trésors de son monastère[1]. David, le Benoît de la Cambrie, l'avait relevé de ses ruines au ve siècle[2].

Saint David, dont nous avons constaté l'influence dans toute la Cambrie, travailla à la restauration de la patrie bretonne par la fondation de nombreux monastères. Le plus important est celui de Menevia, à l'extrémité méridionale du pays de Galles; David est resté populaire, et Shakespeare parle encore de sa fête conservée parmi les populations protestantes du pays[3].

Llancarvan fut une nécropole des rois bretons et des grands chefs au pays de Galles, en même temps qu'elle était une école religieuse et littéraire où l'on étudiait l'Écriture sainte et les auteurs anciens.

Nous avons parlé aussi de son fondateur, saint Cadoc, l'émule de saint David, qui par son influence morale faisait échec à la puissance des chefs barbares du voisinage[4]; personnage si curieux, à la fois ermite, abbé, barde, chef féodal. Llandaff,

1. Dugdale, t. I de la continuation, p. 451. Dom Gasquet, *The last abbot of Glastonbury*, London, 1895.

2. Cf. plus haut, p. 43; *Acta ss. Hiberniæ*, t. I; Warton, *Anglia sacra*, t. II.

3. King Henry V.

4. Ch. II, p. 43.

monastère et évêché, au temps du roi Arthur (v^e et vi^e siècle), compte aussi parmi les capitales du monachisme celtique en Cambrie. De là sortirent de nombreuses colonies de moines. C'est l'un d'eux, Iltud ou Eltut, qui fonda le monastère de Bangor, sur la Dee, le plus célèbre peut-être de tous ces noms monastiques [1]. Il compta, dit-on, un moment, plus de deux mille moines divisés en sept cohortes qui se relayaient pour chanter l'office, et vivaient du travail de leurs mains.

Celui de Saint-Asaph (d'abord Llan-Elwy), fondé par saint Kentigern, qui fit sept fois le voyage de Rome [2] de 550 à 612, ne comptait guère moins de cénobites que celui de Bangor. Ils étaient aussi divisés en troupes, chacune environ de trois cents hommes. La première cultivait les champs, la seconde travaillait à l'intérieur du monastère, la troisième était plus spécialement consacrée à chanter l'office divin. Ce monastère devint, comme beaucoup d'autres, un siège épiscopal.

Mais toutes ces gloires s'éclipsent devant celle d'Iona, le monastère de prédilection de Columba, la perle des monastères celtes et la « capitale monastique de l'Écosse [3] ». C'était un îlot désert et sauvage, au sein de l'archipel des Hébrides, sans cesse battu par les flots courroucés de l'Atlantique, balayé

1. Ce Bangor est différent du Bangor d'Irlande d'où sortit saint Colomban, et du Bangor du comté de Caernarvan, siège d'un évêché au vi^e siècle.

2. Bolland., *Acta* SS, jun t. I, p. 819 sq., 919 etc.

3. Dans la presqu'île calédonienne; le nom primitif était Hy.

par des vents terribles qui ne laissent pousser ni un arbre ni une plante, sombre, aride, il n'a qu'une lieue de long sur un tiers de lieue de large. C'est là que vint se fixer Colomba fugitif, exilé, proscrit, pour y pleurer ses péchés, loin de son Irlande qu'il ne voulait plus revoir.

Sa sainteté fit de ce lieu sauvage un foyer de vie monastique intense, et de civilisation pour le nord de l'Angleterre.

Son temps fut désormais partagé entre le travail agricole et la transcription des manuscrits. Il apportait à cet exercice une telle ténacité, une telle passion, qu'on lui attribue la copie de trois cents exemplaires des évangiles. Il fut aussi un grand missionnaire et convertit de nombreuses tribus de Pictes.

Bientôt sa réputation attira de tous côtés des disciples; Iona devint trop petite. Il fallut essaimer. Durant trente ans il envoya des colonies monastiques dans les îles voisines et dans toute la Calédonie. On parle de trois cents monastères ou églises qui, tant en Hibernie qu'en Calédonie, se réclament de lui. Iona devint le quartier général des missionnaires irlandais, leur base d'opération pour la conversion du nord de l'Angleterre, la métropole de ce monde monastique, et Colomba fut le chef respecté de cette république, ou mieux le père de cette vaste famille, et son influence morale tenait en échec le pouvoir des rois. Après lui, et pour longtemps, Iona garda cette suprématie hiérarchique dans tout le nord de l'Angleterre. « Iona, s'écrie Michelet,

Iona sépulture de soixante-dix rois d'Écosse, la mère des moines, l'oracle de l'Occident au VIIe et au VIIIe siècle ; c'était la ville des morts, comme Arles dans les Gaules, et Thèbes en Égypte [1]. »

3. — Monastères anglo-saxons.

Il faut laisser ces monastères celtiques pour étudier un autre courant monastique, beaucoup moins brillant, moins poétique, moins exalté, de proportions plus humaines, mais par là même, d'une influence plus durable.

Le plus important de ces monastères anglo-saxons, ou mieux romano-saxons, est celui fondé par saint Augustin lui-même à Cantorbéry, avec le concours d'Ethelbert, roi de Kent, sous le titre des apôtres Pierre et Paul, et qui fut pendant des siècles la capitale religieuse des Anglo-Saxons [2].

Pendant qu'Ethelbert et Augustin fondaient Cantorbéry dans le Kent, Mellitus, un des compagnons d'Augustin, jetait les fondements sur les rives de la Tamise, sur un îlot perdu au milieu d'un marais, d'un monastère dédié à saint Pierre, et dont la gloire rivaliserait un jour avec celle de Cantorbéry. Sa situation à l'ouest de Londres, la capitale du petit royaume d'Essex, lui faisait donner le nom de mo-

1. *Hist. de France*, l. II, c. I. p. 262.
2. Sur Cantorbéry, voir l'art. de dom Leclercq dans notre *Dict. d'archéol. et de liturgie*, t. II.

nastère de l'ouest, ou Westminster, qui devint bientôt la sépulture des rois et des grands hommes de l'Angleterre, et comme le cœur de cet empire géant sur lequel le soleil ne se couche pas [1].

Une autre rivale de Cantorbéry s'élevait presque à la même époque dans un royaume du nord de l'Heptarchie. La ville d'York, déjà célèbre du temps des Romains, était devenue la capitale du royaume de Northumbrie. Paulin, autre compagnon de saint Augustin, en avait fait la capitale religieuse de ce royaume. Il y construisit bientôt un monastère (627) qui fut en même temps sa cathédrale, et qui deviendra la métropole du nord de l'Angleterre, souvent en lutte dans le cours des siècles avec Cantorbéry qui lui conteste la primatie.

Lindisfarne rappelle Iona. Fondé par Aidan, disciple de saint Colomba, ce monastère s'élève, comme Iona, au sein d'une île sauvage, mais cette île est située sur la rive opposée, dans la mer du Nord, reliée à la côte northumbrienne par un bras de terre que la mer immerge à certaines heures. Lindisfarne devint bientôt la métropole religieuse de la Northumbrie. Le monastère, quoique situé en plein pays saxon, est donc celte par son origine, comme il le fut par ses traditions jusqu'à ce que Wilfrid en fit un des centres de la réaction romano-saxonne contre les usages celtiques [2].

1. Stanley A. P., *Historical Memorial of Westminster Abbey*, London, 1868; 5e éd., 1892.

2. Cf. Montalembert, *loc. cit.*, t. IV, p. 20 et t. V, appendice.

Au sein du royaume de Wessex, Cenwalch, le roi converti, fonda pour les Saxons de son royaume (vers 650) un monastère à Winchester, qui lui aussi eut sa célébrité, et celui de Malmesbury, qui aura une belle page dans l'histoire monastique d'Angleterre. Malmesbury doit sa principale illustration à saint Aldhelm. Ce monastère avait été fondé par un moine scot, Maidulphe, sur les confins du Wessex et de la Mercie. Aldhelm, son disciple, fut élu abbé à la mort de Maidulphe[1], et sous sa direction le monastère devint une savante école où furent cultivés le latin, le grec, l'hébreu.

L'élément monastique celte, si puissant dans la période précédente (avant 650), devait reculer devant les traditions romaines. Nous avons dit quel fut à ce point de vue l'influence de saint Wilfrid. Il faut donner encore ici les noms des grands monastères fondés à l'époque de ces grandes contestations.

En première ligne Ripon, œuvre du roi Alchfrid, d'abord confié à des moines celtes, puis donné à Wilfrid (661-664) qui en fit sa capitale monastique. Comme Ripon, et presque contemporain, le monastère fondé par les rois de Mercie, sous l'influence encore de Wilfrid, en l'honneur de l'apôtre saint Pierre, en garda le nom, *burg* de Pierre, ou Peterborough. Nous avons raconté la dédicace de ce grand monastère en 664, qui fut un véritable événe-

1. Voyez plus haut, p. 152.

nement politique pour l'histoire de l'Angleterre anglo-saxonne[1].

A l'influence de Wilfrid est due aussi la fondation de Selsey, siège épiscopal, transféré plus tard à Chichester, et celle de plusieurs autres monastères[2].

Cuthbert fut un autre grand fondateur. Melrose lui doit sa célébrité. Le monastère de Dull, près de Taymouth, qui eut son heure de gloire dans l'histoire de l'Église celtique, fut le berceau de l'Université de saint Andrew[3].

A côté de Wilfrid et de Cuthbert, deux grands moines et fondateurs, se place Benoît Biscop, dont nous avons dit aussi la vie. C'est à lui que l'on doit la fondation des deux grands monastères de Wearmouth et de Yarrow, dans la Northumbrie (673-682), monastères jumeaux, dédiés l'un à saint Pierre, l'autre à saint Paul, qui furent de grands centres monastiques où les lettres et les arts étaient cultivés avec passion et qui, comme ceux de Wilfrid, furent soumis à la règle bénédictine. C'est de là que sortira le Père de l'histoire anglaise.

Croyland fut fondé par un roi de Mercie (Ethelbald) vers 716, et grâce à cette protection royale prit de rapides développements. Nous aurons à raconter quels assauts terribles il subit des Danois, et

1. Cf. ch. VI, p. 118. Sur Peterborough, cf. l'appendice II au t. V des *Moines d'Occident*, p. 348.

2. Notamment Ely, Stamford, Hexham, cf. MONTALEMBERT, *loc. cit.*, t. V, p. 405.

3. MONTALEMBERT, *loc. cit.*, t. IV, p. 429, et t. V, p. 394.

comment il sortit de ses ruines dans le réveil monastique du xe siècle.

4. — Succès de la vie monastique.

On peut constater par ce tableau raccourci quel succès extraordinaire eut la vie monastique parmi les Celtes et les Anglo-Saxons. Nulle part, au moins en Europe, elle ne prit aussi rapidement un tel développement. Il suffirait, pour en donner une idée. de rapporter le nom des princes, des princesses, des rois, des reines, ou des personnages de sang royal qui embrassèrent cette profession durant la période que nous venons de parcourir. Toutes les races royales de l'Heptarchie y sont représentées; on formerait aisément avec ces noms un almanach de Gotha monastique.

Nous citons presque au hasard. Ceolwulf, une première fois moine par contrainte, puis roi de Northumbrie, abdique et vient mourir à Lindisfarne; son successeur, Eadbert, suit son exemple. On compte du reste dans cette famille royale, parmi les prédécesseurs de Ceolwulf, huit ou neuf rois qui se sont retirés dans des monastères[1]. La reine Eanfleda, qui finit ses jours à Whitby, y trouve comme abbesse sa propre fille, Elfleda[2]. Ethelburga, fille du pre-

1. Mabillon, *Acta SS. O. S. B.*, t. III, p. 463; Montalembert, *loc. cit.*, t. V. p. 110, 111.

2. Montalembert, *loc. cit.*, p. 264.

mier roi chrétien de Kent, femme d'Edwin, roi de Northumbrie, vient après la mort de son mari, fonder un monastère à Lyminge. Elle y reçoit une autre reine, Eadburga, fille de cette Eanfleda dont nous venons de parler[1]. Son frère peuple de sa postérité les cloîtres anglo-saxons et gaulois. Sa fille, Eanswida, fonde un monastère à Folkestone. A Ely, cette grande abbaye d'Estanglie, Montalembert nous montre trois générations de princesses, issues du sang des Uffings et des Ascings, ces premiers conquérants saxons. La postérité de Penda, ce païen féroce, cet adversaire irréconciliable de la nouvelle religion, fournit elle-même des recrues aux cloîtres dans la personne de ses petites-filles. La race de Cerdic, qui devait faire l'unité politique de l'Angleterre, a des représentants dans les monastères; Ina, roi de Wessex et législateur de ce pays, se retire à Rome et finit sa vie dans un monastère; ses deux sœurs l'imitent[2]. Mais le fait le plus significatif et le plus éloquent, ce sont les quatre tableaux généalogiques que nous donne l'auteur des *Moines d'Occident,* à la fin du Ve et dernier volume de son œuvre. Le premier de la race de Hengist et des rois de Kent; le second de la race de Penda et des rois de Mercie; le troisième de la dynastie des Uffings, rois d'Estanglie; le quatrième de la dynastie des rois de Wessex. L'arbre généalogique de toutes ces fa-

1. *Ibid.*, p. 264, 277 sq. Sur Lyminge, cf. R. C. Jenkins, *Account of the church of St Mary and St Eadburgh in Lyminge,* London, 1859.
2. Montalembert, p. 297, 301, 304, etc.

milles fleurit, à toutes ses branches, en abbesses et en moniales. On ne s'étonne pas après cela que certains annalistes comptent jusqu'à trente-trois rois ou reines des différents royaumes anglo-saxons, qui ont fini dans la vie monastique.

5. — Abus dans les monastères.

Cette vogue extraordinaire, cette sorte d'engouement qui poussait vers les monastères tant d'hommes et de femmes de condition différente, devait fatalement entraîner des abus. Ils sont signalés par le Vénérable Bède lui-même, avec une grande liberté de langage, dans sa fameuse lettre à Egbert, évêque d'York.

« ... Il se trouve, dit-il, comme nous le savons tous, des lieux innombrables qui portent le nom de monastères, sans qu'il y ait la moindre observance monastique. Ce serait substituer la chasteté à l'incontinence, la tempérance à la gourmandise, et la piété à la vanité, que d'attribuer de pareils endroits, par l'autorité des assemblées publiques, à la dotation d'un nouvel évêché. Oui, il y a de vastes et nombreux établissements, qui ne servent de rien ni à Dieu ni aux hommes. Aucune règle monastique n'y est observée, aucun profit n'en revient aux comtes et aux chevaliers chargés de défendre notre nation contre les barbares. Celui donc qui

constituera de nouveaux évêchés ne sera ni un usurpateur ni un prévaricateur; il fera une œuvre de salut et un acte de vertu[1]. »

Il y avait un autre abus, qui celui-là n'était pas attribuable aux moines. Des hommes rapaces et rusés ne craignaient pas de se donner pour moines, bénéficiant de tous les avantages que comportait ce titre, sans subir aucune des charges que cette profession entraîne. « Il se commet, continue Bède, un crime plus grave encore quand de simples laïques, qui n'ont ni l'expérience, ni l'amour de la vie régulière, donnent aux rois de l'argent pour prix de certaines terres, sous prétexte d'y construire des monastères, et puis se font attribuer un droit héréditaire sur ces terres, par des édits royaux qu'ils font ensuite confirmer par la signature des évêques, des abbés et des grands du siècle. Dans les champs et les villages qu'ils ont ainsi usurpés, ils vivent au gré de leur licence, exempts de tout service divin ou humain; y commandent quelquefois, aux laïques, à des moines, ou plutôt y rassemblent, en guise de moines, ceux qui sont chassés des vrais monastères pour leur désobéissance, ceux qu'ils en peuvent débaucher, ceux qu'ils trouvent vaguant par le pays; ou encore prenant quelques-uns de leurs vassaux qu'ils font tondre et par qui ils se font promettre une sorte d'obéissance monastique. Quel spectacle monstrueux que celui de

1. Écrite en 734 ou 735.

ces prétendues cellules, remplies de gens avec femmes et enfants, sortant du lit conjugal pour gérer l'intérieur du monastère ! Il y en a qui ont l'effronterie de se procurer pour leurs femmes de semblables monastères, où ces séculières se permettent sottement de gouverner les servantes du Christ. N'est-ce pas le cas de dire, avec notre proverbe, que quand les guêpes font des ruches, c'est pour y mettre du poison au lieu de miel ? »

On voit, par la suite de cette lettre, que cet abus des faux moines, des faux abbés, était alors très répandu et causait le plus grave préjudice à la véritable vie monastique.

Abus préjudiciable aussi à la prospérité et à la sécurité du pays, car les seigneurs et propriétaires de tout rang qui se prétendaient moines jouissaient de l'exemption du service militaire.

Bède avait vu encore cette conséquence déplorable : « Au milieu de la paix et de la sécurité dont nous jouissons, écrit-il en 731, beaucoup de Northumbriens, les uns nobles, les autres simples particuliers, mettent de côté les armes, se font couper les cheveux, et s'empressent de s'enrôler dans les rangs monastiques, au lieu de s'exercer aux devoirs militaires. L'avenir dira quel est le bien qui en résultera[1]. »

Un autre désordre non moins déplorable aussi, mais dont la responsabilité ne remonte pas davantage aux moines, c'étaient les visites des rois et des

1. *Hist.*, l. V, c. 23.

princes qui venaient s'installer dans les monastères pour un temps plus au moins long, avec leurs officiers, leurs valets, leurs chevaux, leurs chiens et leurs faucons, et mettaient le désordre dans la maison de Dieu.

De son côté le concile de Clovesho, en Mercie, 747, qui se tint sous l'influence de saint Boniface et du pape Zacharie, et sur lequel sans doute la lettre fameuse de Bède exerça son action, condamnait, dans les monastères de femmes le goût de la parure, la fréquentation du monde; dans les monastères d'hommes, les visites prolongées des séculiers, les repas trop luxueux et trop abondants, le penchant à l'ivrognerie [1].

Les faux pèlerins n'étaient pas moins nuisibles à la véritable piété que les faux moines. Les pèlerinages à Rome entraînaient des abus nombreux, surtout parmi les moniales qui, peu destinées par leur état à ce genre de voyages, ne savaient pas en éviter les dangers. Boniface, l'apôtre de la Germanie, qui signale ces désordres, en termes vigoureux, à Cuthbert, archevêque de Cantorbéry, demande que les conciles et les rois interdisent aux femmes et aux religieuses le pèlerinage de Rome [2].

1. Clovesho ou Cliff's-Hoo, Cliffs près de Rochester. Sur ce concile voyez Lingard, *Antiquités*, t. I, p. 124. Ce concile recommandait encore aux prêtres l'éducation du peuple et l'enseignement de la doctrine ; il resserrait l'union entre les évêques anglo-saxons, établissait entre eux une sorte de confédération, établissait le système paroissial qui règne encore en Angleterre.

2. *Ep. ad Cuthbertum archiepiscopum.*

Il ne faut pas cependant exagérer la portée ou la fréquence de ces scandales. Montalembert nous affirme qu'il en a recherché la trace, avec une consciencieuse attention, dans les historiens et les écrivains du temps, et il avoue qu'il n'a presque rien trouvé[1]. L'un des reproches qui se présente le plus souvent à cette époque, contre certains monastères, et sur lequel nos contemporains ne se montreraient peut-être pas si sévères, c'est le goût excessif pour la toilette. Le vénérable Bède, saint Boniface, saint Aldhelm protestent à l'envi contre ces abbesses et ces moniales qui portaient des tuniques écarlates ou violettes, des capuchons et des manchettes garnies de fourrures ou de soieries; qui se frisaient les cheveux avec un fer chaud tout autour du front; qui transformaient leur voile en parure, en le disposant de manière à le faire retomber jusqu'à leurs talons; qui enfin aiguisaient et recourbaient leurs ongles, de manière à les faire ressembler aux griffes des faucons et autres oiseaux de proie, destinés par la nature à pourchasser la vermine dont ils se nourrissent[2].

Le concile de Cloveshoe coupa court à ces abus en donnant aux religieuses un habit simple et pauvre[3].

1. *Moines d'Occident*, t. V, p. 333.

2. ALDHELM, *De laud. Virg.*, c. 58 (cf. 17 et 56), trad. Montalembert, t. V, p. 334.

3. Les lettres de Boniface condamnent des abus plus graves, imputables peut-être aux faux moines et aux fausses moniales. *Epistolae*, n° 59, éd. Jaffé, et n° 61. Sur les pseudo-monastères et autres abus, voir aussi VARIN, *Mémoire cité*, p. 185 et 186.

6. — Importance des femmes dans le Monachisme. Monastères doubles.

Mais à côté de ces abus qui peuvent être considérés comme l'exception, que de grands exemples, que d'enseignements sérieux dans cette histoire, que de particularités seraient à noter parmi ces institutions. L'une des plus remarquables est assurément l'influence qu'y prit la femme. Traitée avec honneur dans les races germaines, la femme chez ces populations saxonnes converties, non seulement y garde son rang, mais encore elle joue dans cette société religieuse un rôle prépondérant. Quelques-unes de ces grandes abbayes, comme celles d'Ely, de Lyminge, de Whitby que nous venons de nommer, forment autant de petits états avec de vastes domaines, des bâtiments d'exploitation, des ateliers, l'église, le monastère, un hôpital.

L'abbesse en dehors de son monastère régit tout un peuple de vassaux ; elle a parfois le droit de nommer à des prébendes et autres charges ecclésiastiques. Elle traite d'égal à égal avec les rois ; son influence religieuse rivalise avec celle des évêques ; elle assiste aux fêtes nationales, aux dédicaces d'églises, aux assemblées civiles. Il y a cinq abbesses au concile de Beccancelde. Celui de Whitby est presque sous la présidence de l'abbesse Hilda. Son rôle y est considérable, et l'on a essayé de dé-

montrer récemment que jamais et dans aucune institution la femme n'avait exercé un tel empire. « Un membre du parlement, dit Arvède Barine, n'est qu'un très petit compagnon auprès de telle abbesse anglo-saxonne du VIIe ou du VIIIe siècle... telle religieuse de ces temps lointains avait formé autant d'hommes distingués que l'a jamais fait n'importe quel professeur d'Oxford ou de Cambridge... jamais plus large champ d'action ne s'est ouvert aux énergies féminines[1]. »

Sur ce point les lois civiles des Saxons sanctionnaient de leur côté ces dispositions libérales de l'Église en frappant des pénalités les plus dures ceux qui attenteraient à l'honneur ou à la liberté des *Godes bryde*, fiancées de Dieu [2].

Cette vénération dont la femme était entourée, cette influence qu'on lui abandonnait volontiers, rendit possible une des institutions les plus curieuses de ce temps, les monastères doubles.

Le monastère double comprenait deux communautés distinctes, l'une de moines, l'autre de mo-

1. Arvède Barine, *Couvents du temps jadis*, dans la *Revue de Paris*, 1er juin 1898, p. 553-590. L'article s'inspire surtout du livre de Miss Lina Eckenstein, *Woman under Monasticism*, Cambridge, 1896, qui a été reçu en Angleterre avec beaucoup de faveur. Dans l'un et l'autre on sent un peu trop le désir de démontrer cette thèse que le mouvement monastique des couvents de femmes durant cette période, rappelle à certains points de vue le mouvement féministe de nos jours. Il ne faut pas oublier que Montalembert dans les derniers volumes de son histoire avait déjà étudié bien plus complètement cette histoire et en a mieux montré la véritable inspiration.

2. Thorpe, *Ancient Laws of England*, t. II, p. 188, 206, 207.

niales, vivant séparément, mais sous le gouvernement d'un chef unique[1]. Des monastères semblables ont existé dans la Gaule franque, à Poitiers, avec sainte Radegonde, à Remiremont, en Belgique, en Allemagne, en Espagne, à Rome, et déjà en Égypte sous saint Pacôme[2]. L'Irlande en connut de nombreux exemples, et saint Colomban multiplia les fondations de ce genre en Gaule ; on a même cru que l'origine des monastères doubles en Occident avait eu pour centre le monastère de sainte Radegonde à Poitiers, et que cette fondation même serait due à l'influence d'un Irlandais, saint Fridolin[3]. Mais il est plus vraisemblable de croire que cette institution, beaucoup plus générale qu'on ne croit, eut plusieurs centres de propagande, Nantes, Metz, Autun, Arles, et que sa création est indépendante des influences irlandaises et antérieure à l'arrivée de saint Colomban et de ses disciples en Gaule. Mais si les moines celtes ne furent pas les créateurs de cette forme de vie, ils en furent les principaux pro-

1. Cette définition a son importance, car il y a eu quelques confusions au sujet de ces monastères. M[lle] Mary Bateson elle-même, dans son savant mémoire, ne distingue pas assez entre le monastère double et les monastères voisins ou les simples services d'aumônerie.

2. Mabillon, *Annales O. S. B.*, t. I, p. 125 ; Lingard, *Antiquités*, t. I, p. 212 sq. ; Montalembert, *Moines d'Occident*, t. V, p. 323, surtout Varin, mémoire cité, et Mary Bateson (plus haut, p. 184).

3. C'est la thèse de Varin acceptée par Montalembert, *Moines d'Occident*, t. II, p. 355 ; Ozanam, Œuvres, t. IV, p. 120 ; Maurice Prou, *La Gaule mérovingienne*, p. 139 etc. M[lle] Mary Bateson, qui critique cette thèse, montre bien que sur ce point il n'est pas nécessaire de recourir à l'influence irlandaise, mais que la fondation de ces monastères est due à des causes plus générales.

pagateurs, et c'est à eux sans doute, peut-être aussi à la Gaule, que l'on doit les fondations de ce genre en Angleterre, où les monastères doubles au VII[e] siècle eurent un si prodigieux succès [1].

C'était généralement, chez ces derniers surtout, une abbesse qui gouvernait les deux communautés. La plupart des abbayes de moniales que nous avons citées vivaient en réalité sous ce régime. Le grand et illustre monastère de Whitby, sous le gouvernement de la princesse Hilda; celui de Ely, sous la reine Etheldreda, femme de Egfrid, roi de Northumbrie; celui de Coldingham, au nord de Lindisfarne, sur la frontière de l'Écosse, bâti sur un promontoire, sous la conduite d'Ebba, autre fille des rois de Northumbrie, en sont d'autres exemples (650 à 683).

Le monastère de Tynemouth sur un autre promontoire, à l'embouchure de la Tyne, où fut déposé le corps du royal martyr Oswin, était aussi un monastère double, fondé par les moniales de Whitby. Hartlepool, l'île des cerfs en Northumbrie, n'était pas moins célèbre. Bardney, Beverley, Lyminge, Barking, Minster (Thanet), Wimbourne, obéissaient au même régime.

Chose singulière, ce paradoxe des monastères

1. Mary Bateson dans son mémoire, p. 168-183, étudie plus spécialement les monastères doubles en Angleterre. L'influence monastique franque dans ce pays n'a pas été assez bien étudiée encore.

2. *History of the monastery founded at Tynemouth in the diocese of Durham, to the honor of God under the invocation of the B. M. V. and saint Oswin, King and martyr,* by William Sidney Gibson, London, 1846, 2 vol.

doubles, que l'Église finit par abolir, ne donna pas lieu aux abus qu'on aurait pu craindre. D'ordinaire ces communautés se distinguèrent au contraire par leur régularité. Il y eut entre les deux communautés comme une émulation pour le bien et une sorte d'encouragement réciproque qui produisit d'heureux résultats, tant au point de vue de la sainteté que de l'étude. La plupart de ceux que nous avons nommés furent des foyers de haute culture littéraire, où des hommes comme Aldhelm, comme Boniface, comme Aidan et Wilfrid ne dédaignaient pas de venir chercher leurs inspirations.

L'abbaye de Barking par exemple, qui compta parmi ses moniales des reines, des filles de rois, des princesses, est célèbre aussi par la culture des lettres et l'étude des livres saints. C'est pour ces moniales qu'Aldhelm composa son *éloge de la virginité,* d'un si naïf pédantisme ; il fut le directeur littéraire de plusieurs d'entre elles. Saint Boniface, le grand apôtre, y avait aussi des correspondantes.

Le monastère de Wimbourne, fondé sous l'inspiration du roi Ina (705) près de la résidence royale des rois de Wessex, dans le Dorsetshire, s'inspira des traditions de Barking. Aldhelm est aussi en relation avec ces moniales. L'école de ce monastère était célèbre. La prieure en avait renforcé la discipline au grand déplaisir des jeunes élèves. La prieure morte, celles-ci se rendirent au cimetière et exécutèrent sur sa tombe des danses folles, dispersant la terre du tumulus et insultant dans la

mort la maîtresse que sa sévérité leur avait rendue odieuse.

Le monastère fondé à Oxford, et qui fut le berceau de la célèbre université, mérite ici un souvenir. Il dut son origine à la fille d'un des grands chefs du pays, dont l'histoire est entourée de légendes poétiques, Frideswida, mais dont la tombe devint le centre d'un culte populaire. Son monastère, transformé par le cardinal Wolsey, devint le célèbre collège de *Christ-Church*, l'un des plus célèbres d'Oxford [1].

Plusieurs de ces monastères furent de vraies écoles où l'instruction se distribuait à pleines mains; ils offraient à ces pieuses femmes une vie intellectuelle très avancée pour l'époque; leurs ateliers de calligraphie le disputaient à ceux des monastères.

Ces moniales écrivent couramment en latin ; elles se piquent de littérature et de poésie. Les unes citent Virgile, une autre écrit en vers latins, les vers sont du reste lourds et chevillés, mais sa prose est meilleure. Quelques-unes même apprenaient le grec. Elles étudiaient l'Ancien Testament, la grammaire, la chronologie. Leur éducation est des plus soignées [2].

L'art de la broderie paraît avoir été poussé très loin dans ces monastères. Les auteurs contempo-

1. Mabillon, *Annales O. S. B.*, t. II, p. 142. Lingard, *Antiquities*, t. II, 193; surtout Karl Zell, *Lioba u. die frommen Angelsächsischen Frauen*, Fribourg, 1860, et miss Lina Eckenstein, *Woman under Monasticism*, ch. III et IV, p. 79 à 142.

2. Bolland., *Acta SS.*, oct., t. VIII, p. 553-556.

rains font des allusions fréquentes à des ornèments sacerdotaux remarquables, à des tentures précieuses enrichies par les mains habiles de ces moniales; elles chargeaient ces étoffes de broderies qui représentaient des fleurs, des animaux fantastiques, des personnages, des scènes de la Bible ou de la mythologie. Telle était leur maîtrise en cet art, que ce genre de travail fut longtemps désigné sous le terme d'*opus anglicum*, ouvrage anglais.

Comme calligraphes elles égalent, si elles ne les dépassent, les plus habiles ouvriers de ce temps. Elles copient pour Boniface les manuscrits dont il a besoin. Eadburga, abbesse de Minster, célèbre dans cet art, écrit pour lui en lettres d'or les épîtres de saint Pierre[1].

Quelques-unes même étaient des ouvrières habiles en orfévrerie, incrustaient d'or et de pierres précieuses les soieries de Constantinople, et leurs ornements d'église étaient sans rivaux.

7. — Culdées.

Il faut dire aussi un mot de cette autre institution monastique, les culdées[2].

1. JAFFÉ, *Bonif. Epist.*, n. 13, 32. 55.

2. DU CANGE au mot *Colidei*. VARIN, mémoire cité, p. 175. — REEVES, *The culdees of the British Islands*, Dublin, 1864; et aussi *Transactions of Royal Irish Academy*, vol. XIV, p. 119-263, Dublin, 1873. — PFLUGK-HARTUNG, *Die Kuldeer*, dans *Zeitsch. f. Kg.*. t. XIV, p. 169 sq. GORINI, II, 268, 270. Aucun compte à tenir de l'étrange théorie de Michelet qui en fait des presbytériens, ennemis de la hiérarchie, etc. pas

Leur origine reste obscure; on les trouve en Irlande et en Écosse. Quelques-uns vivaient réunis, à la façon des chanoines réguliers, et suivaient à peu près la règle instituée par saint Chrodegand de Metz. D'autres vivaient en solitaires dans les îles des côtes d'Écosse[1].

Nous aurons à étudier plus tard, au xe siècle, après un siècle de décadence, causé par les invasions danoises, le réveil monastique, sous Odon de Cantorbéry, Dunstan, Turquetul (cf. ch. x).

plus que de celle d'Ebrard qui en fait des moines mariés, *Die Kuldeische Kirche*, dans *Niedners Zeitsch. f. hist. Theol.*, 1862, p. 564 sq. ; 1863, p. 325 sq. Le sujet sera traité plus au long dans *L'histoire de l'Église celtique*.

1. Cf. aussi *Dict. of Christian Antiquities*, t. I, p. 40 sq.

CHAPITRE IX

ALFRED LE GRAND (871-901).

1. *L'invasion danoise et les monastères.* — 2. *Le règne d'Alfred Le Grand, 871-901.*

1. — Les invasions danoises. — Retour offensif de la barbarie.

Il n'entre pas dans notre plan de faire l'histoire politique de l'Angleterre. Ce serait du reste s'engager dans un dédale de révolutions, de com-

BIBLIOGRAPHIE. — Sur les invasions danoises : W. DE GRAY BIRCH, *Early Notices of the Danes in England to 937*, dans *British Archaeol. Assoc. Journal*, t. XLIV, p. 326-342, London, 1888. — J. R. GREEN, *The Conquest of England, A. D. 829-1071*, London, 1883 et 1899. Sérieux. — C. F. KEARY, *The vikings in western Christendom, 789-888*, London, 1891. — E. A. FREEMAN, *History of the Norman Conquest*, 5 vol., Oxf., 1867-1879. Tome I, p. 44 sq. et 182 sq. — J. H. ROUND, *Danegeld and the finance of Domesday*, dans P. E. DOVE, *Domesday Studies*, I, 77-142, London, 1888. — P. C. WEBB, *A Short account of Danegeld*, etc., London, 1756. — DEPPING, *Hist. des expéditions maritimes des Normands, et de leur établissement en France au Xe siècle*, nlle éd.. Paris, 1843 (p. 187 et sq. *Histoire des expéditions normandes en Angleterre*). — HOWORTH, H. H., *The Irish Monks and the Norsemen. Royal hist. soc. trans.*, t. VIII, p. 281-330, London, 1880.

St Edmond, martyr, roi d'Estanglie ; sur les diverses biographies d'Edmond, cf. Hardy, *Catalogue of Materials*, I, 526-538. La plupart éditées dans *Memorials of St Edmund's abbey*, éd. THOMAS ARNOLD. *Rolls Series*, 3 vol., London, 1890-1896. Cf. aussi : J. R. THOMPSON

pétitions, d'intrigues et de violences entre tous ces royaumes qui se disputent l'hégémonie.

L'Heptarchie avait pu vivre tant que les Saxons étaient tenus en respect, unis par la crainte de retours offensifs de la part des populations bretonnes qu'ils avaient soumises, et par des intérêts de clocher. Mais ce n'était pas une institution politique viable.

Ces petits états juxtaposés se jalousaient, et devaient finir par se faire la guerre. On peut juger de ces divisions par une page de Lingard qui donne un raccourci saisissant de l'histoire de la Northumbrie au VIIIe siècle.

« Durant le VIIIe siècle, la Northumbrie avait

Records of St Edmund (Bury St Edmund, 1890). — J. B. MACKINLAY, *St Edmund, king and martyr. A history of his Life and times*, London, 1893.

Alfred : Le meilleur est encore SHARON-TURNER, *History of the Anglo-Saxon*, London, 7e éd., 3 vol., 1852 (sur Alfred le l. V). — *Alfred the Great : Chapters on his life and times*, by Fr. HARRISON, Ch. OMAN, John EARLE, Fr. POLLOCK, etc., éd. Alfred BOWKER, London, 1899. — J. A. Giles, *Life and times of Alfred the Great*, Lond., 1848 et 1854. — PAULI (REINHOLD), *König Alfred u. seine Stellung in der Geschichte Englands*, Berlin, 1851; trad. par B. THORPE : *Life of Alfred the Great*, Lond., 1853. — *Whole works of King Alfred the Great, with preliminary Essays of the history arts, and manners of the IX Century*, 3 vol., Oxf., 1852-1853, et London, 1858. — CH. PLUMMER, *Life and Times of Alfred the Great*, Oxford, Clarendon Press, 1902 (six lectures sur ce règne, excellent petit ouvrage). — W. H. STEVENSON, *Asser's Life of king Alfred together with the Annals of saint Neots, with Introd. and commentary*, 1 vol. in-12, Oxford, 1904. — Ses ouvrages : *King Alfred's Orosius*, éd. H. SWEET, Londres, *Early English Text Society*, 1873, 8°. — *King Alfred's anglo-saxon version of Boethius*, éd. FOX, Londres, 1864, 8°; *King Alfred's west saxon version of Gregory's pastoral care*, éd. H. SWEET, Londres, E. E. T. S., 1871, 8°.

donné d'odieux exemples de trahison et de meurtres; aucun autre peuple peut-être n'en fournirait d'aussi révoltants, capables d'entrer en parallèle. Dans une période de cent ans, quatorze rois avaient pris le sceptre, et sur ce nombre à peine pourrait-on en compter un seul qui soit mort en possession paisible de la royauté. Sept avaient été tués et six détrônés par leurs sujets rebelles. Après Eardulf, on vit les mêmes crimes, la même anarchie, jusqu'à ce que les Danois eussent complètement détruit la dynastie northumbrienne par le massacre d'Ella et d'Osbrith, en 867[1]. »

Un moment on put avoir l'illusion que l'unité était faite; ce fut sous le règne d'Egbert, le plus illustre de ces petits rois.

Roi de Wessex, il fut d'abord exilé en Gaule. C'était sous le règne de Charlemagne. Il put étudier de près la politique du grand empereur, s'éprendre de ses talents d'organisateur et d'administrateur. Il semble en fait s'inspirer de sa politique.

Revenu en Angleterre en 803, il parvint à réunir sous sa main toute l'heptarchie et à fonder en Angleterre l'unité monarchique. L'heptarchie si profondément divisée jusqu'alors se fondit en une nation plus compacte. Les noms mêmes des sept royaumes disparurent peu à peu, et le nom général d'Angleterre prévalut. Egbert fut un des grands ouvriers de l'unité nationale.

1. LINGARD, *Hist. d'Angleterre*, l. I, ch. III, t. I, p. 56, 3e éd. française, Paris, s. d.

Mais ce ne fut qu'une prospérité et une union éphémère. Ses fils et ses petits-fils se divisent et se combattent [1].

A sa mort en 837, ce n'était plus un danger intérieur qui menaçait l'avenir de l'Angleterre, c'était le péril des invasions danoises. Egbert, en mourant, pouvait voir comme Charlemagne paraître à l'horizon de son royaume ces hardis pirates qui, pendant un siècle, vont le ravager, détruire ses richesses, terroriser et affamer les populations, saccager les monastères et les églises, replonger le pays dans la barbarie, et menacer d'un même danger l'Église et la civilisation.

Les grands bras de mer, qui s'avancent jusqu'au milieu des terres dans ce pays et le découpent profondément et qui sont aujourd'hui une des causes de sa prospérité maritime, servirent de route aux envahisseurs.

C'étaient les barbares danois, norvégiens ou normands, dont Taine décrit en ces termes l'entrée en scène : « Ceux qui étaient restés en Danemark avec leurs frères de Norvège, païens fanatiques et acharnés contre les chrétiens... Leurs rois de mer qui n'avaient jamais dormi sous les poutres enfumées d'un toit, qui n'avaient jamais vidé la corne de bière auprès d'un foyer habité, se riaient des vents et des orages et chantaient : « Le souffle de la tempête aide nos rameurs ; « le mugissement du ciel, les coups de la foudre ne

1. Ethelwulf, Ethelbald, Ethelbert, Ethelred.

« nous nuisent pas ; l'ouragan est à notre service[1]. »

Frères des Anglo-Saxons par l'origine, ils avaient gardé les passions violentes et les énergies sauvages que trois siècles de vie sédentaire et de civilisation avaient amorties dans ceux-ci.

Un des étonnements de l'histoire, c'est de voir comment, pas plus en Gaule qu'en Angleterre, ou en Irlande, on ne parvint à s'organiser pour repousser sérieusement ces invasions. L'absence complète de marine en est probablement la raison. Montés sur leurs barques légères, marins admirables, forbans audacieux, ils paraissaient à l'improviste sur un point, pillaient les églises et les monastères et disparaissaient sans qu'on eût même songé à les poursuivre.

La plupart des grands monastères dont nous avons fait l'histoire furent dévastés par eux. Les disciples de saint Benoît ou de saint Colomban, dressés à la prière, à l'étude, à la copie des manuscrits, à l'agriculture, aux œuvres de paix dans la cité monastique qui par plus d'un point ressemble à la cité antique, étaient peu faits pour la lutte sanglante, et semblaient des victimes destinées au sacrifice.

Plusieurs fois par la Tamise les Danois remontèrent jusqu'à Cantorbéry ou à Londres.

L'invasion de 870, celle qu'on appelle la grande invasion, fut surtout redoutable.

A l'approche des barbares dont on connaissait la cruauté aussi bien que la perversité, on raconte que

1. Taine, *Hist. de la littér. anglaise*, t. 1, p. 9.

l'abbesse du monastère de Collingham, Ebba et toutes ses filles, se coupèrent la lèvre supérieure et le nez pour échapper aux outrages de ces brutes. Ils se contentèrent de brûler ces vierges héroïques dans leur cloître.

Les grands monastères de Lindisfarne, de Yarrow, de Wearmouth, de Streneshal furent ravagés.

Dans celui de Croyland, l'abbé Théodore, qui le gouvernait depuis soixante-deux ans, renvoya les moines les plus robustes avec les reliques et les objets les plus précieux; ils allèrent se cacher dans les marais; l'abbé ne retint avec lui que les plus jeunes ou les vieillards qui s'enfermèrent au chœur, chantant des psaumes. Les pillards arrivèrent vers la fin de la messe. Oketul leur chef se jette sur l'abbé qui officiait et le tue sur les degrés de l'autel, ainsi que ses ministres. A cette vue, enfants et vieillards s'enfuient. On se lança à leur poursuite, et on les tortura pour leur faire avouer en quel endroit ils avaient caché les objets précieux du monastère. Ils furent tous tués, excepté un enfant qui inspira de la pitié à un chef danois. Furieux de ne rien trouver, les pirates saccagèrent le monastère et y mirent le feu.

Dès qu'ils se furent retirés, les moines qui s'étaient cachés dans les marais revinrent, et retrouvèrent les corps de leur abbé et des autres martyrs.

A Peterborough, un autre chef scandinave tue de sa main tous les moines au nombre de quatre-vingt-quatre. A Medeshamstedt, les moines avaient résolu de se défendre. Les pirates ne pénétrèrent dans les

murs qu'après deux assauts. Les moines qu'ils trouvèrent furent tués, la bibliothèque brûlée ainsi que les chartes de l'archive; tout fut ravagé et, en se retirant, les barbares mirent le feu au cloître.

Tel fut le sort de la plupart de ces monastères qui pendant la période précédente s'étaient développés avec tant d'éclat.

C'est aussi dans cette invasion que le jeune et pieux roi d'Estanglie, devenu le martyr saint Edmond, fut pris, torturé, puis décapité, 20 novembre 870. Sa vie a été écrite par Abbon de Fleury; il n'avait guère que trente ans et en avait régné près de seize, quand les Danois de Mercie envahirent l'Estanglie et lui livrèrent bataille. Il fut défait; la chronique saxonne et Asser semblent dire qu'il fut tué sur le champ de bataille, mais on ne saurait rejeter la version accréditée qui nous représente le jeune roi, prisonnier des Danois, placé entre l'alternative de l'apostasie et du martyre et acceptant courageusement la mort. Il fut attaché à un arbre, comme saint Sébastien, servit de but aux flèches des barbares, et fut enfin décapité. La bataille avait eu lieu près de Thetford; à quelque dix milles au sud de cette place fut élevée plus tard la magnifique abbaye de Bury-Saint-Edmond, qui devint un grand centre de pèlerinage, tandis que le roi-martyr prenait une des premières places dans la piété populaire des Anglo-Saxons [1].

1. Miss Arnold Foster ne compte pas moins de cinquante à soixante églises, parmi les anciennes, encore dédiées à sa mémoire, *Studies in church dedications*, t. II, p. 327.

C'était la barbarie qui reprenait le dessus et menaçait la société constituée par les Anglo-Saxons, d'une destruction à brève échéance.

Une des conséquences de cette dernière invasion fut l'établissement des barbares du nord en Estanglie, et dans une partie de la Northumbrie et de la Mercie. L'année suivante (871), ils chassaient le roi de Wessex, Alfred, et s'emparaient aussi de son royaume. On pouvait se demander si ces flots nouveaux de barbares n'allaient pas submerger les Anglo-Saxons, comme ceux-ci avaient submergé les Celtes qui eux-mêmes avaient subjugué les aborigènes. Ainsi dans ce pays les races se superposaient comme sur la croûte terrestre les différentes couches géologiques. Mais leurs desseins allaient être arrêtés par ce jeune roi fugitif, dont nous venons d'écrire le nom, et qui sauvera son pays de la barbarie.

2. — Le règne d'Alfred (871-901).

Cet homme extraordinaire, qui devait délivrer son pays du fléau de l'invasion, est le plus jeune fils d'un roi de Wessex, Ethelwulf († 858); les frères aînés d'Alfred furent successivement rois de Wessex (Ethelbald, Ethelbert, Ethelred)[1].

1. Pour tout ce qui concerne Alfred nous sommes tributaires du *De Rebus gestis Ælfredi*, écrit par Asser, contemporain ; sur sa grande valeur historique, Hodgkin, p. 500 sq., et Stevenson, *loc. cit.*, *Introduction*.

Il naquit en 848 à Wantage, à 25 milles de Reading. Il n'avait que cinq ans quand il fut envoyé à Rome par son père, et il y fut traité par le pape Léon IV en fils de roi. Deux ans plus tard il revient à Rome avec son père dont il semble le favori ; il y reste un an environ. Les annales romaines ont consigné les largesses et le pompeux cortège de ce roi saxon venu de si loin pour vénérer les tombeaux des apôtres Pierre et Paul [1].

C'est sans doute à ce roi Ethelwulf qu'il faut faire remonter, sinon la première idée du denier de saint Pierre dans ce pays, au moins une répartition mieux réglée de cette redevance [2].

On raconte sur l'enfance du jeune roi des récits merveilleux ; il était le plus aimable, le plus habile des enfants d'Ethelwulf. On avait négligé de lui apprendre à lire, mais il aimait à écouter les poèmes saxons et les retenait de mémoire. Il put répéter un jour à sa mère tout un *codex* contenant des poésies saxonnes, pour l'avoir entendu lire une fois [3].

Son père Ethelwulf était mort en 858. Les trois frères aînés lui succédèrent successivement, peut-être simultanément, au moins quelque temps. Nous n'avons pas à raconter leurs règnes (858 à 871), qui du reste ne présentent rien de bien remarquable.

1. *Liber Pontificalis*, t. II, p. 148 (éd. Duchesne).
2. Voir le chapitre suivant, p. 237, et l'appendice sur le *Denier de saint Pierre en Angleterre*, p. 325.
3. Asser, *De Rebus gestis Ælfredi*, § 23.

L'événement capital c'est toujours la lugubre série des invasions danoises, et le Wessex était le plus menacé des royaumes anglo-saxons. Seulement au lieu de simples razzias, les Danois cherchent maintenant à se fixer dans le pays, au moins à y prendre leurs quartiers d'hiver.

Mais les choses vont changer d'aspect.

Lorsque le troisième frère, Ethelred, prend à son tour les rênes (866-871), il se fait assister par le jeune Alfred, en qualité de *secundarius*. Le torrent scandinave s'était maintenant détourné du côté de la Northumbrie et d'York, et de la Mercie, dont une partie devint province danoise.

C'est en 871 qu'Alfred demeure seul roi ; date fameuse dans l'histoire des Anglo-Saxons, c'est l'année dite *année des batailles*[1]. Il y en eut en effet un grand nombre, neuf probablement. C'est dans l'une de ces batailles que fut tué Ethelred, et Alfred, resté seul roi, continua la lutte. Ce ne fut pas toujours avec avantage dans cette première période. Le Wessex tout entier fut soumis au joug des Danois, et Alfred dut se réfugier, dans le Sommerset, à Athelney, qui formait, au sein des marais, comme une sorte d'île. Il en fit une forteresse imprenable, et de là tenta plusieurs sorties heureuses contre le vainqueur.

Cependant le flot dévastateur continuait ses

1. Hodgkin, *loc. cit.*, p. 278 sq., qui suit pour cette partie de son récit l'excellent travail de W. H. Simcox dans *The English historical Review*, 1886, t. I, p. 218-234.

ravages. Sous Halfdene, un chef redoutable, la Bernicie et la Northumbrie furent mises à sac. Les Pictes et les Bretons eux-mêmes dans leurs montagnes ne furent pas à l'abri de leurs assauts.

Cependant Alfred avait réussi à réunir autour de lui des Saxons de tous les pays ravagés. Après avoir lutté avec succès en diverses rencontres, il tailla en pièces les Danois dans la grande bataille d'Ethandune (Erdington en Wiltshire), et la déroute fut telle que le chef danois Guthrum, qui pendant ces dernières années avait été la terreur du pays, se soumit, consentit à recevoir le baptême et abandonna l'Angleterre. Ce départ fut suivi d'une trêve de quatorze ans (878-892)[1].

Alfred, qui s'était révélé dans ces luttes chef aussi brave et aussi énergique qu'habile capitaine, se montra plus grand encore durant cette longue paix dont le royaume avait tant besoin.

En réalité, ce fut une paix armée. Depuis quelques années, soit fatigue de ces longues guerres, soit épuisement que tant de luttes et de défaites avaient causé, comme autant de saignées dans un corps trop robuste, les Danois montraient des signes de lassitude, et ne demandaient qu'à vivre en paix sur le sol qu'ils avaient couvert de ruines, échangeant leur vie d'aventures pour les

1. Un monument intéressant, *Ælfredes and Guthurmes Frith* (la paix d'Alfred et de Guthrum), qui appartient à une époque voisine (probablement 885) (dans Schmid, *Anglo-Saxon laws*), consacre les termes de la trêve entre Saxons et Danois.

travaux pacifiques de l'agriculture. Le vieux tempérament de pirate restait cependant au fond de leur nature; il se réveillera plus d'une fois pendant cette trêve. Mais Alfred était toujours prêt à réprimer ces tentatives. Bien plus, chacune de ces expériences coûtait cher aux Danois, qui durent laisser entre ses mains Londres et le Middlesex, plus une partie de la Mercie.

Après la période brillante de civilisation dont Egbert, Bède, Aldhelm, Benoît Biscop, Wilfrid, furent les initiateurs, il semblait que l'Angleterre allait s'enfoncer de nouveau dans la barbarie. Les invasions scandinaves en détruisant les monastères, grands foyers d'étude, en furent la première et principale cause; il faut noter sans doute aussi les intrigues politiques qui déchirèrent les royaumes saxons, et un certain retour de la sauvagerie primitive des Saxons, une sorte de régression vers les origines, comme il s'en est produit au moyen âge, presque chez tous les peuples barbares.

Une autre cause de ce prompt retour à la barbarie, fut sans doute aussi que la civilisation latine, qui fut à peu près le seul idéal des éducateurs celtes et saxons, n'eut jamais, malgré tous leurs efforts, que peu de prise sur le peuple saxon. Il avait sa langue, son génie propre, et beaucoup restaient étrangers à cette culture savante. Peut-être ces maîtres, admirables d'ailleurs par tant de côtés, eurent-ils le tort d'attacher une importance quasi exclusive au latin, à la langue, à la littérature

latines. L'œuvre si considérable de Bède, comme celle d'Alcuin et d'Egbert, est, à peu d'exception près, toute latine. Cette éducation était peu populaire, c'était celle d'une élite, elle ne pénétrait pas la masse du peuple ; le barbare lui restait fermé.

Au début de son règne, Alfred, comme Charlemagne quelque cinquante ans auparavant, pouvait constater l'ignorance générale autour de lui.

Il s'en plaint au début de sa traduction de la *Règle pastorale* de saint Grégoire. « Autrefois, dit-il, on venait chercher la sagesse dans notre patrie ; maintenant si nous voulons reconquérir la science, il nous faudra l'aller chercher chez nos voisins. »

C'est ce qu'il résolut de faire. Il s'était instruit lui-même dans sa jeunesse par l'étude de la poésie saxonne, des livres liturgiques, et par ses voyages. Il est capable de lire le latin. Mais son instruction paraît être encore assez élémentaire et il s'entoura d'hommes instruits qu'il fit venir des pays étrangers, hommes connus par leur réputation de savoir : le welshman Asser qui écrira sa vie, Plegmund de Mercie qui deviendra archevêque de Cantorbéry ; Werferth ; Grimbald de Saint-Omer ; John le Saxon, venu des bords de l'Elbe.

Avec leur concours, il traduisit du latin en saxon les ouvrages qui lui parurent le plus propres à former l'éducation de son peuple, et ce choix lui-même est intéressant.

Le premier est celui du grand pape, saint Grégoire Ier que l'Angleterre ne pouvait oublier, la

Règle des pasteurs, ou *Regula pastoralis*. On peut dire que ce livre fut, durant tout le moyen âge, le manuel des prélats et de tous ceux qui avaient charge d'âmes, plein de conseils pratiques, écrit avec la bonhomie, la finesse et l'aimable bon sens qui distinguent la plupart des ouvrages du grand pape.

Il jugea utile que son peuple connût aussi l'histoire du monde et il traduisit l'histoire de Paul Orose, disciple de saint Augustin. Le choix n'est pas des plus heureux. Dans son ouvrage qui procède de la *Cité de Dieu*, le prêtre espagnol a surtout pour but de peindre les calamités et les misères du monde ancien, pour consoler ses contemporains du cinquième siècle des malheurs qui fondaient sur eux, et justifier la providence. Toutefois comme premier essai d'histoire universelle, c'était un résumé commode et populaire. Dans cet ouvrage pas plus que dans le précédent, et peut-être beaucoup moins encore, le traducteur ne s'astreint pas à suivre de près son modèle ; la traduction est des plus libres ; il y a même des suppressions, et quelquefois des additions. Celles-ci sont même précieuses, car elles traduisent les préoccupations d'Alfred, et en quelques points quand il s'agit de l'histoire d'Angleterre, donnent des renseignements précieux.

On comprend mieux qu'Alfred ait songé à traduire du latin en anglo-saxon l'histoire ecclésiastique du vénérable Bède, qui bien plus que celle de Paul Orose méritait cet honneur.

Mais les traductions ne suffisaient pas. Une tentative beaucoup plus originale au point de vue historique et qui montre mieux la portée de cet esprit vraiment éminent, c'est celle qui avait pour objet d'écrire directement l'histoire des invasions danoises. Il paraît à peu près démontré aujourd'hui que la première idée et même l'exécution de la *Chronique saxonne* remonte à lui. C'était le premier essai d'une histoire nationale en langue nationale, et c'est avec raison que les Anglais attachent à ce document une si grande importance[1].

Il est encore intéressant de voir au nombre des ouvrages traduits par lui ou sous son inspiration, la *Consolation philosophique* de Boèce. Ce livre, écrit par le fameux ministre du roi Théodoric pendant qu'il était en prison, attendant le dernier supplice, devait acquérir au moyen âge une réputation qu'il ne mérite peut-être pas, mais en tout cas il initiait les hommes ignorants de cette époque à la connaissance des philosophes païens dont s'inspirait Boèce, et des systèmes de la philosophie antique.

Si les autres traductions d'Alfred ne sont pas des modèles de fidélité, celle-ci prend encore plus de libertés avec l'original. Soit que le style raffiné, d'une élégance un peu décadente de Boèce, et que sa pensée subtile fussent restés inaccessibles à l'esprit trop inculte et trop primitif d'un barbare, soit que, d'après une ingénieuse interprétation, Alfred eût été

1. Sur cette chronique, les éditions et les travaux auxquels elle a donné lieu, cf. La Bibliographie générale, p. xv.

obligé, pour se mettre au niveau d'auditeurs grossiers, de récrire le texte du ministre philosophe de Théodoric en une prose naïve, longue, traînante. « semblable à un conte de fées qu'une nourrice fait à un enfant [1] », toujours est-il qu'Alfred met beaucoup du sien dans sa traduction. Heureuses licences, dirons-nous, car le traducteur, par les libertés qu'il se permet avec son modèle, devient son collaborateur, et nous donne sa pensée personnelle. Si ces traductions ne sont d'aucun secours pour la critique du texte, elles sont une révélation précieuse pour l'histoire d'Alfred [2]. Le choix même de cet ouvrage jette peut-être un jour sur la vie de cet homme extraordinaire. L'ouvrage de Boèce n'est pas un de ces livres qui pût être considéré comme une œuvre pédagogique pour l'éducation de barbares ignorants, dans le genre de celles d'Orose ou de saint Grégoire. Quel mobile a donc guidé Alfred dans ce choix?

Nous savons par un passage de la chronique d'Asser, qu'Alfred fut tourmenté toute sa vie par une maladie douloureuse que les contemporains considéraient comme mystérieuse, et dont nous ne pouvons reconnaître la nature à travers leurs réticences. Sa vie fut une lutte héroïque contre sa maladie, et néanmoins son activité n'en fut pas arrêtée. Peut-être cherchait-il dans le livre de Boèce une consolation et un soutien.

1. C'est la pensée de Taine, *Hist. de la littér. anglaise,* t. I, p. 59 sq. (éd. Hachette, 1885).
2. Cf. La traduction de Sedgefried.

L'état d'anarchie dans lequel les invasions danoises et les luttes intestines avaient plongé l'Angleterre inspira au roi la pensée de compléter la législation anglaise.

Son code débute par le Décalogue et par des extraits des Lois de Moïse et du concile de Jérusalem (Actes des apôtres). Il rappelle que par leur conversion au christianisme et par l'influence de leurs synodes, les nations chrétiennes ont été amenées à adopter des lois plus douces, et que la peine de mort, édictée par la Loi de Moïse, a été remplacée par des compensations en argent suivant le degré du délit (amendes, *vergild*).

En somme son code n'est pas un système nouveau de lois édicté par le souverain. Alfred eut la sagesse de comprendre qu'en matière de législation il n'est pas bon d'innover; il faut faire une large part à la tradition. Une partie de ses lois sont celles des rois chrétiens saxons, surtout de Ina, et de Offa, ses prédécesseurs; il abrogea avec l'assentiment de son conseil (Witan) quelques lois qui lui parurent surannées; il en modifia quelques autres, mais en petit nombre, « car, dit-il sagement, je n'ai pas osé édicter trop de lois nouvelles, ne sachant pas si ceux qui viendront après nous les accepteraient volontiers ».

On remarque dans l'ensemble de cette législation une tendance à l'adoucissement. Les amendes en général sont moins élevées que dans le code de Ina ou d'Ethelbert. Mais cette diminution avait peut-être

aussi pour cause l'état économique de ces royaumes qui, par suite des invasions danoises, n'était rien moins que prospère. Nous ne nous arrêterons pas plus longtemps à l'étude des lois d'Alfred, quel que soit l'intérêt historique de ces prescriptions, parce que cette étude concerne bien plus l'histoire civile de l'Angleterre que son histoire religieuse [1]. Il nous a suffi de remarquer que le christianisme, ici comme chez tous les peuples barbares, a exercé son influence en inspirant au législateur plus de miséricorde et un sens plus juste dans l'appréciation du délit.

Les années suivantes (892-896) furent désolées par de nouvelles invasions des pirates du Nord. Encouragés d'abord en France par l'inertie de l'empereur Charles le Gros, les Normands s'étaient ensuite trouvés en présence d'une résistance vigoureuse qui leur fit abandonner pour un temps leurs tentatives sur le continent.

Le torrent se détourna de nouveau sur l'Angleterre. Nous ne donnerons pas le détail de cette lutte, nous dirons seulement qu'Alfred s'y distingua encore par son activité, par son courage, et qu'il y déploya de nouvelles ressources d'organisation et de tactique militaire. Hastings, qui avait succédé au grand chef Guthrum, fut battu comme lui par Alfred en diverses rencontres [2].

1. Sur la question d'organisation politique, cf. surtout VINOGRADOFF, *Growth of the Manor*.

2. Cf. sur Hastings, *Engl. Hist. Review*, 1898, t. XIII, p. 444.

Un jour, Alfred qui campait dans les environs de Londres reconnut la position de la flotte danoise mouillée dans la rivière de Lea ; il eut l'idée de faire construire des ouvrages en amont et en aval de leur flotte de façon à les prendre comme dans une souricière. Le stratagème réussit et les Normands perdirent tous leurs bateaux. Il fallait pour se débarrasser des pirates leur opposer une flotte. Alfred se fit ingénieur; aux barques des pirates, il opposa des bateaux beaucoup plus longs et plus hauts, d'un modèle que lui-même avait conçu. La mention qui en est faite dans la chronique saxonne de l'année 896, peut être considérée comme le plus ancien texte connu sur l'origine de la plus grande marine du monde.

Battus sur terre, poursuivis sur mer, les pirates se retirèrent et les dernières années d'Alfred furent encore pacifiques. Il mourut le 26 octobre de l'an 900, à l'âge de 53 ans. C'est le plus grand roi de la période saxonne, un des plus grands dans l'histoire d'Angleterre.

Il personnifie, comme on l'a dit, le type anglais dans ses meilleures et ses plus hautes qualités, tenace, pratique, très maître de lui-même, ardent au fond sous une apparence froide et profondément religieux. Par sa simplicité, son amour du devoir, par sa grandeur morale, il mérita d'être appelé, des siècles après, le « chéri de l'Angleterre ». Ainsi se réalisait

1. Peut-être en 899; sur cette date, cf. Stevenson, *Eng. hist. Rev*, 1898, t. XIII, p. 71.

le vœu qu'il exprimait en mourant : « J'ai tâché pendant toute ma vie de vivre dignement ; et j'ai tâché qu'après ma mort, ma mémoire survive dans les œuvres utiles que je laisserai. » Il avait arrêté son royaume sur la pente de la décadence, et fait reculer la barbarie. Plus qu'aucun autre il a travaillé à constituer l'unité nationale de l'Angleterre.

CHAPITRE X

L'ÉGLISE D'ANGLETERRE ET LA DISCIPLINE AU IXe ET AU Xe SIÈCLE.

1. *L'Église d'Angleterre et la discipline ecclésiastique au IXe et au Xe siècle; les origines du Denier de saint Pierre. Les conciles. — 2. Saint Odon de Cantorbéry, saint Dunstan. — 3. Turquetul, saint Æthelwold, saint Oswald. Le réveil monastique.*

1. — L'Église d'Angleterre au IXe et au Xe siècle le denier de saint Pierre.

Pendant la période du IXe siècle qui se termine à la mort d'Alfred et pendant le Xe siècle, la discipline ecclésiastique et la vie chrétienne en Angleterre

BIBLIOGRAPHIE. — *Revival* monastique du Xe s. : La *Regularis Concordia* ou *De Consuetudine Monachorum* (réunion de règles et de coutumes) attribuée à Dunstan quelquefois, mais qui est surtout l'œuvre d'Ethelwold vers 966-969, éd. dans : DUGDALE, *Monasticon*, vol. I, p. XXVII-XLV. — MIGNE, *P. L.* t. CXXXVII, 475-502; cf. aussi GROSS, p. 211 et n° 1434 sq. — Mary BATESON, *Rules for monks and secular canons after the revival under King Edgar. English hist. Review*, t. IX, 690-708, Lond., 1894. — Sur la vie de S. Dunstan. Une vie contemporaine et plusieurs autres vies analysées et appréciées dans l'introd. de Stubbs qui résume bien sa carrière : *Memorials of St Dunstan*, éd. W. STUBBS, *Rolls series*, London, 1874. — Odon de Canterbury. Vie par Eadmer, dans *Anglia Sacra*, t. II. — S. Oswald. *Vita S. Oswaldi*, dans *Historians of York*,

eurent à subir des modifications dont l'histoire doit tenir compte.

Le roi Offa, contemporain de Charlemagne, qui joua un grand rôle politique dans l'heptarchie, et donna à la Mercie un rôle prépondérant, exerça aussi son influence dans les affaires ecclésiastiques. C'est sous lui que, pour la première fois, l'Angleterre fut visitée par des légats du pape. Georges d'Ostie, alors en résidence à la cour de Charlemagne, et Théoplylacte, reçurent du pape Hadrien l'ordre de se rendre en Angleterre pour rétablir la discipline. Charlemagne leur adjoignit comme ambassadeur un abbé franc du nom de Wigbod. Les deux légats visitèrent la Grande-Bretagne, tinrent un concile à Finchdale près de Durham, et un autre à Chelsea, 787[1]. Ces décrets prescrivaient aux évêques de tenir des synodes plus fréquemment, de faire la visite de leurs diocèses, de réformer les abus parmi les moines ou les chanoines. C'est la première fois que dans l'histoire ecclésiastique de l'Angleterre, il est fait mention de ces derniers.

Le concile, après de longues discussions, éleva le

t. I, *Rolls series*. Les documents sur les Conciles, cf. la Bibliographie générale en tête de ce vol. p. XIII-XIV, spécialement Haddan et Stubbs, *Councils and eccles. docum.*, t. III. — Æthelwold. Sa vie écrite par Wulfstan, son disciple, est éditée dans MABILLON, *Acta SS. O. S. B.*, saec. V, t. VII, p. 596-622 ; sur la *Concordia regularis* de Æthelwold et les règles de cette époque, cf. Bateson, *loc. cit.*, *English Histor. Review*, oct. 1894, t. IX, p. 690.

1. Sur ce dernier, et la discussion des mots (*legi debent decreta*), *tam latine quam teutonice*, cf. HUNT, *loc. cit.*, p. 238, note sur la date de ce concile ; cf. aussi p. 246.

siège de Lichfield au titre de métropole. C'était une suite de la politique d'Offa. En donnant à la Mercie le premier rang dans l'heptarchie, il voulait l'affranchir au point de vue ecclésiastique de la prépondérance et de la juridiction de Cantorbéry. Cette dernière métropole fut donc démembrée au profit de Lichfield, mais dès 803, au concile de Clovesho, l'ancien ordre de choses fut rétabli et Lichfield réduit au rang d'évêché ordinaire. Le fils d'Offa fut sacré et reconnu par les légats comme son successeur.

Par reconnaissance envers le pape, et aussi, dit-on, pour l'expiation d'un meurtre dont il s'était rendu coupable, Offa fonda une rente d'une pièce d'argent par famille à payer à l'Église de Rome pour l'entretien d'une église et d'un grand hospice, qui deviendrait le quartier général des pèlerins saxons si nombreux à Rome. Cette *schola saxonum* eut une si grande importance, qu'elle a laissé son nom à un quartier de Rome, au Transtévère, le *Burgus saxonum*, aujourd'hui le *Borgo*. Ce fut, croit-on, l'origine du denier de saint Pierre ou *Peter pence*, une nouvelle preuve de l'union étroite qui régnait entre l'Église d'Angleterre et l'Église de Rome, et de la dévotion que la première nourissait envers le siège de Pierre[1].

1. C'est la tradition rapportée par Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum*, I, 109. *Vita Offæ*, éd. Watt, p. 29.

Une autre tradition, suivie par Mathieu Paris, rapporte cette institution à Ina, roi de Wessex, le célèbre législateur saxon (éd. Luard, t. I, p. 331) : « *Statutum est, generali decreto per totum regnum occi-*

Quand Ethelwolf, roi de Wessex, réunit sous ses ordres l'heptarchie, il étendit le denier de saint Pierre à toute l'Angleterre. Une partie de cet impôt, comme l'indique Mathieu Paris, était consacrée à soutenir l'école ou collège des Saxons à Rome, l'autre au luminaire de la basilique de Saint-Pierre, et aux papes. Les conquérants danois eux-mêmes respectèrent cet impôt, en favorisèrent la levée et le considérèrent même comme un moyen d'établir leur légitimité. Dans les fouilles récentes du Forum, sous la maison des Vestales, on découvrit un vase de terre du temps du pape Marin (829-842) contenant un grand nombre de monnaies anglo-saxonnes qui appartenaient au trésor pontifical et provenaient du denier de saint Pierre, comme l'a démontré de Rossi[1].

Un canon du concile de Celchyt (816) prescrit qu'à la mort d'un évêque, la moitié de ses biens sera attribuée aux pauvres, et qu'on affranchira ceux de ses serfs qui seraient anglais de nation (LABBE, VII, p. 1484).

Les invasions danoises et les guerres intestines avaient relâché tous les liens de la discipline; de graves désordres s'étaient glissés dans le clergé

dentalium saxonum, ut singulis annis de singulis familiis denarius unus qui anglice Romscot appellatur beato Petro ecclesiæ romanæ mitteretur ut angli itidem commorantes vitale subsidium haberent. » Sur ce point voir notre appendice sur le *Denier de saint Pierre*, p. 325. Cf. E. A. FREEMAN, *King Ine, Somersetsh. Archaeol. Histor. Society*, t. XVIII et XX, Taunton, 1874-1875.

1. Voir l'appendice à la fin du volume sur le *Denier de saint Pierre*, p. 325.

anglais ; par suite, les populations chrétiennes négligeaient les lois de l'Église ; le paganisme prenait sa revanche ; les unions incestueuses n'étaient pas rares ; l'ignorance religieuse devenait lamentable. Le pape Formose, instruit de tous ces désordres, était sur le point d'excommunier tous les évêques anglais qu'il jugeait infidèles à leur mission. C'était une mesure extrême que l'on parvint heureusement à suspendre ; il se contenta d'écrire aux évêques une lettre sévère pour leur reprocher leur négligence et les exhorter à maintenir avec plus de ferveur la discipline (Labbe, p. IX, 430). Ces avis salutaires semblent avoir porté leurs fruits dans la suite ; une partie du xe siècle fut consacrée au rétablissement de la discipline ; Alfred avait repoussé les Danois et rétabli la paix ; c'était la première condition d'une réforme ; quelques grands évêques dont nous allons parler en furent les ouvriers.

2. — Saint Odon de Cantorbéry et saint Dunstan.

Odon, évêque de Schireburne, qui avait été en grande faveur à la cour sous les fils et successeurs d'Alfred, fut nommé par Edmond, le troisième de ces fils, en 941, archevêque de Cantorbéry. L'évêque, que de grandes vertus épiscopales recommandaient, refusa d'abord ; il fallut vaincre sa résistance. Quand il consentit enfin, on s'avisa que

jusqu'alors tous les évêques de Cantorbéry avaient été des moines. Pour ne pas créer une exception, on convoqua un abbé de Fleury-sur-Loire qui vint en Angleterre à l'effet de donner l'habit au nouvel archevêque.

C'était un procédé un peu sommaire pour devenir moine, mais on peut dire que toute la vie du nouvel élu avait été conforme à cet état. Une fois archevêque, il n'usa de son autorité que pour travailler au rétablissement de la discipline et à l'observation des canons. (Labbe, IX, 689, 613).

Presque au moment où Odon devenait archevêque de Cantorbéry, celui qui devait être un jour son successeur, et jouer le premier rôle dans cette œuvre de la réforme, Dunstan, se faisait moine à Winchester.

Il est nécessaire pour comprendre l'importance du rôle joué par ce dernier de le placer dans son cadre, et par suite de résumer les événements politiques depuis la mort d'Alfred le Grand.

Celui-ci avait été pour l'Angleterre une sorte de Charlemagne, moins les conquêtes. Il avait repoussé les Normands, réorganisé la société, l'avait établie sur des bases plus solides ; il avait restauré les études. Mais au lieu que l'édifice construit par Charlemagne fut battu en brèche aussitôt après sa mort, et tomba bientôt en ruines, les successeurs d'Alfred, pendant plus de trois quarts de siècle, conservèrent son œuvre, et ce xe siècle qui pour le reste de la chrétienté a été l'âge de fer, fut pour l'Angleterre,

tant au point de vue politique qu'au point de vue religieux, presque un âge d'or.

Édouard, son fils, qui fut surtout un soldat[1] (900 à 924), continua vigoureusement et avec succès la lutte contre les envahisseurs danois, et conquit sur eux l'Estanglie, l'Essex et la Mercie. Si bien qu'à un moment donné, il exerça une sorte de suzeraineté sur la plus grande partie de l'Angleterre[2].

Athelstan (924-940), son fils, luttera non seulement contre les Danois, mais encore contre les Saxons, les Écossais et les Welches, et étendra sa domination plus loin peut-être qu'aucun de ses prédécesseurs. Aussi ne sommes-nous pas étonnés de le voir s'appeler dans ses chartes de donation aux monastères *le roi de toute la Bretagne, rex totius Britanniae.* Il prit aussi le titre plus prétentieux et moins précis de *Basileus.* Aux qualités militaires, il joignit des vues politiques et par ses alliances il s'attacha des familles royales sur le continent, et la royauté acquit en dehors de l'Angleterre un éclat qu'elle n'avait pas encore eu. Parmi les diplômes saxons, on a conservé une prière de ce roi

1. Appelé l'*ancien* pour le distinguer de ses deux homonymes Édouard le Martyr et Édouard le Confesseur. Toutes ces dates de la chronique saxonne ne sont pas absolument certaines; il peut y avoir différence de 2 ou 3 ans.

2. Il semble même, d'après un passage assez obscur de la chronique, que sa domination se soit étendue sur l'Écosse. Sur cette question très controversée entre les historiens anglais et écossais, et sur laquelle on fonda autrefois des théories politiques, cf. PLUMMER, *Saxon Chronicles,* II, 131; HODGKIN, *The political History of England,* p. 325.

que l'on peut citer comme un document curieux[1].

Edmond et Edred, ses frères, qui l'un après l'autre lui succédèrent, et ne régnèrent en tout que quinze ans, surent maintenir en respect les Danois et repousser leurs tentatives d'invasion[2].

C'est sous Edmond que Duntan était appelé à la cour, et un peu plus tard nommé abbé du monastère de Glastonbury et sous sa direction ce monastère va prendre un nouveau lustre. De là sortiront des évêques et des abbés qui iront porter dans toute l'Angleterre le zèle de la réforme. Sous le successeur d'Edmond, Dunstan exerça la même influence, qu'il devait garder presque sans interruption jusqu'à sa mort, 988.

Une scène qui marqua le début du règne d'Edwy (955) mérite d'être citée comme caractéristique. Le roi, qui n'était guère encore qu'un enfant de quinze ans, s'assit, après la cérémonie du couronnement, avec les grands de sa cour au banquet qui suivit. Fatigué sans doute de la longueur du repas, il le quitta sans cérémonie pour se retirer avec deux dames de la cour qui étaient ses parentes. Ce brus-

1. Elle est donnée sous le nom de prière du roi Ethelstan par Birch, (Walter de Gray) dans son *Cartularium Saxonicum*, tome II, London, 1887, p. 332, sous le n° 656 : *Domine Deus omnipotens, rex regum et Dominus dominantium in cujus manu omnis victoria consistit et omne bellum conteritur, concede mihi ut tua manus cor meum corroboret ut in virtute tua in manibus viribusque meis bene pugnare viriliterque agere valeam, ut inimici mei in conspectu meo cadent et corruant sicut corruit Golias ante faciem pueri tui David, etc.*

2. Edmond, de 940 à 946; Edred, de 946 à 955.

que départ fut considéré comme une offense par les guerriers, les évêques et les abbés qui formaient *le witan* ou conseil. On résolut de faire revenir le roi. Ce fut Dunstan que l'on délégua pour cette tâche délicate. Il n'y réussit pas sans peine, mais enfin le roi consentit, et revint, couronne en tête, au milieu du banquet[1].

Ce fait, qui montrait la hardiesse de l'abbé, n'était sans doute pas de nature à lui attirer la faveur d'Edwy, et l'on n'est pas étonné de le voir exilé un peu plus tard (957) par le jeune roi; il prit pour retraite le monastère de Saint-Pierre de Gand, dans les Flandres. Son exil ne dura pas longtemps. Edwy ne tarda pas à mécontenter une partie de ses sujets; il fut obligé de partager son royaume avec son frère Edgar, et mourut peu après (959), laissant Edgar seul roi. Dunstan, qui avait été rappelé d'exil avant cette date, reprendra son rang de conseiller et d'ami du roi et ne contribuera pas peu à faire de ces années une période de paix et de gloire pour le royaume.

Dès son rappel, Dunstan avait été nommé évêque de Worcester, et peu de temps après il eut à administrer en même temps le diocèse de Londres. Enfin en 960 Edgar le plaça sur le siège de Cantorbéry et pendant vingt-huit ans il exerça avec un plein succès son autorité sur l'église d'Angleterre, tout en conservant son influence sur le roi

1. Cf. E. W. ROBERTSON, *Historical Essays*, Edinburgh, 1872, p.192.

Edgar, pour le plus grand bien du royaume. Ce règne (959-975) est en effet un des plus glorieux et des plus heureux de cette période. Edgar, surnommé le Pacifique, n'eut pas à lutter comme ses prédécesseurs contre des ennemis sans cesse renaissants, et c'est à peine si les chroniques ont à signaler sous son règne une seule expédition militaire.

Les grands événements sont d'ordre religieux. L'action exercée par le roi n'en fut pas moins efficace et nous en avons une preuve dans l'assemblée de Chester (973), dont la magnificence a frappé l'imagination des chroniqueurs du temps et ceux de l'âge suivant[1]. Huit rois s'y trouvèrent réunis. C'étaient des rois d'Écosse, des Welches, et des Danois et des chefs de pirates. Edgar les prit dans sa barque et les fit ramer tandis que lui-même tenait le gouvernail[2].

Les chroniqueurs de l'âge postérieur nous rapportent sur Edgar plusieurs traits dont l'authenticité est sérieusement mise en doute, au moins pour l'exactitude du détail. On l'accuse entre autres choses d'avoir séduit une novice du monastère de Wilton, dont il eut une fille qui plus tard devint nonne et mourut abbesse. Dunstan lui aurait imposé comme pénitence de ne pas porter sa couronne pendant sept ans. Il ne paraît pas que ses mœurs aient été

1. Cf. Florence de Winchester et Guillaume de Malmesbury.
2. Cf. W. H. Stevenson, *English Historical Review*, 1898, t. XIII, p. 506, et Hodgkin, p. 357.

très pures, mais le fait de sa faute et de la pénitence imposée par Dunstan ne reposent pas sur un témoignage assez sérieux[1].

Après avoir été nommé au siège de Cantorbéry, Dunstan, selon une coutume déjà fort ancienne, était allé chercher à Rome le pallium qui était l'insigne de sa nouvelle dignité, et un symbole de l'union entre l'Église d'Angleterre et l'Église de Rome. Dès son retour, il s'était mis à l'œuvre avec énergie, pour continuer, avec le surcroît d'autorité que lui donnait son nouveau titre, à lutter contre les abus dans le peuple chrétien et dans le clergé. Il s'efforçait de faire donner aux fidèles l'enseignement religieux et de rappeler les lois du mariage trop souvent violées. Sous son inspiration, le roi Edgar publia des lois pour abolir les restes du paganisme, les pratiques de nécromancie, et quelques autres superstitions. L'adultère fut puni d'une pénitence de sept ans, et l'homicide de trois ans.

Chose bizarre dans l'application de ces lois ; par suite d'une interprétation de la compensation assez fréquente dans les lois barbares, mais que nous trouverions abusive, un condamné pouvait associer à sa pénitence tel nombre de compagnons qu'il lui plaisait, si bien qu'avec un nombre suffisant d'associés, un jeûne de sept ans pouvait être accompli en trois jours.

1. Cf. Roberston, *Historical Essays*, p. 203, et Hodgkin, p. 358, 359.

En 969, Dunstan réunit à Cantorbéry un concile pour réprimer les désordres parmi les clercs (Labbe, IX, p. 696). Le roi Edgar en fit partie et dressa lui-même contre les clercs l'acte d'accusation. Il leur reprocha de se livrer au jeu, à la danse, aux festins, à la débauche, aux chansons bachiques.

Les canons du concile fulminèrent la peine de la déposition contre les clercs récalcitrants. Nous parlerons tout à l'heure de la résistance opposée par ceux-ci à ces tentatives de réforme.

3. — Turquetul, Æthelwold, Oswald.

A côté de Dunstan, il faut nommer quelques autres personnages qui travaillèrent de concert avec lui à la même œuvre. L'un des plus célèbres est Turquetul. Il remplissait la charge de chancelier à la cour d'Edestan et de ses frères. Il vint un jour à passer à Croyland cet illustre monastère que les pirates du Nord avaient réduit en ruines. Il y trouva quelques moines qui vivaient misérablement dans ces lieux dévastés et la pensée lui vint de se faire leur compagnon et de restaurer ce grand monastère. Il prit l'habit monastique, fut élu abbé et se mit à l'œuvre. Plusieurs de ses compagnons le suivirent. L'organisation qu'il donna à ce monastère est une page trop curieuse de l'histoire monastique pour que nous n'essayions pas d'en donner quelque idée.

Il divisa les moines en trois classes : les plus jeunes par leur entrée en religion, durant vingt-quatre ans, étaient soumis à toutes les observances du chœur, et à toutes les charges du monastère. Après ces vingt-quatre années d'observance stricte, on passait dans une seconde catégorie où l'on demeurait seize ans, et l'on était dispensé de certaines charges et de certains travaux, et d'une façon générale ceux qui en faisaient partie devaient être aidés et honorés par ceux du premier groupe. Un troisième groupe comprenait ceux qui avaient passé quarante ans dans la vie monastique et qui étaient appelés les *seniores* ou vieillards, qui étaient dispensés de presque tous les services, sauf la messe, et de toutes les charges. Ils étaient traités comme des vétérans émérites, et entourés d'honneur et de prévenances. Mais du reste ils n'étaient admis dans cette condition que si leur vie dans le monastère avait été sans reproche pendant ce long espace de quarante ans.

Quant à celui qui avait rempli cinquante ans de vie religieuse, la règle s'adoucissait encore pour lui; on attachait même à son service un jeune clerc qui avait pour mission de veiller sur lui et de le servir. On s'efforçait de lui épargner tous les soucis, toutes les préoccupations, afin qu'il passât les dernières années de sa vie dans une paix complète.

Turquetul organisa les autres offices du monastère, le prieur, le sacristain, l'archidiacre. Pour

l'ensemble on devait suivre la règle de saint Benoît[1].

Æthelwold, disciple et ami de Dunstan, et Oswald, neveu d'Odon de Cantorbéry, rivalisèrent aussi de zèle pour la restauration des mœurs ecclésiastiques. Le premier nommé abbé d'Abingdon, monastère dévasté par les Danois, y rétablit la discipline, sur le modèle de l'abbaye de Glastonbury[2]. Devenu en 963 évêque de Winchester, il fit venir des moines du célèbre monastère de Corbie, afin de rétablir dans son diocèse la vie religieuse d'après les saines traditions bénédictines des Gaules.

Il envoya aussi un homme de confiance dans un autre grand monastère, Fleury-sur-Loire, qui fut pour l'Angleterre un grand foyer de rénovation monastique. Fleury-sur-Loire (près Orléans), qui possédait le corps de saint Benoît, passait aux yeux des Anglais pour la première abbaye du monde; des relations nombreuses existaient entre l'Angleterre et cette abbaye; elle était pour beaucoup comme une étape, dans le voyage à Rome. Des moines anglais vinrent s'y former et portèrent ensuite la réforme à Glastonbury, à Winchester, à Ely, dans les principales abbayes saxonnes[3].

Æthelwold, continuant son œuvre, traduisit la

1. Cf. Mabillon, *Acta SS. O. S. B.*, éd. Paris, 1685, V, p. 510 sq.
2. *Chronicon Monast. de Abingdon,* dans *Rolls series*.
3. Cf. Mabillon, *Annales O. S. B.*, t. III, p. 567; cf. aussi 483, 568, 606, 540, 561, 616, 638, etc. Peignot, *Hist. de Cluny*, t. I, p. 161 (1868). Rocher, *Hist. de l'Abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire,* Orléans, 1865.

règle de saint Benoît en anglais pour les moines qui ignoraient le latin, et composa une *concordance* des règles monastiques sur le modèle de celle de saint Benoît d'Aniane, mais avec un caractère national prononcé.

Cet émule de Dunstan mérite d'être honoré parmi les grands réformateurs de cette période. Il fut aussi un grand éducateur, et il aimait à enseigner lui-même aux enfants et aux jeunes gens à traduire du latin en anglais. Il mourut en 984.

Quant à Oswald, il vint lui aussi à Fleury-sur-Loire étudier la tradition bénédictine. Créé à son retour évêque de Worcester, plus tard évêque d'York, il fonda sept monastères d'où il tirait des moines qu'il mettait à la place des évêques et des clercs indignes. Ainsi les moines devenaient les instruments les plus actifs de la restauration religieuse en Angleterre, comme ils l'avaient été de la conversion, quelques siècles auparavant.

Cependant l'œuvre de la réforme devait nécessairement rencontrer des ennemis surtout parmi ceux contre qui elle s'exerçait. A la mort d'Edgar (975), les clercs bannis par saint Dunstan, soutenus par quelques-uns de leurs patrons, tentèrent de reprendre leurs places. Ils furent condamnés dans un concile de Winchester.

C'est grâce à l'influence de Dunstan qu'Édouard dit le Martyr, fils d'Edgar fut élu roi, pour lui succéder. Il soutint Dunstan, et l'Église l'a placé sur ses autels, mais il ne régna que peu d'années (975-

978). A sa mort, les clercs indignes et les fils de clercs renouvelèrent leurs efforts, mais sans succès.

Les clercs bannis de Winchester tentèrent aussi après la mort d'Æthelwoold (984) de se faire réhabiliter et d'élire pour successeur un homme de leur parti.

Mais grâce à Dunstan, leurs menées échouèrent. Elphège, abbé de Bath, fut élu ; c'était pour la cause de la réforme une nouvelle victoire. Plus tard Elphège (Elphea) devait remplacer Dunstan lui-même sur le siège de Cantorbéry.

Les invasions danoises qui s'abattirent de nouveau sur l'Angleterre vers la fin du xe siècle, vinrent entraver ce mouvement de restauration, sans l'arrêter cependant. Ælfric, un des successeurs de Dunstan sur le siège de Cantorbéry, et Elphège qui le suivit, continuèrent les traditions de ce saint évêque.

On conserve du premier une lettre où il rappelle les clercs à la continence ; et saint Elphège tint à Enham un concile qui avait pour but aussi de maintenir la discipline dans le clergé.

CHAPITRE XI

INVASIONS DANOISES. — LES SUCCESSEURS DE SAINT DUNSTAN (988-1066).

1. *Le fléau des invasions danoises.* — 2. *Démoralisation à la suite de ces invasions.* — 3. *Les successeurs de saint Dunstan; Ælfric.* — 4. *Canut et les rois danois.* — 5. *Edouard le Confesseur. S. Wulfstan.*

1. — Les invasions danoises.

La mort de saint Dunstan, en 988, marque une date importante dans l'histoire. Il disparut après avoir fait son œuvre, au moment où la décadence,

BIBLIOGRAPHIE. — ÆLFRIC. *The homilies of the anglo-saxon church : homilies of Ælfric*, in the original Anglo-saxon, with an English version, éd. Benj. Thorpe, Ælfric Soc., 2 vol., London, 1844-1846. Complété par BRUNO-AYMANN, *Angelsächssche Homilien u. Heiligenleben*, dans C. W. M. GREIN, *Bibliothek der Angelsächsischen Prosa*, vol. III, Cassel, 1889. (Le plus grand écrivain en prose anglo-saxonne de son temps, dit Gros, n. 1440; voir aussi pour ses autres ouvrages les nos 1427, 1435, 1437, 1462, 1480, 1481, et cf. Ed. DIETRICH, *Abt Ælfrik, Zeitsch. f. die Historiche Theologie*, t. XXV, 487-594 ; XXVI, 163-256, Gotha, 1855-1856 (bon). — C. L. WHITE, *Ælfric : a new study of his Life and writings*. Boston, 1898 ; le meilleur en anglais, basé en partie sur le précédent. — *Ælfric's lives of saints, being a set of sermons*, etc., éd. SKEAT, Londres, *Early English text Society*, 1881. *Ælfric's Grammatik u. Glossar*, éd. J. JUPITZA, 1880.

l'ignorance et la barbarie, arrêtées par les efforts réunis des hommes d'église et des rois, allaient fondre de nouveau sur l'Église d'Angleterre et sur la nation tout entière, menaçant l'une et l'autre d'une ruine complète et définitive. Cette dernière période de l'histoire des Anglo-Saxons (988 à 1066) est trop souvent attristante pour l'historien.

Cependant ce n'est pas, comme on l'a trop dit, l'histoire d'une décadence ; on y trouve encore de belles pages, on sent que cette race, si menacée qu'elle soit, ne veut pas mourir. Dans la fortune adverse, elle conserve encore cette endurance, cette constance, une patience qui attend son heure, et qui fait présager le relèvement futur.

Les Normands pourront à la fin de cette période conquérir les Saxons, devenir les maîtres de l'Angleterre. Les Saxons, sans révolution sanglante, reprendront peu à peu le dessus et absorberont presque leurs vainqueurs. Toutefois la leçon leur aura servi et désormais ce peuple saura conserver son indépendance envers et contre tous.

Ethelred, appelé par les chroniqueurs *redeless*, qu'il faut traduire sans doute par imprudent, avait

— *Colloquium Ælfrici*, éd. THORPE, *Analecta Anglo-saxonica*. n^lle éd. Londres, 1868, p. 18-36, écrit entre 995-1000; exercice pour apprendre le latin. — WULFSTAN, év. d'York, 1003-1023; son *sermo Lupi ad anglos* : *Wulfstan : Sammlung der ihn zugeschriebenen Homilien*, éd. A. NAPIER, Berlin, 1883. — J. P. KINARD, *A Study of Wulfstan's Homilies*, Baltimore, 1897. Cf. aussi Gross, n° 1433. — *The life and Times of Wulfstan Bishop of Worcester*, by W. F. Hook, *The archaeological Journal*, 1863, t. XX, p. 1-28.

succédé, en 982, à son frère Édouard le Martyr. Ce long règne (982 à 1016) est l'un des plus tristes de l'histoire d'Angleterre. Il n'y est question que d'invasions danoises, de défaites, d'impôts payés aux envahisseurs pour les écarter, de trahisons et de crimes. Jamais encore l'autorité royale n'était tombée en de pareilles mains. Non seulement Ethelred laissa perdre par son inertie et son incapacité tout le fruit des victoires de ses ancêtres, mais lui-même semble avoir aliéné une partie de ses sujets par sa conduite et par sa cruauté [1]. La maison de Cerdic, dont il fut un des derniers représentants, et qui avait donné tant de rois à l'Angleterre, semble épuisée dans sa sève et produit ce misérable rejeton sans vigueur. Rien de plus lamentable que la lecture de la chronique saxonne sous ce règne ; c'est un calendrier lugubre dont chaque année est marquée par une défaite ou par une nouvelle honte [2]. Il n'est peut-être qu'un tableau plus ignominieux, c'est celui du *Danegeld*, l'impôt du Danois ; le roi chaque année levant sur ses sujets une taxe à payer à l'ennemi pour l'éloigner, et les exigences toujours croissantes de l'envahisseur [3]. Palliatif insuffisant du reste, car les

1. Son règne est raconté dans la chronique avec un détail et une précision qui trahissent un contemporain.

2. Voir ce *calendar* dans Hodgkin, p. 375.

3. Voici ce tableau d'après Hodgkin :

en 991	premier paiement...... .	10.000	Livres	d'argent.
en 994	second paiement.........	16.000	—	—
en 1002	troisième paiement.......	24.000	—	—
en 1007	quatrième paiement......	36.000	—	—
en 1009	paiement partiel.........	3.000	—	—

Danois, qui avaient mesuré la faiblesse de leurs adversaires, étaient bien décidés à en profiter.

En 994, un pirate norvégien, le redoutable Olaf Tryggvason, s'unit à un chef danois Sweyn (Suénon) pour tenter de conquérir l'Angleterre. Leur flotte combinée remonta la Tamise jusqu'à Londres qui résista vaillamment, et repoussa les assauts des Normands le 8 septembre, fête de la nativité de la sainte Mère de Dieu « dont la miséricorde, dit la chronique, nous délivra de nos ennemis ». Les maraudeurs se contentèrent de ravager l'Essex, le Kent, le Sussex et le Hampshire. Il fallut leur verser une énorme rançon pour les écarter.

Impuissant à repousser les Danois, Ethelred eut recours à la trahison. Un jour de l'année 1002, le 13 novembre, fête de saint Brice, fut fixé pour le massacre des Danois. Il est difficile à travers l'obscurité des chroniques qui relatent cette Saint-Barthélemy comme un fait divers, de se rendre compte de l'étendue du massacre. Mais il n'est que trop certain que, sur l'ordre du roi, et dans tous ses états, les Danois sans défense furent assaillis, assassinés par le glaive, ou brûlés vifs.

en 1012 cinquième paiement.....	48.000 Livres d'argent.
en 1014 sixième paiement.........	21.000 — —
	158.000 = 426.000 £ st.

1.000 £ st. = 25.000 francs.

D'après les évaluations, l'argent ayant, au xe siècle, une valeur vingt fois supérieure à la valeur actuelle, ce serait une somme de 8.520.000 livres drainée en moins de 25 ans !

Ces atroces représailles n'arrêtèrent du reste pas leurs déprédations. Ils vinrent même peu d'années après à Cantorbéry, qui jusqu'alors n'avait jamais été souillée par leur présence. Le siège ne dura que quelques semaines, grâce, dit-on, à la trahison de l'abbé de Saint-Augustin. L'archevêque Elphège fut fait prisonnier avec un évêque, une abbesse, et un grand nombre de citoyens. Le butin réuni dans la ville fut énorme. On fixa pour l'archevêque une rançon si élevée, que celui-ci défendit lui-même aux fidèles de chercher à réunir cette somme. Sa captivité fut très dure. Ce vénérable vieillard eut à subir des injures de toute sorte dans le camp des Danois.

Finalement à Greenwich, le samedi après Pâques, ces sauvages, au milieu de l'ivresse d'une de leurs fêtes, se firent amener leur prisonnier, lui jetèrent à la tête les os de leur banquet, les crânes des bœufs qu'ils avaient tués, enfin l'un d'eux lui ouvrit la tête avec sa hache d'armes. Le jour suivant, ils laissèrent emporter son corps qui fut déposé dans la cathédrale de Saint-Paul à Londres ; plus tard, il fut rendu solennellement à son église de Cantorbéry.

A partir de 1013, les Danois, qui semblaient considérer l'Angleterre et ses habitants comme une sorte de pays à razzias, une terre taillable et corvéable à merci, montrèrent l'intention de s'y établir d'une façon définitive et de s'y créer une seconde patrie.

Le chef danois Sweyn ou Suénon, qui avait déjà ravagé l'Angleterre avec Olaf, quelques années auparavant, fit, avec son fils Canut ou Knut, une seconde campagne qui devait le rendre maître de presque toute l'Angleterre. Ils abordèrent comme toujours par un des grands estuaires, l'Humber, soumirent la Northumbrie, Lindsey, jusqu'à Watling-Street qui était la frontière des pays occupés par les Danois avant Alfred le Grand. Laissant à Canut la garde de sa flotte, Suénon vint jusqu'à Oxford, soumit Winchester, échoua une première fois devant Londres, marcha vers l'ouest jusqu'à Bath, dont il s'empara ainsi que du pays environnant, revint sur Londres qui, cette fois, capitula et le reconnut comme roi. Il ne restait à Ethelred, qui n'avait su ni prévenir cette invasion, ni lui opposer une résistance sérieuse, qu'à se retirer devant ses sujets aussi fatigués de son impéritie que de sa tyrannie.

Il envoya sa femme et ses deux fils en Normandie, dont le duc était son beau-frère. Lui-même erra un moment sur la Tamise, puis dans l'île de Wight, et, enfin, se réfugia en Normandie. La révolution paraissait accomplie ; Suénon, le roi de Danemark par héritage, était devenu roi d'Angleterre par conquête, tandis que le roi des Saxons, battu et déconsidéré, était en fuite. Le conquérant ne profita pas longtemps du fruit de sa victoire. Le 3 février 1014, il tombait frappé d'une mort qui parut aux contemporains un châtiment du ciel. Ce roi païen, qui avait méprisé le martyr saint Edmond et

menacé de saccager et de brûler le monastère bâti en son honneur, tomba de cheval, la veille même du jour où il allait exécuter sa menace, comme percé d'un trait par une main invisible.

Le *witan*, composé des clercs et des laïques, jugea nécessaire de rappeler le roi légitime, après lui avoir demandé de régner avec plus de justice. Ainsi s'affirme le caractère saxon, assez hardi pour résister à la tyrannie et rejeter ses chefs quand ils ne gouvernent pas avec équité, mais ne s'obstinant pas en politique, et prêt aux compromis qui lui garantissent la sécurité et la paix. Ethelred revint, et, réunissant une armée, il repoussa l'ennemi et lui causa des pertes sérieuses. Canut qui, sans doute, ne s'attendait pas à ce retour offensif, n'eut que le temps de rembarquer et de fuir avec sa flotte. Il se vengea sur les malheureux otages à qui il fit couper les mains et le nez avant de les renvoyer. Nous le verrons bientôt prendre une revanche plus sérieuse et plus digne d'un capitaine. Ethelred mourait en 1016, laissant son royaume affaibli, plus divisé que jamais, menacé par Canut et les Danois qui entendaient bien reconquérir les domaines de Suénon. Quelle que soit sa responsabilité dans les événements que nous venons de raconter, il faut bien admettre qu'elle doit être partagée en partie par ses sujets qui ne surent ni combattre vigoureusement, ni s'unir contre l'ennemi commun. On déplore de rencontrer dans cette histoire de singulières faiblesses; plus

d'un Saxon fit cause commune avec les Danois, même parmi les *Ealdormen.* L'égoïsme remplace le patriotisme; c'est un sauve-qui-peut général; pas de chef pour coordonner les efforts de ce peuple, l'unité nationale semble sur le point de se dissoudre.

2. — Démoralisation générale.

La démoralisation générale et les abus pouvaient faire croire que les maux de l'invasion étaient un châtiment des péchés du peuple et des clercs. C'est l'idée qui revient le plus souvent dans les décrets promulgués par les witenagemots qui composent une législation à la fois civile et ecclésiastique. Un des désordres les plus graves est signalé par Wulfstan dans son adresse au peuple anglais, *Lupi sermo ad Anglos.* Des Saxons s'emparaient par violence de leurs compatriotes et les vendaient comme esclaves aux Danois. Bristol était le port principal où s'opérait cet odieux trafic de chair humaine. L'Église protestait par ses canons contre ce commerce, mais ce ne fut que de longues années plus tard, sous Guillaume le Conquérant, que Wulfstan, le saint évêque de Worcester, put le faire cesser. Ces vicissitudes inspirent à un historien anglais contemporain cette réflexion, que les Saxons n'avaient pas su former une forte et vigoureuse nation et que la conquête normande, qui va s'établir en Angleterre

dans cinquante ans, donnera à ce peuple les éléments d'unité qui lui manquent jusqu'ici [1].

L'avènement d'Ethelred coïncidait presque, nous l'avons dit, avec la mort de Dunstan. Avec ce grand réformateur, les jours glorieux de l'Église d'Angleterre sont finis; mais le flambeau avant de s'éteindre donnera encore, par intervalles, quelques lueurs. Il est à remarquer tout d'abord que les invasions danoises du xe siècle n'eurent pas d'ordinaire pour les églises et les monastères les conséquences désastreuses de celles du ixe. Les monastères étaient maintenant moins nombreux, leurs richesses n'attiraient plus autant la convoitise des pillards. Peut-être aussi cette différence est-elle due à cette circonstance que le christianisme avait fait des progrès dans les pays scandinaves, et que quelques-uns des chefs des pirates avaient été baptisés. D'une façon générale, les invasions danoises du xe siècle, sauf exception, n'eurent pas le caractère de sauvagerie des razzias du ixe.

De ce côté donc l'Église eut moins à souffrir.

On ne saurait en tout cas, comme quelques historiens l'ont fait, rendre responsable de la situation politique l'influence des moines et du clergé. Sauf une exception mentionnée ci-dessus, évêques et moines se montrèrent aussi prêts à la résistance contre les Danois, que les ealdormen ou que les seigneurs. La flotte réunie en 992 était sous le

1. Hodgkin, p. 398.

commandement de deux évêques. Ælfric, dans son épître pastorale, fut même obligé de rappeler aux hommes d'église qu'ils ne devaient pas porter les armes. Le clergé eut sa part dans les contributions en hommes et en argent, et il compta plus d'un martyr parmi les héros de la défense nationale.

Au milieu des maux sans nombre qu'entraîna l'invasion, l'influence de Dunstan se fit sentir longtemps encore après sa mort. Ses successeurs sur le siège de Cantorbéry furent des élèves et des disciples qui, comme lui, s'efforcèrent, quoique avec une bien moindre autorité, à maintenir son esprit et les règles de discipline qu'il avait tracées.

3. — Ælfric.

Oswald, l'archevêque d'York, l'ami de saint Dunstan et son rival dans l'œuvre de la réforme, vivait encore et continuait sa tâche († 992). De vigoureuses protestations s'élevaient contre le mariage des prêtres; et de nouvelles lois étaient portées pour obliger les évêques, les abbés, les prêtres, les moines et les religieuses à vivre dans la chasteté[1]. Ælfric, abbé de Cerne dans le Dorsetshire; écrivait pour l'évêque de Sherborne des canons qui précisaient sur ce point la discipline. Il rappelait aux prêtres le devoir de prêcher chaque dimanche.

1. Cf. Le corps de lois décrétées à Enham, sous Ethelred, vers 1008.

Bien plus, pour leur faciliter ce devoir, il écrivit deux livres contenant chacun quarante homélies, qui sont l'un des rares monuments littéraires de cette époque, si pauvre à ce point de vue. C'était un disciple d'Æthelwold qui avait vécu dans le monastère de ce dernier à Winchester. Ses homélies, écrites de 983 à 990, ne sont pas très originales.

Ce sont pour la plupart des traductions ou des adaptations du latin en anglais. On y trouvera aussi un goût excessif pour l'allégorie ; mais pour un clergé ignorant, c'était encore beaucoup d'avoir, pour chaque dimanche de l'année, un sujet ou un modèle de prédication[1]. L'une de ces homélies contient sur la transsubstantiation un passage qui a donné lieu à de longues controverses et dont quelques théologiens protestants ont voulu tirer la preuve que l'enseignement de l'Église d'Angleterre sur l'Eucharistie n'était pas celui de l'Église de Rome. Le passage est du reste assez obscur, et il est certain que dans ces lignes pas plus que dans l'ensemble de ses livres, Ælfric ne se montre pas théologien très précis, ni très profond.

Mais outre que le passage pourrait s'interpréter d'une façon conforme à l'orthodoxie, l'auteur ne saurait être cité comme un témoin authentique et officiel de la foi de son Église sur ce point particulier. Les docteurs de l'âge précédent, à leur tête

1. Sur les collections antérieures d'homélies en anglais. cf. *The Blickling homilies of the Xth century*, éd. MORRIS, Londres, 1 vol. 8°, et aussi HUNT, *The English Church*, p. 374.

le vénérable Bède, déposent en faveur de l'orthodoxie[1].

A côté de ces homélies, Ælfric a écrit quelques *vies des saints*, qui semblent aussi destinées à la prédication. Il a composé encore une grammaire latine, des dialogues en latin et en anglais, et quelques autres ouvrages qui font de lui l'un des auteurs les plus féconds de ce siècle.

Au milieu de cette disette littéraire, il y aurait lieu sans doute de citer ici la rédaction de tant de livres liturgiques qui, s'ils ne témoignent pas d'une grande originalité au point de vue de la composition, sont une preuve des progrès faits dans l'art de l'enluminure des manuscrits. Le Missel de Robert de Jumièges, le Bénédictional d'Æthelwold, le Bénédictional de Robert, et quelques autres livres de ce genre, sont des merveilles calligraphiques, qui font honneur aux monastères de Winchester où ils furent écrits. Nous avons un appendice consacré spécialement à cet objet.

4. — Canut et les rois danois.

A la mort d'Ethelred, avril 1016, son fils Edmond

1. Elles ont été traduites par THORPE, *Ælfric's Homilies*, 2 vol., 1844. Boultbee, Soames, Turner concluent de ces expressions que l'Église saxonne ne croyait pas à la transsubstantiation. Voyez sur toute cette controverse LINGARD, *The History and antiquities of the anglo-saxon Church*, t. II, note R; et surtout BRIDGETT, *History of the holy Eucharist in Great Britain*, 2 vol., London, 1881. Le ch. IX (tome Ier, p. 133-146) est consacré à cette question : *An historical controversy. Ælfric*. Cf. aussi plus loin, p. 310, n. 2.

dit Côte de Fer, qui ne régna que peu de temps, se trouvait en présence du roi danois Canut qui prétendait bien rester seul maître du terrain. La lutte fut sérieuse entre les deux rivaux, tous deux déployant dans cette guerre des qualités d'énergie et une habileté à peu près égale; ils durent finir par faire la paix. La mort d'Edmond quelques mois après, novembre 1016, arrivait trop opportunément pour ne pas laisser planer des soupçons sur son rival Canut. Cependant, il faut avouer qu'historiquement parlant, aucun témoignage ne vient fortifier cette hypothèse.

Canut, débarrassé de son rival, restait donc seul roi. Les fils d'Edmond, qui étaient encore en bas âge, et les fils d'Ethelred qui auraient pu prétendre à la succession, furent envoyés en exil; Canut était maître de la situation. Il n'en abusa pas. Il avait été baptisé dès 1013, et il se mit à gouverner avec sagesse et modération, cherchant à réunir sous une même législation Anglais et Danois.

L'Église n'eut pas à se plaindre de lui. Il semble s'être inspiré de l'esprit de Dunstan, et laissa prendre au nouvel archevêque de Cantorbéry, Æthelnoth, une grande influence dans les affaires. Dès les premières années de son règne, le corps d'Elphège, le martyr des Danois, fut transporté de l'église de Saint-Paul de Londres à Cantorbéry. Canut suivait le cortège avec la reine et son fils.

Ses lois ecclésiastiques publiées à Winchester, et sans doute inspirées par Æthelnoth, renouve-

laient la législation d'Edgar et d'Ethelred. On sent que Canut comptait sur l'influence des évêques pour se faire accepter par la nation.

C'est sans doute dans ce but qu'il entreprit en 1027 un pèlerinage à Rome, accompagné de Lifing, abbé de Tavistock, homme habile et éloquent, qui devait lui servir de conseil. Il s'arrêta sur sa route à l'abbaye de Saint-Bertin, dans le nord de la France, et y donna toutes les preuves d'une piété sincère et émue, répandant des larmes devant les reliques des saints, se prosternant devant le grand autel, et faisant de magnifiques offrandes à chaque autel de l'église qu'il baisait dévotement. A Rome, il assista au couronnement de Conrad II, le jour de Pâques, et s'y rencontra avec le roi de Bourgogne, Rodolf, et d'autres grands personnages venus à Rome pour la circonstance. Toujours soucieux de l'intérêt de ses sujets, il obtint de Conrad que les Anglais et les Danois, pèlerins ou marchands, qui allaient à Rome ne seraient pas soumis aux péages dans les pays germains, et du pape Jean XIX, que les archevêques anglais obligés d'aller chercher à Rome le pallium n'auraient pas à payer des droits exorbitants.

La lettre qu'il écrivit de Rome aux deux archevêques de Cantorbéry et d'York, aux nobles, et à tout le peuple anglais, mérite d'être signalée ici. Il y raconte son voyage, sa joie d'accomplir le vœu de pèlerinage qu'il avait formé depuis longtemps, et de vénérer les tombeaux des apôtres, il dit les honneurs

qu'il a reçus, l'estime que lui ont témoignée le pape, l'empereur et les princes réunis à Rome, les faveurs qu'il a obtenues pour ses sujets. Avec un ton de sincérité que l'on ne peut guère mettre en doute, il dit à son peuple les résolutions que lui ont inspirées les saints lieux de Rome, son regret pour les fautes de sa jeunesse, et le vœu qu'il a fait de gouverner selon les lois de la justice et de la religion.

La meilleure preuve de la droiture de ses intentions, c'est qu'en effet il s'efforça de gouverner désormais suivant ce programme qu'il s'était tracé et il donna encore à l'Angleterre des jours glorieux.

Il fut libéral envers les églises et les monastères auxquels il fit de larges donations. Sa générosité s'étendit même au delà des frontières de son royaume, et Fulbert, évêque de Chartres, obtint de lui pour bâtir sa cathédrale un secours important. Il construisit à Holm (Norfolk) le monastère de Saint-Benet pour l'expiation des maux causés à l'Angleterre par les Danois ses compatriotes. Le monastère de Bury Saint-Edmond, celui de Glastonbury, les deux monastères de Winchester et celui d'Ely reçurent aussi des preuves de sa munificence.

Doué de l'esprit d'organisation, il eut l'idée de s'entourer d'un certain nombre de clercs ou de chapelains, qui devaient lui servir de secrétaires et de conseillers dans l'administration des affaires du royaume, hommes habiles et instruits qu'il fit venir de tous les pays et qui composèrent

une sorte de conseil privé. C'est parmi eux qu'il choisit les évêques et les abbés. La création de ces agents dut sans aucun doute rendre de grands services pour l'administration des affaires du royaume. Elle eut des conséquences moins heureuses pour l'Église dont les premiers pasteurs se recrutèrent d'hommes habiles, mais plus versés dans les affaires du monde que dans les questions religieuses, trop souvent intrigants, et dénués des vertus qui avaient distingué les évêques du temps de saint Dunstan et d'Alfred le Grand.

Ces liens entre l'Église et l'État, Canut les avait resserrés jusqu'à gêner la liberté de leurs mouvements ; ce système produisit sous les règnes suivants des effets désastreux et dégénéra en confusion des pouvoirs spirituel et temporel.

Canut mourut en 1035 après un règne glorieux qui avait fait oublier les jours sombres d'Ethelred. Le péril danois était conjuré, le roi avait su établir l'union entre les deux races saxonne et danoise qui jusqu'alors avaient été aux prises. Les Anglais qui, dans les temps modernes, ont accepté si facilement des rois de race étrangère, avaient su, dès cette époque, s'accommoder d'un roi danois, et avaient consenti à oublier son origine du moment où lui-même s'engageait à les gouverner avec justice. Cette sagesse politique, qui sacrifie les principes abstraits aux intérêts bien entendus de la nation, faisait déjà l'un des traits de cette race. Ce qui augmente encore notre admiration pour ce roi, c'est que

tout en gouvernant l'Angleterre, il ne négligeait pas son royaume d'outre-mer. En dehors du Danemark et de la Suède, son influence s'étendit jusqu'en Norvège et sur les côtes de la Baltique.

Mais le fait le plus remarquable de sa vie, et qui peut être considéré presque comme inouï dans l'histoire, c'est le changement qui, d'un forban sauvage et cruel, fit un roi prudent, modéré et habile.

Il faut reconnaître du reste que les *hommes du Nord* qui, sous le nom de Danois, ravageaient l'Angleterre depuis des siècles, étaient au fond frères de race des *Englishmen*. Aussi, une fois les Danois établis en Angleterre, circonscrits dans cette contrée qui leur avait été abandonnée sous le nom de *Danelag* (Northumbrie), ils fusionnèrent aisément avec les Saxons. L'influence des mœurs scandinaves en Angleterre n'est du reste pas encore bien définie[1].

La confusion et l'intrigue suivirent sa mort. Ses trois royaumes de Norvège, de Danemark et d'Angleterre furent divisés entre ses trois fils. Harold eut l'Angleterre et ne régna que cinq ans († 1040), règne trop long cependant, où le roi ne se fit connaître que par sa cruauté et son immoralité. Harthacnut (Hardi Canut), son frère, passa plus rapidement encore (1040 à 1042), et se rendit odieux par les vengeances qu'il

1. Cf. les travaux de Steenstrup dans son *Danelag* et son *Normannerne;* ceux de Alex. Bugge dans son récent volume sur les Vikings; ceux surtout de Vinogradoff, déjà cités, notamment *English Society, in the Eleventh Century,* 1908.

exerça contre ses ennemis; sa haine n'épargna pas le cadavre de son frère qu'il fit déterrer et jeter dans un marais. Si courts qu'aient été ces règnes, les deux fils de Canut eurent le temps de s'immiscer dans les affaires de l'Église, de nommer aux évêchés des clercs indignes. L'intrigue et la simonie devinrent des pratiques habituelles.

5. — Saint Edouard le Confesseur.

La race royale danoise s'éteignait ainsi d'elle-même, et laissait aux héritiers saxons d'Ethelred la place libre. Édouard, fils de ce roi, put reprendre tranquillement le trône de ses aïeux (1042-1066). L'histoire le connaît sous le nom d'Édouard le Confesseur, et l'Église l'a mis sur ses autels.

Les historiens anglais sont assez durs pour lui. Nous n'avons pas à apprécier son règne au point de vue politique. Élevé à la cour de Normandie, il accorda aux Normands une faveur que les historiens nationaux ont cru excessive et qui put préparer les voies à l'invasion de Guillaume. Il ne se signala pas par des actions d'éclat, et il faut avouer que, dans sa politique, rien ne révèle une intelligence supérieure, ni une activité féconde, ni un grand esprit d'initiative, ou une grande vigueur de caractère. Au demeurant, son règne fut tranquille; ce fut pour les Saxons une période de recueillement, comme une trève avant la grande révolution qui se

préparait. Le plus grand reproche que l'on puisse lui faire, c'est d'avoir trop facilement subi l'influence de ceux qui l'entouraient. Sa vie privée, qui ne nous est pas connue par le détail et qui du reste n'appartient pas à notre histoire, fut marquée par la pratique des vertus chrétiennes à un degré héroïque. Sa pureté, sa simplicité, sa charité, lui ont valu le titre de saint. Il semble qu'un tel roi, dont le dévouement à l'Église était profond, eût dû lui rendre les plus signalés services. Cependant, soit indécision de caractère, soit défaut d'intelligence, il ne sut pas prendre l'initiative de ces grandes réformes qui auraient rendu à l'Église d'Angleterre la vigueur et l'éclat qu'elle avait eus sous les Egbert, les Alfred, les Edgar, les Canut. Là, comme en politique, sa conduite manqua de suite et d'énergie.

Les intrigues continuèrent à se nouer, les prélats ambitieux ou mondains purent se livrer à leurs menées; ils cumulèrent les bénéfices; c'était une sorte de commende par anticipation, et qui eut les résultats désastreux qu'entraîna toujours cet abus. Dans le clergé inférieur, la simonie fut pratiquée librement. Bien plus, les choix d'évêques et d'abbés, souvent étrangers par leur naissance à l'Angleterre, ne sont pas non plus à l'abri de tout reproche.

Un roi énergique, actif et éclairé, qu'aucun compétiteur ne gênait, eût pu tirer parti de cette situation exceptionnellement favorable pour rétablir les prérogatives du pouvoir royal, et rendre à l'Église sa ferveur passée. Il ne sut pas profiter de ces avan-

tages. Devant un roi aussi dépourvu d'idée personnelle, de plan et d'autorité, le pouvoir des grands comtes de Wessex, de Mercie et de Northumbrie, qui déjà tendaient à éclipser la royauté, arrivèrent à la tenir en échec ; les divisions de l'ancienne heptarchie semblaient renaître au profit de quelques grands féodaux. Le comte de Wessex surtout, Godwine, se posa en représentant du parti national saxon, contre le parti normand qui s'appuyait sur le roi.

Cette rivalité entre le comte et le roi arriva au plus haut degré d'acuité, quand il s'agit de nommer un successeur à Edwige (1050) sur le siège de Cantorbéry. Godwine fit élire par le chapitre un de ses parents. Ce coup d'audace dépassait sans doute la mesure, car Édouard ne tint pas compte de l'élection et donna le siège à l'un de ses conseillers les plus écoutés, Robert, ancien abbé de Jumièges, alors évêque de Londres, ami d'enfance du roi, et qui déjà avait exercé son influence en faisant nommer des Normands aux emplois civils et ecclésiastiques.

Le parti normand et le parti saxon entraient en lutte ouverte. Les choses furent poussées à l'extrême et la guerre civile entre le roi et Godwine fut sur le point d'éclater. Elle ne fut écartée, cette fois, que grâce à l'influence de Leofric, chancelier du roi. Godwine dut s'exiler pour un temps (1051). Mais il revint bientôt, plus fort et appuyé par une armée ; les chefs du parti normand, l'archevêque Robert à leur tête, s'enfuirent, et Godwine triomphant plaça sur le siège de Cantorbéry une de ses créatures, Stigand, qui était déjà

évêque de Winchester, et abbé de plusieurs abbayes. Ainsi le schisme suivait la guerre civile. Il faut signaler ce fait, car il eut une importance capitale sur les événements postérieurs et devint un des prétextes, sinon une des causes, de la conquête de l'Angleterre par les Normands. Robert, l'archevêque légitime dépossédé, alla porter ses plaintes au pape qui ne pouvait pas en justice ne pas prendre parti pour lui. Du reste, le cas était si clair que toute l'Église d'Angleterre, sauf de rares exceptions, considéra Stigand comme un intrus et un schismatique. Ce malheureux empira encore sa situation en usurpant et en portant le pallium que Robert, dans sa fuite précipitée, avait laissé derrière lui, et que les archevêques de Cantorbéry devaient aller chercher à Rome.

La mort de Godwine, 1053, ne rétablit pas l'ordre en Angleterre. Son fils aîné, Harold, hérita de ses biens en même temps que de son autorité. C'est ainsi que par ses divisions politiques et religieuses, et par la faiblesse de son gouvernement, l'Angleterre préparait les voies à l'envahisseur.

Harold continua, comme son père, et comme trop de souverains au moyen âge, à considérer les dignités ecclésiastiques, évêchés et abbayes, comme des postes avantageux à donner en récompense à ses partisans et à ses amis. La décadence commencée dans l'Église d'Angleterre par ce système, accéléra sa marche. Stigand conserva son poste usurpé. Harold essaya même de fortifier la situation de son favori par une démarche des plus regrettables. Dans

un pèlerinage qu'il fit à Rome, le comte obtint de Benoît X le pallium pour la créature de son père. Malheureusement pour lui, Benoît n'était qu'un antipape. Le pape légitime et ses successeurs, sous la direction d'Hildebrand, le futur Grégoire VII, répondirent à cette nouvelle usurpation en excommuniant l'archevêque intrus. Tous ces faits pèseront lourdement dans la balance, quand, quelques années plus tard, Guillaume le Conquérant demandera pour son entreprise l'appui du pape.

Tandis qu'Harold favorisait le schisme, le roi Édouard, dont la position paraît de plus en plus effacée, continuait à porter le titre de roi; il se tenait du moins en étroites relations avec Rome et tirait l'Église d'Angleterre de son isolement. Déjà, quand s'était réuni à Reims un concile sous Léon IX, en 1049, Édouard avait envoyé un évêque et deux abbés pour y représenter l'Angleterre. L'année suivante, deux autres évêques anglais, envoyés spécialement par le roi, assistaient au concile de Rome qui condamnait Bérenger de Tours pour ses erreurs contre l'eucharistie. Un peu plus tard, 1062, le pape Alexandre II envoyait deux légats en Angleterre. Depuis le règne d'Offa (vers le milieu du VIIIe siècle), aucun légat n'avait paru dans ce pays. Ceux-ci avaient pour mission de régler une question de discipline au sujet de l'archevêque d'York, Ealdred, qui avait obtenu du pape le pallium à la condition qu'il ne cumulerait pas avec le siège archiépiscopal d'York, celui de Worcester qu'il occupait aupara-

vant. Ils réussirent à faire élire sur ce dernier siège un des hommes qui, par la sainteté de sa vie et la prudence de ses conseils, ont le plus honoré l'Église d'Angleterre durant cette période, Wulfstan, qui fut évêque de Worcester de 1062 à 1095.

Un autre fait que l'on doit compter à l'actif d'Édouard le Confesseur, c'est la fondation, ou pour parler plus exactement, le relèvement de l'abbaye de Westminster, qui devint le plus célèbre des monastères d'Angleterre. L'ancien monastère, élevé sur les bords de la Tamise, à l'ouest de Londres, par un compagnon de saint Augustin, tombait presque en ruines et n'avait plus que quelques moines. L'église de la nouvelle abbaye fut bâtie dans le style des églises de Normandie, et dédiée le 28 décembre 1065. Édouard n'assistait pas à la dédicace. Il était sur son lit de mort, et il expirait quelques jours après, le 3 janvier 1066. Ce grand monastère qui allait devenir la sépulture des rois d'Angleterre, et comme le centre de la monarchie, était dédié ainsi la veille du jour où croulait la royauté saxonne, et où allait s'accomplir, dans l'histoire d'Angleterre, la plus grande révolution peut-être qu'elle ait eue à enregistrer : la conquête par les Normands.

CHAPITRE XII

GUILLAUME LE CONQUÉRANT, L'INVASION, FIN DE LA PÉRIODE ANGLO-SAXONNE.

Harold, le fils de Godwine, qui était déjà presque roi du vivant d'Édouard, lui succéda moins par droit d'héritage qu'en vertu même de l'autorité qu'il exerçait à la mort du roi. Il n'était pas cependant l'héritier légitime. D'après toutes les traditions saxonnes et d'après les principes de la succession royale, le trône revenait à Edgar, petit-fils d'Edmond Côte de Fer, représentant de la maison de Cerdic. Mais Edgar n'était qu'un enfant à ce moment et on ne paraît pas s'être inquiété de ses droits dans le parti saxon qui poussait Harold au trône.

Cependant la question de succession n'était pas sans importance en un pareil moment. On le vit bien

BIBLIOGRAPHIE. — Ouvrages de Aug. Thierry, *Hist. de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, etc.; de Green, *Conquest of England*; de Freeman, *The norman conquest*, cités dans Bibliogr. génér., p. XXI; pour les autres ouvrages, Gross, p. 251 sq. — Les historiens normands de la conquête sont Guillaume de Poitiers, Guillaume de Jumièges, Orderic Vital; Guillaume Wace est l'auteur de deux chroniques *Roman de Brut* et *Roman de Rou*. Cf. Gross, p. 251 sq. — La tapisserie de Bayeux, cf. plus loin, p. 277, note, a été reproduite en fac-simile par F. R. Fowke (London, 1875), édition abrégée dans le *Ex Libris series*, 1898.

dans la suite. Quelques historiens anglais ont cherché à plaider en faveur des droits de Harold, en rappelant sa parenté avec Canut par sa mère, mais ils ne peuvent nier cependant la légitimité d'Edgar [1]. C'est un fait que nous ne pouvions nous-même passer sous silence au moment où vont éclater en Angleterre de si redoutables complications.

Le parti normand, si puissant déjà sous le règne précédent, ne se considéra pas comme battu. Le duc Guillaume de Normandie veillait. Il réunit le ban et l'arrière-ban de ses vassaux, leur proposant de conquérir ce royaume d'Angleterre sur lequel il prétendait avoir des droits. Des provinces voisines, de la Bretagne, du Maine et de l'Anjou, d'autres barons, des aventuriers de toute condition, s'engagèrent à sa suite, et bientôt une armée nombreuse de gens déterminés fut réunie, prête à passer la mer, et à débarquer sur les côtes d'Angleterre pour s'y tailler une part de butin.

En dehors de l'illégitimité de sa succession, Harold avait encore contre lui certains faits graves qu'il faut rappeler ici. Avant la mort du roi Édouard. probablement en 1064, se place la visite de Harold à la cour de Normandie. Ici les témoignages des témoins normands et des témoins saxons ne concordent pas. Harold alla-t-il de plein gré rendre visite à Guillaume; y alla-t-il de la part du roi pour lui rendre compte du choix fait par Édouard, de lui, Guillaume,

1. Cf. HODGKIN, *loc. cit.*, p. 474.

comme successeur, ou pour obtenir la liberté de deux de ses parents retenus en otage par Guillaume ; ou, d'après une autre version, fit-il naufrage dans une partie de chasse sur les côtes de France, tomba-t-il dans les mains du comte de Ponthieu, qui l'aurait livré ensuite à Guillaume? Il n'est pas facile de choisir entre ces différentes versions. Le fait qui ne semble pas laisser place au doute, c'est que, durant son séjour à la cour de Guillaume, à Bayeux, devant les nobles assemblés, Harold fit serment entre les mains du puissant duc de Normandie [1]. Il n'est pas non plus facile de dire l'objet du serment, devant les divergences des témoignages. Pour les uns, c'était l'engagement d'épouser Adèle, fille de Guillaume ; pour d'autres, c'était le serment de vassalité ; il semble en tout cas que le serment renfermait la reconnaissance des droits de Guillaume à la succession du trône d'Angleterre. Les historiens anglais ont essayé de contester la validité de ce serment, ou du moins de nier le droit de Harold d'engager cette grave question sans le consentement du *witan*. Mais tous sont obligés d'avouer que Harold, en tout cas, fit preuve d'une bien grande légèreté dans des circonstances aussi graves.

Il faut ajouter enfin que Guillaume ne réclamait pas directement la couronne d'Angleterre, mais seu-

1. La plupart de ces événements sont rappelés dans les peintures des fameuses tapisseries de Bayeux, contemporaines des faits, et qui sont considérées comme un document historique. Cf. Freeman, *The conquest*, t. III. appendix, *A. The authority of the Bayeux tapestry*.

lement le droit de se présenter à l'élection de la nation anglaise; il ne considérait pas comme valide l'élection qui avait suivi la mort d'Édouard le Confesseur, laquelle en effet avait été précipitée.

Une autre tragédie avait pris place en 1065, dans la vie de Harold. Son frère Tostig, comte de Northumbrie, fut dépossédé par ses sujets rebelles, et exilé. On a reproché à Harold d'avoir contribué à la chute de son frère; si cette charge n'est pas prouvée, il est certain que Harold se rapprocha de la famille usurpatrice de Léofric, qui avait renversé son frère, et épousa la petite-fille de Léofric, la sœur de Moskere, celui-là même qui était devenu comte de Northumbrie. Cette union, en pareilles circonstances, est au moins étrange. Pour Guillaume, ce mariage était considéré comme une trahison de Harold, qui avait promis d'épouser sa fille Adèle. Quant à Tostig, il traita désormais son frère en ennemi et lui suscita de terribles embarras.

On voit donc quelle était la situation de Harold en face de son redoutable rival. Guillaume, qui avait déjà pour lui la force, avait encore les apparences du droit, sinon un droit réel.

Nous avons dit aussi, à la fin du chapitre précédent, que Harold avait pris fait et cause pour Stigand, le primat intrus de Cantorbéry, soutenu par l'antipape Benoît, tandis que le pape légitime, sur le conseil d'Hildebrand, excommuniait Stigand.

C'est dans ces circonstances que Guillaume, tout prêt à faire valoir ses droits, présenta sa cause au

pape pour obtenir de lui cette dernière sanction qui, aux yeux des peuples, à cette époque, consacrait les droits contestés.

Le pape était alors Alexandre II, qui avait auprès de lui comme conseiller Hildebrand, déjà l'âme du Saint-Siège en attendant qu'il en devînt la plus haute personnification sous le nom de Grégoire VII qu'il a immortalisé. La cause de Harold était mauvaise à tout point de vue. Son parjure à l'égard de Guillaume, sa conduite avec Stigand, le doute même qui planait sur ses droits à la couronne qu'il portait, la situation de son rival dans la question de succession au trône d'Angleterre, tout concourait à donner à ce dernier les meilleures chances de succès.

On a dit de plus que Hildebrand avait aperçu déjà dans l'Église anglo-saxonne des tendances à l'indépendance, et qu'il n'était pas fâché, en prenant fait et cause pour Guillaume, de la faire rentrer dans la soumission. Mais rien, dans l'histoire que nous venons de raconter, n'accuse dans l'Église d'Angleterre des tendances séparatistes et ne justifierait les appréhensions d'Hildebrand.

Toujours est-il que Guillaume reçut l'approbation du Saint-Siège ; il fut considéré comme l'héritier légitime d'Édouard ; Harold fut dénoncé comme usurpateur, et l'expédition de Guillaume devint une sorte de croisade contre l'infidèle.

Cette intervention du pape dans une affaire de cette nature est condamnée très sévèrement par une partie des historiens anglais. Mais, pour être juste,

on ne doit pas la juger en protestant du XIXe ou du XXe siècle. Pour ces derniers, ils applaudissent en histoire à toutes les tentatives de rébellion contre le pouvoir du pape au moyen âge.

Mais il ne faut pas oublier, en dehors de toutes les autres considérations que nous avons fait valoir, que le droit des papes d'intervenir dans les affaires politiques et de trancher une question douteuse, était universellement reconnu alors dans la chrétienté latine. Aucun roi ne se considérait comme tout à fait légitime, s'il n'avait reçu l'approbation de Rome. On peut dire que cette conviction faisait partie du droit public au moyen âge. Et si l'on peut s'étonner d'une chose, c'est bien moins de voir Guillaume porter sa cause devant ce tribunal, que de constater l'abstention de Harold. Était-il donc si convaincu de son droit qu'il crût inutile de le défendre, et n'est-ce pas au contraire que ce droit ne lui paraissait pas tellement démontré qu'il n'eût tout à redouter de la décision du pape?

Rassuré du côté de Rome, Guillaume poursuivit avec activité ses préparatifs, qui durèrent une partie de l'année 1066. Dans ces circonstances, il déploya, comme durant toute sa carrière, des qualités de résolution, d'énergie, de force, d'habileté, de constance qui en font l'un des types les plus remarquables de cette race normande alors si féconde en hommes. L'entreprise qu'il tentait était extraordinaire d'audace. Il fallait maintenir les révoltes de ses comtes, repousser les attaques des voisins.

réunir une armée, créer une flotte. En quelques mois, il fut prêt. Le 27 septembre, les bateaux étaient frétés, les troupes réunies et la flotte appareilla vers le soir; le lendemain 28, elle abordait à Pevensey, près de Hastings. Harold n'était pas pris au dépourvu. Depuis des mois il veillait avec son armée sur les côtes du sud, par où devait aborder le Normand.

Malheureusement pour lui, une diversion dangereuse était, à ce moment même, opérée sur ses derrières. Ce frère Tostig, qui se prétendait lésé dans ses intérêts par Harold, avait porté ses doléances chez le roi de Norvège, et maintenant, avec le secours de ce puissant allié, il abordait en Northumbrie, à la tête d'une flotte nombreuse, et Harold était ainsi menacé d'être pris entre deux feux. Il eut le temps d'accourir vers le nord, rencontra les Norvégiens sous les murs d'York, leur livra bataille et les défit; Tostig fut tué ainsi que son allié, et la plupart des chefs norvégiens. Pour Harold, cette brillante victoire n'était qu'un demi-succès. Blessé dans le combat, il dut se reposer à York et perdit plusieurs jours à un moment où chaque heure était précieuse. Ce retard lui fut fatal. C'est trois jours après sa victoire que les troupes du duc de Normandie abordaient en Angleterre et débarquaient presque sans obstacle. Ainsi Harold perdait son principal avantage, la possibilité d'entraver le débarquement, toujours si périlleux, d'une nombreuse armée. C'était d'un mauvais présage et Guillaume qui, dit-

on, fit une chute à son premier pas en Angleterre, eut raison de rassurer ses compagnons, en disant qu'il venait ainsi de prendre possession du sol. Il en était en effet presque le maître par le fait seul qu'il avait pu y aborder. Harold marcha en hâte vers son ennemi, avec une armée victorieuse mais fatiguée et très inférieure en nombre à celle de l'envahisseur.

Cependant l'armée du saxon grossissait d'heure en heure; des barons, des bourgeois armés, même des moines venaient s'y joindre. On vit parmi eux Léofric, abbé de Peterborough, l'abbé de Hida près de Winchester, avec douze moines.

C'est le 14 octobre, près de Hastings, au lieu où s'élèvent aujourd'hui encore les ruines de *Battle Abbey*, l'abbaye de la bataille, que se livra ce grand combat d'où dépendait le sort de l'Angleterre. La partie fut jouée de part et d'autre avec un acharnement féroce; pendant plusieurs heures, elle resta indécise. tour à tour gagnée et perdue par chacun des deux adversaires. Les Saxons, retranchés derrière des palissades, armés de leurs haches énormes, repoussaient les assauts des fantassins et des cavaliers normands; Guillaume aussi bien que Harold paya de sa personne. On le vit aux endroits les plus périlleux, frappant d'estoc et de taille, il ramena plusieurs fois ses troupes à l'assaut, les dirigea habilement, et c'est à lui sans doute que l'on doit cette feinte de la cavalerie qui, simulant la fuite, attira hors de leurs redoutes les Saxons; puis fit volte face,

assaillit les ennemis et les mit en déroute; leur camp fut envahi, Harold et ses deux frères furent tués; les Anglais tinrent jusqu'à la tombée de la nuit, mais la bataille était perdue pour eux. C'était plus qu'une défaite, c'était pour l'Angleterre une révolution; un ordre de choses nouveau succédait à l'ancien. Ce grand pays passait au pouvoir des Normands qui s'y installaient, comme en pays conquis. « Angleterre, que dirai-je de toi, écrit le chroniqueur de l'église d'Ely, que raconterai-je à nos descendants? Que tu as perdu ton roi national et que tu es tombée au pouvoir de l'étranger; que tes fils ont péri misérablement; que tes conseillers et tes chefs sont vaincus, morts ou déshérités[1]. » C'était bien en effet un régime nouveau qui commençait pour ce pays, en ce jour du 14 octobre, où fut perdue pour les Saxons la bataille de Hastings. Il ne nous appartient pas de dire quelles en furent les conséquences pour les destinées futures de l'Angleterre. Mais, dès maintenant, en se rappelant combien cette belle et forte race anglo-saxonne, dans ce dernier demi-siècle de son existence, avait paru affaiblie, divisée, décadente; en jetant un coup d'œil sur la rénovation qui suivra la prise de possession des Normands, on ne peut manquer, tout en déplorant les excès qui souillèrent la victoire et les tristesses de la défaite pour les vaincus,

1. *Hist. eccl. Eliensis*, p. 516 cf. Aug. Thierry, éd. 1839, t. 1, p. 203. Sur le lieu du combat et la palissade, cf. *English Historical Review*, vol. IX, 1894.

de remarquer les heureux effets de cette épreuve pour la race saxonne qu'elle retrempa, et qui, vaincue en apparence, reconquit ses vainqueurs, et reprit le cours de ses destinées, désormais plus forte, plus sage, plus sûre d'elle-même, enrichie des éléments nouveaux que lui apportait la race conquérante.

Et du reste, n'est-ce pas un fait significatif qu'il suffit d'une bataille pour soumettre une grande île comme l'Angleterre? Sans doute, il y eut encore de vigoureuses résistances locales, la lutte eut ses héros, mais le gros de la nation accepta passivement sa disgrâce. Le même chroniqueur que nous avons cité tout à l'heure raconte qu'après la bataille, quand Guillaume approcha de Londres, « à sa rencontre allèrent l'archevêque Ealdred (d'York), le prince Eadgar, le comte Eadwine et le comte Morkere et tous les principaux habitants de Londres, et alors, contraints par la nécessité, ils firent leur soumission, quand presque tout le mal était fait; et ce fut grand malheur qu'ils n'eussent pas pris leur détermination plus tôt, puisque Dieu ne voulait pas que les choses allassent mieux, à cause de nos péchés[1] ».

Un autre chroniqueur résume ainsi son impression sur l'événement : « Et l'évêque Odon et le comte Guillaume demeurèrent ici, dit-il, et construisirent des forteresses partout au milieu de la

1. *Anglo-Saxon Chronicle,* éd. Thorpe, London, 1861, 2 vol. sub a. 1066.

nation, et opprimèrent le pauvre peuple, et ainsi toujours, si bien que le mal augmenta grandement. Puisse la fin être bonne quand Dieu voudra[1]. » Cette finale mélancolique frappe d'autant plus que d'ordinaire ces chroniques anglo-saxonnes semblent un simple almanach où l'on inscrit les dates et les événements. Le chroniqueur écrit en greffier, comme indifférent et étranger aux faits qu'il enregistre. Ici sa main a tremblé.

1. *Anglo-Saxon Chronicle,* éd. THORPE, London, 1861, 2 vol. sub a. 1066.

CONCLUSION

En jetant un regard sur le chemin parcouru, nous essayerons de nous rendre compte de l'importance des événements dont l'Angleterre a été le théâtre du IVe au XIe siècle, pour constater la place que tient cette page de l'histoire d'une église particulière dans l'ensemble de l'histoire ecclésiastique.

A tout point de vue, cette place est considérable.

Sans doute, si l'on compare cette église aux grandes églises d'Alexandrie, d'Afrique, à celles d'Édesse, de Césarée, ou de Jérusalem ou de Rome, ses gloires littéraires, un Aldhelm, un Bède, un Théodore, un Egbert, un Alcuin, un Ælfric, pâlissent singulièrement devant un Tertullien, un Origène, un Cyprien, un Augustin, un Basile, un Cyrille, un Ephrem.

Elle n'a pas créé un système philosophique ou théologique, elle n'a pas eu une de ces conceptions fécondes qui fondent une école, en dehors de Pélage;

qui malheureusement fut un hérétique, et qui du reste est moins intéressant par ses idées que par le branle donné à la théologie de la grâce et du libre arbitre en Occident.

Sur ce point toutefois, elle est au moins l'égale des églises des Gaules, de celles d'Espagne, et des autres églises du haut moyen âge fondées chez les barbares.

Mais l'Église ne vit pas seulement d'esprit.

Ce qui distingue la race des Anglo-Saxons, c'est qu'elle a produit un grand nombre d'hommes d'action, d'initiateurs généreux, d'habiles organisateurs, comme Théodore, Wilfrid, Benoît Biscop, Dunstan, Turquetul, des apôtres comme Aidan, Cuthbert et Boniface.

Ils convertirent, ils fondèrent, ils organisèrent, ils conservèrent ; ils surent commander aussi bien qu'édifier ; ils firent une église bien disciplinée, et l'établirent sur des fondements solides. Dans cette longue période de cinq siècles, pas un schisme, par une hérésie, car Pélage n'appartient pas à cette race, pas même une tentative un peu sérieuse de révolte. Les protestants auraient donc mauvaise grâce à chercher parmi eux des précurseurs.

Mais ce qui donna à cette église un éclat sans précédent, c'est le développement monastique. Cloîtres celtes et anglo-saxons produisirent des merveilles de sainteté, et valurent à l'Angleterre pour des siècles le nom d'*île des saints*. Nous ne voulons

pas parler de l'Église celtique en Grande-Bretagne, dont nous avons dit la fécondité et l'originalité, mais à s'en tenir à la seule église anglo-saxonne, quels travaux accomplis, que de zèle pour l'étude, quels progrès dans l'art de la calligraphie, de l'enluminure, de l'architecture, quelle influence exercée par ses missionnaires et par ses maîtres, quel esprit d'initiative et de prosélytisme ! Que de grandes et fortes institutions ! Que de conquêtes sur la barbarie et le paganisme !

Il est donc à jamais regrettable que cette grande île qui a joué un rôle si considérable dans cette première partie du moyen âge, qui a montré tant de loyalisme pour le siège de Pierre, se soit plus tard séparée de l'Église. Avec ses qualités de sérieux, de ténacité, son esprit d'entreprise, ses aspirations sincèrement religieuses, sa puissance d'expansion, quelle part lui eût été réservée dans l'histoire religieuse des temps modernes ! Son XVIIe siècle eût peut-être été l'émule de notre grand siècle religieux. Au lieu que les divisions dans lesquelles elle est tombée l'ont réduite à une stérilité qu'on s'efforcerait en vain de dissimuler, et l'affaiblissent chaque jour.

Quand l'histoire de l'Angleterre chrétienne avant les Normands ne nous donnerait que cette leçon, ce serait assez d'avoir réuni tant de faits pour en dégager cet enseignement.

APPENDICE I

LA LITURGIE

1. La liturgie de l'Église bretonne avant les Saxons. — 2. La liturgie des Anglo-Saxons. — 3. Monuments de la période anglo-saxonne; le pontifical d'Egbert; le Missel de Léofric; le Missel de Jumièges; le Bénédictiona d'Æthelwold; le Bénédictional de Robert; le Livre de Cerne; sacramentaires et autres monuments inédits. — 4. Le sacre des rois; l'Eucharistie et la Messe; le calendrier; le pallium; la bénédiction des évêques.

1° La liturgie bretonne avant les Anglo-Saxons.

On a vu par l'histoire des origines du christianisme en Grande-Bretagne (p. 2 sq.) qu'il n'est pas facile de

BIBLIOGRAPHIE — Liturgie en Angleterre. — J. Usher, *Œuvres* (*The whole works*), t. IV, a discourse of the religion anciently professed by the Irish and British, p. 273 sq. (très partial).

Sur la question générale. — A. Palmer, *Origines liturgicæ, or antiquities of the English ritual, and a dissertation on primitive liturgies*, 2 vol., Oxford, 1839 (3e édit.). Voir t. I, p. 176 sq. *Liturgy of Britain and Ireland.* — Pour la liturge celtique voir p. 8; pour les liturgies d'Angleterre en général voir notre *Introduction aux études liturgiques*, Paris, 1907, p. 88-103. — J.

savoir par qui fut fondée cette Église. Par suite, en l'absence de tout document écrit, il devient difficile de

COMPER, *A popular Handbook on the origin, history, and structure of liturgies*, Edinburgh, 1898 (p. 147, 2e partie, *The celtic or early British liturgy;* p. 169, *The Saxon liturgies*). — DUCHESNE (Mgr), *Origines du culte chrétien*, Paris, édit. 1902, p. 98 sq. — Daniel ROCK, *The Church of our fathers, as seen in St Osmund's rite for the cathedral of Salisbury*, 3 vol., London, 1843-1853 (services, vêtements, reliques, églises, autels, etc.). Nouv. édit. en 4 vol., London, 1903, par HART et W. H. FRÈRE, a eu une très grande influence en Angleterre sur les études liturgiques. — DICKINSON, *A List of printed services books, according to the ancient uses of the anglican Church*, 1850, Londres, comptait plus de 40 édit. du brév. de Salisbury; WEALE, *Catalogus Missalium ritus Latini ab A. MDCCCLXXV impressorum*, Londini, 1886. Cf. notre *Introd. aux études liturgiques*, p. 83. Cf. aussi Ed. Frère, *Les livres de liturgie des Églises d'Angleterre* (Salisbury, York, Hereford), *imprimés à Rouen, dans les XVe et XVIe siècles, étude suivie du catalogue de ces impressions de 1492 à 1557*, avec des notes bibliographiques, Rouen, 1867. — SCUDAMORE, W. E., *Notitia eucharistica*, 1 vol. en 2 parties, 2e éd., London, 1876. — John JULIAN, *A Dictionary of hymnology, setting forth the origin and history of christian hymns of all ages and nations*, London, 1892. — SWETE, H. B., *Church services and services Books before the Reformation*. London, 1896. — WORDSWORTH et LITTLEHALES, *The old service books of the English Church*, London, 1904. — WORDSWORTH, *Pontificale Ecclesiæ sancti Andreæ*, Edinburgh, 1885, in-8°. — *Pontifical of Christopher Bainbridge*, ed. by HENDERSON (*Surtees Society*), Durham, 1873. — Ralph BARNES, *Liber pontificalis of Edmund Lacy, Bishop of Exeter* (1420-1455). *A manuscript of the XIVth century*, Exeter, 1847. — *Pontifical services illustrated from miniatures of the XVth and XVIth centuries, with introduction and notes*, by Howard Frère, 2 vol., London. 1901. — H. A. WILSON, *On some liturgical points relatives to the mission of St Augustine*, forme la VIe dissertation dans *The Mission of St Augustin to England*, éd. par MASON, Cambridge, 1897.

Sur le couronnement des rois. — MARTÈNE, *De antiquis Ecclesiæ ritibus*, t. II, p. 201-237; CATALANI, *Comment. in Pontif. Roman.*, t. I, p. 369-418. — MÉNARD, *Notes sur le sacram. de saint Grég.*, p. 397. La *Consecratio regis* dans le Pontifical MS (Corpus Christi College, Cambridge, MS *146*) contient quelques différences avec les autres pontificaux, et d'après WILSON (*Benedictional of Archb. Robert*, p. XIX) ces différences remonteraient au couronnement

déterminer quelle fut sa liturgie avant la venue des missionnaires romains. L'influence romaine et l'influence voisine des Églises gauloises s'exercèrent tour à tour sur l'Église bretonne. Cette dernière nous est affirmée par les missions de saint Germain d'Auxerre en Grande-Bretagne. Quand saint Augustin et ses missionnaires se mirent en relation avec les chrétiens bretons qui devant l'invasion saxonne s'étaient retirés dans le pays de Galles et la Cornouaille, ils trouvèrent que la liturgie de ces populations différait en certains points de la liturgie romaine. Cette liturgie est connue sous le nom de liturgie celtique et semble identique avec celle des Irlandais. Nous n'avons pas à nous en occuper ici [1]. Elle sera traitée avec les autres questions

d'Édouard le Confesseur. Plusieurs *ordines* du même genre *pro coronatione regis* publiés par l'*Henry Bradshaw Society*; cf. aussi notre *Introduction aux études liturgiques*, p. 95 sq. — W. Palmer, *Benediction and Coronation of Kings* dans ses *Origines liturgicae, Supplement to the first three editions*, London, 1845, p. 54-83.

J. Wickham Legg, *Three Coronation orders* (H. B. S.), London, 1900. — *English Coronation Records*, in-8°, Westminster, 1901. — *Controverses anglicanes*. Wiickam Legg, *La coronatio est un sacrement?* The *Church Times*, 10, 24, 31 janvier, 7, 14 février 1902. — Thurston, *The Coronation ceremonial, Catholic Truth Society*, 1902. — Thomas Silver, *The Coronation service of the anglo-saxon (and later) Kings as it illustrates the origins of the Constitution*, Oxford, 1831. — Maskell, *Monumenta ritualia Ecclesiae Anglicanae* t. III, p. 1-142.

L'Eucharistie et la messe. — Bridgett, *History of the Holy Eucharist in Great Britain*, 1890, 2 vol. Édition Thurston (en préparation).

Abrégé : *The Faith of the ancient English Church concerning the Holy Eucharist.*, London, 1890.

Northcote (J. S.), *History of the Holy Eucharist in Great Britain* (d'après Bridgett), 1890, in-8°.

1. Cf. Forbes dans sa dissertation préliminaire (*Liber Ecclesiae B. Terrenani de Arbuthnott*), Burntisland, 1864, le Dr. Bright (*Chapters of early English History*, p. 28) et d'autres érudits sont d'avis que cette liturgie était la gallicane, mais sans donner des preuves bien solides. D'autres y découvrent des influences orientales, mais

celtiques dans une histoire des chrétientés celtiques. (Voyez l'Avertissement.)

2° Liturgie anglo-saxonne jusqu'en 1066.

Quant à saint Augustin, il apportait naturellement avec lui la liturgie romaine telle qu'elle existait à Rome de son temps, c'est-à-dire sous saint Grégoire (fin du VI[e] siècle). Il croyait sans doute cette liturgie en usage partout, car en traversant la Gaule, il s'étonne des divergences qu'il trouve dans le culte divin. Plus tard il en réfère au Pape en ces termes : (*secunda interrogatio Augustini*). *Cum una sit fides, sunt ecclesiarum diversæ consuetudines, et altera consuetudo missarum in sancta Romana ecclesia, atque altera in Galliarum tenetur?*

Le pape Grégoire lui répondit par une lettre bien connue, mais qu'il est nécessaire de citer ici :

Respondit Gregorius Papa. Novit fraternitas tua Romanæ ecclesiæ consuetudinem, in qua se meminit nutritam. Sed mihi placet, sive in Romana, sive in Galliarum, seu in qualibet ecclesia, aliquid invenisti quod plus omnipotenti Deo possit placere, sollicite eligas, et in Anglorum ecclesia, quæ adhuc ad fidem nova est, institutione præcipua, quæ de multis ecclesiis colligere potuisti, infundas. Non enim pro locis res, sed pro bonis rebus loca amanda sunt. Ex singulis ergo quibusque ecclesiis quæ pia, quæ religiosa, quæ recta sunt, elige: et hæc quasi in fasciculum collecta, apud Anglorum mentes in consuetudinem depone[1]. »

L'authenticité de cette lettre a été contestée, mais d'après des arguments vraiment trop fragiles, et qui du

cette thèse, qui a eu beaucoup de succès autrefois, est de plus en plus abandonnée.

1. *Epist.* XI, 56 *a*, dans BÉD., *H. E*, I, 27.

reste ont été rejetés à peu près universellement. Il n'y a pas de raison de l'attribuer à Théodore[1].

En tout cas, pour lui-même et ses missionnaires, Augustin resta strictement romain, se servant pour la liturgie des ornements, des vêtements et des livres que saint Grégoire lui envoyait : « *Papa Gregorius Augustino episcopo misit*, dit Bède, *quæ ad cultum erant ac ministerium ecclesiæ necessaria, vasa videlicet sacra et vestimenta altarium, ornamenta quoque ecclesiarum, et sacerdotalia vel clericalia indumenta, sanctorum etiam apostolorum ac martyrum reliquias, necnon et codices plurimos.* » Bede, *Hist. eccl.*, l. I, c. 29[2].

Dans le conflit avec les Bretons, il se contenta d'exiger que ceux-ci adoptassent la date romaine de la pâque, et qu'ils abandonnassent leurs coutumes particulières dans l'administration du baptême, pour suivre le rituel romain. Il se montrait tolérant pour les autres pratiques.

1. Cf. J. Comper, *A popular Handbook on the origin, history and structure of liturgies*, Edinburgh, 1898, p. 192 (2e partie). Sur l'authenticité de cette lettre cf. Mommsen, dans *Neues Archiv*, t. XVII, p. 390-395; elle est reconnue par Mgr Duchesne, dans son édit. anglaise des *Origines du culte chrétien*, 1904, p. 99. Cf. aussi Grisar, *Civilta cattol.*, 1892, t. II, p. 46; Jaffé, *Regesta*, 1885, t. I, p. 699; Hartmann, dernier éditeur des lettres de saint Grégoire, admet aussi l'authenticité, B. Hartmann, dans *Monum. Germ. hist.; Epist. s. Gregorii*, t. II, p. 331. C'est aussi l'opinion du dernier et savant biographe de saint Grégoire, F. Homes Dudden, *Gregory the Great*, London, 1905, t. II, p. 130, note 1. Ce qui est certain c'est que la copie donnée par Bède doit être considérée comme la plus pure; les additions n'ont pas la même valeur. Cf. encore Haddan et Stubbs, *loc. cit.*, t. III, p. 32, 33 et 336, et un nouvel argument que fait valoir dom Plaine, dans le *Polybiblion*, avril 1898, p. 373.

2. C'est aussi l'opinion de la plupart des liturgistes anglais. cf. notamment Forbes, missel d'Arbuthnott, *loc. cit.*, Introd., p. 46. L'hypothèse du Dr Simmons que saint Augustin aurait combiné une liturgie romano-bretonne-gallicane, est sans fondement. *Lay Folk's Mass Book*, p. 352. Cf. aussi Wilson dans sa dissertation citée à la bibliographie.

Dicebat autem (sc. Augustinus) *eis* (sc. *episcopis ex Britonis*), *quia in multis quidem nostræ consuetudini, immo universalis ecclesiæ, contraria geritis : et tamen si in tribus mihi obtemperare vultis; ut Pascha suo tempore celebretis; ut ministerium baptizandi quo Deo renascimur, juxta morem sanctæ Romanæ et Apostolicæ Ecclesiæ compleatis; et genti anglorum una nobiscum verbum Domini prædicetis; cætera quæ agitis, quamvis moribus nostris contraria, æquanimiter cuncta tolerabimus* [1].

On a même cru retrouver les éléments du missel grégorien apporté en Angleterre par saint Augustin, dans un missel de l'abbaye de Cantorbéry, édité dans ces dernières années, dont le manuscrit est conservé à la bibliothèque du *Corpus Christi College* à Cambridge. Ce serait d'après l'auteur une recension postérieure du sacramentaire grégorien par saint Grégoire lui-même[2].

Cependant il faut bien tenir compte aussi en Angleterre, à côté de l'usage grégorien, certainement prédominant, d'un autre courant liturgique romain, le Gélasien, déjà signalé par Lebrun et par Maskell [3]. Le missel de Léofric a gardé de nombreuses traces de ce rite.

Les *ordines romani* ou livres liturgiques dans lesquels se trouvent décrits les rites de la messe romaine sont bien connus en Angleterre. Alcuin écrit à l'archevêque

1. Béd., *H. E.*, II, 2. Cf. plus haut, p. 86.

2. Voir la belle édition de Martin Rule, *The Missal of st Augustine Abbey Canterbury, with excerpts from the antiphonary and lectionary of the same monastery*, in-8°, Cambridge, University Press, 1896. Cf. une critique de ces vues dans *Downside Review*, déc. 1894. et dans G. Morin, *Rev. bénédictine*, 1895, t. XII, p. 193.

3. Maskell, *Ancient Liturgy*, p. lx. Sur l'usage des livres gélasiens en Angleterre, cf. encore Wilson, *Journal of theol. Studies*, t. III (1902), p. 429-433; il semble prouvé aussi que Bède usait de livres du type gélasien. Cf. l'article *Bède*, dans notre *Dict. d'archéol. et de lit.*, t. II, col. 635-636, et l'art. *Apertio aurium*, *ibid.*, t. I, col. 2529.

d'York, Eanbald II, en 796 : « Que votre clergé ne manque pas d'étudier l'*ordo romanus*, afin qu'imitant la tête des Églises du Christ, il reçoive la bénédiction de Pierre, le prince des apôtres, que Notre-Seigneur Jésus-Christ a donné comme chef à son troupeau choisi[1]. » Il dit encore : « N'avez-vous pas en abondance les livres écrits selon l'usage romain, *romano more ordinatos libellos sacratorios*[2] ? »

L'évêque Egbert (732-766), dans le prologue de son pénitentiel, exige que chaque prêtre ait sa petite bibliothèque liturgique qui se compose du psautier, du lectionnaire, de l'antiphonaire, du missel, du baptismal, du martyrologe et du calendrier, enfin du pénitentiel[3].

Les usages gallicans retenus par l'Église d'Angleterre se réduisent à la bénédiction que l'évêque donne avant la communion[4] (plusieurs collections très précieuses nous en ont été conservées dans les pontificaux anglais ; quelques-uns de ces livres par suite même de la présence de ces bénédictions ont gardé le titre de Bénédictionnaires[5]), et aux noms de saint George, de saint Benoît, de saint Martin, de saint Grégoire insérés au canon.

L'usage des rogations en Angleterre, antérieur à l'époque où Rome les adopta, est peut-être aussi un emprunt à l'église gallicane. Il est curieux en tout cas de constater que l'antienne chantée par Augustin quand il se présenta devant Ethelbert est probablement d'origine gallicane. Cf. Bright, *Early English Church History*, éd. 1878, p. 48 et Wilson, *Some Liturgical questions relatives to the mission of St Augustine*, dans A.-J.

1. Alcuin, *ep.* L. Cf. Haddan et Stubbs, t. III, p. 503.
2. *Epist.* CLXXI.
3. Haddan et Stubbs, *loc. cit.*, t. III, p. 417.
4. La question de savoir si ces bénédictions n'ont jamais existé dans la liturgie romaine, a été très discutée, et résolue jusqu'ici d'ordinaire par la négative.
5. Voyez plus loin sur les *bénédictions*, p. 315.

Masson, *The Mission of St Augustine*, Cambridge, 1897, p. 236 sq.

3° Monuments de la liturgie anglo-saxonne.

Pendant longtemps les Anglo-Saxons n'eurent de relations qu'avec les missionnaires romains. Les royaumes de l'heptarchie furent tour à tour convertis par eux; les chrétiens bretons se tinrent dans l'isolement, refusant de prêcher l'évangile à leurs vainqueurs. Ce sont donc les coutumes et la liturgie de l'Église romaine qui furent adoptées par les populations anglo-saxonnes. Quand, après un demi-siècle, les Celtes du pays de Galles et d'Irlande consentirent enfin à joindre leurs efforts à ceux des missionnaires romains, les rites celtiques avaient déjà perdu beaucoup de terrain; les Celtes eux-mêmes adoptaient les pratiques romaines et leur liturgie eut fort peu d'influence sur les Anglo-Saxons. C'est à peine si dans quelques monastères ils essayèrent de les implanter; en tout cas, ils vécurent peu et durent céder la place aux usages purement romains. Les livres liturgiques anglo-saxons sont en effet romains et même d'ordinaire strictement grégoriens. Sur ce fond commun s'établirent dans la période suivante quelques usages particuliers que l'on a appelés les usages de Sarum (Salisbury), d'Hereford, d'York, de Lincoln, d'Aberdeen.

Nous allons étudier rapidement quelques-uns des monuments principaux de cette liturgie anglo-saxonne avant la conquête normande.

A. *Pontifical d'Egbert.*

Egbert, un des hommes les plus remarquables de l'Église anglo-saxonne, fut archevêque d'York de 732 à 766, il est donc contemporain du vénérable Bède.

Quelques extraits de son Pontifical avaient été donnés par Dom Martène[1], et réimprimés par Maskell[2]. Il a été édité par Greenwell en son entier dans la *Surtees Society*[3]. Le manuscrit, conservé à la bibliothèque nationale de Paris, nº *138*, supplément latin, est sur vélin, et contient 182 feuillets; il provient de l'Église d'Évreux où Martène le vit encore. La description en a été donnée par E. Miller (cf. *Surtees Society*, t. XXVII, p. XI). Le manuscrit original va du fol. 3 au fol. 172.

L'écriture paraît du xᵉ-xiᵉ siècle, d'après le témoignage des paléographes, mais le corps même du Pontifical, sauf quelques additions, est bien du temps d'Egbert. On suppose assez généralement qu'Alcuin se fit donner une copie de l'exemplaire original, et c'est de celle-ci que provient le manuscrit décrit par Miller. On sait en effet qu'Alcuin se procura plusieurs manuscrits anglo-saxons. Le Dʳ Rock en a cité plusieurs exemples[4]. Les noms de saint Cuthbert et de saint Guthlac (de Croyland) dans les litanies p. 29 et 32, nous rappellent l'origine du manuscrit.

Le Pontifical d'Egbert est un des plus anciens livres de ce genre que nous possédions. Maskell dit qu'il n'est pas seulement le plus ancien ordo anglais, mais probablement le plus ancien dans le monde[5]. On peut le diviser en trois parties : la première contient les ordinations, les prières de la dédicace des églises, de la bénédiction d'un cimetière, de la réconciliation de l'Église. La deuxième partie (p. 58-100) contient des bénédictions données par l'évêque au moment de la communion. Il y a un très grand nombre de ces formules,

1. *De antiquis Ecclesiæ ritibus*, éd. 1736-1738.
2. Dans ses *Monumenta ritualia*, 1882.
3. *The Publications of the Surtees Society*, vol. XXVII, London et Edinburgh, 1853.
4. *The Church of our Fathers*, t. I, p. 282.
5. *Monument. rit.*, t. III, p. 74-81.

pour les fêtes et pour les jours de l'année. La troisième (p. 100-136) contient les prières pour le sacre des rois, la bénédiction des abbés, des abbayes, des moniales, des veuves, enfin quelques formules de prières sur les pénitents et sur divers objets. Le grand nombre des bénédictions que contient ce livre l'a fait quelquefois considérer comme un *bénédictional;* mais la première et la troisième partie doivent bien le faire regarder comme un pontifical. Ce n'est pas le lieu d'en étudier plus à fond ici les particularités[1]. (Voir plus loin, pour le détail, le paragraphe sur le couronnement des rois.)

B. *Missel de Léofric.*

Le missel de Léofric[2] est, avec le missel de Robert de Jumièges, le seul missel représentant l'usage liturgique de l'Église anglo-saxonne. Un troisième exemplaire de ce groupe, « Rede boke of Darbye », est encore manuscrit[3]. Il fut donné par Léofric, évêque d'Exeter, à sa cathédrale († 1072). Encore faut-il dire que ce missel est d'origine lorraine, mais il reçut des additions anglaises[4]. Il resta la propriété du chapitre d'Exeter jus-

1. W. H. Frère. *Pontifical Services with descriptive notes and a liturgical introduction* (*Alcuin Club*, Collections, vol. III-IV), London, 1901; Wilson, *The Benedictional of Archb. Robert*, XVIII-XIX, qui relève les analogies entre ce pontifical et les autres documents anglo-saxons.

2. *The Leofric Missal as used in the Cathedral of Exeter* (1050-1072), edited by F. E. Warren, Oxford, 1883.

3. Biblioth. de Corpus Christi College à Cambridge, *Nasmith's Catalogue*, n° 422. Schulting donne un résumé d'un autre missel anglo-saxon existant de son temps (1599) dans la bibliothèque Saint-Pantaléon de Cologne, *Biblioth. eccles.*, Cologne, 1599, t. IV, part. III, p. 185.

4. Cf. Warren, *loc. cit.*, p. XXXII, § 12. Pour la description du mss. cf. Warren, *op. cit.*, p. XXVI.

qu'en 1602; Thomas Bodley le transporta à Oxford, dans la bibliothèque qui porte son nom (Bodléienne), où il est encore.

Il se compose de trois parties désignées ainsi : Léofric A, un sacramentaire grégorien écrit en Lorraine au commencement du xᵉ siècle; Léofric B, calendrier anglo-saxon avec tables pascales et dates d'obits, écrit vers 970; Léofric C, collection de messes, des lettres et autres additions historiques écrites en Angleterre aux xᵉ et xɪᵉ siècles. Le Léofric A contient un grand nombre de bénédictions épiscopales, qui dans la liturgie mozarabe et la liturgie gallicane étaient données par l'évêque, entre le *Pater* et la communion. C'est une importation, gallicane (voir aussi les Bénédictionnaires dont il est question plus loin). Mais à cause de son origine, nous n'avons pas ici à nous occuper autrement de cette partie. La fête de *pascha annotina* (octave de pâque) est une antiquité liturgique, abandonnée dans les missels plus récents, et qui était célébrée comme un anniversaire par les baptisés de l'année précédente. Le grand nombre des préfaces est un souvenir ancien. Le missel de Léofric en contient plusieurs centaines. Il garde des traces nombreuses de l'usage Gélasien.

C. *Missel de Robert de Jumièges.*

Le sacramentaire connu sous ce nom, a été publié pour la première fois par H. A. Wilson, pour la *Bradshaw Society* [1]. Il fut donné par Robert de Jumièges pendant qu'il était évêque de Londres (1044-1050), à l'abbaye de Jumièges en Normandie, dont il avait été abbé. Le ma-

1. *The Missal of Robert of Jumieges, Henry Bradshaw Society*, vol. XI, London, 1896; des fragments en avaient été publiés par Warren dans son *Leofric Missal*, et par Heenderson, *York Manual Surtees Society*).

nuscrit y fut conservé jusqu'en 1791 où il passa à la bibliothèque de Rouen qui le conserve encore. Le manuscrit, un des plus beaux exemples de la calligraphie et de l'enluminure anglo-saxonne, a été souvent décrit [1]. Il comprend 228 feuillets dont on trouvera la description détaillée dans Wilson (*loc. cit.*, p. XX sq.). En dehors de toute autre indication, les signes paléographiques lui assignent la fin du x[e] siècle ou le commencement du XI[e]. On peut même d'après certaines données liturgiques que nous ne pouvons détailler ici, affirmer qu'il a été écrit entre 1013 et 1017 (Wilson, *loc. cit.*, p. XXIV).

Quant au lieu d'origine, les caractères calligraphiques nous ramènent à l'école d'enluminure de Winchester, où deux monastères, Old-Minster et New-Minster, rivalisaient dans cet art. Westwood qui a décrit minutieusement les enluminures, tout en reconnaissant qu'il est inférieur, comme exécution, au bénédictional de Saint-Ethelwold, reconnaît qu'il fut exécuté à peu près en même temps et dans le même atelier que ce dernier [2], c'est-à-dire à New-Minster. M. André Pottier au contraire l'attribue aux ateliers de Old-Minster et croit en outre qu'il avait été écrit pour le fameux monastère d'Ely [3]. M. Wilson semble préférer l'opinion de Westwood ; au sujet de l'origine, et, à la suite d'une étude minutieuse du calendrier, il conclut que le missel écrit à Winchester, au moins pour quelques-unes de ses parties, fut copié sur un exemplaire de Peterborough [4].

2. Cf. DIBDIN, *Bibliographical tour in France and Germany*. vol. I. p. 165; WARREN, *Leofric Missal*, p. 275, et surtout pour l'enluminure, WESTWOOD, *Facsimiles of Miniatures and Ornaments in Anglo-Saxon and Irish manusc.*. p. 136 sq.. et DELISLE, *loc. cit.*, p. 220.

1. WESTWOOD, *Miniatures and Ornaments of anglo-saxon and Irish MSS.*, London, 1868. p. 136 sq.

3. Cf. E. FRÈRE, *Manuel du Bibliographe normand*, Rouen, 1860, t. II, p. 310 sq.

4. *Loc. cit.*, p. XXVII-XXIX.

Pour le contenu, la description liturgique, et les comparaisons avec les autres sacramentaires, nous ne saurions mieux faire que de renvoyer à Wilson qui a analysé le missel avec beaucoup de soin (*loc. cit.*, p. XL-LXX).

D. *Le Bénédictional d'Æthelwold.*

Æthelwold, dont ce bénédictional a gardé le nom, est un évêque de Winchester, qui fut d'abord moine à Glastonbury, sous saint Dunstan, puis abbé d'Abingdon en 948, enfin évêque de Winchester en 963 ; il mourut en 984. Il travailla avec saint Dunstan à cette grande œuvre de la réforme des mœurs ecclésiastiques que nous avons décrite. Il réforma les monastères d'Ely, de Peterborough, de Thorney, et, par ses travaux et ses vertus, peut être considéré comme l'un des grands évêques du xe siècle [1].

C'est sous ses auspices que fut écrit ce célèbre bénédictional ; nous connaissons même le nom du scribe, Godemann, moine de Saint-Swithin, qui était son chapelain. Le manuscrit a été exécuté entre les années 963-984. Les miniatures en font un des manuscrits les plus remarquables de l'époque anglo-saxonne, et l'un des principaux témoins de l'art de l'enluminure au xe siècle. Il a été édité avec soin par John Gage qui a reproduit aussi les gravures de l'original [2].

Le manuscrit est un bénédictional du type le plus

1. Sa vie a été écrite par Wulfstan, son disciple. Cf. DUGDALE, *Monasticon Anglicanum*, éd. 1817, t. I, p. 516 ; MALMESBURY, *De Gestis Pontif.*, l. II ; JOHN GAGE, *A Dissertation on st Æthelwold's Benedictional*, dans l'*Archaeologia*, t. XXIV, p. 20 sq. Cf. aussi *De illustr. Angliæ Scriptor.*, p. 178, et plus haut p. 248.

2. Dans l'*Archaeologia*, *loc. cit.* Au point de vue de l'art anglo-saxon une bonne appréciation a été donnée par M. Ottley, cf. GAGE, *loc. cit.*, p. 26 sq. Voyez plus haut le chap. VI, p. 170.

pur, car il contient exclusivement les bénédictions épiscopales de la messe, pour cent seize fêtes ou solennités de l'année. La plupart de ces formules se retrouvent dans l'un ou l'autre des sacramentaires dont nous avons parlé, cependant quelques-unes semblent propres à ce Bénédictional, ou du moins n'ont pu être identifiées jusqu'ici. Mais c'est surtout avec le bénédictional de Robert et avec le missel de Léofric que notre manuscrit se trouve en conformité. La conformité avec le pontifical romain de Léon X n'est pas moins frappante[1].

Pour les grandes fêtes de l'année, les formules sont conformes aussi aux formules des sacramentaires grégoriens. Quant au sacramentaire gallican, ses formules au contraire ne concordent ni pour le fond, ni pour le style, avec celles du bénédictional d'Æthelwold ; il n'y a d'exception que pour l'Épiphanie, les fêtes de saint Pierre et saint Paul, et celle de saint André.

Le manuscrit paraît avoir été écrit à New-Minster, monastère de Winchester, qui fut une des grandes écoles de calligraphie anglo-saxonne.

Comme le dit Wordsworth, « le bénédictionnaire, en général, est le plus simple de tous les livres liturgiques, quoique dans la dernière période de son existence on ait joint aux formules de bénédiction beaucoup d'autres rites. Les gros caractères, qu'on rencontre parfois dans le texte, s'expliquent par ce fait que le bénédictionnaire devait être tenu à une certaine distance devant les yeux de l'évêque au moment de la bénédiction, alors que ses mains étaient occupées[2] ».

Au point de vue de l'enluminure, le bénédictional d'Æthelwold, comme plusieurs autres manuscrits anglo-saxons, révèle un art en avance sur la plupart des au-

1. Pour ce pontifical, voyez ce que nous disons plus loin à l'article *bénédiction épiscopale*, p. 315.

2. *The old service books of the English Church*, by Chr. Wordswort et H. Littlehales, p. 225-227.

tres contrées d'Europe, une perfection de dessin, une habileté de couleur qui ne furent atteintes dans d'autres pays qu'au XIe ou au XIIe siècle, et même plus tard. L'influence byzantine s'y fait sentir. On a même émis l'hypothèse, d'après la ressemblance des figures dans certains manuscrits, que les moines artistes avaient un certain nombre de modèles semblables qu'ils copiaient. En tout cas, les dessins sont remarquables par la vie, le naturel, le mouvement, la perfection du détail, la richesse des costumes, sinon toujours par la beauté des figures.

E. *Bénédictional de l'archevêque Robert.*

Ce manuscrit autrefois à la bibliothèque de la cathédrale de Rouen, maintenant à la bibliothèque publique de cette ville, est, comme le missel de Robert de Jumièges, un des types les plus curieux de l'art calligraphique et de la liturgie des Saxons[1]. Il a été écrit, comme ce dernier, au Xe siècle, et au monastère de Winchester, New-Minster[2].

On l'a rapproché pour les enluminures du *Bénédictional d'Æthelwold*, auquel il semble apparenté de plus près, qu'au *Missel de Robert de Jumièges.*

On conjecture qu'il a été écrit pour l'abbé Æthelgar, devenu en 988 archevêque de Cantorbéry. Le nom de Robert qui lui est attaché désignerait Robert, archevêque de Cantorbéry, chassé de son siège en 1052 et mort à Jumièges en 1070 (Wilson, *loc. cit.*). Il a été

1. *The Benedictional of Archbishop Robert*, edited by H. A. Wilson, London, 1903, *Bradshaw Society*, vol. XXIV.

2. Et non pas du VIIIe siècle, comme Morin et Martène semblent le croire, *cf.* note suivante. Wilson assigne exactement la date de 980 à 990 (*loc. cit.*, p. XII).

souvent décrit, et quelques parties de son texte ont été données avant l'édition complète de Wilson[1].

Quoique le volume porte le nom de *Bénédictional*, il pourrait s'appeler aussi bien *pontifical*, car en dehors de la collection de bénédictions qu'il contient, il a aussi les offices pontificaux, consécration et réconciliation d'une église, ordinations, couronnement d'un roi, etc. Du reste il ne faut pas oublier que ce terme de Bénédiction et de Bénédictional avait à cette époque, en liturgie, un sens plus étendu, et désignait aussi bien les bénédictions proprement dites que les prières usitées en général pour bénir et consacrer, qu'il s'agit de dédicace d'église ou d'ordination.

Nous avons dit que le nom de l'archevêque Robert qu'il porte semble désigner l'archevêque de Cantorbéry, mort en exil à Jumièges en 1070, et non l'archevêque de Rouen, du même nom, mort en 1037. Cette question qui reste encore indécise a donné lieu au XVIII[e] siècle à de longues discussions entre les érudits, notamment dom Tassin et l'abbé Saas, le bénédictin accusant celui-

1. Cf. MORIN, *De disciplina in administratione sacramenti penitentiæ*, Paris. 1651; *De sacris Ecclesiæ ordinationibus*, Paris, 1655; MARTÈNE, *De antiquis Ecclesiæ ritibus*, Rouen, 1070-1072; MABILLON. *Vetera analecta*, 1670; SAAS, *Notice des manuscrits de l'Église métropolitaine de Rouen*, Rouen, 1746; dom TASSIN, *La notice des manuscrits... revue et corrigée*, Rouen, 1747; SAAS, *Réfutation de l'écrit du R. P. Tassin*, Rouen, 1747; GOURDIN, *Notice de deux manuscrits de la Bibl. de Rouen*, Académie des sciences de Rouen, 1812; Dibdin, *Bibliographical, antiquarian and picturesque tour in France and Germany*, 1821, t. I. Voyez surtout la description de JOHN GAGE, dans son édition du *Bénédictional* d'Æthelwold, *Archaeologia*, t, XXIV, p. 118-136; celle de SILVESTRE, dans sa *Paléographie universelle;* celle de POTTIER dans FRÈRE. *Manuel du bibliographe normand:* celles de WESTWOOD, *Fac similes of miniatures and ornaments in Anglo-Saxon and Irish M. S. S.*; de W. H. FRÈRE, *Alcuin club collections*, t. III, et HENRY OMONT. *Catal. des mss. de la bibliothèque de Rouen, n° 369;* celle de L. DELISLE, *Mémoire sur d'anciens sacramentaires*, p. 217.

ci d'avoir suppléé de sa propre autorité le mot de *Cantuariensis* après Robert. Il serait oiseux pour nous d'entrer dans cette discussion (résumée par Wilson, p. XIV-XV); d'autant que, quelle que soit la solution adoptée, la seule question qui nous intéresse ici, c'est que le *Bénédictional* est bien d'origine anglo-saxonne, et donc représente l'usage liturgique de cette Église. Quelques additions indiquent qu'il a été de bonne heure en usage dans une église normande, ainsi l'ordo pour un concile provincial est certainement pour la province de Rouen; il en est de même de l'ordo *Ad ducem constituendum*, qui doit avoir été composé pour un duc de Normandie, et qui est combiné avec les prières de la *Consecratio regis* qui fait partie du corps du volume (voir plus loin le *sacre des rois*). L'édition très soignée de Wilson relève les analogies et les différences de ce manuscrit avec les autres pontificaux saxons édités ou manuscrits (cf. p. XVIII-XIX et les notes).

Le contenu même du *Bénédictional* ne diffère de l'ensemble des livres de ce groupe que dans des détails. Ainsi on peut remarquer qu'il ne contient pas de formule pour les *jugements* (ordeal) comme la plupart des livres de ce genre.

F. *Le livre de Cerne.*

Le manuscrit connu sous le titre de livre de Cerne, une abbaye dans le Dorsetshire, a été écrit sous Æthelwold, évêque de Lichfield de 813 à 830[1]. Très intéressant au point de vue historique et paléographique, il

1. Ce livre a été édité très soigneusement par dom A. B. Kuypers, aux frais de l'université de Cambridge, *The Prayer book of Ædelwald the bishop, commonly called Book of Cerne*, 1902. Cf. notre article sur ce livre dans nos *Origines liturgiques*, Paris, 1906, p. 227-242.

l'est moins au point de vue liturgique que les autres livres dont nous avons eu à nous occuper jusqu'ici, parce qu'il est en quelque sorte extra-liturgique. C'est un livre de dévotion privée, témoin de la dévotion des Anglo-Saxons au IXe siècle, et même au VIIIe et au VIIe, car le manuscrit édité par dom Kuypers semble copié sur un exemplaire beaucoup plus ancien. Il contient des prières de toute provenance; le fond paraît cependant celtique.

On a publié aussi le psautier à l'usage de l'Église anglo-saxonne, et l'hymnaire de cette Église[1], et un tropaire anglo-saxon[2].

G. *Sacramentaires et monuments inédits.*

Parmi les manuscrits liturgiques anglo-saxons encore inédits, il faut citer un sacramentaire de la fin du Xe siècle à la bibliothèque d'Orléans (*n° 105*) provenant de l'abbaye de Fleury-sur-Loire, à laquelle ce précieux missel avait été envoyé par le monastère de Winchcombe, au comté de Gloucester[3]. C'est un nouveau témoin des relations étroites que le monastère de saint Benoît ou Fleury-sur-Loire entretenait avec les abbayes anglo-saxonnes. C'est aussi un représentant de l'art calligraphique anglo-saxon à rapprocher des bénédictionnaires d'Æthelwold et de Robert.

Un autre manuscrit anglo-saxon, à peu près vers la

1. *Anglo-saxon and early English Psalter*, 1843 (dans la *Surtees Society*). Jos. Stevenson, *The latin hymns of the anglo-saxon church, with interlinear anglo-saxon gloss*, dans *Surtees Society*, 1885, petit in-4° de 166 p.

2. *Anglo-saxon Tropary of Ethelred*, *Surtees Society*, t. LIX, p. 156.

3. Delisle, *Mémoire sur d'anciens sacramentaires*, p. 213 sq. (Extrait des *Mém. de l'Ac. des Ins. et B. L.*, t. XXXII, Paris, 1886), sur Winchcombe, cf. *Monasticon anglicanum*, t. II, p. 365 sq. Les litanies de ce sacramentaire publiées par Delisle, p. 367.

même époque, était envoyé à un abbé de Fleury, par une abbaye anglaise, celle de Ramsey, dans le comté de Huntingdon[1]. C'est un bénédictionnaire (*Bibliothèque nationale, n° 987*, fonds latin), vers l'année 1010 ou 1020. « C'est, dit M. Delisle, un magnifique spécimen de l'art anglo-saxon de la fin du xe siècle, dont l'écriture et les ornements rappellent tout à fait les bénédictionnaires de saint Æthelwoold et de l'archevêque Robert. » Le chapitre de Worcester possède les fragments d'un missel anglo-saxon, de la première moitié du xie siècle, qui semble avoir été composé dans l'abbaye de Newminster de Winchester, d'où nous avons vu sortir tant d'ouvrages de ce genre[2]. La bibliothèque du Havre possède un autre missel de la même église de Winchester, du xiie siècle, très remarquable aussi par ses enluminures[3].

Le *Pontificale Lanaletense*, ou pontifical de saint Dunstan, encore inédit, est contemporain du *bénédictional de Robert*, avec lequel du reste il concorde pour la plupart des offices (cf. Wilson, *Benedictional of Robert*, p. xvii)[4].

Ce *Pontifical Lanaletense*, ainsi que le *pontifical*

1. Cf. *Monasticon anglicanum*, t. II, p. 546.

2. Cf. l'art. de Warren dans *The Academy*, 12 déc. 1885, n. 710, p. 394, et Delisle, *Mémoire cité*, p. 272.

3. Cf. la notice de Ch. Fierville, *Revue des Sociétés savantes*, 7e série, t. VI, p. 34-41; *Les préfaces du missel de Winchester, XIIe siècle, avec introduction et notes*, par le même (texte des 190 préfaces), le Havre, 1882, 8°, extrait du *Recueil des publications de la Société havraise d'études diverses*, 1880-1881, p. 401-456; *Note sur les mss. anglo-saxons et les mss. de Jumièges conservés à la biblioth. de Rouen*, par l'abbé Sauvage, le Hâvre, 1888; Delisle, *Mémoire cité*, p. 272.

4. Il est à la Bibliothèque nationale de Paris, MS latins, 943.

Cf. aussi la liste des pontificaux anglais imprimés ou mss. signalés par Greenwell dans la Préface du *Pontifical d'Egbert*, *loc. cit.*, et la liste de sacramentaires donnée par Warren, dans son missel de Léofric, *loc cit.* (notamment p. 271-275, p. 294-302, etc.).

d'Egbert, contient un *ordo* pour le couronnement des rois qui semble plus ancien que l'*ordo* contenu dans la plupart des pontificaux anglo-saxons (WILSON, p. XVII).

4° Le sacre des rois.

Chez les Anglo-Saxons la cérémonie du couronnement des rois et une importance particulière. L'un des plus anciens exemples d'un sacre est celui d'Aidan, roi d'Écosse, par saint Colomba à Iona en 574. La cérémonie dut être fort simple, car l'historien de Colomba la décrit ainsi : *in regem (eum) ordinavit imponensque manum super caput ejus ordinans benedixit*[1]. Gildas nous parle à son tour du sacre des rois en Grande-Bretagne, *ungebantur reges et paulo post ab unctoribus trucidabantur*[2]. S'il faut voir autre chose ici qu'une figure oratoire, comme dans plus d'un passage de Gildas, un nouvel élément de la cérémonie, l'onction, nous est ici donné. Le douzième canon du concile de Celcyth, 787, mentionne aussi l'onction : *Nec Christus* (oint) *Domini esse valet nec rex totius regni qui legitimo non fuerit connubio generatus*. A ce même concile, Egferth, fils d'Offa, fut couronné et oint, comme le rapporte la chronique anglo-saxonne (*anglo-sax. Chron.*, 795). C'est même d'Angleterre que la coutume de l'onction semble avoir passé en France où elle aurait été importée par saint Boniface, un saxon, comme on sait[3].

Le Pontifical d'Egbert contient un *ordo coronationis*

1. Adamnanus, *De S. Columba Scoto*, t. III, c. V ; cf. MONTALEMBERT, *Les moines d'Occident*, t. III, p. 196.

2. GILDAS, *De Excidio Britanniæ*, éd. Stevenson, p. 27.

3. Martène dit que le plus ancien exemple authentique qu'il ait pu trouver de l'onction royale en France est celle de Pépin par saint Boniface en 752. *De antiquis Ecclesiæ ritibus*, t. II, p. 212.

regis qui est sans doute le plus ancien qui existe. Il diffère de l'*ordo* donné par le *Benedictional de l'archevêque Robert*, et par la plupart des autres pontificaux anglo-saxons[1].

La cérémonie a lieu pendant la messe qui est propre (épître : lecture du Lévitique, XXVI, 6-9; évangile : Mat., XXII, 15 sq.; introït, graduel, alleluia, offertoire, communion, sont tirés de l'Écriture. Les oraisons sont également adaptées à la circonstance). Elle se place après l'évangile, et se compose de trois oraisons sur la dignité royale, et les devoirs des rois.

L'onction a lieu ensuite. Le prélat consécrateur verse sur la tête l'huile, les autres évêques oignent le roi, pendant que l'un d'entre eux dit l'oraison : *Deus, electorum fortitudo et humilium celsitudo, qui in primordio per effusionem diluvii crimina mundi castigare voluisti, et per columbam, ramum olivæ portantem, pacem terris redditam demonstrasti, iterumque Aaron famulum tuum per unctionem olei sacerdotem sanxisti, et postea per hujus unguenti infusionem ad regendum populum Israheliticum sacerdotes, ac reges et prophetas perfecisti, vultumque ecclesiæ in oleo exhilarandum per propheticam famuli tui vocem David esse predixisti : ita quæsumus, omnipotens Pater, ut per hujus creaturæ pinguedinem hunc servum tuum sanctificare tua benedictione digneris, eumque in similitudinem columbe pacem simplicitatis populo sibi subdito prestare, et exemplo Aaron in Dei servitio diligenter imitari, regnique fastigia in consiliis scientiæ et æqualitate judicii semper assequi, vultumque hilaritatis per hujus olei unctionem tuamque benedictionem, te adjuvante, toti plebi paratum habere facias. Per.*

Tous les évêques avec les princes donnent ensuite le

1. WILSON, *The Benedictional of Archbishop Robert*, London, 1903 p. XIX. Le Pontifical Lanaletense (encore inédit) contient aussi cet ordo ancien.

sceptre à l'élu avec des prières du genre des acclamations :

Benedic, Domine, hunc presutem principem, qui regna regum omnium a seculo moderaris. Amen...

Da ei a tuo spiramine cum mansuetudine ita regere populum, sicut salomonem fecisti regnum obtinere pacificum. Amen.

Tibi semper cum timore sit subditus, tibique militet, cum quieto regno sit tuo clypeo protectus cum proceribus, et ubique maneat sine pugna Victor. Amen, etc. Ces acclamations sont d'un bon style liturgique et expriment une belle conception de la royauté.

On lui donne ensuite le bâton, nouveau signe de commandement. Les pontifes prennent alors le casque et l'en coiffent, avec ces paroles : *Benedic, Domine, fortitudinem regis principis, et opera manuum illius suscipe, et benedictione tua terra ejus de pomis repleatur, de fructu cœli et rore atque abyssi subjacentis, de fructu solis ac lune, de vertice antiquorum montium, de pomis æternorum collium, et de frugibus terre et plenitudine ejus*, etc.

Le peuple chante alors les acclamations *Vivat rex in sempiternum.*

On dit ensuite la septième et dernière oraison : *Deus perpetuitatis auctor, dux virtutum, omnium cunctorumque hostium victor, benedic hunc famulum tuum tibi suum capud inclinantem : effunde super eum gratiam firmam, et in militia in qua probatus consistit, prolixa sanitate eum, prospera felicitate conserva, et ubicumque, vel pro quibuscumque auxilium tuum invocaverit, cito adsis, protegas et defendas. Per*, etc.

On chante alors l'offertoire, et la messe se poursuit à la façon accoutumée. A la fin de la messe et pour terminer la cérémonie, on lit le premier *Mandatum* du roi au peuple : *Rectitudo regis est noviter ordinati, et in solium sublimati, hæc tria præcepta populo Christiano*

sibi subdito precipere : in primis ut ecclesia Dei et omnis populus christianus veram pacem servent in omni tempore. Amen.

Aliud est, ut rapacitates et omnes iniquitates omnibus gradibus interdicat. Amen.

Tertium est, ut in omnibus judiciis æquitatem et misericordiam precipiat, ut per hoc nobis indulgeat misericordiam suam clemens et misericors Deus. Amen.

D'après Waitz, dont Robertson et Wilson semblent adopter la conjecture, le nouvel *ordo coronationis* que l'on trouve dans l'autre groupe des pontificaux ou bénédictionnaires anglo-saxons, aurait pour auteur saint Dunstan et aurait été adopté à Bath, en 973, pour le sacre du roi Edgar, où Dunstan était le prélat consécrateur [1]. Une recension spéciale en a été faite par le Dr Wickham Legg [2].

L'Eucharistie et la messe.

Un auteur catholique anglais, Bridgett, a recueilli avec beaucoup de patience dans un gros ouvrage tous les faits concernant l'histoire de la messe et de l'eucharistie en Grande-Bretagne, depuis les origines [3]. Cette longue histoire prouve que sur ce point la Grande-Bretagne suivit pour le service liturgique les coutumes et les traditions générales de l'Église latine occidentale au moyen âge.

1. E. W. Robertson, *Historical Essays*, 1872 ; Wilson, *loc cit.*, p. xix. Pour le récit de la cérémonie, cf. *Historians of York, Life of St Oswald*, p. 437 (*Rolls sereis*, 1879).

2. *English Coronation records C. B. S.*, vol. XIX, 1901, London.

3. T. E. Bridgett, *History of the holy Eucharist in Great Britain*, 2 vol. in-8°, London, 1881. L'ouvrage de Daniel Rock que nous citons aussi plus loin, *The Church of our fathers*, est spécialement consacré à l'histoire de la liturgie de la messe en Angleterre et du culte divin.

Si la liturgie en usage chez les Bretons avant la conquête comporte certains rites particuliers et certaines formules, les Anglo-Saxons adoptèrent sans difficulté les usages romains importés par saint Augustin et par ses compagnons, et l'on a vu dans les pages qui précèdent qu'ils cherchèrent à s'y conformer dans les moindres détails, sauf le rite de la bénédiction épiscopale à la messe, comme nous avons dit. Cérémonies de la messe, usage des autels et des églises, messes publiques et messes privées, messes pour les morts, dévotions, communion fréquente, réserve du saint sacrement [1], tous les exemples cités nous amènent à cette conclusion que l'Église d'Angleterre est restée depuis les temps les plus anciens de son histoire en union avec l'Église romaine et avec l'Église latine et a professé sur l'Eucharistie les mêmes doctrines [2].

La transsubstantiation se trouve enseignée par des docteurs comme Alcuin qui, par ses origines, appartient

1. Sur ce dernier point qui a été contesté, il suffirait de citer le canon d'Ælfric qui ordonne de renouveler la sainte réserve tous les sept ou quinze jours, et condamne les prêtres qui gardaient les saintes espèces toute une année. THORPE, t. II, p. 361. Alexandre Neckam, en 1180, parle de la pixide ou *filitorium* (phylacterium) *in quo conservetur dignissime eucharistia, salus animæ fidelium, quam nisi quisque fideliter firmiterque crediderit salvus esse non poterit*. Cf. WRIGHT, *Library of national antiquities*, t. I, p. 119.

2. Quelques formules dont se sert Ælfric, au x[e] siècle, dans un recueil d'homélies, formules assez inexactes, ont donné lieu aux docteurs anglicans de dire que les Anglo-Saxons ne crurent pas à la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, ni à la transsubstantiation. L'auteur, du reste assez obscur, de ces homélies, n'est pas un représentant officiel de l'Église d'Angleterre ; ses expressions sont susceptibles d'ailleurs d'un sens orthodoxe. Cf. KINGTON OLIPHANT, *The old and Middle English*, 1878, p. 155 ; T. P. BOULTBEE, *A History of the Church of England*, 1879, p. 134 ; LECHLER, *John Wiclif and his English Precursors*, 1878, t. I, p. 72, 73 ; SOAMES, *Anglo-Saxon Church*, p. 225, 226. A l'encontre, LINGARD, *Anglo-Saxon Church*, t. II, note I ; et BRIDGETT., *loc. cit.*, t. I, p. 132-146.

à cette Église, où par Aimoin, son disciple. C'est du reste en Angleterre que Bérenger trouva quelques-uns de ses principaux adversaires dans la personne de Lanfranc et d'Anselme [1]. L'eucharistie, à la dédicace des églises, était placée avec les reliques dans la pierre de l'autel [2]. Le pain dont on se sert pour l'eucharistie est le pain sans levain, comme dans les autres églises d'Occident [3]; les autels portatifs étaient faits parfois de matériaux précieux comme le jaspe, et couverts de plaques d'or ou d'argent [4].

Certains prêtres célébraient la messe plusieurs fois par jour. Les canons de saint Dunstan et de saint Oswald défendent de la dire plus de trois fois par jour [5]. Pour la communion sous une seule espèce, la Grande-Bretagne suivit aussi l'usage commun des autres pays d'Occident [6].

Unité du calendrier et usage de Rome.

L'Église de Bretagne voulait unifier sa liturgie d'après l'usage de Rome. Le concile de Clovesho en 747 promulgue ce canon (c. 13) qu'il est important de citer : *ut uno eodemque tempore ubique festivitates dominicæ seu martyrum nativitates peragantur. Tertio decimo definitur decreto : ut uno eodemque modo dominicæ dispensationis in carne sacrosanctæ festivitates, in omnibus ad eas rite competentibus rebus, id est, in baptismi officio, in missarum celebratione, in cantilenæ modo, celebrentur, juxta exemplar videlicet quod scriptum de Romana habemus Ecclesia. Itemque ut per gyrum totius anni na-*

1. Bridgett, *loc. cit.*, t. I, p. 122, 123, 140, etc.
2. Haddan et Stubbs, *loc. cit.*, t. III, p. 580.
3. Bridgett, *loc. cit.*, t. I, p. 167 sq.
4. Cf. *Archaeological Journal*, vol. IV, p. 243-248.
5. Haddan et Stubbs, *loc. cit.*, t. III, p. 117.
6. Bridgett, *loc. cit.*, t. II, p. 25 sq.

talitia sanctorum uno eodemque die, juxta martyrologium ejusdem romanæ Ecclesiæ, cum sua sibi convenienti psalmodia seu cantilena venerentur[1].

Le canon 17 du même concile gardait précieusement la mémoire de saint Grégoire et de saint Augustin : « *Constitutum est præcepto, ut dies natalitius beati Papæ Gregorii, et dies quoque depositionis, qui est VII Kal. Jun. sancti Augustini episcopi atque confessoris, qui genti Anglorum missus a præfato papa et patre nostro Gregorio, scientiam fidei, baptismi sacramentum, et cœlestis patriæ notitiam primus adtulit, ab omnibus, sicut decet, honorifice venerantur. Ita ut uterque dies ab ecclesiasticis et monasterialibus feriatus habeatur nomen eiusdem beati Patris et doctoris nostri Augustini in Lætaniæ decantatione post sancti Gregorii vocationem semper dicatur*[2]. » Saint Boniface mourut en 755; dans le synode tenu l'année suivante, son anniversaire fut déclaré jour de fête, *diem natalicii... statuimus annua frequentatione solemniter celebrare* (*Epist. Cuthberti ad Lullum, ib.*, t. III, 391).

La même chose eut lieu pour le roi Édouard (+ 978) qui fut inséré au calendrier par un Witenagemot, en 1008[3], et pour saint Dunstan dans une assemblée de même genre tenue à Winchester en 1033[4].

Pour les autres saints du calendrier anglo-saxon, on trouvera des tableaux soigneusement dressés par Warren dans son introduction au *missel de Léofric*, et l'on se rendra compte ainsi du nombre des saints bretons et anglo-saxons et de la date de leur insertion au calendrier[5].

1. Wilkins, *Concilia*, t. I, p. 96. Cf. aussi le c. 15 pour les heures canoniques.

2. Haddan et Stubbs, *loc. cit.*, t. III, p. 368.

3. Thorpe, *Ancient Laws*, t. II, p. 308.

4. *Loc. cit.*, p. 370.

5. *Leofric Missal*, p. XLVIII-XLIX sq.

Pour les autres usages, l'Église anglo-saxonne suivait la coutume romaine : « *Nos autem*, dit Robert d'York dans un de ses dialogues, *in Ecclesia Anglorum idem primis mensis jejunium, ut noster didascalus beatus Gregorius in suo antiphonario et missali libro per pædagogum nostrum beatum Augustinum transmisit ordinatum et rescriptum ... servamus... Hoc autem jejunium idem beatus Gregorius per præfaturum legatum in antiphonario suo et missali, in plena hebdomada post Pentecosten Anglorum Ecclesiæ celebrandum destinavit. Quod non solum nostra testantur antiphonaria, sed et ipsa quæ cum missalibus suis conspeximus apud apostolorum Petri et Pauli limina* [1]. »

Le pallium.

Le *pallium* au moment où il s'introduit en Angleterre, c'est-à-dire avec saint Augustin qui le reçut du pape saint Grégoire, a une signification liturgique et hiérarchique bien déterminée que nous avons à étudier ici à ce point de vue particulier.

Il n'en fut pas toujours ainsi. A l'origine le *pallium*, comme la plupart des vêtements ecclésiastiques, est un insigne de dignité pour les officiers ou les magistrats impériaux; il se porte sur le manteau comme une sorte d'écharpe. On peut en voir la forme dans Saglio [2]. Dès la fin du ve siècle, le pape, comme insigne de sa dignité, porte le *pallium*, en forme de longue écharpe de laine blanche, drapée sur les épaules, un côté pendant par devant, l'autre par derrière.

L'évêque d'Ostie le porta, par un privilège spécial,

1. Wilkins, *Concilia*, t. I, p. 85.
2. *Dict. des Antiq. grecques et romaines*, fig. 1914 et 1915. — Cf. aussi le diptyque consulaire, n. 368-1871, au Musée de Kensington, représentant Anastase, consul en 517.

comme consécrateur du pape; les évêques de Ravenne paraissent aussi sur les mosaïques avec cet insigne. Symmaque le concéda à Césaire d'Arles et à ses successeurs, et saint Grégoire à plusieurs évêques[1].

A cette époque, il est regardé comme une relique du manteau de saint Pierre; il était déposé toute une nuit sur la tombe de l'apôtre, et devenait par là même un emblème de juridiction, un signe d'union spéciale avec le pape, et de pouvoir sur les autres évêques; il était même plus spécialement, dans certaines circonstances, le signe de la dignité métropolitaine. C'était le cas pour Augustin; saint Grégoire, dans sa lettre[2], le lui concédait comme symbole de sa juridiction archiépiscopale sur l'Angleterre. Depuis ce temps, les archevêques de Cantorbéry prirent l'habitude d'aller chercher à Rome le pallium, où ils le prenaient de leurs propres mains sur l'autel de l'apôtre[3].

Quand l'archevêque ne pouvait aller à Rome, il allait rencontrer le messager qui l'apportait de Rome, jusqu'aux portes de Cantorbéry, entouré d'un cortège de seigneurs, d'évêques et d'abbés. Le pallium était porté en procession, placé sur le grand autel et l'archevêque le prenait de ses mains, en faisant obédience au pape.

1. Au v[e] siècle et peut-être dès le iv[e], les évêques des Gaules, d'Espagne et d'Afrique avaient aussi un pallium qu'il ne faut pas confondre avec le pallium papal, et qui semble un insigne ordinaire de l'épiscopat. Cf. DUCHESNE, *Les Origines du culte chrétien*. éd. anglaise, 1904, p. 384-390; DANIEL ROCK, *The Church of our Fathers*, éd. 1903, p. 104 sq. avec la correction. t. IV. p. 304.

2. *Ep.* XI, 39; Beda, *Hist. Eccl.*, I, 29 : « *Pallium præterea per latorem præsentium fraternitati tuæ... direximus : quod videlicet tantum in sacrosanctis celebrandis mysteriis utendi licentiam impertivimus.* »

3. Voyez la lettre éditée par MABILLON : « *Incipit epistola privilegii. quam jubente Johanne Papa, suscepta benedictione ab eo Dunstan archiepiscopus a suis manibus accepit, sed pallium a suis manibus non accepit, sed eo jubente ab altare sancti Petri Apostoli.* » *Acta Sanct. Ord. sancti Bened.*, t. VIII, p. 643.

En voici du reste la formule : *Forma dandi pallium Johanni archiepiscopo Cantuariensi anno MCCCXXXIV. Ad honorem Dei omnipotentis et B. Virginis, et SS. Petri et Pauli, et D. Papæ Johannis XXII, et S. R. E. necnon et Cantuariensis ecclesiæ tibi commissæ, tradimus tibi pallium de corpore B. Petri sumptum, plenitudinem videlicet pontificalis officii; ut utaris eo infra Ecclesiam tuam certis diebus, qui exprimuntur in privilegiis ei ab apostolica sede concessis*[1].

Bénédiction épiscopale.

On trouve dans les livres liturgiques anglo-saxons un rite qui ne se rencontre pas dans les missels ni dans les sacramentaires romains, c'est la bénédiction dite épiscopale, parce qu'elle n'était donnée que par l'évêque ; elle est placée à la messe entre la fraction de l'hostie et la communion. Cette bénédiction était donnée avec une formule dont l'expression varie, mais dont le moule reste le même.

Cette cérémonie liturgique paraît avoir eu une grande solennité en Angleterre, et on peut dire qu'elle y est représentée par une littérature liturgique spéciale. Il existe, en effet, des bénédictionaux ou bénédictionnaires anglo-saxons, dont nous avons déjà décrit deux types spéciaux, le bénédictionnaire d'Æthelwold et celui de

1. Will. de Dene, *Hist. Roffensis*, dans Wharton, *Anglia sacra*, t. I, p. 372. Cf. sur le *Pallium*, la dissertation de Ruinart, *De pallio archiepiscopali*, le traité le plus important sur ce sujet, dans *Ouvrages posthumes de D. J. Mabillon et de D. Thierry Ruinart*, Paris, 1724, t. II, p. 397 sq.; et G. Morin, *Le Pallium*, dans la *Revue bénédictine*, 188 t. VI, p. 258-266.

Robert. Le missel de Léofric contient aussi des séries de ces bénédictions ainsi que le pontifical d'Egbert.

La question se pose maintenant de savoir quelle est l'origine de cette cérémonie et quel en est le caractère.

Un premier fait à constater, c'est qu'on retrouve cette bénédiction dans les liturgies gallicanes.

Dans le rite mozarabe, la bénédiction a lieu après l'oraison dominicale et la fraction.

Le IVe concile de Tolède (c. 17 al. 18) en 633 dit : *ut post orationem dominicam et conjunctionem panis et calicis, benedictio in populum sequatur, et tunc demum corporis et sanguinis Domini sacramentum sumatur*[1].

Les livres liturgiques mozarabes ont conservé les formules de ces bénédictions[2].

Il en était de même en Gaule où la bénédiction suit l'oraison dominicale et précède la communion. Saint Germain dit : *ante communionem benedictio traditur*. Il faut remarquer que la fraction et le mélange des éléments ont eu lieu avant. Il dit aussi que la formule dont se sert le prêtre doit être plus courte : *propter servandum honorem pontificis, sacrati canones constituerunt ut longiorem benedictionem episcopus, breviorem presbyter funderet* [3].

Aussi a-t-on pu écrire que cette bénédiction avant la communion est caractéristique des rites gallicans[4]. On

1. Cf. Migne, *P. L.*, t. LXXXV, col. 565. Dans ce rite la bénédiction est généralement introduite par ces mots : *Humiliate vos benedictioni*. En Espagne, il ne semble pas qu'il y eût de différence entre la bénédiction du prêtre et celle de l'évêque, tandis qu'en Gaule les conciles (Agde, par exemple, c. 44) ou interdisent au prêtre de bénir, ou prescrivent une bénédiction plus courte, comme le dit saint Germain dont on trouvera le texte plus loin.

2. Cf. dans nos *Monumenta Liturgica*, le t. V, *Liber ordinum*, p. 229, 241, 246, 248, 258, etc. et Migne, *P. L.*, t. LXXXV, col. 119, 565, etc.

3. Cf. Migne, *P. L.*, *loc. cit.*, col. 565.

4. Lejay, dans notre *Dict. d'archéol. et de liturgie*, t. I, col. 1419.

la trouve donc dans les Sacramentaires gallicans. Dans le *Missale gothicum* et le *Missale gallicanum vetus*, la *benedictio populi* précède la post-communion, comme dans la liturgie mozarabe, et se compose aussi de quatre membres avec la conclusion. On ne les trouve pas dans le Bobbiense.

De Moléon, dans son voyage liturgique, retrouva les traces de la bénédiction dans un grand nombre d'églises : Paris, Arles, Lyon, Rouen, Clermont, Angers, Le Mans, Chartres, etc.[1].

Mais John Gage n'a pas retrouvé cette bénédiction dans un exemplaire de la *Missa secundun consuetudinem Gallicorum*, imprimé à Messine en 1480[2].

Dans le rit ambrosien les paroles : *Pax et communicatio Domini nostri Jesu Christi sit semper vobiscum.* ℟ *Et cum spiritu tuo*, qui suivent aujourd'hui la commixtion et précèdent le baiser de paix, répondent à la bénédiction dont la formule, selon saint Germain de Paris, est : *Pax, fides et caritas, et communicatio, etc.*[3].

Cependant John Gage chercherait plutôt la trace de notre bénédiction dans celle qui, dans ce rite, est donnée après la post-communion et le *Procedamus in pace. Hac finita*, dit la rubrique, *faciat crucem super altare, et osculetur eam. Postea det populo benedictionem, quæ conveniat missæ quam dixit sequens benedictio generaliter dicitur ad omnes missas dominicales et feriales nisi alia assignetur. Benedicat vos divina majestas, Pater † et Filius † et Spiritus sanctus †. Amen. Si celebratur de sanctis, in benedictione fit commemoratio illius vel illorum sanctorum, de quibus agitur hoc et simili modo. Pre-*

1. *Voyage liturgique en France*, Paris, 1757.
2. *Loc. cit.*, p. 9, note u.
3. C'est l'opinion de Lejay; cf. *Ambrosien (rit)* dans notre *Dict. d'archéol. chrét. et de liturgie*, col. 1419. Cf. la formule dans le Sacramentaire de Bergame, dans *Auctarium Solesmense*, Solesmes, 1900, p. 95.

cibus et meritis B. pontificis et confessoris Ambrosii, Deus vos benedicat et perducat ad gaudia paradisi. Et sic de aliis[1]. Mais cette bénédiction correspond évidemment à la bénédiction ordinaire du prêtre à la fin de la messe romaine.

Le Pontifical ambrosien du XIe siècle, publié par Magistretti, contient aussi une collection de bénédictions épiscopales[2]. Elles sont au nombre de soixante-sept, dont plusieurs concordent avec celles éditées par Ménard, Muratori et Gerbert. Leur présence dans ce manuscrit prouve, comme le conclut Cériani, que la bénédiction pontificale fut en usage à Milan, comme dans les églises des Gaules et d'Angleterre. Ces bénédictions avaient place avant la communion. L'Église d'Afrique avait certainement ces bénédictions, comme on le voit par la lettre du concile de Carthage à Innocent Ier pape contre Pélage, et par la lettre 179 de saint Augustin à Jean de Jérusalem. Il semble bien que c'est à cette bénédiction que fait allusion Optat de Milève quand il s'adresse aux donatistes en ces termes : *Inter vicina momenta, dum manus imponitis et delicta donatis, mox ad altare conversis, dominicam orationem prætermittere non potestis* (LEBRUN, III, 150; Bona, Rer. Lit., l. II, c. XVI, édition Sala, t. III, p. 337).

Saint Augustin y fait allusion de son côté dans ces paroles : *Interpellationes autem, sive, ut nostri codices habent, postulationes fiunt cum populus benedicitur. Tunc enim antistites velut advocati susceptos suos per manuum impositionem misericordissime offerunt potestati : quibus peractis et participato tanto sacramento gratiarum actio cuncta concludit*[3]. Le second concile de

1. MARTÈNE. *De antiquis ecclesiæ ritibus.* Antwerp. 1796, t. I. p. 488; JOHN GAGE, *loc. cit.*, p. 8.

2. MAGISTRETTI. *Pontificale in usum Ecclesiæ Mediolanensis*, dans *Monumenta veteris liturgiæ ambrosianæ*, Mediolani. 1897. Cf. p. XXXII.

3. *Epist.* 59 *ad Paulinum.* p. 5.

Milève appelle ces bénédictions *impositiones manuum*, indiquant ainsi de quelle façon elles doivent se faire : *Placuit etiam illud, ut preces, vel orationes, vel missæ, quæ probatæ fuerint in concilio, sive præfationes, sive commendationes, sive manuum impositiones, ab omnibus celebrentur*[1].

Les liturgies orientales n'ont pas cette bénédiction épiscopale. La prière de l'évêque (au ch. XIII, l. VIII des Constitutions apostoliques) est plutôt une préparation à l'eucharistie qu'une bénédiction[2]. Cependant la messe grecque d'après la liturgie de saint Basile et de saint Jean Chrysostome, n'a pas moins de trois bénédictions du peuple, l'une avant la communion, l'autre après l'action de grâce, la dernière après la distribution du pain bénit. La première semble bien analogue à notre bénédiction épiscopale. En voici la forme d'après la liturgie de saint Jean Chrysostome : *Sacerdos benedicit populum alta voce dicens* : *Salva Deus populum tuum, et benedic hæreditati tue : et Chorus... in multos annos, Domine*[3].

Pour la liturgie romaine, la plupart des liturgistes nient qu'elle eût la bénédiction épiscopale, tel Mabillon (*Comment. in Ord. Rom.*, n. 7), Georgi (*De Liturgia Rom. Pontif.*, t. III, c. III, sect. 6, p. 117); cf. aussi notre *Dict. d'archéol. chrét. et de liturgie*, t. II, col. 717 sq.)[4].

Vezzosi fait aussi remarquer que les *Benedictiones super populum* dont nous avons conservé l'usage en carême dans cette liturgie, ne sont pas la bénédiction épiscopale[5].

1. C. XII.
2. Cf. Le Brun, *Explic. de la messe*, Paris, 1777, t. III, p. 68, 93-94.
3. I. Goar, *Euchologion sive rituale Græcorum*, Lut. Paris, 1647, p. 83, 84.
4. Mabillon, *In ordin. Rom. comment.*, *P. L.*, t. LXXVIII, col. 878-879. Cf. col. 975; Thomasi, *Opera*, t. VI, p. XLI; Lebrun, *Explication*, t. III, p. 265. Cf. aussi Muratori, *Liturgia Romana vetus*, t. I, p. 79.
5. Vezzosi-Thomasi, *Opera*, VI, p. 147.

On cite même comme décisif ce texte du pape Zacharie dans une lettre à Boniface, où il semble condamner formellement ces bénédictions : *Pro benedictionibus autem quas faciunt Galli, ut nosti, frater, multis vitiis variantur. Nam non ex apostolica traditione hoc faciunt sed per vanam gloriam, adhibentes sibi damnationem... Regulam itaque catholicæ traditionis, quam a sancta Romana ecclesia, cui Deo auctore deservio, accepisti, omnibus prædica.* Mabillon applique ces mots sans hésiter aux bénédictions épiscopales, et John Gage suit cette interprétation[1].

Les bénédictions épiscopales qui se trouvent dans certains exemplaires des missels grégoriens, en sont distinctes. Il semble bien qu'elles aient été ajoutées à ces livres pour les rendre conformes aux usages gallicans; les formules de ces bénédictions sont rejetées à la fin, comme on le voit dans l'édition de Pamelius ou de Muratori, et si Ménard les a insérées dans le corps de son sacramentaire, c'est de son autorité privée, et on lui a reproché justement cette modification[2].

On a conclu d'après cela, assez généralement, que la présence de la bénédiction épiscopale dans les livres anglo-saxons était un souvenir des liturgies gallicanes, qui furent adoptées, croit-on, par les églises de Bretagne. Cette solution nous paraît un peu précipitée.

Cependant, John Gage, dans sa dissertation déjà citée sur le bénédictional d'Æthelwold, n'est pas éloigné de croire que cette bénédiction a pu autrefois exister dans la messe romaine[3]. L'absence de toute bénédiction dans le léonien, le gélasien, ou même dans les grégoriens, —

1. Mabillon, *In ord. Rom. commentarius*, cap. vii, *Museum Ital.*, t. II, p. lii; John Gage, *A dissertation on St Æthelwold's Benedictional*, dans *Archaeologia*, t. XXIV, p. 5.

2. Pamelius, *Liturgicon eccles. Latin*, t. II, p. 388; Ménard, *P. L.*, t. LXXVIII, col. 602; Muratori, *Liturgia Romana vetus*, t. I, p. 80-81.

3. *Loc. cit.*, p. 6 sq.

s'il est vrai que dans ceux où se trouvent les formules de bénédictions, il faut les considérer comme des additions gallicanes, — cette absence, disons-nous, ne prouverait pas grand'chose, car, naturellement, ces sacramentaires ne contiennent pas les parties qui, comme les épîtres, les évangiles, ou les portions chantées, sont recueillies dans les livres liturgiques séparés[1].

Il nous semble d'après tout ce que nous avons dit sur la liturgie anglo-saxonne, qu'elle est romaine par ses origines, exclusivement romaine. Rien d'impossible, assurément, dans l'hypothèse d'un emprunt fait par Augustin aux liturgies bretonnes ou gallicanes qu'il trouvait en usage autour de lui. La lettre de saint Grégoire, déjà citée, lui donnait sur ce point toute liberté. Cependant, étant donné le caractère d'Augustin, il semble peu porté aux nouveautés et, pour le dire en un mot, il est d'esprit plutôt étroit et formaliste. De plus, les relations entre Bretons et moines romains ne furent rien moins que bienveillantes.

Ces derniers semblent bien plus portés à reprocher aux Bretons leurs singularités, qu'à leur faire des emprunts.

Puis, à étudier ces formulaires de bénédictions dans les manuscrits d'Æthelwold, de Robert, d'Egbert, la forme et le style sont bien plus romains que gallicans, si l'on

1. Lambecius a édité, comme appartenant au sacramentaire grégorien romain, donné à Charlemagne, un bénédictional, *Lambecius, Comment. de Biblioth. Cæsar.*, l. II, c. v, p. 299. Le sacramentaire grégorien de Grimoldus, publié par Pamelius, contient aussi un bénédictional ; le grégorien, édité par Angelo Rocca, n'a pas les bénédictions ; Dom Ménard inséra les bénédictions comme partie intégrante du grégorien dans son éd. déjà citée, et les Mauristes, éditeurs des œuvres de saint Grégoire, Rome, 1705, suivirent son exemple. Muratori donne aussi un bénédictional à la fin de son édition du sacramentaire grégorien. Et ces bénédictions sont maintenues dans l'éd. de Venise du pontifical romain en 1520. Sur cette éd. cf. JOHN GAGE, *loc. cit.*, p. 3 et 14.

doit attacher quelque importance à cette question.

Enfin, si l'on remonte au delà de l'époque où s'affirment les différences entre familles liturgiques, la bénédiction épiscopale apparaît comme un de ces rites généraux dont on retrouve un peu partout les vestiges.

L'un des plus anciens exemples est celui qui nous est conservé dans la *Peregrinatio ad loca sancta* de la fin du IVe siècle. La bénédiction épiscopale y apparaît comme un rite qui n'est pas approprié à la messe, mais qui paraît la finale obligée de tous les grands offices [1].

A côté de ce témoignage, il faut citer ceux de plusieurs autres écrivains anciens. Nous n'avons pas à revenir sur ceux de saint Augustin et d'Optat de Milève, sinon pour faire remarquer que ces docteurs n'en parlent pas comme d'un rite particulier à l'église d'Afrique, mais plutôt comme d'un rite général. *Cur ergo manus imponitis, et benedictionis opus creditis*, dit saint Ambroise [2]; *Extenta manu*, dit de son côté saint Jérôme, *ut benedicere eos putes, si nescias, pretia accipiunt salutandi* [3].

Le pape Damase, écrivant à Prosper, évêque de Numidie, et à d'autres évêques africains, condamne les chorévêques qui exerçaient les fonctions d'évêques, et donnaient la bénédiction au peuple [4]. Mais il ne condamne pas cette bénédiction en elle-même.

Il semble donc que l'Église romaine n'ait pas ignoré ce rite. Les liturgistes admettent, du reste assez généralement, que la liturgie de l'Église d'Afrique devait être à peu près semblable à celle de Rome. Il serait donc possible, selon nous, que les formulaires de bénédictions

1. Dom CABROL, *Les Églises de Jérusalem, étude sur la Peregrinatio Silviæ*, Paris, 1895, p. 45; cf. aussi Cal RAMPOLLA, *Santa Melania giuniore senatrice Romana*, p. 258.

2. S. AMBR., l. I, *De pœnit.*, c. 7.

3. Hieron. *Ep. ad Eust.* Dom Ménard dans son commentaire démontre que ces passages se rapportent à la bénédiction de la messe. *Notæ et observ.*, p. 27, 28.

4. *Damasi opera*, ép. IX, p. 107, Parisiis, 1672.

que nous ont conservés les livres anglo-saxons, ne soient autre chose que le bénédictional romain, perdu ou tombé en désuétude à Rome. Ce n'est qu'une hypothèse, mais il est possible que des études postérieures en apportent une démonstration plus autorisée.

Comment et à quelle époque ce rite aurait-il disparu? Il n'est pas facile de le dire. Cependant il faut rappeler encore que toute la partie finale de la messe romaine : Pater, fraction, baiser de paix, a été assez profondément modifiée par saint Grégoire et que la bénédiction de l'évêque a pu disparaître avec la prière de la fraction. Toujours est-il que dans les *Ordines romani*, il n'est pas question de cette bénédiction, sauf dans le second, mais le contexte semble bien prouver que la bénédiction n'est ici qu'une addition de la liturgie locale : *Post solutas, ut in his partibus mos est, pontificales benedictiones, cum dixerit : Pax Domini sit semper vobiscum, mittit in calicem a sancta oblata* [1].

Si l'on accepte cette hypothèse, il faudrait donc dire que non seulement la bénédiction épiscopale dans les livres anglo-saxons n'est pas une preuve de l'influence de liturgies étrangères sur celle de saint Augustin et de ses successeurs, mais qu'elle serait au contraire un vestige d'une plus ancienne liturgie romaine.

Quoi que l'on pense de la question d'origine, la présence des formules de bénédictions épiscopales dans tous ces livres anglo-saxons constitue un de leurs caractères les plus curieux et méritait bien d'être signalée.

On voit d'après l'exemple d'Æthelwold que ce recueil de bénédictions a constitué un livre liturgique spécial. Dans d'autres cas, le bénédictionnaire est relié au pontifical et semble ne faire qu'un avec lui (par exemple pour le Bénédictional de Robert) ; mais même dans ce cas, le recueil des bénédictions reste bien distinct, et

1. Mabillon, *loc. cit.*

l'éditeur remarque que l'ornementation n'est pas la même pour les deux parties du recueil, et « qu'entre la partie qui contient le pontifical et celle qui contient les bénédictions, on a laissé quelques pages en blanc, comme pour marquer l'intention de relier les deux parties séparément [1] ».

Le bénédictional de Robert est un autre exemple tout aussi caractéristique de l'usage de ces bénédictions, ainsi que le pontifical d'Egbert (cité ci-dessus) et le missel de Léofric.

1. A. H. Wilson, *The benedictional of archb. Robert*, p. xi, note 1. Sur les bénédictionnaires, cf. cet article dans notre *Dict. d'archéol. chrét. et de liturgie,* t. II, col. 727; Wordsworth, *The old service books of the English church*, p. 225-226.

APPENDICE II

LES PÈLERINAGES ANGLO-SAXONS A ROME ET LE DENIER DE SAINT PIERRE

Nous avons dit au cours de ce livre la passion des Celtes et des Anglo-Saxons pour les voyages, et notamment pour le pèlerinage de Rome. Il n'est pas rare de voir des moines, comme Wilfrid, comme Benoît Biscop, qui ont fait ce voyage sept ou huit fois. Les archevêques de Cantorbéry et d'York allaient y chercher le pallium; les rois eux-mêmes y vinrent plus d'une fois [1]. L'un d'eux, mort à Rome, est enterré sous le *Porticus Pontificum* en face de la tombe de saint Grégoire le Grand [2]. On envoie à Rome de riches cadeaux [3].

Nous avons dit qu'il y avait, dès la fin du VIIIe siècle, à Rome, sur la rive droite du Tibre, dans le quartier du *Borgo* actuel, de vastes établissements d'hospitalité pour

1. Sur ces pèlerinages à Rome, cf. Bède, *H. E.*, V, 7, et Cavallieri, *La visita de' sacri limini ed il danaro di s. Pietro* (*Giornale Arcadico*, 1821, t. X, p. 264 sq.); cf. aussi O. Jensen, *loc. cit.*, p. 4.

2. *King Ceadwalla's tomb in the ancient basilica of St Peter*, note de Tesoroni résumée dans l'*Athenæum*, 23 janvier 892.

3. Cf. Rossi, *De origine, historia, indicibus scrinii et bibliothecæ Sedis apost.*, Romæ, 1886, I, p. LXXII-LXXVIII, et du même : *La Biblia offerta da Eolfrido-Abbate*, dans le vol. offert au jubilé de Léon XIII, 1888, p. 15-18. Cette bible d'après l'hypothèse de Rossi est le fameux *codex Amiatinus*, voir plus haut, p. 170, et aussi, *D'un tesoro di monete anglo-sassoni trovato nell' atrio delle vestali.*

les pèlerins anglo-saxons, connu sous le nom de *schola saxonum,* et comprenant une église desservie par des prêtres saxons, une hôtellerie, avec toutes ses dépendances. Tout le quartier était envahi par les Saxons et en a gardé le souvenir sous son nom de *Borgo,* pour *Burgus saxonum*, le quartier des Saxons. C'est vraisemblablement la plus ancienne de ces fondations que, sous le titre de *schola peregrinorum,* la plupart des grandes nations ont fondées à Rome au moyen âge [1].

Mathieu Paris, dans sa chronique, rapporte la fondation de cet établissement à Ina, roi de Wessex (689-726) [2]; il ajoute qu' « Ina etablit que dans son royaume des saxons occidentaux, chaque famille serait tenue de fournir annuellement un denier à saint Pierre et à l'église romaine pour l'entretien des Anglais qui séjourneraient en ladite *schola;* ce sens annuel est ce qu'on appelle en anglais Romscot [3] ». D'après une autre tradition, le fondateur de la *schola saxonum* serait Offa II, roi de Mercie [4]. En tout cas ce dernier prit en 794 dans

1. Cf. Duchesne, *Liber Pontificalis,* t. II, p. 36; cf. aussi O. Jensen, *loc. cit.*, p. 7; *Bullarium vaticanum,* I, 15-16 et 22-28.

2. Pour ce qui suit voir surtout l'excellent mémoire de M. Paul Fabre : *Recherches sur le denier de saint Pierre en Angleterre au moyen âge*, dans *Mélanges Rossi,* Paris et Rome, 1892 (p. 159 à 182); Cavallieri, cité plus haut. et Garampi, *I' danaro di s. Pietro,* mémoire lu à Rome, 1750, à l'Acad. ecclésiastique, imprimé par Uccelli, en 1875, dans *Il Papato,* t. I, p. 484-518, d'après le ms. 5022 de la Vaticane (malheureusement avec plusieurs inexactitudes). Enfin plus récemment : O. Jensen, *Der englische Peterpfennig und die Leheusteuer aus England u. Irland an den Papststhul in Mittelalter*, Heidelberg, 1903, qui, il faut bien le dire, n'ajoute pas grand'chose au mémoire de P. Fabre. Il a été traduit en anglais et adapté par miss F. H. Durham, sous ce titre : *The « Denarius sancti Petri » in England,* dans *Transactions of the royal hist. Society,* vol. XV, 1901, p. 171-247, London, 1901.

3. Mathieu Paris, *Chronica majora*, éd. Luard, t. I, p. 331.

4. Guil. de Malmesb., *Gesta regum,* I, 109; cf. Henri de Huntingdon, dans Petrie-Sharpe, *Monum. hist. Brit.*, p. 730 A; *Gesta Abb.* de Mathieu Paris, éd. Ribey, p. 5.

son royaume, en faveur de la *schola*, les mêmes mesures qu'Ina avait prises dans le sien. Étant entré, nous dit son biographe, dans la *schola Anglorum* qui florissait alors à Rome, il établit avec une munificence vraiment royale que toutes les familles de son royaume de Mercie payeraient dorénavant, chaque année, un denier d'argent pour l'entretien de leurs compatriotes qui viendraient à Rome [1]. Les écrivains qui mentionnent cette redevance sont unanimes à y voir l'institution du denier de saint Pierre : *Romepenny sive Petrespenny* [2], ou *denarius B. Petri* [3].

D'autres chroniqueurs reportent à Ethelwulf, en 853, l'établissement de ce denier [4]. Mais selon Asserius et Florence de Worcester, il s'agirait dans le cas d'Ethelwulf d'une redevance fixe de 300 mangons, dont les deux tiers devaient être employés à l'entretien du luminaire dans les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul, et dont le reste était destiné au pape lui-même [5]. Dès la fin de ce même IXe siècle, sous le roi Alfred, nous voyons signaler à plusieurs reprises l'envoi à Rome des aumônes des Saxons de Wessex et du roi Alfred [6].

Cette double mention de l'aumône du roi et de celle du peuple se retrouve dans les documents des premières années du Xe siècle [7].

1. *Vita Offæ II*, éd. Wats, p. 29. Cf. Mat. Paris, *Chronica majora*, éd. Luard, t. I, p. 361.

2. Brompton, dans *Hist. Anglic. script.*, de Twysden, col. 754.

3. Math. de Westminster, ad a. 794.

4. Guill. de Malmesb., *Gesta Reg.*, II, cap. II; *P. L.*, t. CLXXIX, col. 1058; cf. cardinal d'Aragon, dans les *Miscellanea de Baluze*, ed. Mansi, t. I, p. 441.

5. Asserius, *Vita Alfredi*, dans Petrie-Sharpe, *Monum. hist. Brit.*, p. 472; Florent, *Chronique*, dans Petrie-Sharpe, *Monum. hist. Brit.*, p. 552.

6. Cf. la *Chronique anglo-saxonne*, éd. Thorpe, p. 68, ad a. 887, 888, 889.

7. *Ancient Laws and institutes of England*, dans les *Public Records*, fol. 1840, p. 73 et 112.

Faut-il voir ici deux aumônes distinctes, celle du roi, résultant de l'obligation imposée par Ina de Wessex, l'autre représentant la rente annuelle de 300 mangons sur la cassette royale établie par Ethelwulf? M. Fabre croit cette conclusion très probable (p. 163).

Au commencement du xe siècle, quand l'unité eut été définitivement établie en Angleterre, il y eut des remaniements sur l'assiette et l'affectation de ces redevances, on les ramena toutes à un type uniforme. Le denier de saint Pierre, Romfeoh, ou Heord-penny, est universellement levé sur toute l'Angleterre [1].

Le trésor de monnaies anglo-saxonnes trouvé en 1883 au forum romain, provient certainement du tribut payé par l'Angleterre au Saint-Siège, et la date du dépôt est 944-946.

Il ne sera pas inutile de raconter cette intéressante trouvaille.

Dans les fouilles sur la maison des Vestales au Forum, dans une des chambres, on découvrit un trésor de huit cent trente-quatre pièces de monnaies renfermées dans un vase en terre [2]. Avec ces monnaies se trouvait une fibule en cuivre niellée d'argent. Chacune des deux plaques de cette fibule porte, autour d'un fleuron, une partie de l'inscription suivante : † DOMNO MA † RINO PAPA. M. de Rossi a consacré à ce trésor un mémoire sous ce titre :

D'un tesoro di monete anglo-sassoni trovato nell' atrio delle Vestali [3].

Selon le savant archéologue, le pape nommé dans la fibule est Marinus II, de 942 à 946. Le trésor se com-

1. *Chronique d'Ethelwerd* en 908. Dans PETRIE-SHARPE, *Monum. hist. Britann.*, p. 517 C.

2. Cf. J. DE LAURIÈRE, *Les dernières fouilles du Forum, à Rome*, *Bull. monumental*, 1884, n. 3.

3. Dans *Notizie degli scavi*, déc. 1883, p. 487 sq., tiré à part, Rome, 1884.

pose d'un sou d'or de l'empereur byzantin Théophile (829-842) et de 833 deniers d'argent : deux de Pavie, l'un au nom de l'empereur Béranger (915-924), l'autre au nom de Hugues et de Lothaire, co-rois d'Italie (931-946); un d'Eudes, roi de France (888-898), frappé à Limoges; un de Ratisbonne, au même type que ceux du duc Arnulphe (912-937); enfin 829 frappés, sauf 10 qui n'ont pu être classés, aux noms des princes anglo-saxons suivants : rois d'Angleterre : Alfred le Grand (871-800), 3 exemplaires; Edouard I[er] (900-924), 217 exemplaires; Athelstan (927-940), 393 exemplaires; Edmond I[er] (940-946), 195 exemplaires; rois de Northumbrie : Shtric (914-926), 1 exemplaire; Aulaf I[er] (927-944), ou Aulaf II (944-947), 6 exemplaires; enfin Plegmont, archevêque de Cantorbéry (889-923), 4 exemplaires. Quelques-uns de ces deniers portent des noms de villes ou de monétaires [1]. M. de Rossi démontre que ces monnaies anglo-saxonnes appartenaient au trésor pontifical; elles provenaient d'un *denarius Sancti Petri* envoyé à Rome par les Anglo-Saxons. On sait en effet que cet usage existait chez ces populations à une époque très reculée; M. de Rossi cite de touchants exemples de leur dévotion au tombeau de saint Pierre; plusieurs de leurs rois, venus en pèlerinage au tombeau de l'apôtre, abdiquèrent plutôt que de s'en éloigner. La fibule faisait partie du vêtement d'un fonctionnaire de la cour romaine, sous le pontificat de Marin II; peut-être ce fonctionnaire était-il un *vestararius* préposé à la garde des sommes appartenant à l'Église; peut-être l'argent caché dans ce coin du palais, représentait-il une partie de son traitement.

M. de Rossi recherche aussi dans son mémoire pourquoi le trésor se trouvait dans une pièce de la maison des Vestales? Le pape Jean VII construisit, dans la partie du Palatin où était sa maison, un palais que ses succes-

1. Cf. *Bull. critique*, t. V (1884), p. 278.

seurs agrandirent, et dont au temps de Marin II les dépendances s'étendaient jusqu'à l'endroit où fut trouvé le trésor anglo-saxon.

Le mémoire se termine par un catalogue descriptif et chronologique des monnaies. Les monnaies connues de cette époque n'étaient pas très nombreuses et la découverte du Palatin y apporte une importante contribution[1].

Quant à l'origine de cette institution, selon M. Fabre, les notices que nous avons rapportées sur Ina, Offa et Ethelwulf, renferment une part de vérité. Selon lui, Ina et Offa levèrent réellement une contribution annuelle en faveur de la *schola saxonne* de Rome. Ethelwulf, reconnaissant au pape Léon IV pour l'appui qu'il en avait reçu, s'engagea, dans un voyage à Rome, à payer au Saint-Siège une redevance annuelle de 300 mangons. Cette rente se confondit avec la contribution de Ina et de Offa, et lui imprima son caractère spécial. C'est la véritable origine du denier de Saint-Pierre. Une moitié de cet impôt est destinée à la *schola*, l'autre à la papauté.

Le Dr O. Jensen qui suit d'assez près M. Fabre, comme nous l'avons dit, distingue les différentes traditions : celle qui l'attribue à Ina ou à Offa ; celle qui l'attribue à Ethelwulf, soixante ans plus tard ; celle qui distingue, pour ce dernier, entre l'impôt levé sur ses sujets et la donation faite par lui-même. Il conclut que les origines du denier de saint Pierre en Angleterre, comme celles de la *schola saxonne,* sont obscures, et sans se prononcer formellement sur les autres points, il ne croit pas qu'Ethelwulf fit deux donations, une pour lui de 300 marks, une pour son peuple d'un penny par tête,

1. Le British-Museum en possède une riche série; celles du cabinet de Stockholm au nombre de 10.458 ont été publiées par Hildebrand, *Anglo sachsiska Mynt svenska kongliga Mynt kabinette, funna i Sveriges Jord*, Stockholm, 1881. Cf. aussi *Bulletin critique*, t. V (1884), p. 278-279, art. H. Thédenat.

comme l'admet Fabre avec d'autres, mais il croit qu'il n'y eut qu'une donation du peuple et du roi ensemble.

Les conquérants danois aussi bien que les normands revendiquèrent cet héritage des rois saxons, et y virent même une espèce de consécration de leur légitimité[1]. Canut fait acquitter scrupuleusement cet impôt de Pierre. Le texte même de cette loi est conservé dans le *Liber censuum* des papes, et c'est celui que garderont presque mot à mot Édouard le Confesseur et Guillaume le Conquérant[2]. Un des griefs de la papauté contre le dernier représentant de la dynastie saxonne, au moment où Guillaume le Conquérant préparait son entreprise, fut précisément la suspension de cette rente, qui fut considérée comme un signe d'hostilité. Guillaume le Conquérant, qui fut du reste fidèle à payer la redevance, refusa de prêter le serment d'hommage au Saint-Siège, qui eût été comme la reconnaissance d'un droit du pape sur l'Angleterre, et aurait transformé en tribut ce qui était une aumône.

Malgré cette résistance de Guillaume, peu à peu l'idée fit du chemin et cette contribution volontaire en vint à être considérée comme un cens et la reconnaissance d'une suzeraineté du pape sur l'Angleterre. Du reste le trésor royal préleva sur cet impôt la part du lion, et sous Henry VIII, au moment du schisme, il ne restait plus guère pour le trésor pontifical qu'une somme de 800 £ (environ 20.000 francs)[3].

1. Fabre, Mémoire cité, p. 166.

2. *De Denario sancti Petri qui anglice dicitur Romescot*, *Ancient laws and Institutes of England*, p. 192 et 204. Cf. un autre art. de Paul Fabre, *L'Angleterre et le denier de saint Pierre au XIIe siècle*, dans la *Revue Anglo-Romaine*, t. III, p. 445-447, 1896, Paris.

3. Cf. Paul Fabre, articles cités, et O. Jensen, art. cité.

TABLE DES CHAPITRES

INTRODUCTION

LITTÉRATURE DU SUJET.

CHAPITRE I

LA BRETAGNE CELTIQUE ET LA BRETAGNE ROMAINE.

CHAPITRE II

LES ORIGINES CHRÉTIENNES ET L'ÉGLISE DE BRETAGNE AU Ve ET AU VIe SIÈCLE.

CHAPITRE III

SAINT GRÉGOIRE ET LES ANGLO-SAXONS.

CHAPITRE IV

L'ÉGLISE BRETONNE AU VIIe SIÈCLE ET LA QUESTION DES RITES CELTIQUES.

CHAPITRE V

L'ŒUVRE DE LA CONVERSION APRÈS SAINT AUGUSTIN (605-655).

CHAPITRE VI

ORGANISATION DE LA CONQUÊTE CHRÉTIENNE (655-735).

CHAPITRE VII

CIVILISATION ET LITTÉRATURE CHRÉTIENNE AU VIIe ET AU VIIIe SIÈCLE.

CHAPITRE VIII

MOINES CELTES ET MOINES ROMAINS.

CHAPITRE IX

ALFRED LE GRAND (871-901).

CHAPITRE X

L'ÉGLISE D'ANGLETERRE ET LA DISCIPLINE AU IXe ET AU Xe SIÈCLE.

CHAPITRE XI

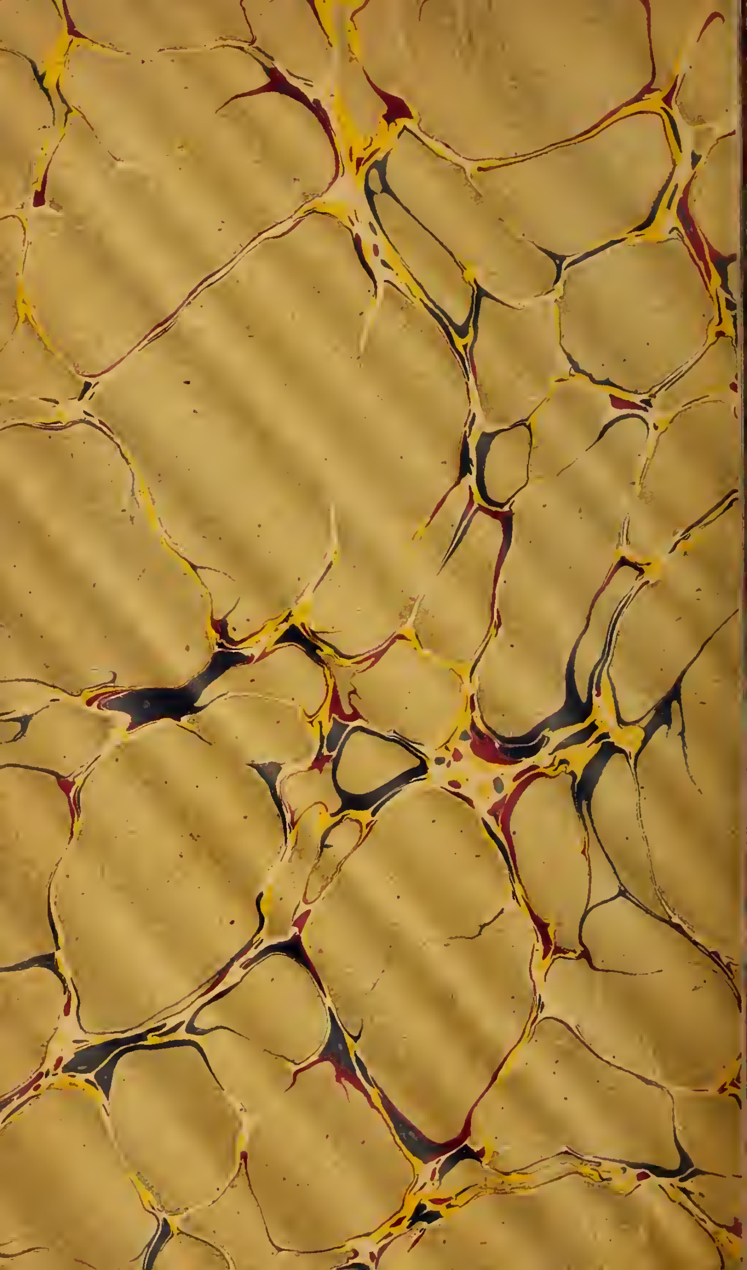
INVASIONS DANOISES. LES SUCCESSEURS DE SAINT DUNSTAN (988-1066).

CHAPITRE XII

APPENDICE I

LA LITURGIE.

APPENDICE II






BW5075 .C12
L'Angleterre chretienne avant les
Princeton Theological Seminary–Speer Library
1 1012 00035 8863